Nos premiers siècles littéraires, choix de conférences ...

Charles Potvin

NOS PREMIERS

SIÈCLES LITTÉRAIRES

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Boulevard de Waterloo, 42

NOS PREMIERS

SIÈCLES LITTÉRAIRES

CHOIX DE CONFÉRENCES

DONNÉES A L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES

DANS LES ANNÉES 1865-1868

PAR

CH. POTVIN

TOME PREMIER

BRUXELLES

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET CIE, ÉDITEURS

BOULEVARD DE WATERLOO, 42

MÊME MAISON A PARIS, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1870

Publié au profit de la Ligue de l'enseignement

INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DES LETTRES

EN BELGIQUE.

APERÇU GÉNÉRAL

DE

L'HISTOIRE DES LETTRES

EN BELGIQUE.

Messieurs,

L'histoire de la littérature n'est pas un futile jeu d'esprit, ni une vaine recherche de curiosité archéologique. Les écrivains peignent leur époque et les arts de la pensée servent la civilisation : faire revivre, à la clarté du beau, les idées et les mœurs des générations qui ne sont plus, montrer le concours que les belles lettres ont prêté au progrès, un tel spectacle donne à l'histoire des lettres une utilité première, un intérêt véritable.

Mais l'étude du passé ne se borne pas là. L'histoire est un flambeau de l'expérience des peuples. Les mœurs et les idées d'une nation, le caractère de ses écrivains, expliquent ses destinées, et l'on peut dire que l'état intellectuel et moral des peuples est la raison d'être et le fondement même de leur état social et politique. Quelle utilité, dès lors, n'y a-t-il pas pour les hommes à rechercher les erreurs ou les fautes qui ont coûté tant de sang et tant de larmes à leurs devanciers, à connaître la bonne voie où leurs ancêtres ont rencontré le bonheur avec la vérité et le progrès dans la justice! A ce point de vue, l'histoire de la culture de la pensée est une des

sciences qui peuvent appliquer le mieux à l'humanité le : *Connais-toi toi-même* du sage.

Ce n'est pas tout. L'art est un agent de civilisation, d'autant plus puissant qu'il charme davantage. Il met au service du bien l'attrait du beau. L'idée meilleure peut être comprise des savants, sous sa forme technique, purement scientifique, abstraite, embryonnaire, comme le diamant brut. Pour la faire accepter des masses, pour la faire entrer dans la circulation sociale, il faut que le génie du beau taille la pierre informe et donne au diamant son éclat. L'art est ce grand lapidaire du progrès.

Mais l'art n'est pas infaillible; tout ce qu'il ramasse et taille n'est pas un joyau de civilisation. C'est l'homme faillible et perfectible qui crée le beau, et l'esprit d'une époque, le sentiment artistique d'un peuple, le goût général, sont aussi nécessaires à ce travail social que les éclairs du génie sur un front inspiré. Si le goût mal éclairé, si le sentiment perverti peuvent accepter comme civilisateurs les arts de la décadence; si un livre peut être réputé beau, et l'écrivain grand, en flattant les préjugés, en courtisant les vices; si des épopées du chauvinisme, des romans de boudoir, des poésies de rues, un théâtre du demi-monde, sont réputés œuvres nationales et saines, bibles du devoir et de l'humanité, cette éducation esthétique dont parle Schiller devient une corruption, l'influence du beau prépare la chute, et les arts, comme des feux-follets, conduisent les peuples à l'abîme.

L'étude de la littérature forme le goût, dirige le sentiment, éclaire la raison, prêche par l'exemple le beau moral, et, quand on a compris, quand on a aimé les saines productions du génie vrai, on n'est pas disposé ni exposé à se laisser prendre aux faux chefs-d'œuvre.

Enfin, l'histoire des lettres, quand elle est nationale, quand elle montre à un peuple les mœurs de ses aïeux, peintes par eux-mêmes, et comment ils ont fait servir la pensée à la civilisation qui leur est propre, l'histoire des lettres est un des plus utiles champions du patriotisme et de la nationalité. Les traditions de la science, de l'industrie et du commerce varient davantage et sont plus cosmopolites. Les traditions politiques et sociales, le génie d'un peuple, ont un caractère plus national; ce n'est pas un parti au pouvoir, un homme poli-

tique en crédit, qui fonde, qui garantit et qui sauve une nation; c'est à la nation elle-même qu'il appartient de s'affirmer, de se créer, de se maintenir! Pour qu'une nation existe et subsiste, il faut qu'elle ait, il faut qu'elle garde sa vie propre, son esprit indépendant, ses mœurs vivifiantes; pour qu'une nation résiste victorieusement à l'attraction des foyers politiques plus grands ou des météores qui passent, il faut qu'elle entretienne sans cesse le feu sacré de ses traditions, qu'elle conserve, par sa pensée libre et ses mœurs naturelles, le censorium puissant de sa personnalité et comme l'âme de la patrie.

Je me présente donc ici, messieurs, avec la conviction que nous avons un devoir à remplir, un devoir envers la patrie. Tous les peuples ont eu leurs écrivains; ces littératures diverses forment une partie essentielle de l'histoire de la civilisation, et chaque littérature n'est pas seulement une gloire pour le peuple qu'elle représente, elle est surtout un des traits caractéristiques de sa physionomie nationale et comme le livre de ses traditions.

Les magistrats de la capitale ont voulu que ce livre fût ouvert devant vous; ils ont pensé que, s'il était utile à la Belgique de connaître les gloires littéraires de l'Europe, il était nécessaire à un pays aussi exposé aux influences étrangères, d'étudier son génie national partout : dans les lettres comme dans la politique, chez les écrivains comme chez les artistes. Honneur aux magistrats de Bruxelles! prêtez-moi vos applaudissements, messieurs, et joignez-vous à moi pour les féliciter et les remercier! Ils ont compris que l'histoire de la pensée chez un peuple est une branche indispensable de l'enseignement de ce peuple; ils ont compris que nous sommes intéressés à connaitre tous ceux qui ont contribué à notre civilisation, non-seulement par l'épée, mais par la plume, non-seulement dans les conseils politiques, mais aussi dans la vaste et libre arène de l'idée et de la science! Ils ont pensé qu'à côté du savant historien qui vous retrace nos annales, à côté du grand orateur qui glorifie devant vous tout ce qu'il y a de civilisateur et de démocratique dans les lettres françaises, il y avait place pour un simple soldat de la patrie, vous parlant de ses historiens, de ses savants, de ses philosophes, de ses orateurs, de ses pamphlétaires et de ses poëtes!

Honneur encore une fois à ceux qui les premiers, en Belgique, ont ouvert une chaire à l'histoire de la littérature nationale! Cette initiative appartenait à des magistrats qui représentent à la fois la capitale du pays et l'idée mère de nos institutions, ce que nos traditions nous ont légué de plus glorieux, de plus fécond, de plus solide : les libertés communales!

J'ai prononcé un grand mot : *la patrie!* Ce mot est saint comme le nom d'une mère, comme un des noms de la justice et de la liberté. Les peuples, comme les individus, ont leur droit d'être et leur raison d'être. Entre l'enfant et la société, il y a la famille; entre l'homme et l'humanité, il y a la patrie; la patrie qui représente un grand droit : le droit de s'appartenir, de se grouper d'après ses tendances, ses besoins ou ses origines; le droit de posséder ses foyers de nation et ses mœurs de peuple; la patrie qui répond à un grand intérêt général : le besoin de variété dans l'unité, et comme la division du travail des idées, des lois et des mœurs, dans la grande usine humaine. Car l'unité du genre humain — toutes les révolutions l'attestent — est impossible par le nivellement de la violence, par l'uniformité de la tyrannie; ce rêve des Césars et des Hildebrands n'est qu'une utopie monstrueuse. Mais comment les hommes pourront-ils s'éclairer, se livrer, d'après leurs aptitudes diverses, aux diverses explorations du progrès, se compléter, se solidariser enfin, si leurs divers groupes ne sont indépendants et libres? Ainsi, la patrie est sainte à un double titre : pour chaque peuple, comme une mère; pour tous, comme un organe nécessaire de la civilisation générale.

Aussi, messieurs, nous sommes de ceux qui s'émeuvent et qui applaudissent chaque fois qu'un peuple se lève et réclame sa place dans l'œuvre commune. Nous avons fêté l'héroïsme de l'Italie renaissante; donnons une larme de sympathie, donnons une parole de foi et d'espérance aux martyrs toujours renaissants de ce Prométhée du Nord : la Pologne.

Cela fait, nous parlerons avec plus d'amour de notre pays.

Mais la patrie n'est pas seulement le sol à conquérir sur des étrangers ou à délivrer du despotisme; la patrie a une âme qui se manifeste dans ses lois, dans ses mœurs, dans

son histoire, dans sa littérature. Il ne suffit pas qu'un peuple n'appartienne à personne, il faut qu'il s'appartienne à lui-même tout entier, et, à ce point de vue, l'étude des travaux de l'esprit chez un peuple devient un aliment nécessaire à sa civilisation et comme l'air natal de son intelligence.

Mais que parlé-je de patrie à propos de littérature en Belgique! Les Belges, — il doit y avoir un Evangile qui le dit, — les Belges n'ont point de patrie littéraire. Ils peuvent cultiver les arts, non les lettres. L'industrie est à leur portée, non la poésie. La politique? Oui! Le théâtre? Non! Et qu'on n'invoque point le passé. Les Rubens et les Van Dyck sont des peintres flamands, mais les Froissart et les Commines sont des historiens français. Duquesnoy a illustré, en Italie, le nom de *Fiammingo*. Mais Vésale est un médecin espagnol; demandez à M. Roger de Beauvoir! Grétry, né à Liége, honore la Belgique, c'est un musicien; Vondel, né à Anvers, n'honore que la Hollande, c'est un écrivain. La *Descente de croix* est un chef-d'œuvre qu'on nous concède. Le *Roman du Renard* est aussi un chef-d'œuvre; mais entrez chez nos libraires : il est de Gœthe. Nous connaissons, nous glorifions Etienne Dolet, brûlé par François Ier; nous ignorons le nom de Güi de Brais et de vingt autres écrivains, brûlés par Philippe II. Nous lisons Rabelais; nous n'avons réimprimé Marnix que depuis qu'un écrivain français lui a reconnu une origine française et l'esprit gaulois. La Belgique a pris une part active à la lutte en faveur du système de Copernic; mais sait-elle les noms de Jacques et de Philippe Laensberg? elle ne connaît que Mathieu Lansberg.

Donc, c'est bien entendu! nous avons fondé nos communes sans penser et sans écrire. Nous avons eu de grands siècles de prospérité industrielle, commerciale, politique, sans écrivains et sans poëtes. Notre civilisation communale a été portée si haut, qu'au XIVe siècle, dans plusieurs de nos provinces, la criminalité était rare et le paupérisme était nul : les deux plus beaux symptômes de civilisation, messieurs; mais nous n'avons pas eu besoin de noircir du parchemin pour cela. Nous avons résisté à l'ambition des rois de France, nos agresseurs; au despotisme des ducs de Bourgogne, nos souverains; au fanatisme des rois d'Espagne, nos bourreaux; mais les idéologues n'y sont pour rien; l'épée a

suffi sans la plume. Aujourd'hui même, n'avons-nous pas nos chemins de fer, nos industries renaissantes, notre nationalité prospère, nos institutions libres, avec une littérature étrangère? Voyez plutôt nos librairies, nos théâtres, nos chaires d'universités : la littérature française y règne; un voisin complaisant nous épargne les fatigues du cerveau. En sommes-nous moins libres, moins fiers de notre pays, moins jaloux de nos droits, moins bons Belges?

Je m'arrête, messieurs, car je m'égarais. C'est assez, c'est trop d'ironie! elle nous ferait monter trop d'amertume au cœur! Vouloir être majeur en tout, excepté dans les lettres; vouloir se posséder dans la peinture, dans l'industrie, dans la politique, et renoncer à soi dans les arts de la pensée! nul patriotisme ne résisterait à cette abdication! Qu'on y prenne garde! l'invasion des idées et des mœurs est la plus dangereuse de toutes; de celle-là, nulle puissance alliée ne peut nous défendre; la tête, prise de vertige, entraîne le corps, et c'est ainsi que l'on va tomber dans la gueule béante des annexions!

Non, plus d'ironie, messieurs! C'est sérieusement, vous le permettez, vous l'exigez, que je dois vous parler de notre patrie!

Notre patrie, messieurs, peut revendiquer une belle place dans les annales de la pensée. Il n'est pas un mouvement, il n'est pas un progrès, dans les sciences, dans les lettres, auquel elle n'ait pris une part toujours utile, souvent glorieuse. Tout ce qui lui était nécessaire pour rester au niveau de la civilisation ne lui a jamais manqué, et plus d'une fois elle a pris la tête de la colonne et s'est illustrée. Notre histoire est centrale, a dit un écrivain, M. Faider, et ce mot est vrai pour les lettres comme pour les luttes politiques. Souvent le cœur de l'Europe a battu dans notre patrie.

Tel est le tableau que je vais esquisser aujourd'hui devant vous.

Je devrai étudier la poésie latine du moyen âge, à l'époque où elle préparait tant de sujets pour les langues modernes qui commençaient à naître, et quand je chercherai quelle fut l'œuvre poétique la plus saillante peut-être de cette muse de transition, je devrai vous citer le poëme d'un bénédictin de Gand : *Reynardus Vulpes.*

Je pourrai remonter à l'épopée franque. Un écrivain fran-

çais a essayé d'en rétablir des fragments, relatifs à l'histoire mérovingienne; à qui les attribue-t-il? Les Franks ne sont pas les ancêtres des Français; l'épopée franque appartient à nos provinces, et le Siegfrid des *Niebelungen* s'appelle le *héros des Pays-Bas*.

Je pourrais remonter plus loin encore, et, si je cherchais un souvenir de l'époque hiératique et des luttes des premiers peuples contre le régime sacerdotal, où le trouverais-je? Dans les pages fabuleuses d'un chroniqueur belge : *Lucius de Tongres*.

Rassurez-vous, messieurs, je n'irai pas jusqu'au déluge; je n'irai pas chercher le fondateur de notre patrie au siége de Troie, ni l'origine de la langue flamande dans le paradis terrestre.

Je veux vous retracer, dans ses grandes lignes, l'histoire moderne, et, pour être plus concis, je la diviserai en trois périodes : les Communes, la Renaissance, la domination espagnole et autrichienne.

A peine les terreurs de l'an mil se sont-elles dissipées comme des spectres de ténèbres, que l'Europe se reprend à vivre avec une ardeur nouvelle; les arts, les sciences, les libertés, les langues, les lettres, tout fermente, tout éclôt : c'est la naissance du monde moderne.

L'histoire des XIe, XIIe et XIIIe siècles présente trois caractères principaux. Les communes se fondent : c'est la liberté dans son véritable berceau. L'association pour le commerce et pour la liberté s'essaye d'abord entre communes, puis s'étend au delà de la patrie dans les ligues hanséatiques, et s'efforce bientôt d'instituer la fédération universelle des communes libres : c'est l'unité par la liberté. Enfin, la civilisation moderne, dès les premiers jours, affecte un caractère laïc; tout a appartenu au clergé, elle veut tout séculariser. Dès le XIIe siècle, les papes se plaignent de la *violence laïcale* que nos bourgeois, à peine armés de leurs nouveaux priviléges, exercent contre les droits du clergé sur l'enseignement, sur la justice, sur la bienfaisance publique.

Ainsi s'annonçait le génie moderne : liberté communale, unité fédérative, esprit laïc.

Ce spectacle n'est pas sans grandeur. C'est dans nos pro-

vinces qu'il apparaît avec toute son énergie. Nous le retrouvons dans la littérature.

Le génie antique ne séparait pas la poésie de la religion; Homère, Orphée, Hésiode font dominer les événements humains par l'intervention divine. Les trouvères ne connaissent pas ce genre de merveilleux. Il faut arriver aux imitations de l'antiquité pour rencontrer de nouveau les dieux, les anges ou les démons comme acteurs nécessaires, comme pivot surnaturel de l'épopée. Les trouvères mettent bien en scène un épisode du culte catholique, un miracle, une apparition, mais leur poésie est indépendante de la religion; elle est chrétienne, mais elle est laïque. Il y a bien une poésie mystique proprement dite, mais ce genre à part ne fait que mieux ressortir la séparation de la religion et de la poésie. Nos trouvères, surtout, conservent ce cachet; pendant que ceux de l'Allemagne se plongent dans le mysticisme, que ceux du midi tendent à s'égarer dans le sensualisme, les trouvères du nord de la France et du midi de la Belgique restent plus particulièrement dans la réalité profane.

La muse antique, en naissant, avait été religieuse; la poésie moderne, au berceau, est laïque.

La poésie, en second lieu, est cosmopolite. Les lettres réalisent cette tendance à l'unité par la fraternisation des esprits. Il n'est pas un sujet important qui ne passe de langue en langue : du latin, du gallois, du scandinave, du provençal, au français, au flamand, à l'anglais, même au grec moderne. Tout appartient à tous, et, dès le XII[e] siècle, à une époque de morcellements infinis, la poésie était européenne.

C'est aussi dans nos provinces que ce caractère se remarque particulièrement. On y parlait, on y avait vu se former deux langues; et, tandis que tous les peuples du Nord traduisent notre *Reinart de Vos*, que l'Angleterre et l'Allemagne imitent Chrestien de Troyes, Marie de Lille et vingt autres, la Flandre s'empare de tout ce qui sort de l'obscurité et pratique un cosmopolitisme aussi large pour la littérature que pour le commerce; enfin, ce sont nos trouvères wallons qui, les premiers, empruntent aux Bretons, le cycle de la Table ronde.

L'esprit de liberté se trouve aussi chez les trouvères.

Tantôt, c'est l'indépendance du seigneur féodal qui ne relève que de Dieu et du soleil ; tantôt, c'est la fierté d'un petit peuple qui résiste à Charlemagne, comme les Hérupois, dans la *Chanson des Saxons* de Jean Bodel d'Arras; tantôt, on voit peinte sur le vif la révolte des communes; mais ici, le trouvère, chantre des cours, prend parti contre le peuple, et les chansons du peuple ne nous sont pas parvenues : celles-là ne pouvaient se confier au parchemin.

Ecoutez cependant un vieux poëme, dont la version rimée est perdue et que nous ne connaissons que par une traduction en prose du xv[e] siècle.

Le roi de France a dit aux chevaliers flamands que leur comte Ferrand de Portugal est son serf. Les chevaliers, irrités, refusent tout présent du roi, et retournent en Flandre; ils abordent la comtesse Jeanne avec de violents reproches :

« Dame, vous nous avez laidement servis, car votre mari est « serf du roi de France !... Dame, prenez votre serf, et qu'il « soit maudit de Dieu, et vous en allez au Portugal, où sont « les serves gens. Car jamais serf n'aura sur les Flamands « aucune maîtrise; et veuillez savoir que si Ferrand est encore « quinze jours par deçà, nous lui ferons couper la tête. »

Ils répètent la menace au comte lui-même :

« Sire, si vous ne l'êtes, vous en défendez, et nous sommes tout prêts à vous aider; mais, sire, si ainsi est que vous ne vous en défendez, soyez sûr et certain que, si vous êtes encore quinze jours en cestui pays, en Flandre, nous vous ferons couper la tête. »

Une autre indépendance est à noter :

Combien de fois nos provinces indisciplinées furent excommuniées pendant le moyen âge, il serait difficile de le compter. Les papes avaient autorisé le roi de France à nous frapper d'interdit, sans autre forme de procès. L'autorité religieuse louait sa foudre à la conquête politique contre ces démocraties bourgeoises. Les armes du roi nous avaient trouvés plus d'une fois invincibles; les armes du pape ébranlèrent tout d'abord un peuple chrétien. Jacques Pyc fut abandonné et assassiné; Zannekin fut vaincu; mais d'Arteveld triompha, malgré l'excommunication. Tout ce qu'il fallut de puissance intellectuelle et d'énergie morale pour conjurer la terreur religieuse, je vous le laisse à penser. Mais, quand je

trouve dans nos poésies, dans les deux langues, de violentes satires contre l'excommunication, des parodies mordantes où l'âne excommunie Renard, qui s'en moque avec une verve aristophanesque, je me représente des ménestrels, montés sur une borne, chantant au peuple ces passages, et je puis dire que la muse du peuple a rempli là un devoir patriotique, qu'elle a contribué pour beaucoup à conjurer le fantôme et à repousser les deux étrangers : le pape et le roi.

Voilà ce que nous trouverons dans la poésie du moyen âge. Son rôle historique a tous les traits de la vraie civilisation.

Son côté littéraire n'est pas moins glorieux. Après une première période, dont l'histoire reste assez confuse et que marquent les débuts de l'épopée historique, mais où le Cambrésis semble tenir une belle place avec le poëme de ***Raoul de Cambrai*** et le plus ancien ***Perceval*** en prose connu ; après cette première période, nous verrons se succéder trois foyers littéraires : dans les cours de Flandre, de Brabant et de Hainaut.

D'abord, c'est le règne de Philippe d'Alsace, illustré par le plus grand poëte du temps : Chrestien de Troyes. — Puis vient le Brabant, qui donne à la poésie Adenet le roi, et son chef-d'œuvre ***Berthe aux grands pieds***.

Vient enfin le Hainaut, sous la dynastie des d'Avesnes et surtout pendant le règne du Bon Guillaume, qu'illustre un poëte : Jean de Condé, et le précurseur de Froissart : Jean le Bel.

Et combien j'oublie de poëtes ! j'oublie les devanciers du Tasse, les poëtes de Godefroid de Bouillon et du chevalier du Cygne ; j'oublie le Tyrtée de la croisade, le trouvère ambassadeur, Quesnes de Béthune ; j'oublie nos poëtes latins, flamands ou gaulois, du ***Roman du Renard ;*** j'oublie Van Marlant, le poëte didactique et populaire flamand ; j'oublie les pères de l'histoire, les auteurs de chroniques rimées : Philippe Mouskès, Van Heelu, etc., sans compter les chroniques anonymes ; j'oublie les premiers succès du théâtre flamand ; j'oublie les pères du théâtre français : Adam de la Halle et Jean Bodel.

« Le Hainaut, l'Artois, le Cambrésis et la Flandre », dit un écrivain français, M. Auguis, « sont, de toutes nos provinces, « celles qui, au XIIIe siècle, ont compté le plus grand nombre

« d'écrivains en vers, et ces écrivains ont été les meilleurs de « leur temps. »

« Jean Bodel et Adam de la Halle, dit M. Francisque Michel, partagent avec Rutebeuf la gloire d'avoir créé l'art « dramatique en France. »

Ce spectacle n'est pas complet, car je n'ai envisagé qu'un côté des lettres, et nous aurons à les passer tous en revue.

A une époque où les conciles condamnent l'étude des sciences physiques, qui traduit un des premiers livres arabes d'astronomie? Raoul de Bruges.

Quand les querelles de la papauté et de l'Empire commencent, et que Henri IV, trahi par son fils, cherche partout un asile et trouve l'hospitalité chez l'évêque de Liége, qui prend la plume et rétorque une première fois les prétentions des papes? Un des plus beaux génies du moyen âge, le « précurseur de l'Eglise gallicane », comme l'appelle Bossuet : Sigebert de Gembloux.

Quand les ouvrages d'Aristote sont brûlés en place de Grève, à Paris, quels livres du temps mêle-t-on à ceux du grand philosophe, sur le piédestal glorieux du bûcher? Ceux de David de Dinant.

Quand les querelles des moines et de l'Université de Paris commencent, et que l'*Evangile éternel* nécessite l'intervention d'un précurseur de Pascal, qui prend place à côté de Guillaume de Saint-Amour? Eudes de Douay et Alain de Lille.

Quand saint Bonaventure et saint Thomas se font les champions des moines, dont les empiétements effrayaient les meilleurs catholiques, qui fut assez célèbre pour organiser, assez savant pour soutenir une guerre en forme contre ces deux saints, qui étaient deux hommes de génie? Henri de Gand; Henri de Gand qui conteste le droit divin des dîmes, qui revendique le droit d'examen contre le *magister dixit* des thomistes, qui établit philosophiquement le droit de refus d'obéissance au souverain parjure; — Henri de Gand, qui veut que la politique chrétienne soit la plus grande réalisation possible de la communauté, non par des institutions coercitives, mais par le développement de l'esprit de justice.

Voilà, messieurs, une première idée de la manière dont les Belges ont cultivé les lettres au moyen âge.

L'apogée de cette époque est le grand projet de fédération

européenne, dont l'âme est Jacques d'Arteveld. A cette question suprême : comment la société doit-elle être constituée? tandis que les rois répondent : par la monarchie universelle, nous répondons : par la fédération des communes libres.

La civilisation communale fut vaincue à Roosebeeke, mais le despotisme était arrêté dans ses conquêtes; nos communes avaient résisté assez longtemps pour qu'un nouveau contrepoids fût donné à la tyrannie universelle : les grands Etats se sont formés, et la politique d'équilibre sauvera les restes de la liberté européenne.

A cette seconde période préside d'abord l'histoire; et déjà Jean le Bel a écrit ses chroniques, enfin retrouvées, et Froissart a offert le premier livre de ses *Histoires* à Philippine de Hainaut, l'épouse d'Edouard III, la fille du Bon Guillaume. Notre pays voit naitre alors trois historiens qu'un savant français, M. Buchon, nomme « les plus grands écrivains du XIVe et du XVe siècles; qui ont longtemps été et sont encore, dit-il, de nobles modèles du style historique et de la langue. » Ce sont Froissart, Commines et Chastelain.

Que de noms à ajouter à ce triumvirat! Des noms de meilleurs patriotes, sinon de meilleurs écrivains! Depuis Jean le Bel, Jacques Duclerc et Jean d'outre-Meuse, jusqu'à Jacques d'Hemricourt, Jean de Stavelot et Van Metteren; depuis Jacques de Guise, jusqu'à Jean le Petit; depuis de Klerck, jusqu'à Warnewyck et Despars.

L'histoire règne. La poésie n'a pas abdiqué. Citons Martin Franc, si renommé; citons Jehan le Maire des Belges, le maître de Ronsard; citons Froissart, aussi gracieux poëte que naïf chroniqueur. Puis, Olivier de la Marche et Pierre Michaud; puis, les poëtes flamands de l'école Van Maerlant, et le théâtre flamand, déjà célèbre.

Mais le caractère général de la civilisation du XIVe au XVIe siècle ne se borne pas à l'histoire et à la poésie. Le génie humain, vaincu dans ses premiers essais de liberté, creuse plus profondément le terrain de la pensée, et cherche des armes nouvelles. C'est l'époque où renait la méthode expérimentale, mère des sciences, des découvertes et des philosophies modernes.

Aussitôt cette arme forgée, les peuples s'en emparent, et les Belges ne sont pas les derniers au poste nouveau. Si l'Ita-

lie à Christophe Colomb, nous avons des voyageurs célèbres, et ce Pierre d'Ailly « qui était, aux yeux de Colomb, la plus grande autorité, — c'est M. de Humboldt qui parle, — et dont le livre, l'*Imago mundi*, eut plus d'influence sur la découverte de l'Amérique que la correspondance de Colomb avec Toscanelli ». Si la Pologne a Copernic, l'Italie Galilée, l'Allemagne Kepler, l'Angleterre Newton, la France Papin, nous avons Loignet d'Anvers, qui invente l'hémisphère nautique; nous avons Snellius, qui mesure, le premier, géométriquement la terre; nous avons Sluse, le collègue de Leibnitz et de Newton; nous avons les Laensberg, qui défendent le système de Copernic; nous avons Jean de Leat, le Humboldt de son époque; nous avons Van Helmont; nous avons Dodonée; nous avons Simon Stevin, notre Archimède; nous avons Vésale, le Galilée de la médecine moderne.

N'avais-je pas le droit de dire que la Belgique s'est toujours maintenue au niveau de la science et s'est souvent illustrée?

Ces noms nous mènent au XVIe siècle, et j'ai cité plus d'un proscrit, plus d'une victime de la révolution religieuse. C'est que la méthode expérimentale ne s'arrête devant aucun sanctuaire et que la rénovation des sciences contient la révolution des idées.

Voilà le dernier trait de cette période : le travail de la pensée, du XIVe au XVIe siècle, est à la fois historique, scientifique et religieux.

Ici une difficulté se présente; une objection formidable menace l'historien qui n'est pas seulement conteur, mais qui se sent juge; une fin de non-recevoir redoutable se lève contre l'écrivain qui croit à l'histoire le droit et le devoir d'apprécier les événements politiques et de se prononcer sur les maîtres du monde : Vous jugez le passé avec les idées du présent, s'écrie-t-on, et c'est ainsi que commencent toutes les justifications de la tyrannie.

L'histoire de la littérature prend ici un rôle important, messieurs; elle renverse cette objection, elle déjoue cette défense du crime, elle rend impossibles ces palinodies intéressées. Les écrits du temps, l'opinion de l'époque, les vœux et les tendances des écrivains, voilà des juges irrécusables, les vrais juges des rois de la terre. Si, dans les siècles qui ont pré-

cédé, préparé une grande révolution, je constate une littérature avancée, une opinion publique éclairée, l'une et l'autre ouvertement déclarées en faveur d'un droit ou d'un progrès, l'une et l'autre hautement hostiles à un abus ou à une tyrannie, ce n'est pas moi, c'est l'époque toute entière, ou du moins l'élite et comme la tête de cette époque, qui accusera, qui condamnera ceux qui ont étouffé ces droits, établi cette oppression, dans le sang d'un peuple!

Nous ouvrirons donc les livres, nous entrerons dans les Chambres de rhétorique, nous chercherons l'esprit des écrivains, nous lirons les remontrances des bourgeois qui font chorus avec les penseurs : partout nous trouverons le même esprit de tolérance et de liberté. Le premier *Index* du duc d'Albe signale à notre attention quelques-uns de ces symptômes de l'opinion publique. Citons deux livres seulement.

Dès le XIIIe siècle, Alain de Lille soutenait qu'on ne doit recourir qu'au raisonnement et non à la violence contre les hérétiques. L'*Index* condamne, sous peine de mort, de lire ou de conserver un livre dont le titre résume tout le crime : *De non comburandis hœreticis. — Il ne faut pas brûler les hérétiques.*

Froissart avait été historien et poëte. Jean le Maire fut poëte et publiciste. L'*Index* proscrit un de ses livres, où l'écrivain, bon catholique, pose en thèse : que les propriétés données à l'Eglise, « bien qu'elles aient été engendrées sous ombre de prud'homie et chasteté, ont néanmoins procréé sinistrement plusieurs mauvais enfants, c'est à savoir : orgueil, pompe, arrogance, hérésie, mépris des princes, tyrannie des sujets. » L'auteur soutient que trois erreurs perdent l'Église : les richesses, l'abandon des conciles, le célibat des prêtres.

En 1539, les Chambres de rhétorique de Gand jouaient de sanglantes satires contre les indulgences, les pèlerinages et le pape lui-même.

Le prétexte d'hérésie ne suffit pas toujours à pourvoir les échafauds. On inventa un nouveau crime de lèse-majesté divine, la sorcellerie. Notre pays a vu se produire, contre ces prétendus criminels, des livres, infâmes alors, aujourd'hui ridicules; mais ce ne fut qu'après la défaite, sous le règne des restaurateurs du despotisme. La Belgique libre fut la

première à jeter le cri de réprobation contre la doctrine des inquisiteurs. Érasme la tourna en ridicule; le *Malleus maleficarum*, de Sprenger, fut vivement attaqué, d'abord par un petit livre publié à Gand, en 1512; puis par deux ouvrages d'un prêtre, Jean Wier; puis par Corneille Loos de Gouda, qui fut jeté en prison pour son audace; enfin par la muse du peuple. L'histoire cite deux pièces jouées par les Chambres de rhétorique flamandes contre l'odieux préjugé, avide de sang humain.

On ne voulait d'Inquisition en Belgique, ni contre les hérétiques, ni contre les sorciers.

J'ai nommé les Chambres de rhétorique. Nous y verrons un puissant organe de l'opinion. Motley ne trouve à leur comparer que l'influence de la presse. Ces confréries poétiques, créées pour le plaisir intellectuel, devinrent bientôt la manifestation la plus hardie de la pensée du pays. Deux faits vous prouveront leur esprit : Charles-Quint les persécuta, Philippe II les abolit. Un grand nombre de rhétoriciens montèrent sur l'échafaud avec le bourgmestre d'Anvers, après la prise de cette ville, au lendemain de la Saint-Barthélemy.

Donc, quand je vois l'esprit public se prononcer avec une vivacité unanime contre l'Inquisition et le prétendu crime de magie; quand je vois tout un pays revendiquer la tolérance religieuse et réclamer, pour l'Église comme pour l'État, l'imprescriptible droit de représentation, dans les conciles et dans les États-Généraux; quand je vois que, pour lui imposer le despotisme religieux et politique, pour pouvoir continuer à brûler les sorciers et les hérétiques, nos souverains, depuis le violent Charles-Quint, jusqu'aux doucereux archiducs Albert et Isabelle, sont obligés d'interdire, sous peine de mort, la lecture de nos écrivains, même catholiques, de condamner à mort nos poëtes comme nos prédicateurs, de fermer nos Chambres de rhétorique comme nos États-Généraux, d'imposer silence à tous les organes de la pensée du pays, et d'écraser, comme une hydre, toutes les têtes de l'opinion publique; pour ma part, messieurs, je crois en toute sécurité de conscience, dans toute la loyauté impartiale de l'historien jugeant des violences qui ont cessé d'être à craindre, je crois pouvoir flétrir les bourreaux d'un peuple éclairé.

L'histoire littéraire sert à quelque chose, vous le voyez.

Littérairement, les Chambres de rhétorique ont entretenu le goût des lettres dans toutes les classes du pays; elles ont créé de charmants poëtes; elles ont commencé de fonder le théâtre, et, pour bien apprécier ce dernier point, il faut se souvenir qu'à l'époque où elles prenaient un rôle politique assez important pour porter ombrage à de puissants souverains, le théâtre n'existait guère nulle part : ni Shakspeare, ni Calderon, ni Corneille n'étaient nés.

Enfin, les Chambres de rhétorique, proscrites, créent le théâtre en Hollande et donnent à la jeune république son Corneille : Vondel.

Cette époque a de grands historiens, de grands poëtes, de grands pamphlétaires, dont la plupart attendent encore d'être rendus à la patrie. D'Athenus est auprès d'Hembyse, comme Marnix auprès de Guillaume d'Orange; et Houwart et Vandervoort, l'un resté catholique, l'autre luthérien, sont amis du Taciturne.

N'oublions pas la muse du peuple, didactique et douce, sage et gaie, mêlant la naïveté du fabuliste à l'onction paternelle du prédicateur, alliant la Fontaine et Massillon : n'oublions pas le poëte qui a mérité et qui conserve dans le cœur du peuple le nom de *père des Flamands,* le vieux Cats.

La révolution du XVIe siècle fut vaincue dans nos provinces; c'est en Hollande que la Belgique doit chercher alors sa gloire littéraire et scientifique. Nos prédicants et nos pamphlétaires sont morts sur le bûcher; Guillaume le Taciturne, grand écrivain et grand homme d'État, est tombé sous l'assassinat; Marnix, le Rabelais, le Pascal et le Tyrtée de la révolution religieuse, est mort dans l'exil. Tout ce qui survit, tout ce qui surgit dans les arts de la pensée, cherche au dehors une atmosphère libre. Vondel, Vanzevecote, De Decker, Van Helmont, Van Metteren, les Elzevir et les Laensberg, Mercator, Dodonée : autant de noms célèbres, autant de noms d'exilés. La pensée du pays a suivi la liberté chez nos frères du Nord. Quelques-uns sont catholiques, mais la Belgique de Philippe II n'est habitable ni pour les lettres, ni pour les sciences. Nous aurons à juger ceux qui restent, pour faire de leur art le courtisan de l'Inquisition.

Une période nouvelle s'ouvre sur un champ de ruines et

de deuil. Mais la Belgique ne mourra point! L'école de Rubens jette un éclat glorieux sur cette tombe de la patrie, et la France prélude à deux grands siècles : le siècle de Pascal et de Molière, le siècle de Voltaire et de Montesquieu.

C'est en vain qu'un cordon sanitaire est établi entre les Belges vaincus et leurs anciens frères vainqueurs et libres; c'est en vain que chaque année les édits contre la librairie sont renouvelés et renforcés, qu'on détruit tous nos livres anciens, qu'on prohibe à la frontière les œuvres nouvelles : Fleury et Voltaire, Hume et J. J. Rousseau, Crébillon, Mirabeau et le père Quesnel; c'est en vain qu'on brûle les livres sur les places publiques, que la découverte d'un ouvrage à l'*index* est payée jusqu'à 1,000 florins au délateur, que les pasquinades sont défendues sous peine de la hart, et la détention d'une Bible sous peine de mort; c'est en vain que les jésuites règnent et que Marie-Thérèse fait encore réimprimer une sorte de code de procédure, avec tout l'ancien appareil de tortures et de supplices : la Belgique ne mourra point.

Et tout d'abord, voici les grandes collections nationales qui se succèdent : les biographies d'écrivains, les descriptions du pays; les Mirœus, les Bollandus, les Zanderus, les Paquot, que la persécution ne ménagera pas toujours. Puis, les grands recueils de chartes, de traités et d'ordonnances; les *placards de Flandre*, les *gloires du Brabant*, les *coutumes de Liége,* les chartes du Hainaut. Tout le passé revit dans ces publications, pour le jour où le pays pourra relever ses droits avec son histoire. Et ce n'est pas un nécrologe, c'est un pieux monument, édifice de gloire du passé, pierre d'attente de l'avenir. On croit voir un de ces anciens peuples, forcés de chercher une nouvelle patrie, qui rassemblaient pieusement, pour les emporter partout, les cendres, et, avec les cendres, l'âme de leurs ancêtres.

Non, la Belgique ne mourra point, car la France marche vers la lumière, et la Belgique a les yeux fixés sur elle.

Après avoir été le siége de la monarchie mérovingienne et le berceau de la dynastie de Charlemagne, nos provinces avaient vu naître la langue gauloise et donné de grands poëtes, de grands ministres, de grands historiens à la France. Plus tard, la monarchie ennemie nous avait emprunté notre

infanterie, et l'armée des nobles s'était transformée en armée populaire, à l'imitation de nos milices victorieuses. Puis, que de bons auxiliaires la France avait trouvés en nous, dans la navigation, dont presque tous les termes français sont empruntés au flamand, dans l'industrie, témoin la draperie et les Gobelins, dans les conspirations incessantes de la liberté, qui unissaient les Étienne Marcel et les Jacques d'Arteveld !

Nous voilà vaincus; que la France vienne à notre rescousse ! Belges du XVIIe et du XVIIIe siècle, vos pères ont maudit la France de Philippe le Bel, de Louis XI et de Philippe de Valois ! Maudissez encore la France de Louis XIV, qui vous tue et vous pille ! Mais salut à la France de Pascal et de Molière, à la France de Voltaire et de Montesquieu ! La France du despotisme a toujours été notre ennemie; la France de la liberté sera toujours notre sœur. Tout ce que ses maîtres nous ont causé de maux pendant des siècles sera racheté, si la France nous aide à redevenir libres !

Quelques faits littéraires seulement. D'un côté, tandis que des muses courtisanes essayent d'importer chez nous le théâtre espagnol, pour que tout y porte la livrée de nos vainqueurs, et tournent en ridicule la gallomanie, Ypres devient le centre d'un mouvement littéraire flamand et national; l'école de Cats continue à parler sa langue au peuple flamand, et la Flandre traduit Rotrou, Corneille, Molière, Voltaire. D'un autre côté, le *Journal encyclopédique* de Pierre Rousseau, publié à Bouillon, fait chorus avec l'œuvre glorieuse de Diderot et de d'Alembert.

Non, la Belgique ne mourra point. Car ce n'est pas seulement du dehors qu'elle attend le salut; c'est en elle-même qu'elle cherche l'énergie de la renaissance.

Nos provinces sont devenues le camp retranché des jésuites; ils y règnent à tel point qu'au commencement du XVIIe siècle, le confesseur de l'infante Isabelle n'obtient d'elle la permission d'imprimer un livre espagnol, que sous la réserve de l'approbation du révérend père supérieur, et qu'à la fin du XVIIIe siècle, ils font emprisonner Paquot et condamner le vénérable Van Espen.

Mais nous ne sommes pas nés pour subir de tels maîtres. Nos provinces sont le foyer d'une double résistance aux saints pères.

Jansénius est le précurseur de Pascal. Une morale perverse est battue en brèche, et les Etats de Brabant refuseront de publier l'excommunication de l'auteur des *Provinciales.*

L'ultramontanisme politique est un autre danger de l'armée de Loyola : une école de jurisconsultes libéraux se forme en Belgique contre ces doctrines.

Honneur aux Stokmans et aux Van Espen, messieurs; c'est dans le droit qu'ils ont cherché la vie du pays!

Alors, un Belge encore, dom Maur d'Antines, proteste en France contre la bulle *Unigenitus.*

Ainsi la Belgique, l'œil fixé sur les lumières de la France, demandait encore à son antique génie le mot d'ordre de la civilisation; et, vienne la révolution brabançonne, à côté des masses habituées par un long despotisme au joug du passé, nous verrons un parti d'esprits éclairés et libres, capables d'entrevoir et dignes de fonder la vie nouvelle! Vienne la révolution française, il se trouvera des Belges pour suivre le mouvement, et, lorsqu'il s'égarera dans les annexions, pour parler en hommes libres à la terrible république de 93.

L'Empire dévora tout. Mais l'Empire voulait être glorifié dans toutes les langues; il n'eut garde de dédaigner notre vieil esprit littéraire; il releva les chambres de rhétorique. Alors encore, la plupart de nos écrivains sont fidèles à la patrie. C'est dans une de ces fêtes où les chambres de rhétorique étaient appelées à célébrer une campagne du nouveau César, que l'on trouve un premier essai de réhabilitation de Jacques d'Arteveld, par M. Cornélissen. En 1809, le concours d'Ypres propose de célébrer un « héros du pays. » En 1810, Alost demande aux poëtes de chanter « la gloire des Belges. » Un autre concours en langue française produit une œuvre de valeur : tandis que les courtisans prodiguent au maître un encens banal et que le président va jusqu'à vanter la disparition de la Belgique, un jeune poëte parle de la patrie avec amour, parle de la France avec indépendance, met fièrement en scène la résistance des Nerviens à César, trace un vigoureux portrait de Philippe II, s'étend sur le tableau de notre prospérité avant les derniers désastres, et appelle de ses vœux le jour où

> Raucoux et Fontenoy, Ramillie et Fleurus
> Du sang des nations ne s'engraisseront plus.

Ce poëte obtint le prix : la Belgique couronnait, en 1810, un généreux écho de son esprit national.

Je m'arrête ici, messieurs, car ce poëte lauréat, M. Lesbroussart, est mort depuis quelques années à peine. Je m'arrête, et après ce faible aperçu, trop succinct pour être exact, trop rapide pour être complet, je puis déjà répéter, avec une première connaissance de cause : Oui, les lettres en Belgique ont toujours été utiles, souvent glorieuses! Nos écrivains se sont toujours maintenus au niveau de leur époque, ils se sont souvent élevés au poste de vedettes du progrès. Même dans la défaite, même sous le rayonnement des gloires étrangères ou dans l'entraînement des révolutions voisines, il s'est toujours trouvé des Belges attachés aux traditions nationales et qui conservaient, dans l'éblouissement comme dans les ténèbres, une étincelle de notre génie. Opprimés et vaincus, ils donnent encore Van Espen à la patrie, Jansénius au monde.

Libres aujourd'hui, les Belges vont-ils se réduire à l'état de tributaires de la pensée d'autrui? Ah! ce serait l'abdication de soi-même! Quoi! parce que nous avons admiré la France libératrice de Pascal, de Voltaire, de Rousseau et de Mirabeau, nous devrions oublier la Belgique de Georges Strailhe, des d'Artevelds et du Taciturne! la Belgique de Siegebert de Gembloux, de Henri de Gand, de Van Espen et de Marnix! Parce que nous aimons la France de 1789 et de 1830, qui nous a aidés à redevenir libres, est-ce une raison pour nous faire les esclaves des romans du quartier Bréda et du répertoire du demi-monde? Non, cent fois non! La prévention, aussi injuste qu'incontestable, qui livre nos librairies, nos théâtres, nos chaires littéraires aux lettres françaises, continue, sans le savoir, l'œuvre de nos oppresseurs qui ont voulu nous empêcher de penser, l'œuvre de nos ennemis qui ont voulu nous conquérir, pendant des siècles. Mais la prévention ne sera pas plus forte que le despotisme et que la conquête : la Belgique ne se suicidera point! La vitalité renaissante, dont elle a fait preuve, depuis un demi-siècle, dans les arts, dans l'industrie, dans la politique, triomphera aussi dans les arts de la pensée! La Belgique ne négligera, ne dédaignera jamais les lumières des nations ses sœurs, mais elle ne mettra pas son génie sous le boisseau d'un monopole étranger! Bientôt, oui, bientôt! à qui voudra nier ses facultés intellectuelles et littéraires, elle

montrera sur ses places publiques, à côté de Pierre de Koning, Simon Stevin; à côté de d'Arteveld, Van Marlant; à côté de nos tribuns wallons et flamands, nos auteurs flamands et wallons du ***Roman du Renard;*** à côté de nos martyrs politiques, nos martyrs de la science et des lettres; à côté de d'Egmont, de Grétry, de Van Eyck, Siegebert de Gembloux, Henri de Gand, Jean le Bel et Jansénius; à côté de Van Dyck, Cats; à côté de Rubens, Marnix de Sainte-Aldegonde!

Alors, la vieille chaîne espagnole sera entièrement rompue; alors, les filets de l'annexion seront brisés pour toujours; alors, notre renaissance sera complète, et l'on pourra dire, intellectuellement comme politiquement : les Belges ont une patrie.

Tel est, messieurs, l'aperçu général de l'enseignement que j'entreprends de donner ici. J'en ai indiqué les lignes principales, la signification et la portée. J'espère que vous y verrez un devoir à remplir en commun : moi, par des études consciencieuses; vous, en me continuant votre attention bienveillante.

Je ne manquerai jamais de combattre des préjugés antinationaux; mais je me garderai toujours de flatter nos vices et nos préjugés, d'écouter un étroit esprit de clocher ou de m'abandonner à un engouement systématique! Je tâcherai de me placer dans la vérité générale.

Vivre de la vie universelle et cultiver ses traditions nationales, telle est la double nécessité de l'existence d'un peuple libre. Car, s'il néglige les lumières du dehors, il s'épuise dans l'adoration de soi-même, comme dans un cercle d'impuissance, et s'expose à périr de l'explosion de ses préjugés, victime d'une présomption vaine. Mais, s'il néglige son existence propre, il cesse d'être lui-même, et ne peut tarder à disparaître dans l'orbite d'une influence étrangère.

J'éviterai ces deux dangers. J'aurai des larmes pour nos malheurs, mais je ne manquerai pas de sévérité pour nos fautes; j'aurai des palmes pour nos véritables gloires et des sentences pour ceux qui ont oublié la justice. Puissé-je parler avec l'indépendance du citoyen qui sait que la flatterie et le mensonge sont utiles à la tyrannie; mais que la liberté a besoin de conseillers, non de courtisans, et qu'elle se plaît aux mâles franchises de la vérité! Je n'oublierai jamais que la

Belgique libre fait partie de l'Europe; si je l'oubliais, que vos murmures me rappellent au devoir! Je n'oublierai jamais, je l'espère, que Socrate n'était pas seulement d'Athènes, mais du monde; que sans la justice et la liberté il n'y a point de véritable indépendance, et qu'on ne sert bien sa patrie qu'en bien aimant l'humanité!

APERÇU GÉNÉRAL

DE

L'HISTOIRE DES ARTS

EN BELGIQUE.

Messieurs,

Je n'aurai aucun préjugé à combattre aujourd'hui : on peut parler à l'aise, en Belgique, des beaux-arts.

Ut pictura poesis, dit Horace, la poésie est comme la peinture ; et cette comparaison est une des grandes lignes de son immortelle épitre sur l'art poétique. En effet, les beaux-arts et les belles lettres sont d'une même famille; ils ont un domaine commun : le beau; une mère unique : la civilisation. Quand l'esprit humain lutte, il appelle à lui toutes ses facultés; quand il triomphe, il s'épanouit dans toutes ses splendeurs : l'architecture élève les monuments de la vie nouvelle; la peinture et la sculpture les décorent; la musique et la danse leur prêtent le mouvement et la voix, et déjà, et d'avance, les écrivains ont préparé, précipité, dirigé le mouvement; la plume, avant le pinceau, le burin et la truelle, en célèbre les annales; la poésie a jeté les cris d'éveil, de combat et de triomphe; les belles lettres ont placé l'idéal comme la colonne de feu en tête de la nation en marche; elles vont chanter la conquête de la terre promise. Ainsi, une civilisation s'épanouit et s'harmonise dans les arts et dans les lettres,

comme les diverses facultés du cerveau, dans l'unité puissante de l'esprit humain.

Mon cadre serait incomplet, l'harmonie en serait rompue, il manquerait de grands traits de ressemblance à la physionomie nationale que j'ai à peindre, si, avant d'entreprendre l'étude en détail de la manifestation de notre esprit dans les lettres, je n'en montrais la manifestation dans les arts.

Un autre motif m'y détermine. Les arts de la pensée, je n'hésite pas à l'affirmer, sont les premiers en valeur et en influence. Il peut y avoir de grands peuples libres, sans peintres, sans musiciens, sans poètes de génie; l'Angleterre en a été longtemps la preuve, et elle n'a pas encore son Shakspeare, son Newton, son Adam Smith, son Macaulay, ni pour la peinture, ni pour la sculpture, ni pour la musique. Mais, sans la culture intellectuelle, sans l'armée des penseurs, des historiens, des publicistes et des poètes, il n'y a pas de civilisation possible. La littérature est la sœur des beaux-arts, mais elle est leur sœur aînée.

Or, en Belgique, on ne croit qu'aux frères cadets; on a des préférences et des priviléges pour les artistes, comme si la pensée avait vendu son droit d'aînesse. C'est donc aux beaux-arts à faire apprécier notre esprit littéraire. Homère fait comprendre Phidias, Dante explique Michel-Ange. En Belgique, au contraire, à la rescousse les Van Eyck, les Rubens, les Rysbroek et les Duquesnoy! La gloire universelle de nos artistes peut et doit prêter son éclat au tableau de notre littérature.

Une légende raconte qu'en l'an 714, deux filles d'un seigneur de Denain, Herlinde et Rhenilde, élevées dans un couvent de Valenciennes, allèrent fonder un monastère à Maesyck, et s'y livrèrent avec ardeur à l'art d'enluminer les manuscrits. Ces deux saintes filles, venues du Hainaut, préparent, dans le pays de Liége, le berceau des deux peintres qui doivent illustrer la Flandre : les Van Eyck. Plus tard, l'histoire de la littérature nous montrera Jean le Bel venant de Liége à Valenciennes pour être le maître de Froissart; l'histoire de la peinture nous montrera les peintres de Maestricht, de Tournai, de Valenciennes, précédant l'école de

Bruges, et la peinture flamande recrutant ses élèves dans tout le pays : à Dinant, à Liége, à Bruxelles, à Malines, à Anvers, à Bruges. — Ainsi, la légende paraît symboliser l'unité artistique des provinces belgiques, et, lorsque je conserverai à la *Peinture flamande* son nom historique, vous comprendrez qu'il s'agit d'une des gloires du pays.

Des religieuses de Maesyck aux Van Eyck, il s'écoulera environ sept siècles; mais, dans la miniature comme dans les premiers essais de sculpture et de peinture, les archéologues rencontrent déjà le premier trait de l'art flamand : le sentiment du réel.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, l'art avait été condamné, traqué, détruit : il avait trop illustré le polythéisme pour que la religion nouvelle ne vît pas un danger dans ses traditions glorieuses. Quand les peintres et les sculpteurs, d'abord excommuniés, se risquèrent à reprendre le ciseau ou le pinceau chrétiens, ce ne fut qu'avec des réserves ennemies de l'art. Le symbolisme domina; il fut défendu de représenter Dieu sous la figure humaine, de peur qu'il ne ressemblât à Jupiter. La naïveté des premiers chrétiens des catacombes avait peint le Christ en Orphée et en Apollon; l'Eglise triomphante ne pouvait tolérer cette promiscuité. La beauté physique parut dangereuse; on n'osa donner ni des muscles à la statuaire, ni des grâces au corps humain. Le nu, cette beauté supérieure, fut proscrit. Le culte du laid sembla triomphant. La femme, type de grâce et de beauté, qui avait représenté toutes les splendeurs et toutes les fécondités de la vie : l'amour, la sagesse, la vaillance, l'agriculture et les arts; Vénus, Minerve, Cérès, Flore, Pomone, les Muses, — la femme, — on alla jusque-là — fut souvent et longtemps réduite à représenter tous les péchés et tous les vices.

« Qu'est-ce qu'Homère et que Platon, s'écrie saint Grégoire de Naziance, auprès de ces moines héroïques, errants par le monde, sans os, sans chair et sans sang, pour ainsi dire, pour mieux ressembler à Dieu? »

Vous l'entendez, Messieurs! *Sans os, sans chair et sans sang,* tel fut le type de l'homme sous le pinceau chrétien.

Quand l'art byzantin, qui avait conservé quelques restes de traditions antiques, fut chassé de l'Orient par les Iconoclastes, et se réfugia en Italie où il créa l'école de Cimabuë, on crut

l'art fourvoyé : la peinture commençait à peine de naître et l'on criait à la décadence. Raphaël et le Pérugin, son maître, passeront pour des païens et des athées. « C'est à Cimabuë, dit encore de nos jours M. Rio, que commence la décadence de l'*Art chrétien.* »

La poésie moderne au berceau fut laïque, et l'on peut remarquer que, dans nos provinces surtout, les trouvères restent dans la réalité de la vie. Il en fut de même de la peinture et de la sculpture : on reconnaît nos miniatures à leur sentiment du vrai. A Cologne, l'école de peinture est mystique; en Belgique, sur les pierres tombales de Tournai, comme dans les souvenirs de l'école de Maestricht, comme dans les anciennes fresques retrouvées de nos jours, tous les savants s'accordent à voir percer le caractère opposé : le réel.

Cependant les communes sont fondées; le chaos des invasions germaniques a senti tressaillir la vie; tout renaît, l'esprit humain se sent des ailes et s'envole du nid féodal; saluons la naissance du génie moderne!

Au moment où la poésie renaissante offrait aux mœurs farouches de la féodalité un idéal dont le nom est resté glorieux : la chevalerie, — des corporations d'artistes donnaient à la société nouvelle un art nouveau : l'architecture ogivale.

De grandes lois président aux arts comme aux lettres; on peut les résumer en quelques mots : — Par rapport à l'artiste : liberté, science, conscience; par rapport à l'œuvre : harmonie de la matière et de l'esprit, de la vie individuelle et de la vie générale, du réel et de l'idéal.

Quel sublime élan de liberté artistique que la lente et sûre révolution de cet art nouveau, qui transforme si complétement tout ce qui existe, qui s'impose et se superpose aux édifices commencés d'après d'autres types, et qui crée tout un monde dans les cathédrales, les beffrois, les halles et les hôtels de ville! Il n'est rien qui ne semble facile à son audace! Faut-il ouvrir d'immenses nefs où puissent se presser les multitudes; faut-il élever d'audacieux transepts comme des cieux assez larges pour recueillir les aspirations et les chants de tout un peuple, faut-il tailler des façades, des rosaces, des colonnades à la fois fortes et légères; faut-il asseoir, sur des cryptes immenses, de vastes halles, de larges

tours, puissantes comme des remparts, symboles de force et de durée, images du réel; ou faire monter jusqu'au ciel des flèches légères comme des peupliers, représentations de l'idéal? L'art gothique se joue des difficultés avec une verve incomparable, avec une audace qui nous étonne encore.

Cette audace ne fut pas seulement artistique, elle fut politique et religieuse. Les hôtels de ville, les beffrois et les halles sont des monuments de liberté, et que de fois les maçons et les architectes ne durent-ils pas prendre les armes avec les bourgeois, combattre autour de leurs édifices en construction et défendre les idées qu'ils représentaient dans la pierre! Et pour élever les cathédrales, ne fallut-il pas aussi rompre avec les combinaisons de la routine et renverser tout l'ancien symbolisme de l'Eglise? « L'esprit du monde s'oppose à l'esprit du Christ dans l'art, » dit M. Didron.

L'historien Motley considère l'architecture gothique religieuse comme une des premières manifestations du génie intellectuel de nos provinces et il y découvre aussi « cette tendance pratique qui est le signe distinctif de la race batave et flamande. »

Aussi, dès le douzième siècle, et surtout dans le treizième, les corporations sont laïques. Les maçons, architectes et peintres, sont francs-maçons. L'esprit moderne bâtit sa bible de pierre, et l'opposition, signalée par le savant M. Didron, va jusqu'à la satire. Voyez sur les bas-reliefs, sur les gargouilles, sur les stalles, ces renards en froc prêchant des dindons ou croquant des poulettes; ces moines aux oreilles d'ânes, ces porcs en habits sacerdotaux; voyez ces naïves sculptures qui prêtent des obscénités aux moines! Le génie du moyen âge aime, comme Shakspeare, à mêler le sarcasme au drame et le grotesque au sublime; il s'impose aux maîtres de l'époque, rois ou prêtres, fondateurs de cathédrales. L'esprit qui anime le *Roman du Renard* et les fabliaux prend corps dans la pierre.

Les légendes font nettement ressortir cette opposition. S'il faut les en croire, les cathédrales romanes sont toutes bâties par des anges; mais c'est à l'enfer qu'on arrache les secrets nouveaux, et les cathédrales gothiques sont l'œuvre du diable. Croyons-en la légende, messieurs, car le diable ici, c'est la liberté de l'art.

C'est aussi la science! Quelle science du beau et de la cons-

truction, dans ces combinaisons si compliquées et si fortes, dans ces moyens, adroits et gracieux, solides et grandioses, de prolonger les nervures des colonnes comme des arêtes de l'immense voûte ogivale; de changer les contreforts en ornements, et de composer avec des arcs-boutants une harmonie architecturale!

Et quelle conscience aussi! Quelle haute conscience des besoins moraux et des gloires matérielles de la civilisation! Quel sentiment élevé : de la grandeur du commerce, dans les halles et les maisons hanséatiques; de la puissance du droit, dans les beffrois et les hôtels de villes; de la foi religieuse et de l'amour universel, dans les cathédrales! On prêtait alors à l'Evangile de sublimes interprétations de liberté et de charité; c'est l'époque des rêves de fédération et de fraternité universelles; l'art gothique élève des temples au génie d'une époque démocratique, dans toutes ses manifestations : au commerce cosmopolite, à la liberté communale et fédérative, à une religion d'amour et de paix.

Les cathédrales, monuments d'un art sublime, présentent aujourd'hui deux caractères qui forment avec ces grandeurs un triste contraste : presque toutes sont inachevées, plusieurs sont en ruines. A la plupart, il manque la flèche gigantesque ou la seconde tour dessinées dans le plan primitif; un grand nombre portent les marques de la hache révolutionnaire. L'explication de ces faits est facile à saisir : La foi qui bâtissait ces beaux monuments n'était pas celle des quêteurs d'indulgences ou des prédicateurs de l'Inquisition. Quand le peuple vit ses aspirations trahies, il laissa l'œuvre interrompue, et plus d'une fois de sanglantes provocations lui mirent en mains la torche et la hache contre des édifices où des prêtres d'oppression remplaçaient son Dieu d'amour. Inachevées ou ébréchées, nos cathédrales ont perdu aujourd'hui la séve de l'avenir; elles sont des œuvres du passé, elles ressemblent aux rêves de la démocratie chrétienne, étouffés sous l'étreinte des Philippe II et des Charles IX.

La foi n'a pas failli aux hôtels de ville. Nos hôtels de ville sont achevés ; ils ne portent d'autres cicatrices que celles de la défense nationale ou des luttes pour le droit. C'est l'étranger ou le despotisme qui les a marqués de stigmates glorieux : ils représentent la liberté victorieuse.

Quelquefois l'hôtel de ville et le temple, le beffroi ou le Perron et l'église étaient en présence, comme à Liége : Le monument du peuple est conservé la cathédrale a disparu. C'est que la liberté n'a pas été trahie par le peuple, comme Dieu par l'Eglise. Nos hôtels de ville avec nos franchises communales ont survécu aux orages; ils restent debout comme l'arche maîtresse de nos institutions. Gloire donc à nos hôtels de ville, si beaux pour l'art, si glorieux pour l'histoire, si précieux ponr la civilisation! L'architecture gothique a pour berceau principal le nord de la France, l'ouest de l'Allemagne et la Belgique. L'architecture des hôtels de ville nous appartient surtout; ils illustrent, ils instruisent notre pays, ils sont comme l'incarnation de nos vieilles franchises. Quand un peuple a ainsi éternisé ses droits dans la pierre, il ne doit point déchoir. Ces édifices solides semblent la clef de voûte de son avenir; à voir ces flèches hardies, on dirait que l'amour de la liberté monte incessamment du cœur de la nation jusqu'au ciel libre, et que, si l'on voulait attenter à ce peuple, chaque pierre de ces monuments, chaque pierre de cette tour sublime qui s'élève au-dessus de nos têtes, se détacherait pour écraser les profanateurs.

Les édifices de la vie nouvelle s'élèvent; qui va les décorer? La peinture est là, exercée depuis des siècles dans les manuscrits, sur les parois des temples, dans les riches demeures des bourgeois; citant des noms célèbres, ardente au travail, inspirée du sentiment du vrai et prête à couvrir les cathédrales de compositions qui soient en harmonie avec leur grand style. L'école des Van Eyck va illustrer la Flandre.

Cet art s'épanouit aussi dans la liberté. Il peint l'homme, même dans la divinité; il cherche la beauté de la femme, il s'inspire des splendeurs de la chair. Place au sentiment de la réalité pittoresque!

Les moines avaient d'abord cultivé l'art de l'enluminure. En Italie, l'école de Cimabuë continue à être mystique, Fra Angelico est un moine, humble, timide et triste, qui pleure en peignant le martyre de Jésus et Notre-Dame aux Sept douleurs, et qui refuse l'archevêché de Florence; Savonarole prêche une croisade contre l'art profane.

La Flandre n'aura pas de Savonarole. Elèves de l'école

mystique de Cologne, les Van Eyck deviennent en Flandre les peintres du réel; nos artistes ne portent pas le froc, ils s'associent en corporations bourgeoises, ils mènent une vie active de voyageurs, de soldats, de révolutionnaires ou de grands seigneurs ; ils sont comédiens et poëtes, comme Karl van Mander; on les anoblira comme Rubens et Sprenger; ils ne seront pas moines, ils seront ambassadeurs comme Rubens.

Le sentiment de l'idéal ne manque pas à cette première école, mais il est naïf et primitif, comme sa couleur et son dessin, comme l'enfance de l'art. Pour placer leur sujet dans la vie générale, les peintres ne trouvent rien de mieux que de représenter l'univers, de diviser le tableau en nombreux compartiments, où chaque côté de l'idée puisse trouver une place : le symbole comme le fait, le surnaturel à côté de l'humain; ici les origines, là les résultats. Dans les vieux mystères, le théâtre était partagé en trois étages : le ciel, la terre et l'enfer; la peinture employait les mêmes procédés. Ces divisions d'un tableau, qui vont jusqu'à douze dans le rétable des Van Eyck à Gand, s'harmonisaient avec l'architecture; et les cadres de ces rétables, comme le *Triomphe de l'Eglise,* de J. Van Eyck à Madrid, sont de véritables chapelles gothiques. Ainsi le réel s'unit à l'idéal avec une naïveté grandiose.

Ces caractères appartiennent à l'époque. Trois traits seulement distinguent et honorent l'école flamande : le sentiment du réel, le coloris, le perfectionnement de la peinture à l'huile.

Par là, la peinture flamande marche en tête de l'art, et bientôt son influence s'étend partout avec sa gloire. Grâce à son éclat, grâce à la munificence de nos princes, grâce surtout à la richesse de nos bourgeois et au grand mouvement de notre commerce qui attire et héberge en Flandre toutes les nations, l'amour de la peinture se propage dans toute l'Europe; les écoles du Rhin, de Westphalie, de Franconie, de Souabe et d'Alsace acceptent l'invasion de l'art des Van Eyck, des Memling et des Roger Vanderweyden. L'influence s'étend au delà des Alpes, au delà des Pyrénées; l'école vénitienne acceptera bientôt l'impulsion; et le père de Raphaël va célébrer en vers la gloire de l'école flamande :

A Bruggia fu tra gli altri lodato
El gran Joannes, el discipol Rugero.[1]

[1] Jean Van Eyck et Roger Vanderweyden.

Les premières corporations de Saint-Luc datent du commencement du treizième siècle. Cent cinquante ans s'étaient à peine écoulés que l'Europe entière admirait le génie de la Flandre.

Ne nous méprenons pas cependant et n'exagérons rien, messieurs. Nos peintres sont en tête de l'époque; ils ont perfectionné le procédé matériel, ils ont créé l'école du coloris, comme le reconnaît Vasari; pour la science comme pour la pratique, ils valent, ils surpassent tous les autres, et ils sont eux-mêmes. Mais l'art est encore dans l'enfance, et il faut quelque chose de plus pour constituer une de ces écoles qui imposent à l'histoire un grand nom. La peinture flamande existera; mais attendons! La peinture flamande, c'est l'école de Rubens.

Nos artistes semblent avoir l'instinct de ce qui leur manque, car ils vont se jeter dans toutes les innovations et frapper à toutes les portes du progrès.

Premièrement, le réel est poussé plus loin. L'étude de la physionomie, de la main, de l'anatomie, du nu, de la perspective, fait l'objet de préoccupations sérieuses : Quentin Metsys érige presque en système une tendance instinctive jusqu'alors. A Cologne et dans l'école monastique d'Italie, les vierges idéales avaient été à peine des femmes; quand la renaissance aura triomphé, Raphaël peindra la madone avec la beauté sereine et matérielle de la statuaire antique. En France, un tableau religieux, qu'on attribue à Jean Fouquet, représente la mère du Christ sous les traits d'Agnès Sorel allaitant l'enfant d'une façon presque indécente. En Flandre, la mère du Christ est la femme dans la beauté de l'innocence et de la modestie; ce n'est ni la maîtresse sensuelle, ni la Vénus antique, c'est la jeune mère.

Secondement, ce sentiment du réel divise les genres et partage la scène. Le portrait sort des tableaux religieux où l'on aimait à le placer; il redevient un genre à part, humain et profane. Les spectacles de la nature se débarrassent des saints, des anges, du doigt de Dieu et de l'homme même : genre profane qu'illustreront bientôt les Ruysdael, les Bril, les Wynants et tant d'autres.

Troisièmement, la vie universelle cesse de remplir la toile,

l'épisode l'emporte. On cherche des moyens plus simples, plus artistiques d'exprimer l'idéal et, faute de les trouver, on sacrifie l'idéal.

Quatrièmement, les scènes populaires et grotesques vont prendre une importance réelle. On ne peignait que les saints, les rois ou les héros; on peint le peuple dans sa vie privée, dans son échoppe, à la danse, au cabaret. Jérôme Bosh avait préparé Callot, Breughel annonce Teniers.

Enfin, l'Italie a grandi au soleil de la renaissance et elle nous surpasse; tous nos peintres se tournent vers cette splendide lumière. Van Orley et Otto Venius imitent Michel-Ange, Sprenger l'exagère; Michel Cocxie et Franz Floris aspirent au titre de Raphaël flamand et l'obtiennent. Calewart va jusqu'à se faire naturaliser Italien; il aura pour élève l'Albane, le Dominiquin et le Guide. L'influence fut si grande que la peinture française se perdit dans l'engouement, et que l'on put croire la peinture flamande séduite, entraînée, subjuguée, perdue. Cependant, l'étude de la nature, le paysage, les scènes populaires gardent encore quelque chose du génie flamand; l'école de Van Eyck a disparu, faisant place aux éléments modernes, et déjà le concile de Cambrai de 1565, faible écho de Savonarole, a protesté contre l'invasion de l'art profane; déjà Karl van Mander, peintre et poète, a prononcé ces paroles : « Le dessin est le corps de la peinture, mais la couleur en est l'âme. » Rubens est né. Italie! glorieuse Italie! tes séductions menacent en vain notre originalité; Rubens va te ravir le feu céleste et créer la peinture flamande.

Mais Rubens pourra-t-il seulement habiter sa patrie? Son père est en exil; Pierre-Paul est né sur la terre étrangère; la Hollande est fermée à sa famille par une faute de son père; la domination espagnole chasse de la Belgique tout ce qui garde un caractère indépendant; le duc d'Albe règne dans le sang, et les peintres ne sont pas épargnés : Jean Van Kuyck a été brûlé vif en 1572; en vain il avait offert de racheter sa vie en peignant un jugement de Salomon; les enfers de Pluton ont rendu la belle Eurydice au poète Orphée, mais le bûcher de la Sainte-Inquisition ne lâche point sa proie à la voix des beaux-arts.

Le sanguinaire exécuteur des hautes œuvres de Philippe II

protége les peintres; protection terrible! Un élève de Franz Floris excellait dans la ressemblance; il s'appelait Guillaume Key; le duc d'Albe lui commande son portrait, l'artiste accepte cet honneur; il commence à étudier cette physionomie, où l'inflexibilité de la tyrannie semble moulée dans du bronze, et il s'effraye. Que sera-ce quand le duc parlera? Le duc, ne s'imaginant pas que le peintre sache l'espagnol, s'entretient dans cette langue avec un membre du Conseil des troubles et lui annonce que l'ordre d'exécuter les comtes d'Egmont et de Horn est signé d'avance à Madrid. Le peintre a compris, le pinceau va lui tomber des mains, il se domine et s'enfuit, atteint d'une fièvre qui devient bientôt le délire; le jour même de l'exécution des deux martyrs, il meurt. Un rugissement du tigre avait tué le généreux artiste. La peinture ne mourra-t-elle pas aussi dans cette atmosphère de sang et sur les ruines du pays? Ne désespérons point! le duc d'Albe est tombé sous le poids de ses crimes. Philippe II ne peut conserver sa conquête qu'en y renonçant pour lui-même; le bourreau est obligé de rendre à sa victime un simulacre de vie nationale. La cession du pays aux archiducs Albert et Isabelle ne fut qu'une comédie; mais, quelles que fussent les causes secrètes qui la rendaient illusoire, cette cession parut une victoire pour les Belges, fut un aveu d'impuissance pour leurs maîtres. La Belgique, ignorant la trahison cachée, put croire à des jours meilleurs; ses penseurs et ses hommes d'Etat ne pouvaient pas encore la relever; Rubens vient poser sur les cicatrices de la patrie le divin baume de la gloire!

Arrêtons-nous à ce Shakspeare de la peinture flamande.

Rubens a été préparé par tous les tâtonnements et tous les progrès de l'art du XVIe siècle, mais il sera lui-même. Rubens s'appropriera toute la science des écoles italiennes, mais il eut pour maitres Otto Venius et Van Noort: il restera flamand.

Frans Floris avait la hardiesse sans l'âme, Breughel la vérité sans la grandeur, Metsys l'épisode sans l'idéal, Venius la science sans l'audace, Van Noort le coloris sans le sentiment héroïque. Rubens aura la fougue et la vérité, la science et le génie.

La peinture italienne l'attire, de Rome à Florence, de Florence à Venise: il va de Raphaël et de Michel-Ange à Titien

et à Véronèse ; il prendra aux uns la science de la composition et du dessin, aux autres le clair-obscur ; à celui-ci le sentiment de l'harmonie, à celui-là la fougue de la mise en scène ; mais il garde de l'art flamand son puissant coloris et son sentiment du réel ; il ne sera ni Raphaël, ni Michel-Ange, ni Titien, ni Véronèse ; il sera Rubens.

Jamais la liberté de l'art n'a été portée à ce comble de hardiesse et de force ; jamais peintre n'a connu comme lui — que dis-je ! connaître n'est rien — n'a possédé, n'a rendu siennes, n'a fécondé, n'a transfiguré toutes les ressources du génie ; jamais la splendeur des chairs et des couleurs n'a été jetée ainsi dans un rayon de soleil ; jamais la fougue des passions, l'exubérance de la vie n'ont palpité dans les groupes ou sur les figures avec cette puissance ; jamais la conscience de la dignité de l'art et le sentiment du genre héroïque n'ont vivifié à ce point la composition et l'exécution d'un drame confié à la toile. Il n'est pas un sujet, si simple, si modeste qu'il fût, que cette largeur de composition, cette fougue d'exécution, cet éclat des couleurs, n'aient élevé au premier de tous les genres : chaque toile de Rubens est une page d'épopée.

Le vrai et le beau pittoresques, voilà, à ce qu'il semble, le caractère du génie de Rubens. Avant lui, on avait pris l'exact, le fini, le réel, pour le vrai. En peinture, le vrai n'est ni l'exact, ni le fini, ni le réel. L'art qui s'adresse aux yeux pour arriver à l'âme, ne doit pas peindre la vie comme elle est, mais comme on la voit. Or, il n'est pas une ligne, pas une couleur, pas un groupe, dans la nature ou dans la vie, qui soit perçu par les yeux d'une manière exacte et indépendamment des choses environnantes. Les lignes se perdent dans le jeu des ombres et des lumières ; les traits se fondent dans les contours et dans l'air ambiant ; les couleurs varient selon le degré d'intensité des lumières et selon les reflets des couleurs voisines. Par le mouvement, tout change encore ; le vrai n'est pas le repos ; l'œil saisit-il jamais une scène immobile, la vie changée en statue, comme des modèles qui se roidissent au signal d'un photographe ? Non. Le dessin exact n'est pas le vrai ; le fini qui trace les briques d'un monument, les feuilles d'un arbre, les lignes d'un parquet, n'est pas le vrai. La couleur, telle qu'elle est quand l'objet est isolé, n'est pas la couleur véri-

table. Le regard saisit dans une scène qui passe quelques points saillants ; le reste, vague, inaperçu, fugitif. On rapporte qu'un peintre grec, Protogène, avait placé une perdrix dans un de ses tableaux et l'avait si bien peinte qu'elle paraissait vivante et détournait l'attention du sujet principal ; malgré ce succès, le peintre effaça la perdrix de son tableau. La peinture cherche à faire illusion aux sens, à leur rendre ce qu'ils ont vu, de la façon dont ils ont cru le voir ; à leur représenter des scènes qu'ils se figurent voir d'un coup d'œil : le vrai pour elle n'est pas la chose comme elle est, mais comme on la voit ; le vrai n'est pas la vie en arrêt, mais le mouvement.

Tel est le premier secret, la première loi de l'art de Rubens et ce qui donne à son dessin une supériorité qu'on voudrait nier en vain. Raphaël dessine le vrai exact, la vie au repos ; ses tableaux ont le calme serein et fixe de la statuaire ; Michel-Ange dessine le mouvement avec le trait exact ; Rubens dessine la chose comme on la voit quand elle se meut, et pour cela il dessine avec la couleur, il fond le trait exact dans le modelé et le clair-obscur ; il ne dessine pas seulement, il fait mieux : il peint ; il peint, non pour le compas, mais pour les yeux ; il peint le mouvement et la vie.

Mais le vrai n'est pas tout dans l'art ; il ne suffit pas de produire l'illusion, il faut plaire, dans la grande acception du mot : il faut charmer les sens, élever l'âme. Le vrai n'est qu'une des conditions du beau.

Ici éclate encore la grandeur de Rubens. La supériorité de son coloris n'est pas contestée ; la supériorité de sa mise en scène est incontestable.

Quel plus riche élément du beau pour la peinture que ces couleurs prodiguées par la nature avec tant d'éclat et tant de variété et résumées dans la gamme magique de l'arc-en-ciel ! Ressources trop souvent négligées par le peintre? De cette opulente palette, l'école française ne prend que les tons pâles, l'école espagnole, les tons sombres ; l'école de Raphaël, les tons exacts, tranquilles, monotones, avec peu d'harmonie de couleurs et peu de clair-obscur ; l'école hollandaise, les tons puissants avec un clair-obscur trop souvent artificiel et une harmonie sombre et forte ; l'école vénitienne, les tons harmonieux, mais d'une harmonie sobre et dans une gamme peu

élevée. — Rubens seul réunit l'éclat, la puissance, l'harmonie; Rubens seul emprunte à la nature toutes ses richesses : aussi brillant, aussi varié, aussi frais, aussi prime-sautier, aussi vrai qu'elle, dans ses oppositions et dans ses fusions, et combinant ses effets, les faisant ressortir par le contraste, avec une facilité due à une science profonde et à un maniement incomparable du clair-obscur.

Raphaël semble trop souvent ignorer pourquoi il se sert d'une couleur plutôt que d'une autre; ses tableaux font l'effet de bas-reliefs sublimes, enluminés au hasard. Michel-Ange ignore les ressources du clair-obscur; il est obligé de diviser son *Jugement dernier* en espèces de compartiments encadrés dans les nuages d'un ciel bleu. On peut détacher d'un tableau de Michel-Ange, de Titien, de Véronèse, une figure entière, et la couleur en reste possible, en est exacte encore. La couleur de Rubens n'est vraie qu'à sa place, dans le degré de lumière où elle se trouve, au milieu des teintes environnantes, comme une note dans un accord ; ce n'est pas seulement l'exact, c'est un ensemble vivant; ce n'est pas seulement une vérité, c'est une harmonie.

Le beau ne se borne pas non plus à la couleur. Rubens a aussi ses règles de composition; elles peuvent s'exprimer en deux termes : le vrai et l'héroïque, le mouvement et la grandeur, la vie et l'idéal.

L'esthétique établit une différence entre le beau, plus calme, plus serein, plus mélodieux, et le sublime, plein de fougue, de puissance et d'harmonie. Raphaël réunit l'exact et le beau; Michel-Ange, sublime dans ses compositions, n'est qu'exact dans l'exécution; Rubens unit le vrai pittoresque au sublime.

Regardez une grande œuvre du maître d'assez loin pour ne distinguer rien qu'un ensemble confus : déjà, vous apercevez l'harmonie, une incomparable harmonie de couleurs; déjà vous voyez la vie dans ce chaos qui s'agite : de grandes lignes et une gamme de couleurs, conformes à l'idée, représentent le mouvement général, et la première impression annonce le sujet. Approchez : les masses d'ombre et de lumière s'enchaînent dans ce mouvement, les groupes se dessinent; il n'est pas un groupe, pas une figure qui vive à part; tout concourt à l'effet d'ensemble; il n'est pas un détail qui ne soit à sa place; les détails secondaires s'effacent, vaguement esquissés

comme dans une scène qui passe; aucun n'attire les regards que dans la mesure de son importance; tous se rattachent à la masse principale de lumière et ramènent les yeux au point culminant du drame. C'est une idée, une scène, un drame, comme on les saisit d'un coup d'œil; c'est l'unité dans la vérité.

Regardez la composition : le sujet est toujours si bien choisi, si bien mis en scène en vue des effets pittoresques, qu'il semble fait exprès pour la peinture : c'est encore le vrai. Le sujet est toujours placé si haut dans les sommets de l'art, toujours rendu avec tant de majesté épique ou de fougue dramatique, qu'il semble descendu des sphères supérieures de l'idée : c'est le grand. Ce n'est plus l'univers des Van Eyck, c'est l'épisode de Metsys; mais l'épisode est tout un poëme. La façon primitive de placer le sujet dans la vie générale est abandonnée; mais l'idéal ne manque point et, cette fois, les procédés artistiques de l'exprimer sont trouvés : tantôt, c'est la pompe de l'allégorie, comme dans la galerie des Médicis; tantôt, c'est l'intervention céleste, comme dans le *Martyre de saint Liévin ;* tantôt, la manière épique de mettre le sujet sur la toile suffit pour l'élever au faîte de l'art, comme dans la *Descente de Croix :* c'est l'héroïque, c'est l'idéal.

Il existe une collection de gravures italiennes, retouchées par Rubens; l'artiste y étudiait son art par la comparaison avec les grands maîtres. Plusieurs tableaux de Rubens sont des imitations; ainsi, la *Descente de Croix* rappelle Daniel de Volterre, et la *Communion de saint François* ressemble à la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin. Rubens, comme Molière, prend son bien où il le trouve. Mais, dans ces plagiats du génie, comme dans ces études sur les gravures des maîtres, Rubens cherche toujours plus de vérité, plus de mouvement, plus de grandeur; où il voit l'exact, il met le vrai; où il voit le talent, il met du génie; où il trouve le beau, il crée le sublime.

Ainsi, grâce à cet homme extraordinaire, la peinture flamande s'appropria toutes les ressources artistiques d'une époque où l'art était en pleine maturité, pour les compléter, les féconder, les harmoniser. Ainsi, la peinture flamande eut son dessin, sa couleur, sa composition, et elle acquit en tous ces points une supériorité incontestable, glorieuse, immortelle.

Honneur donc à Rubens! Honneur à la pléiade de grands artistes qui formèrent et continuèrent son école, aux Van Dyck, aux Jordaens, aux Teniers!

L'école flamande, de Van Eyck à Rubens, fut largement féconde; tous les genres furent cultivés, depuis la peinture à l'huile jusqu'à la peinture sur verre, depuis la statuaire en marbre jusqu'à la sculpture en bois, depuis la ciselure sur or et sur argent jusqu'à de merveilleux ouvrages de fer et de cuivre, depuis la gravure jusqu'à la tapisserie. L'art était puissant, il vivifiait l'industrie. Gloire donc, à tous les titres, à l'école flamande! Ses grands artistes seraient plus nombreux encore si plusieurs d'entre eux n'avaient cherché dans le Nord une atmosphère plus libre et ajouté leur gloire à celle de l'école hollandaise; et l'école de Rubens se serait perpétuée à travers les siècles si l'indépendance du pays n'avait pas été illusoire.

Cependant, pour ma part, messieurs, l'école hollandaise, malgré Rembrandt, ne m'inspire aucune envie : Rubens est plus grand de dix coudées. Mais, quand je songe qu'au sortir d'une révolution si riche en hommes et en événements, tant de sujets héroïques se présentaient à l'esprit du peintre, quand je me souviens que Jordaens fit un de ses chefs-d'œuvre : le *Triomphe de Frédéric Henri*, en peignant pour les héros de la république batave ce que Rubens peignait pour les Médicis, j'ai l'intime conviction que Rubens, sous un régime meilleur, n'eût pas négligé l'histoire contemporaine, comme l'école hollandise l'a fait trop souvent; je me figure quelle grandeur il eût donnée à cette épopée de la liberté de conscience, et je ne puis m'empêcher de maudire un régime qui a dit à ce génie : Tu n'iras pas plus loin!

Rubens cependant fut bon citoyen; il aima, il servit sa patrie. Cette brillante école d'artistes, qui illustrait le pays vaincu, adoucissait les mœurs du vainqueur, fraternisait avec nos frères suspects de la Hollande et eut une véritable influence civilisatrice. C'est alors qu'on vit deux peintres belges, Balthasar Gerbier pour l'Angleterre, Rubens pour les archiducs, négocier la paix de l'Europe. Rubens croyait à la renaissance de son pays, il put l'illustrer. Il était permis à la Belgique de respirer un instant; Rubens en profita pour lui donner une gloire immortelle.

Mais bientôt le charme fut rompu; la Belgique, sacrifiée secrètement par les clauses de la Cession, fut publiquement sacrifiée par le traité de Munster. La domination espagnole-autrichienne encourageait les arts en opprimant les lettres; on nous permettait de peindre, il nous était défendu de lire et de penser. Mais c'est ainsi qu'on tue les arts comme les lettres; le génie a besoin d'air, de lumière et d'espace. Un siècle de ce régime *protecteur* n'avait pas pesé sur le pays que l'école de Rubens n'existait plus; elle était tombée d'inanition.

Quelques rares peintres tiennent un pinceau dégénéré. Après une longue série d'artistes qui va des de Crayer et des Segers, aux Ommeganck et aux Van Orley, et qui continue glorieusement la puissance et la variété de l'école, Rubens est délaissé par des artistes qui ne savent plus être flamands. On voit même des artistes belges suivre les campagnes de Louis XIV pour peindre les victoires de l'envahisseur de leur pays! Des Belges! oh! non pas! messieurs! car le hasard de la naissance ne suffit point; la loi prive de ce nom tout citoyen qui met son épée au service de l'étranger; la gloire doit frapper du même ostracisme l'artiste ou l'écrivain qui met son talent au service de l'ennemi. Non! les peintres du bombardeur de Mons, de Namur et de Bruxelles, sont des étrangers pour nous; ils ont trahi leur école comme leur patrie; qu'ils illustrent le despotisme de Louis XIV; ils ne sont ni des citoyens belges, ni des peintres flamands.

Les arts renaîtront avec la patrie.

Je passe l'époque de transition où l'école de David domine, mais où les Heereyns, les Van Bree, les Lenz gardent une étincelle de l'art flamand. La Belgique artistique moderne ne date pas de loin; cependant, elle a déjà une réputation universelle.

Tout d'abord, nos artistes maintiennent la renommée du pays. Ils se sont mis au niveau de leur époque; ils marchent de pair avec tous les autres. Ils gardent la supériorité de la couleur et restent dans le vrai. Tandis que trop de peintres, en France et en Allemagne, négligent l'âme de la peinture: la couleur, et sortent du domaine de leur art pour chercher le beau philosophique, symbolique, idéaliste; tandis qu'une autre école se jette dans les débauches d'un faux réalisme, la

plupart des peintres belges restent dans la dignité de l'art et sont fidèles au coloris et au pittoresque.

En second lieu, ils sont de leur pays; ils en peignent l'histoire et les mœurs. Grâce à la permission de ses despotes, la Belgique n'avait pas cessé de croire à ses peintres, mais deux siècles de compression lui avaient ôté toute foi dans ses écrivains. Ce préjugé anti-patriotique, tout en faveur de nos artistes, nos artistes en ont usé en patriotes. Nos librairies sont fermées à la pensée du pays; ils lui ont ouvert nos musées. On ne croit pas que notre plume puisse illustrer nos héros ; ils les illustrent avec le pinceau, le ciseau et le burin. Nos théâtres servent exclusivement à l'histoire et aux mœurs étrangères ; ils mettent notre histoire et nos mœurs en scène, sur la toile ou sur nos places publiques. Honneur à eux ! Quand Van Brée peint *la Mort de d'Egmont;* Van Bedaff, la ***Confédération des Nobles*** et la ***Dernière entrevue de d'Egmont et du Taciturne;*** quand Paelinck traite, avant Gallait, l'***Abdication de Charles V ;*** quand François Cautaerts et, après lui, Hamman peignent ***Vésale;*** quand Daems peint aussi d'Egmont; quand de Keyser peint la ***Bataille des éperons d'or ;*** Mathieu, la ***Mort de Marie de Bourgogne ;*** Wappers, un ***Episode de*** 1830 ; Slingeneyer, ***Ambiorix,*** etc.; Decaisne, les ***Belges illustres ;*** quand Kremer met en scène ***Lamarck jurant de venger d'Egmont,*** la ***Mort de Marnix,*** etc.; quand Brakelaer père et Van Severdonck peignent la ***Comtesse de Lalaing ;*** Dillens, la ***Camisade d'Anvers ;*** De Groux, le ***Prêche de Junius ;*** Wauters, ***Montigny ;*** Staellaert, la ***Mort de T'Serclaes ;*** Leys, la ***Proclamation de l'Inquisition à Anvers,*** etc.; quand Gallait représente avec grandeur l'***Abdication de Charles V*** et les ***Derniers Honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn ;*** quand Debiefve glorifie le ***Compromis ;*** Pauwels, les ***Proscrits du duc d'Albe*** et la ***Veuve de J. d'Arteveld ;*** quand J. Gérard peint l'histoire entière du pays sur des cartons destinés aux écoles ; quand Madou, Dillens, Braeckelaer, de Block et vingt autres illustrent nos mœurs flamandes ; Verboeckhoven, nos pâturages et nos troupeaux ; quand nos maîtres paysagistes peignent les Ardennes, la Campine, les bords de la Meuse ou les Flandres ; quand s'élèvent sur nos places publiques les statues de Rubens, de Vésale, de Thierry Martens, de Simon Stévin, de Roland de

Lattre, de Grétry, de d'Arteveld; savez-vous ce que font nos artistes? Ils font de la littérature nationale! ils ont compris que l'art doit être national autant qu'humain; ils n'ont pas voulu parler une langue morte ni une langue étrangère; ils parlent la langue de l'histoire, de la liberté et de la patrie.

Ces deux points suffisent à la gloire extérieure et à la civilisation intérieure; mais cela ne suffit pas pour être à la hauteur de la peinture flamande. Ce que j'ai dit de la peinture en Belgique avant Rubens peut s'appliquer à l'école belge moderne.

Pour être digne de Rubens, il faut le comprendre et ne pas laisser se disperser, s'émietter ses grands principes à tous les vents de l'individualisme, ce faux semblant d'originalité, ou à tous les caprices du mercantilisme, cette profanation de la noble profession des arts. Pour être digne de Rubens, il ne faut pas, eût-on du génie, descendre à Memling, à Albert Durer, à Holbein, à Murillo, même à Raphaël! Il faut rester flamand comme lui. Il ne faut pas faire de l'archéologie ou de l'idéalisme, de la mignardise ou du réalisme, mais de la peinture; car Rubens avant tout était peintre. Il ne faut pas se borner à la pratique du procédé, au perfectionnement de la brosse, au matériel de l'art; car Rubens était artiste par la puissance de la pensée autant que par la magie de la couleur. Pour être digne de Rubens, il faut s'approprier tout son art, pour le faire progresser, comme il a fécondé l'art de ses devanciers. Pour être digne de Rubens, il faut aborder les idées modernes avec cette hauteur de conception, ce sentiment de l'héroïque dans l'art, qu'il a prêtés aux sujets de son temps.

Pour être digne de Rubens, il faut le comprendre et le surpasser, procéder de lui et être soi-même. Rubens, à notre époque, libre d'aborder les grandeurs de l'histoire et de la philosophie modernes, maître de la science du passé et du présent, serait encore plus grand, plus patriotique, plus héroïque; Rubens voudrait résumer en lui toutes les aspirations d'une époque de rénovation et de progrès; Rubens voudrait porter au front et jeter sur la toile toutes les fiertés de la démocratie.

Un homme représente ces tendances dans notre pays : c'est Wiertz. Lorsqu'il y a vingt-cinq ans, un poëte fit monter ou

descendre Rubens sur la tour de la cathédrale d'Anvers, pour y chercher son école, c'est lui, s'il faut en croire ce poëte, que Rubens reconnut pour son successeur. Mais ce poëte était flamand, plus que flamand, *flamingant*; il fait dire à Rubens : « C'est dommage que Wiertz soit un wallon! »

Avec de pareilles traditions, avec le droit à d'aussi hautes visées, avec un si grand avenir devant soi, l'école belge ne peut pas déchoir. Non, l'école belge vivra; car elle a déjà la gloire, et elle sera bien forcée d'acquérir toute la science. L'école belge vivra, car elle a déjà, comme au temps des Van Eyck, son procédé nouveau pour la peinture monumentale.

L'école belge vivra, car elle a une patrie et elle comprendra chaque jour davantage que le pinceau ne peut pas être en Belgique et la pensée ailleurs, et que faire de la peinture flamande d'après des romans étrangers, avec de la couleur étrangère, serait enfanter une chimère sans avenir. Oui, l'école belge vivra, car la Belgique a une école littéraire qui relève son histoire, étudie ses traditions, célèbre ses gloires, et nos peintres eux-mêmes prennent part à cette renaissance. Jean de Stavelot, Lucas de Herre, Otto Venius, Karl Van Mander ont tenu la plume et le pinceau. Lorsqu'en 1840, la ville d'Anvers mit au concours l'éloge de Rubens, qui remporta le prix? Un peintre belge (l'*Eloge de Rubens*, par A. Wiertz). Lorsqu'en 1863, l'Académie eut à couronner un mémoire sur les caractères distinctifs de l'école flamande, qui rédigea ce beau livre qui fera époque dans l'histoire de l'art flamand? Un peintre encore. (*Ecole flamande de peinture : caractères constitutifs de son originalité*, par A. Wiertz).

Bien des révolutions, bien des réactions ont passé sur notre pays, détruisant ou dispersant nos richesses artistiques : nos maîtres qui rasaient nos villes insurgées, les étrangers qui les bombardaient et les pillaient, les Iconoclastes qui saccageaient les temples, les Montagnards qui les dévastèrent et les pillèrent, et plus encore peut-être, l'incurie, la pruderie ou la vénalité des fabriques d'église, ont continué, de siècle en siècle, l'œuvre du vandalisme. Qui sait, Messieurs, qui sait quelles révolutions passeront encore sur l'Europe et quelles épreuves menacent notre libre patrie!

Alors, que la Belgique défende ses monuments et ses chefs-d'œuvre ! Ces temples, œuvre d'un art sublime et peu clérical, ces tableaux d'histoire religieuse, chefs-d'œuvre d'un art profane, sont au-dessus de l'esprit étroit d'une Eglise despotique. Elle représente une caste de ténèbres et de mort, ils représentent l'histoire, le progrès, le beau ! Ces larges nefs semblent avoir été bâties pour réunir toutes les consciences dans un saint *revival;* ces épopées ont été inspirées par le génie même de l'humanité. Ne laissons pas s'éteindre le feu sublime de l'art ! Achevons plutôt, achevons ces cathédrales pour les rendre à leur primitif esprit, pour en faire des temples de la fraternité et de la justice ! Alors, il s'y trouvera place pour tous les génies ! Et déjà nous avons des toiles et des marbres dignes de représenter dans ce panthéon national, à côté des chefs-d'œuvre du passé qu'il ne faut pas détruire, les grandeurs de notre histoire et les idées de l'avenir; et déjà, — sans oublier Leys ni Fraikin, ni les tableaux de genre, ni les paysages ; — déjà nous pourrions y mettre, à côté de la *Descente de croix,* le *Triomphe du Christ ;* à côté des tombeaux d'évêques et de la *Madeleine,* de Duquesnoy, l'*Harmonie des passions humaines*, de Simonis ; auprès du *Martyre de saint Liévin,* les *Derniers Honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn,* par Gallait; auprès du *Jugement Dernier,* par Rubens, le *Dernier Canon* et la *Chute des Anges,* par Wiertz.

APERÇU GÉNÉRAL

DE

L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

EN BELGIQUE.

Messieurs,

Il y a quelques années, j'assistais, dans un salon d'une de nos sociétés particulières, à une conférence qu'y donnait un représentant du peuple français, jeté en Belgique par ce qu'on appelle en style parlementaire les événements politiques. L'honorable proscrit s'occupait de J. d'Arteveld. Après avoir fait revivre cette glorieuse époque, M. Madier-Montjau, dans une éloquente péroraison, compara nos communes du moyen-âge aux républiques de la Grèce : Athènes et Sparte. La grandeur classique, l'universelle renommée de la patrie d'Homère et de Phidias, d'Aristide et de Démosthènes, semblaient resplendir dans cette improvisation brillante, et l'orateur en faisait rejaillir tout l'éclat sur notre pays, sur la patrie de Rubens et des six cents Franchimontois, de d'Arteveld et du Taciturne. Une émotion vive courut dans l'auditoire, et, en ce moment encore, je ne puis me souvenir de ce discours sans la retrouver tout entière ! Ah ! messieurs, de telles paroles sont de celles qui nous attachent plus fortement à la patrie. Merci au généreux proscrit, défenseur de la liberté.

Le tableau de la civilisation qui nous a valu plus d'une fois

ce rapprochement glorieux, l'étude des traditions qui peuvent nous rendre cette gloire, tel sera le sujet de cet entretien.

J'aurais besoin des ailes qu'Homère attache aux pieds des dieux pour leur faire traverser le ciel en trois pas, si je voulais parcourir en une heure tous les siècles de notre histoire; et je n'ai pas même les bottes de sept lieues du petit héros des Contes de Perrault. Je ne m'arrêterai donc, ni aux mœurs des Germains, ni aux guerres de César, ni aux invasions germaniques, ni à l'introduction du christianisme, ni au démembrement de l'Empire de Charlemagne. Je prendrai la vie moderne au moment où elle sort des ténèbres du Bas-Empire et du chaos des invasions.

Tacite nous dirait l'indépendance individuelle des Germains, les assemblées de ce peuple dans les champs de mars et de mai, l'égalité des hommes libres qui n'avaient point de maîtres, mais des chefs électifs, *primi inter pares*, enfin les premiers essais de sodalité fraternelle.

César nous ferait l'éloge des Belges, non-seulement pour leur courage, *quorum fortissimi sunt Belgæ*, mais pour leur violent amour de l'indépendance, servi par un héroïsme farouche qui illustre les Boduognat et les Ambiorix.

Nous verrions les barbares reculer plus d'une d'une fois devant l'attitude ou la résistance des Belges, comme les Cimbres qui ébranlèrent Marius, comme les Normands de Rollon; ou établir dans nos provinces le berceau de leur dynastie, comme les Franks de Clovis.

Nous assisterions à l'introduction et aux progrès du christianisme en Belgique, par la force des armes ou des décrets et par l'invasion des propriétés.

Mais nous constaterions que ni les rois, ni les évêques, ni les capitulaires, ni les conciles, ne purent, malgré leurs efforts, éteindre les étincelles d'indépendance qui couvaient déjà dans les gildes.

Ces longs siècles semblent n'avoir qu'un rêve : agrandir ou reconstituer l'Empire romain. Véritable Protée de l'autorité, l'Empire prend toutes les formes, adopte tous les maîtres, se soumet à toutes les politiques, pour subsister. Mais ni les Césars, païens ou chrétiens, ni les empires d'Occident

ou d'Orient, ni les royaumes Goths, Lombards ou Vandales, ni les Césars Franks, rien n'y réussit. Une société nouvelle devait naitre de ces éléments en lutte; aucune puissance ne pouvait refaire l'Empire.

C'est du démembrement des États de Charlemagne que datent les premiers essais de société moderne. C'est alors que je commencerai à étudier notre histoire.

Les communes sont le berceau de la société moderne.

S'il est une idée, s'il est un principe, qui ressorte de nos annales et qu'elles puissent apporter à la philosophie de l'histoire, c'est la civilisation communale. Les Belges sont les premiers à fonder la Commune, les derniers à la défendre. Encore aujourd'hui, sans avoir atteint l'idéal, nos lois conservent de glorieux, d'utiles vestiges de ces institutions, puissants germes d'avenir.

Les conciles, celui de Leptines, par exemple, et les Capitulaires, en proscrivant les gildes, avaient mis de bonne heure en présence les deux principes : l'autorité politique et religieuse, et la liberté naissante. Les gildes, en effet, sont les premiers vagissements de la commune ; c'étaient des associations fraternelles pour tous les intérêts de la vie : pour la défense individuelle, pour la protection du travail et du commerce, pour la rançon des prisonniers, pour les secours mutuels en cas de maladie, d'incendie ou de naufrage, pour la caution ou le serment devant les juges. Des marchands, des manants, des serfs, se donnaient la main pour la liberté : *Dantes dextras pro libertate,* dit l'auteur anonyme de la vie de Saint-Bertin.

Une de ces gildes de marchands s'établit au pied d'un monastère comme à Saint-Omer, ou d'un château comme à Bruges autour du château de Bauduin Bras de fer ; elle fait pacte avec le seigneur ou l'abbé, pour conjurer le pillage et l'arbitraire des barons féodaux, et c'est ainsi que nait, dans une ombre modeste, une de ces communes qui tiendront tête aux plus grands monarques.

Je ne puis raconter, ni les luttes des bourgeois contre les seigneurs et les évêques, pour l'établissement des communes, ni les incessantes rivalités des villes et des provinces entre elles, ni les luttes des bourgeois contre les manants,

des villes contre les campagnes. Chaque comté a ses annales particulières; dans chaque comté, chaque ville a son histoire à part; dans chaque ville, il est des classes et des corporations qui mériteraient une étude spéciale. L'histoire de cette époque ne peut être défrichée que par la lente sape de la monographie. A la voir en détail, c'est une confusion d'éléments opposés, d'intérêts variables comme les dynasties, de passions politiques changeantes comme les hommes. Mais, quand on se place à un point d'observation qui permet une vue d'ensemble, on aperçoit bientôt des tendances générales, on sent dans ce désordre palpiter des sentiments unanimes, on voir sortir, de cette mêlée confuse, des résultats identiques : un même cœur bat dans ce chaos, c'est la civilisation communale.

Les caractères généraux nous intéressent surtout; je m'y arrêterai longtemps.

Les communes se gouvernent elles-mêmes, voilà le principe. C'est un monde libre en miniature, c'est le microcosme du gouvernement du pays par le pays, c'est le germe vivace et comme l'œuf de la souveraineté nationale.

Comment se gouvernent les communes?

Premièrement, les communes se gouvernent elles-mêmes par les droits civiques :

Par le droit à l'élection de leurs magistrats. Et les petits Etats, comme on disait à Liége, les petits métiers, comme on disait en Flandre, prennent part au vote.

Par le droit à la justice. « Que les contestations des bourgeois entre eux et même avec les clercs soient portées devant les échevins, » dit une vieille charte du XII siècle. Les bourgeois doivent être jugés chez eux, par leurs juges naturels et par sentence. Nul ne peut être cité en justice hors de son pays, pas même en cour de Rome.

Par le droit à la paix. Droit de fortifier la ville, même les maisons. Dans un temps de violences et de luttes féodales sans fin, la commune était un territoire neutre et respecté, autorisé à repousser la force par la force. C'est une sorte de neutralité, pour la paix et la liberté.

Par l'organisation de leurs milices. Trois principes président à l'institution de la force armée, durant presque tous les siècles de notre histoire :

Point d'armée étrangère dans nos provinces.

Point ou peu de service des bourgeois à l'étranger, pour leurs souverains.

La milice communale protége l'ordre à l'intérieur, défend la patrie aux frontières.

Ces premiers points constituent la liberté individuelle et politique.

Secondement, les communes se gouvernent elles-mêmes, dans leurs rapports avec le souverain, par le droit de représentation nationale :

Nulle innovation dans les lois, sans le consentement de ceux qui doivent y obéir.

Nul impôt, sans le vote de ceux qui doivent verser leur or.

Nulle guerre, sans l'adhésion de ceux qui doivent y verser leur sang.

Point de monnaie même, sans l'avis de ceux dont elle représente la fortune.

Comme engagement préalable et sanction suprême de ces droits, le serment était exigé du souverain, avant que les Etats s'engageassent envers lui, et le refus d'obéissance et d'impôt était stipulé contre le prince parjure.

« Les Etats participent du pouvoir souverain, » disent les jurisconsultes. C'est le mot de la Constitution belge : Tous les pouvoirs émanent de la nation.

Et, pour que cette représentation ne fût pas faussée par ce que nous appelons aujourd'hui la corruption électorale, je trouve en 1403, à Liége, une loi qui condamne à la perte de ses droits politiques pendant dix ans, quiconque sera convaincu d'avoir obtenu ou recherché des suffrages par des dons, des offres ou des promesses.

Troisièmement, les communes se gouvernent elles-mêmes, dans leurs rapports avec les supérieurs ecclésiastiques, par une grande indépendance civile :

De bonne heure, les bourgeois reprennent au clergé la justice et partagent avec lui le monopole des écoles et de la bienfaisance.

Dans la Flandre du xe siècle, l'homme d'église était considéré comme serf; à sa mort ses biens appartenaient au prince.

Une charte de Thierry d'Alsace taxe les prêtres à la moitié de l'homme libre, et leur refuse la parole en justice :

« Celui qui fera une blessure à un citoyen, payera six livres au blessé, s'il est homme libre, et trois livres seulement, s'il est homme d'église.

« Si un clerc jette un homme libre dans la boue, il lui payera six livres; si un homme libre y jette un clerc, il ne lui payera que trois livres.

« Si un homme d'église veut arguer en justice contre un homme libre, qu'il fasse parler pour lui un homme libre. »

(KERVYN, II, 9.)

En Flandre, en Gueldre et dans les Etats de Fauquemont, le clergé ne formait pas un ordre dans l'Etat; à Liége et en Brabant, l'unanimité des trois ordres était souvent requise, de sorte que la puissance du clergé était conjurée, même quand il pactisait avec la noblesse. En Hainaut, les Etats étaient constitués de façon à prévenir toute prépondérance contraire au tiers-Etat.

Jamais la domination du prêtre ne fut acceptée par cette race de fiers bourgeois. Nos pères étaient chrétiens, étaient catholiques; mais ils étaient libres avant tout; ils respectaient l'Eglise, ils entendaient être respectés par elle.

Les bulles ne pouvaient être publiées en Belgique sans l'autorisation du souverain, et il n'est pas de siècle, depuis le xe, où la main-morte n'ait été réprimée dans ses excès, réglée dans son usage. Les personnes civiles de l'étranger ne pouvaient rien posséder dans nos provinces, les corporations du pays ne pouvaient ni exister, ni rien acquérir, sans l'autorisation du souverain. Les acquisitions par testament étaient surtout l'objet de restrictions sévères; Charles-Quint alla jusqu'à la défense absolue; Marie-Thérèse ne les permit qu'à des conditions qui changeaient les testaments en véritables donations publiques entre-vifs.

La civilisation est laïque; la société ne relève que d'elle-même! A la religion, les consciences libres, soucieuses de l'autre vie! A ce monde, les affaires du monde, le règlement des intérêts politiques et sociaux! Gloire à nos communes, elles comprirent, elles maintinrent victorieusement ce grand principe social : l'indépendance, la souveraineté exclusive du pouvoir civil!

Quatrièmement, les communes se gouvernent elles-mêmes par des institutions de fraternité :

Les gildes s'étaient formées à la fois pour la défense ou la conquête du droit et pour les secours mutuels et la solidarité du travail. Leur caractère politique fit la force des communes; leur caractère social fut l'âme des corporations.

J'aurais bien des réserves à faire sur les priviléges de ces démocraties, plus bourgeoises que populaires, sur ces corporations, plus imbues de l'esprit de monopole que du sentiment de la liberté. Mais, après avoir fait la part du temps, on doit reconnaître que les corporations étaient animées d'un véritable esprit de fraternité.

Chacune mettait des conditions sévères à l'entrée et à la maîtrise; toutes s'organisaient en vue du privilége. Ce n'était pas la liberté du travail. Mais chaque membre avait des droits électoraux, chaque métier avait sa caisse de secours, et les corporations étaient, pour ainsi dire, fédérées : Dans le malheur, le métier recourait à la tribu, et la tribu à la commune, qui avait ses invalides du travail; ce n'était pas la liberté, c'était déjà la solidarité.

Honneur donc aussi à ces institutions fraternelles; elles suffisaient sans doute aux besoins de l'époque; car je vois qu'au XIVe siècle, elles avaient résolu un problème qui menace encore la société moderne; elles avaient conjuré la misère, et avec la misère, son compagnon hideux, le crime!

Cinquièmement, les communes se gouvernent, en se fédérant.

La vie individuelle, la force intérieure ne suffit pas; il faut se relier à la vie générale, compléter sa puissance par des alliances, créer la patrie. Les communes se solidarisent entre elles. Le principe de leur union est l'indépendance réciproque, le lien politique est la fédération.

A l'époque où nos communes entrent de plain pied dans l'histoire et peuvent mettre leur épée dans la balance de l'Europe, le pays qu'elles doivent féconder et défendre, situé entre l'Allemagne, la France et l'Angleterre, semble déjà comme le point d'intersection entre la race saxonne et la race gauloise, entre la civilisation latine et la civilisation germanique. La race n'y est pas une, et l'on y trouve deux types différents, deux langues distinctes.

Cette situation, qui n'est pas sans difficultés, ni sans dangers, présente de grands avantages. L'histoire commence à la lutte

des races, une lutte de destruction, et, dans ce siècle, des hommes de la race blanche combattent encore pour le droit d'opprimer la race noire. Ce prétendu droit, messieurs, c'est la barbarie. La civilisation commence par l'union de quelques familles, se continue par l'union des villes et des provinces, sera couronnée par la fraternité des peuples. Quand un peuple est habitué de bonne heure aux frottements de deux races et de deux langues, il doit comprendre plus vite le respect d'autrui, il peut participer plus facilement aux aptitudes des races diverses, il se forme à l'échange des idées, à la fusion des intérêts; forcé de s'unir pour la sécurité commune, ce mélange dissipe les préjugés, favorise les lumières, prépare le cosmopolitisme. Des esprits étroits, qui prennent l'unité pour l'union, ont pu regretter que nous n'ayons pas cette uniformité de races et de langues, que je vois si favorable à la tyrannie; nous, messieurs, qui voulons être libres, et qui ne devons reculer devant aucun des devoirs de la liberté, félicitons-nous plutôt des difficultés d'une situation qui nous a enseigné de bonne heure la tolérance et la fraternité.

Malgré des discordes partielles, malgré bien des antagonismes d'intérêts ou de dynasties, ces deux races ne cesseront pas, pendant des siècles, de marcher de concert contre le despotisme.

Dès le XIe siècle, on voit s'unir les comtes de Flandre, de Hainaut, de Namur et de Louvain. Du XIIe au XIVe, les chartes d'alliance de nos villes et de nos provinces sont nombreuses.

Lorsqu'au XIIIe siècle, Malines se soulève contre Henri de Gueldre, Liége répond à l'appel des armes et Gand conclut une alliance avec Bruxelles, Louvain, Lierre, Tirlemont et les insurgés de Malines.

Quand le *schildt ende vriendt* retentit à Bruges, le pays wallon répond au cri de guerre flamand; six cents hommes du marquisat de Namur, de nombreux chevaliers du Hainaut, du Brabant, du Limbourg et de la Zélande, se rangent sous les drapeaux qui vont triompher à Courtrai.

Quand la Flandre est excommuniée en 1337, J. d'Arteveld en appelle au clergé de Liége : « Ah! pourquoi Liége est-il si loin! » s'écriera Philippe d'Arteveld.

Ces alliances s'étendent, pour le commerce, au delà de la patrie. La Hanse de Londres, créée par des Brugeois,

embrasse bientôt Ypres, Damme, Lille, Furne, Poperinghe, Saint-Omer, Arras, Châlons, Douai, Cambrai, Valenciennes, Péronne, Beauvais, Abbeville, Amiens, Rheims, etc.; elle se relie aux ligues hanséatiques d'Allemagne, et nos grandes villes voient s'élever un palais pour chaque nation qui y a ses entrepôts.

L'apogée de cette civilisation est l'époque de J. d'Arteveld.

D'Arteveld, après avoir rendu aux communes des Flandres la liberté et le travail, les unit en faisceau par l'institution des trois membres de Flandre.

D'Arteveld unit ensuite le pays entier, Hainaut, Brabant, Flandre et Hollande, par des traités de fédération.

D'Arteveld veut enfin étendre son œuvre à une fédération européenne des communes.

Le traité du 3 décembre 1339 consacrait de grands principes :

L'alliance offensive et défensive des communes belgiques.

L'engagement de n'entreprendre de guerre que de l'avis général.

La liberté du commerce et des ports.

La création d'une monnaie commune.

La souveraineté individuelle de chaque province et l'institution d'un conseil fédéral pour juger les différends.

Enfin, l'institution des États généraux :

« Comme il est de l'intérêt desdits pays de ne point cesser de s'occuper attentivement de tous les événements qui pourraient se présenter à l'avenir, nous avons résolu que désormais les princes et les députés des bonnes villes se réuniront en parlement trois fois chaque année.

« On s'occupera dans ces assemblées de toutes les questions qui s'accordent avec le présent traité et qui peuvent développer les richesses et l'industrie des provinces alliées. »

Cette politique s'appuyait sur un autre principe : la neutralité du pays.

Les peuples libres ne connaissent qu'une guerre : celle de l'indépendance. Que les ambitions couronnées cherchent ailleurs des auxiliaires et des champs de bataille! eux, ils n'ont de sang que pour la défense de la patrie; ils n'ont d'or que pour sa prospérité. La neutralité est une première protesta-

tion du droit contre les violences de la guerre, un premier asile de la civilisation contre la barbarie armée.

Ainsi, une Belgique libre et neutre est constituée dès le XIVe siècle.

Étendre cette fédération à l'Europe entière, voilà le couronnement de l'œuvre de d'Arteveld. Édouard III accepte toutes nos franchises et adresse à la France le manifeste de la liberté. Le roi des communes d'Angleterre, alliées aux communes de Flandre, annonce l'affranchissement aux communes de France. Ce manifeste est daté de Gand; d'Arteveld y dictait la charte de la civilisation communale. « Il ne voyait dans Édouard III, dit un historien de la Flandre, que le protecteur d'une confédération européenne des communes. »

Ces traités, ces manifestes, ces chartes sont de grandes pages d'histoire, Messieurs. Il est peu de peuples qui en ait écrit d'aussi belles dans le livre d'or de la vie moderne.

La civilisation communale donna à nos provinces une prospérité merveilleuse et des succès d'héroïsme dont on s'étonne encore. Il n'y a pas lieu de s'étonner, Messieurs, ce sont là les fruits naturels de la liberté.

Nos victoires surtout étonnent. On ne comprend pas que des bourgeois, à pied, gagnent tant de batailles, fassent reculer de grands monarques, culbutent de puissantes chevaleries, et, vainqueurs ou vaincus, tiennent en échec pendant des siècles la monarchie française. L'amour de la liberté inspire l'héroïsme, mais il ne suffit pas à la victoire. Ceux qui ne comprenaient pas ces succès, les attribuaient à diverses causes, plus ou moins ridicules. Aujourd'hui, c'est un accident de terrain inconnu, c'est Grouchy qui trahit, Blucher qui survient à temps. Alors, c'était le diable, disait-on, qui protégeait des rebelles.

Le diable, ici, messieurs, c'est non-seulement la liberté et le patriotisme, c'est le progrès. L'armée de ces bourgeois était supérieure à toutes les autres. On a attribué, à l'invention de la poudre à canon, la transformation de l'armée chevaleresque en infanterie populaire; c'est une erreur, l'infanterie est l'armée des communes. Longtemps avant l'invention de la poudre, nos provinces avaient opposé, à l'armée féodale, la milice bourgeoise, à l'aristocratie des tournois, la démocratie armée. Les communes avaient fait tout naturellement ce

grand progrès dans l'organisation de la force militaire, pour défendre leur indépendance. Le progrès, fils de la liberté, est le meilleur défenseur de cette mère sainte.

Ce qui seul prouverait la supériorité de nos armes, ce sont nos fréquentes victoires, presque toutes en rase campagne. Une autre preuve, c'est que nos milices furent bientôt imitées par l'ennemi. L'infanterie moderne est fille de nos armées communales. Que de fois ne devait-elle pas servir la tyrannie! Mais du moins, si elle a été instituée dans nos provinces, ce fut au profit de la liberté.

Ces bourgeois ne s'improvisaient pas soldats; ils s'exerçaient pendant la paix au dur métier des armes et leur organisation était solide.

Les princes de l'empire, réunis à Bruxelles en 1338, en font le plus grand éloge à Edouard III. Un corps d'archers tirailleurs formait l'avant-garde; un corps d'élite servait au centre les machines de guerre. Il y avait une infanterie légère pour les ailes; l'infanterie proprement dite tenait le centre; des sapeurs, des charpentiers, des compagnies de ribauds, avec leur roi, exécutaient tous les travaux. Ces milices avaient des uniformes; elles élisaient leurs chefs; une commission d'échevins et de doyens de métiers, comme en 1790 les commissaires de la Convention, suivait l'armée, discutait les plans, surveillait les généraux, enflammait le courage des milices.

Cette organisation était la plus avancée de l'époque : voilà, après la liberté, le secret de notre force passée, le modèle de notre force à venir. Cette organisation réunissait deux grands avantages, devant lesquels nous reculons encore; elle permettait de grandes économies en temps de paix et, en cas de guerre, des dépenses d'hommes et d'argent qui nous paraissent excessives. En cinq jours, à la voix de d'Arteveld, la Flandre seule mit sur pied 140,000 hommes sans solde. Point d'armée ruineuse pendant la paix; mais, au premier danger, tous les citoyens, exercés d'avance et solidement organisés, tous les citoyens debout, pour défendre la patrie : voilà ce que le diable avait suggéré à nos communes pour la défense de leurs infernales libertés!

Tels sont les principaux traits de la civilisation communale. Tous les peuples, écoutant l'instinct sacré qui bat au

cœur de l'homme, aspirent à fonder la société par la liberté; à cette question qui se présentait aux peuples du moyen âge dans toute sa force, nos hommes d'Etat répondent : par la fédération universelle des communes libres.

Les Belges donnent à l'Europe le modèle le plus complet de cette civilisation, et, pendant des siècles, ces petites démocraties qui, toute proportion gardée, n'étaient pas numériquement plus fortes que ne l'est aujourd'hui la Belgique par rapport à la France, ces petites démocraties sauvent le pays, arrêtent le flot montant du despotisme, et tiennent haut et ferme le drapeau des franchises communales! Dignes d'Athènes et de Sparte, oui, on peut le dire, car elles eurent des institutions plus fortes que celles de Solon et de Lycurgue, elles eurent à combattre plus d'un Xerxès et elles peuvent citer bien des Miltiades et des Léonidas!

La civilisation communale fut vaincue; mais les principes opposés, ni le despotisme, ni la théocratie, ne purent s'établir sur ses ruines. La lutte va continuer.

D'abord, nous n'avions eu d'ennemi que l'étranger; nous avions refoulé l'invasion. Bientôt, la noblesse féodale, nos comtes en tête, s'était tournée vers le soleil levant de l'unité monarchique et trop souvent avait cherché le centre de ce système politique au Louvre. Nous avions résisté au double étranger, de l'extérieur et de l'intérieur. Souvent vaincus, jamais conquis; plus d'une fois écharpés, mis à feu et à sang, mais domptés, jamais.

Enfin, l'union de nos provinces, rêvée par le génie de la commune, s'accomplit par l'unité monarchique, sous la maison de Bourgogne. Alors, de vaillants souverains nous protégent contre les convoitises de l'ennemi du dehors, mais ils menacent nos institutions, et nous avons grand'peine à nous défendre de l'ennemi du dedans. Le règne des ducs de Bourgogne s'épuise au milieu des incessantes révoltes du pays.

Les rois de France fondaient la monarchie unitaire; les ducs de Bourgogne voulurent les imiter. Il leur manqua l'adhésion de leurs peuples. La France subissait l'unité et la gloire, mères du despotisme; les Belges comprenaient trop leurs franchises pour accepter l'unité et la grandeur au prix de la liberté. Les ducs de Bourgogne réunirent de fait nos

duchés, nos comtés, nos marquisats; ils ne purent en faire un royaume, et le prince d'Orange put dire encore de Philippe II : « Qu'il soit roi en Castille, en Aragon, à Naples, aux Indes, et partout où il commande à plaisir; qu'il le soit, s'il le veut, à Jérusalem, paisible dominateur en Asie et en Afrique. Tant y a que je ne connais dans ce pays qu'un duc et un comte dont la puissance est limitée, selon nos priviléges, lesquels il a juré en la Joyeuse-Entrée. »

L'ambition de la maison de Bourgogne sacrifie un autre principe de notre politique : la neutralité. Mais, si nos princes s'allient encore à l'Angleterre, si un duc de Bourgogne fait couronner à Paris un descendant d'Edouard III, ce n'est plus, comme d'Arteveld, pour imposer aux conquérants de la France la fédération des communes, c'est pour en obtenir le titre de rois. S'ils triomphent des armées françaises, ce n'est plus, comme à Courtrai, pour défendre les libertés belgiques. Aussi, nos provinces sacrifiées restent indifférentes ou irritées; les Belges ne se laissaient pas prendre à la gloire extérieure, à la gloire de faire et défaire des rois de France, non plus qu'à l'unité intérieure et à l'honneur d'être un royaume. Ce n'était pas ainsi qu'on pouvait fonder une Belgique!

Un autre caractère de la maison de Bourgogne est son luxe, son luxe royal. Nos communes s'étaient élevées au plus haut point de prospérité, industrielle et commerciale; nos bourgeois avaient reçu des rois, nos bourgeoises avaient fait envie à des reines. Le luxe de la cour nouvelle ne les éblouit point; il leur coûtait trop cher et ne servait qu'une ambition ennemie. Les Belges n'y voyaient qu'un gaspillage ruineux et corrupteur, ils n'y reconnaissaient pas la splendeur réelle et la vraie prospérité d'un peuple qui se possède!

L'ordre de la Toison d'or fut institué pour prêter à cette cour un grand éclat. Il existait d'un siècle à peine qu'il en sortait les grands hommes qui devaient ébranler la monarchie et donner le signal, marcher à la tête, de la révolution.

Ce luxe fut aussi artistique et littéraire; mais, si plus d'un écrivain s'y laissa prendre et trahit la vraie gloire de la patrie, c'est sous la maison de Bourgogne que l'opinion publique grandit en faveur de la tolérance religieuse et des libertés politiques, et que les pasquinades, les pamphlets, les chambres de rhétorique prirent ce développement qui devait faire de

la littérature un des plus puissants auxiliaires du droit. Toujours tenue en échec par une opposition que rien ne lasse, un moment affaiblie par la minorité d'une orpheline, la monarchie reprend une vigueur inconnue et des projets menaçants sous Charles-Quint ; mais elle se trouve en présence d'un ennemi qui a grandi comme elle. Les deux principes se sont armés de pied en cap ; la lutte va éclater entre l'autorité et la conscience libre, entre le despotisme et la révolution !

La révolution ! messieurs, saluons la révolution du XVIe siècle ! Glorifions-la dans ses principes; glorifions-la dans son héroïsme, glorifions-la même dans sa défaite. Car elle mit au service d'une cause sainte, toutes les grandeurs humaines : la puissance des idées, le courage civil du citoyen, la vaillance du peuple-soldat et le dévouement du martyre. Car sa défaite, qui ne fut que partielle, puisque la moitié de nos Provinces-unies restèrent libres, fut honorable comme la mort du juste à l'échafaud, et ne put être obtenue que par une série de crimes. Pour nous vaincre, ni les bûchers de l'inquisition, ni les armes de l'ennemi, ni nos propres divisions, ni les excès populaires, habilement exploités contre la cause du peuple, ni la jalousie des seigneurs, ni le manque d'audace des Etats, ne suffirent. Pour nous vaincre, il fallut d'abord l'arrestation par guet-apens et l'assassinat juridique de nos deux premiers chefs : d'Egmont et de Horn ; pour nous vaincre, il fallut ensuite le piége infâme de Charles IX et la Saint-Barthélemy, qui sauva le duc d'Albe ; pour nous vaincre, il fallut encore la trahison d'un prince français, qui fit pousser au Démon de l'Espagne un rugissement de joie après la *Camisade d'Anvers ;* pour nous vaincre, tout cela ne suffit pas; il fallut enfin l'assassinat, commandé, payé, anobli par le roi catholique. Le pistolet de Balthazar Gérard frappa la Belgique au cœur ; je dis la Belgique et non la révolution, car la révolution triompha dans la moitié de nos provinces et fonda la république batave.

Cette époque, illustrée par tant de grands hommes, est dominée par de grands principes où resplendissent dans toute leur force nos traditions nationales. J'ai passé rapidement sur les faits pour m'arrêter aux idées.

Le premier mot de la révolution est l'union du pays. Comme sous d'Arteveld, toutes les provinces sont alliées pour la liberté. C'est au nom de tous les Etats que la *Pacification de*

Gand est signée; ils sont tous représentés dans la grande assemblée de 1579, qu'on peut comparer au long parlement de la révolution d'Angleterre. Mais depuis d'Arteveld, l'idée a fait un grand pas; et l'*Union d'Utrecht* contient cette clause qui établit un droit nouveau et que nous ne retrouverons plus qu'au XIX[e] siècle :

« Lesdites provinces resteront unies à jamais comme si ce n'était qu'une province, sans pouvoir être séparées par testament, donation, cession, changement, vente, traité de paix ou de mariage et choses semblables. »

Le véritable lien de ce faisceau national, ce sont les États généraux. Les Belges ne voulaient fonder l'unité que par la liberté. Au premier soulèvement, tout le pays réclame la convocation des Etats généraux, comme l'unique sauvegarde de la paix, comme le dernier moyen de justice et de salut. Au premier succès, la révolution les convoque et leur remet le gouvernement, et cette *sainte assemblée,* comme l'appelle le prince d'Orange, qui ne devait pas être vaincue, mais qui, chassée des provinces du midi, devait fonder la république du Nord, cette sainte assemblée relève tous les droits anciens, proclame tous les principes de la vie nouvelle :

« Le duc d'Alençon assemblera les Etats généraux au moins une fois l'an et ils auront la puissance de se pouvoir assembler à toutes les fois qu'ils le trouveront bon.

« Si le duc venait à mourir sans héritier ou si lui ou l'un de ses successeurs venait à défaillir à leur serment, les Etats pourront choisir un autre prince, ou autrement pourvoir à leurs affaires comme ils le trouveront bon. »

Ainsi, en donnant au pays un nouveau prince, les Etats maintiennent la souveraineté nationale dans toute son intégrité.

Quant au point de religion :

« Afin que pour le regard de la diversité de religion, laquelle ne peut être entretenue ni plantée, ni oppressée par force ou par arme, nul discord, ni différend ne puisse plus arriver, on a ordonné que chacun, touchant les deux religions susdites, peut demeurer libre et franc et selon qu'il en veut répondre devant Dieu.

« Et, afin de mieux réunir tous les sujets de par deçà, nous déclarons que ceux, tant de l'une que de l'autre religion, seront capables, y estant propres, d'avoir et d'exercer toutes sortes d'offices et d'estats, tant en la justice qu'autrement, sans toutefois que ceux de la religion dite réformée, soient tenus de faire autre serment et d'être obligés à autre devoir qu'à exercer fidèlement leur état et office. »

Liberté de conscience, dont on ne répond qu'à Dieu, admissibilité à tous les emplois sans acception de culte : voilà ce que *la Paix de religion* impose à Philippe II.

Voici la condition que les Etats exigent du duc d'Alençon :

« En général, le duc ne permettra pas que quelqu'un soit recherché en sa conscience sous prétexte de religion, mais il prendra l'une et l'autre religion sous sa protection. »

C'est la liberté des cultes.

Telles sont les idées pour lesquelles luttaient nos pères; tels sont les principes qui entretenaient l'héroïsme dans leurs âmes, les droits pour lesquels ils voulaient vivre et surent mourir. Honorons, bénissons en eux les précurseurs des libertés modernes! Il n'est pas un progrès dont nous jouissons qu'ils n'aient arrosé de leur sang, nous serions des ingrats de l'oublier. Que le parti du passé, qui ne tolère qu'à regret et comme des nécessités d'un temps d'épreuves nos libertés constitutionnelles, se charge de justifier le duc d'Albe et de réhabiliter Philippe II! Nous, qui sommes fiers d'être libres et qui voyons dans la liberté un principe supérieur, un progrès définitif, nous devons reconnaissance et gloire à nos lutteurs du XVIe siècle; ils furent les champions du droit, ils furent les martyrs de la justice éternelle!

Quelles destinées leur triomphe eût assurées à la patrie, qui peut le dire? Si, dès le XIVe siècle, le génie des communes avait pu fonder la fédération européenne rêvée par d'Arteveld, si au XVIe siècle le génie de la liberté de conscience avait pu fonder les Provinces-Unies rêvées par le Taciturne, nous serions avancés en mœurs libres et en civilisation de plusieurs siècles!

La Belgique fut vaincue.—Mais Philippe II ne peut la garder

en vainqueur. Après la tragédie infâme, la comédie odieuse. Il est obligé de céder le pays à sa fille Isabelle, et c'est alors que commence cette domination autrichienne-espagnole qu'on peut appeler notre moyen-âge : époque de despotisme, de démembrement et de ténèbres.

Jacques d'Artevelde avait revendiqué la Flandre française, et le traité de Crespy nous l'avait définitivement rendue. Le héros de Saint-Quentin et de Gravelines avait fait respecter nos frontières et la révolution avait pu réunir toutes nos provinces intactes. Désormais, sous nos despotes impuissants, chaque traité fera une brèche au pays, une brèche irréparable.

Sans compter tout ce qui est cédé à la Hollande, cédé du moins à une sœur et à la liberté ; c'est alors que tout l'Artois, une partie du Hainaut, des Flandres et du Luxembourg sont abandonnés, abandonnés pour toujours, à la France, par ce qu'un ami de Philippe II, M. de Gerlache, a appelé la *lâcheté de l'Espagne*.

Chaque fois que leurs intérêts personnels peuvent y gagner quelque chose, chaque fois nos souverains jettent nos provinces en enjeu dans l'arène sanglante de la guerre ou sur le tapis vert des traités. Philippe II rêve le trône de France pour sa fille Isabelle : Albert doit porter en France une guerre inutile et dangereuse. Le pays était ruiné, Isabelle en épuise les dernières ressources pour aider Wallenstein dans la guerre religieuse en Allemagne. L'empereur d'Autriche convoite la Bavière : il offre à son duc les Pays-Bas en échange ; et il existe un traité secret entre Marie-Thérèse et Louis XV, par lequel le roi de France s'engage à aider la grande impératrice à prendre la Silésie, moyennant la cession de Mons, d'Ypres, de Furnes, de Nieuport et d'Ostende.

A chaque marché, nos souverains, véritables Shyloks, jetaient dans la balance une livre de notre chair.

L'œuvre du despotisme fut surtout religieuse pendant ces deux siècles. Les brèches faites à nos frontières ne sont rien auprès des ravages portés dans l'intelligence des populations. Non content de mutiler tous nos membres, on voulait encore nous scalper le cerveau. « On eût dit que les esprits allaient retomber dans l'inertie des siècles d'ignorance, » dit à la fin du XVIIIe siècle, M. Lesbroussart père. »

Digne résultat de deux siècles de domination ! ce pays pour lequel l'Eglise n'avait jamais été un joug, ce pays où l'esprit de tolérance régnait depuis si longtemps, où, avant la révolution, les gouverneurs de province avaient déclaré que, pour exécuter les placards sur la religion, il faudrait faire périr plus de 60,000 citoyens ; ce pays fut tellement livré à l'ignorance, à la superstition, à l'exploitation de l'ultramontanisme et de la main-morte, que le peuple, qui avait si énergiquement résisté à l'Inquisition, ne put désormais, pendant deux siècles, faire un seul acte d'énergie, un seul effort d'indépendance, qu'avec la permission et sous l'impulsion du clergé, qui aujourd'hui encore, dans certaines campagnes, le mène aux élections comme un bétail !

Le mal devint si grand que Marie-Thérèse, et après elle Joseph II, durent essayer d'une réforme. Mais le clergé ameute les masses abruties et restaure le despotisme. Les Etats généraux, ces organes de nos antiques libertés, sont convoqués par la révolution brabançonne. Pourquoi ? Pour déclarer qu'avant toute chose ils prêteront serment aux églises, et pour rétablir tout le moyen-âge. Et cela en quelle année ? En 1790, en pleine révolution française, plus d'un an après la grande nuit du 4 août !

Deux siècles de domination religieuse avaient rendu possible, chez un peuple autrefois si libre et si fier, cet effrayant anachronisme.

La révolution française nous emporta dans son tourbillon. Alors encore, qui mène la résistance et cette sorte de chouannerie, plus religieuse que nationale, plus autrichienne que belge, qu'on appelle la Guerre des Payans ? Le clergé.

Quand l'Empire tomba, le clergé montra bien pourquoi il avait combattu, il réclama tous ses anciens priviléges, y compris les dîmes, et s'éleva contre le protestantisme du roi des Pays-Bas.

En 1830, qui renversa un nouveau Joseph II ? Le parti libéral ne put rien que lorsqu'il s'unit au clergé.

Mais constatons tout aussitôt un progrès, un grand progrès. Au XVIe siècle, les évêques rallient les seigneurs libéraux et forment le parti des *mécontents* : ils tuent toutes nos libertés. En 1789, le parti libéral s'unit au parti de l'Eglise : aussitôt après la victoire, les Vonkistes sont trahis, écrasés, proscrits, au profit du despotisme.

En 1830, au contraire, malgré l'*Encyclique* qui va tonner, les deux partis traitent sur pied d'égalité; ils fondent nos institutions libres.

Ah! si jamais nos libertés étaient menacées, les Belges sauraient les défendre, avec le prêtre, ou malgré le prêtre!

L'heure est avancée, messieurs; mais, je ne crains pas d'abuser de votre attention; il me reste à vous parler de nos libertés constitutionnelles.

Les avantages de nos institutions peuvent se résumer en deux mots : l'ère des révolutions est close, la méthode rationnelle et pacifique de la civilisation est instituée. Inappréciable bienfait de la liberté, messieurs! quand l'autorité l'emporte, elle s'impose par la violence et prépare de nouvelles tempêtes; quand la liberté triomphe, elle n'impose que le respect des lois, elle appelle tous les citoyens au banquet du droit, elle ouvre à toutes les idées, à tous les intérêts, les voies pacifiques du succès. Plus de combats, la discussion! plus de guerre civile, un contrat de paix! plus de conspirations, le vote! plus de violence, la justice! La civilisation a trouvé sa véritable méthode : le seul *organon* de la paix et du progrès, c'est la liberté.

Et, quand on songe aux torrents de sang, aux monceaux d'or qu'il a fallu prodiguer pendant des siècles pour pouvoir écrire ce principe dans une charte durable, l'on sent plus vivement et l'on proclame plus haut que la conquête de la liberté est le plus grand bonheur des nations.

Quels devoirs ce régime n'impose-t-il pas à un peuple qui le possède, devoirs envers lui-même et envers les peuples auxquels, sous prétexte d'ordre, on refuse encore le droit de se gouverner! Combien ne doit-on pas estimer, prendre au sérieux, respecter des institutions qui peuvent nous garantir à tout jamais de ces tremblements de terre qu'on nomme les révolutions? Pour éviter ces terribles nécessités, qui sont souvent d'impérieux devoirs, combien ne doit-on pas aimer des institutions qui nous permettent de féconder à l'infini le domaine pacifique des idées et des intérêts! Rompre un pareil armistice, pour recourir aux moyens violents; renoncer sans motifs à la méthode de la raison et de la paix, pour se rejeter dans les us de la barbarie; ce serait de la folie ou ce serait un crime!

Ne faut-il pas aussi prouver aux partisans de l'autorité que le droit n'est pas l'anarchie, comme ils le prétendent; que l'ordre, ce grand prétexte à la tyrannie, n'est possible que par la liberté et que les peuples libres sont à la fois les plus paisibles et les plus prospères.

Ce devoir de tranquillité légale a été surabondamment rempli en Belgique, depuis 1830.

Mais il ne suffit pas de posséder, de conserver, de respecter la liberté, il faut la féconder : cette noble épouse veut être mère. N'est-ce pas d'ailleurs l'usage des libertés qu'on redoute ou qu'on incrimine ? car son nom est dans toutes les bouches. Ici, se présente le plus difficile devoir des peuples affranchis : que de problèmes, en effet, qui ne peuvent être tranchés que par le temps, père de l'étude et de l'expérience, sont proposés, sont imposés à la politique moderne par le sphinx des révolutions ! Les petits peuples libres sont placés au milieu de l'Europe en crise, comme autant de champs d'exploration du progrès, comme un terrain neutre, où tous les essais peuvent se faire facilement et sans secousse. La méthode rationnelle doit triompher encore ici ; c'est aux peuples libres à montrer que tout est possible par la liberté. L'humanité les attend à l'œuvre, l'autorité les épie, la liberté les encourage, l'épreuve sera décisive. Que de soins et de dévouement, que de constance et de conscience ne doivent-ils pas déployer pour prouver au monde, à la confusion des despotes, aux bénédictions de l'esprit humain, que l'exercice du droit peut dénouer tous les nœuds gordiens, peut résoudre toutes les énigmes sociales !

Nous qui sommes à chaque instant au milieu de la lutte, qui en suivons les détails au jour le jour, et qui avons pour devoir la généreuse impatience du progrès, nous voyons les fautes et les faiblesses, nous apercevons les erreurs et les lacunes de notre politique. L'histoire — et c'est à son unique point de vue que je dois me placer ici — l'histoire, qui regarde de plus haut, constatera une première bonne récolte.

L'histoire dira qu'avec leurs libertés et leur neutralité, les Belges ont restauré leur histoire et leurs beaux-arts et commencé une double renaissance littéraire dans les deux langues qui les unissent aux civilisations du Nord et du Midi de l'Europe.

L'histoire dira qu'ils se sont remis à pratiquer la liberté, lentement, modestement, trop lentement peut-être, mais non à tel point que l'on ne puisse enregistrer des mouvements politiques comme les Congrès libéraux, ou des triomphes de l'opinion comme ceux qui ont renversé du ministère l'insulteur de la garde-civique et les partisans de la loi des couvents.

L'histoire dira que, les premiers en Europe, les Belges ont institué une Université libre et libérale; que, les premiers, ils ont essayé du crédit démocratique dans leurs *Unions du Crédit;* que, les premiers, ils ont bâti des cités ouvrières, comme au grand Hornu.

L'Université de Bruxelles, l'*Union du Crédit*, le grand Hornu, *le Congrès libéral!* Cette part due à l'initiative des citoyens est la plus belle; mais, si je voulais nier la part des pouvoirs constitués, vous me crieriez : Vous oubliez notre réseau de chemins de fer, vous oubliez l'abolition des octrois, vous oubliez l'impôt sur les successions directes, vous oubliez l'abaissement du cens électoral, vous oubliez l'ouverture de l'Escaut, vous oubliez le Crédit communal, vous oubliez l'organisation communale des écoles, et surtout des écoles de filles, dans nos grandes villes.

Non, l'histoire ne verra pas les fautes, si les fautes ne font point souche; l'histoire ne relèvera pas les faiblesses, si elles n'envahissent pas le corps social; l'histoire glorifiera notre fécondité première, si elle se perpétue, si les libertés communales sont de plus en plus respectées, si la pratique de la souveraineté nationale gagne dans les mœurs du pays, si le pouvoir s'inspire de l'initiative des citoyens; si la Belgique, fidèle à ses traditions, sans négliger les lumières générales, demande toujours à son antique génie de liberté le mot d'ordre du progrès!

Quel magnifique *vade mecum* politique, les Belges ne trouveraient-ils pas dans leur histoire : l'hospitalité et le cosmopolitisme; les libertés communales et l'armée démocratique; la liberté de conscience et la souveraineté du pouvoir civil; la solidarité des classes et la fédération des peuples; tous les grands principes de la vie des nations sont inscrits dans nos vieilles chartes. — C'est là ce qui autorise l'historien à comparer nos pères au type de la liberté et de la

gloire dans l'antiquité, c'est là ce qui permettra à nos fils de conquérir la même place illustre dans l'histoire moderne.

Depuis César, il n'est pas une carte ou un historien qui ne constate notre existence, ne vante notre courage, ou ne glorifie nos libertés, depuis Pline, Ptolomée, Peutinger, l'Itinéraire d'Antonin, Ammien Marcelin, la Notice de l'Empire, les lois de Charlemagne, jusqu'à Guichiardin au XVIe siècle, jusqu'à l'anglais Shaw et l'italien Miselli au XVIIIe. Cependant, au XVIIIe siècle, le roi Frédéric de Prusse, en consacrant 60 pages à passer en revue les Etats du Continent ne cite pas les Pays-Bas autrichiens ; Delacroix, en étudiant les *Constitutions des principaux Etats de l'Europe*, néglige la nôtre qui a perdu toute importance, et, lorsque dans les premières années de ce siècle, des savants s'occupèrent de notre histoire, on les écoutait, dit M. Nothomb, comme s'ils parlaient de la Médie ou de l'Assyrie.

Ces temps sont changés, messieurs; nous nous sommes relevés de notre moyen âge autrichien. La liberté comme en Belgique, ce cri a retenti plus d'une fois en Europe depuis trente ans; plus d'une fois notre constitution a servi de modèle à un peuple renaissant, nos Unions de crédit ont été imitées, notre université libre est enviée et notre Grand Hornu a créé Mulhouse.

Courage donc et confiance! Pour tous les peuples, cesser d'être libres, c'est cesser d'être heureux; pour les Belges, cesser d'être libres, ce serait cesser d'être Belges! Courage et progrès! les peuples imitent nos libertés; suivons aussi les bons exemples de nos frères; au XIVe et au XVIe siècle on n'aurait pas pu dire : les écoles comme en Hollande, le crédit agricole comme en Ecosse, les banques ouvrières comme en Allemagne, les meetings comme en Angleterre, l'armée comme en Suisse! qu'on ne le dise plus! et que les Guichiardins modernes, que ces nobles proscrits qui glorifient notre histoire, digne d'Athènes et de Sparte, puissent aussi glorifier notre civilisation moderne, digne du XIXe siècle!

Quand je songe quelles destinées nous promettent ces grandeurs du passé, quelle place elles nous présagent dans les futurs Etats-Unis de l'Europe, je ne puis m'arracher à ce rêve d'avenir. O jeunesse de mon pays, quand la crise européenne sera passée, vous pourrez assister, vous devrez

concourir à une grande œuvre de renaissance, à laquelle nous travaillons lentement, péniblement, mais sûrement; alors, souvenez-vous que le premier devoir, c'est la liberté à respecter et à maintenir; alors sachez bien qu'il n'y a d'avenir et de grandeur que dans la liberté, mais la liberté telle que la pratiquaient nos pères : la liberté active, la liberté éclairée, la liberté féconde, la liberté pour tous, la liberté à l'intérieur par les franchises communales et la solidarité des classes, la liberté à l'extérieur par la fédération des peuples; la liberté enfin, qui, pour résumer en un mot toutes nos traditions nationales, s'appelle : la démocratie.

NOS PREMIERS

SIÈCLES LITTÉRAIRES

SOUVENIR

DES TEMPS ANTÉ-HISTORIQUES

—

LUCIUS DE TONGRES.

Messieurs,

En 1829, un professeur de l'Université de Liége commençait des fouilles dans les cavernes de la vallée de l'Ourthe et de la Meuse et, en 1833, il annonçait au monde savant qu'il avait découvert, dans les grottes d'Engis et d'Engihoul, des ossements d'hommes, contemporains des grandes races d'animaux éteintes et ayant habité la contrée qu'on appelle aujourd'hui la Belgique. Ce savant était modeste, mais convaincu : il blamait la légèreté, l'*inconséquence* de certains savants qui se hâtent de conclure avant d'avoir observé et qui, sur l'exploration de quelques cavernes à peine, avaient nié l'homme fossile. Il appelait l'examen sérieux, sévère, et se disait inébranlable dans son principe, l'expérience :

« Pénétré comme je le suis de l'importance des faits que je soumets au jugement sévère des hommes les plus éclairés dans cette branche de la géologie, je me résigne d'avance à leur critique et je serai toujours disposé à accueillir leurs remarques, mais je ne dévierai point du chemin que me trace l'expérience. »

Enfin, il annonçait l'avenir, avec la noble confiance des

esprits créateurs, où perce une sorte de joie patriotique de voir son pays devancer l'Europe dans ces révélations de la science :

« De nouvelles découvertes peuvent un jour décider pour ces pays (la France et l'Allemagne) ce que le nôtre met dès à présent hors de doute, c'est-à-dire, que ces ossements humains ont été ensevelis à la même époque et par la même cause que ceux des races éteintes. »

En 1833, un savant anglais passe à Liége, et voit cette collection de fossiles, où se trouvent deux crânes humains; mais Schmerling était de trente années en avant de son siècle. Ecoutez M. Leyll raconter l'entrevue du savant obscur et de ce géologue connu dans les deux mondes :

« En l'année 1833, je traversais Liége pour aller au Rhin et je causai avec le docteur Schmerling, qui me montra sa magnifique collection et auquel j'exprimai quelque incrédulité au sujet de l'antiquité prétendue des fossiles humains. Il me fit vivement remarquer que, si je doutais de leur contemporanéité avec l'ours ou le rhinocéros, sous le prétexte que l'homme était une espèce de date plus récente, je devais au même titre mettre en doute la coexistence de toutes les autres espèces vivantes, telles que le daim, le chevreuil, le chat sauvage, le sanglier, le loup, le renard, la belette, le castor, le lièvre, le lapin, le hérisson, la taupe, le loir, le mulot, le rat d'eau, la musaraigne et d'autres dont il avait trouvé les os partout éparpillés indistinctement dans la même boue qui contenait les grands quadrupèdes éteints. »

Cette vivacité à défendre une idée juste ne convainquit pas le savant anglais, il passa son chemin et se contenta de citer les découvertes et l'opinion de Schmerling, *sans leur attribuer d'importance,* dit-il.

Trente ans après, le même savant publiait un livre, aujourd'hui célèbre, et qu'il intitulait : *l'ancienneté de l'homme prouvée par la géologie, the Antiquity of men.* Ses principales preuves sont celles du professeur liégeois, son système est cette prétendue *antiquité* des fossiles humains sur laquelle il avait montré à Schmerling tant d'incrédulité. Il était revenu à Liége en 1860 pour étudier cette magnifique collection, méconnue d'abord; mais, si la vérité triomphait, lumineuse et forte, le savant était mort dans l'obscurité. M. Leyll s'excuse dans des termes qui émeuvent et où, voulant donner à Schmer-

ling un autre nom, un nom plus beau que celui de savant, il l'appelle le philosophe belge :

« Qu'on se figure Schmerling allant un jour après l'autre se laisser glisser le long d'une corde attachée à un arbre, jusqu'au pied de la première ouverture de la caverne d'Engis, où il trouva les crânes humains les mieux conservés; qu'on se le représente ayant ainsi pénétré dans la première galerie souterraine, rampant ensuite à quatre pattes dans un étroit passage, menant aux grandes chambres ; là, surveillant, à la lueur des torches, de semaine en semaine et d'année en année, les ouvriers perçant la croute stalagmitique aussi dure que du marbre, pour extraire au-dessous, pièce à pièce, la brèche osseuse presque aussi dure; restant pendant des heures les pieds dans la boue, la tête sous l'eau qui suintait des parois, afin de noter la position et prévenir la perte du moindre os isolé; et au bout de tout cela, après avoir trouvé le temps, la force, le courage d'exécuter toutes ces choses, voyant dans l'avenir, comme fruit de son labeur, la publication mal accueillie des travaux d'un esprit luttant contre les préjugés du public scientifique comme du public ignorant... »

Je passe les excuses du savant que rien de la science n'excuse, pour m'arrêter sur cette magnifique oraison funèbre de l'obscur philosophe belge. Ah ! messieurs, la nature et la science ne prodiguent pas leurs secrets; il faut les leur arracher, à travers les dangers et les humiliations, à force de courage, de persévérance et de génie! Mais le hardi fouilleur de tombes antédiluviennes peut tressaillir dans sa tombe ignorée; sa cause est gagnée. Les découvertes se succèdent et se confirment. Ce ne sont plus des haches de silex, des cornes et des coquilles aiguisées qui attestent la présence de l'homme au milieu des grands pachydermes, ce sont des os humains, ce sont des crânes d'hommes qu'on retrouve sur les traces de Schmerling partout! Quatorze grottes ont été explorées en Belgique et l'Académie, oui, l'Académie, a fait comme le philosophe, elle a publié le dessin de deux crânes fossiles, trouvés dans une grotte qu'elle a appelée à cause de cela *le Frontal*. Désormais, l'histoire remonte à une époque qu'on n'ose fixer en chiffres, tellement elle semble éloignée; la Belgique, et après elle l'Europe et le monde, retrouvent leurs anciens habitants dans la tombe des hyènes et des rhinocéros; ce que Cuvier a osé nier, triste courage, par je ne sais quel compromis avec la théologie, Schmerling l'a affirmé avec la sérénité de la raison

libre, et ce vaillant chef de file du progrès sera placé sur le glorieux piédestal des créateurs de la science et des bienfaiteurs de l'humanité.

C'est à César que commence d'ordinaire notre histoire; Schmerling l'a fait remonter à des siècles de siècles avant Rome, avant le Christ, avant Odin, avant Jehovah. Ces tombes entr'ouvertes après des centaines de siècles, nous montrent le sol que nous foulons, occupé par une race qui ne connaît ni le fer, ni le bronze, ni le blé, qui taille grossièrement le silex, les os, la corne et le coquillage, qui vit de chasse et d'anthropophagie, qui mange l'ours, le renne, le renard et surtout le cheval, à en juger par la grande quantité d'os de cheval, brisés pour en sucer la moëlle, que l'on trouve dans les cavernes; ces tombes de fossiles nous rendent les mœurs de nos pères; et, quand on tient sous les yeux ces crânes qui attestent après tant de siècles l'origine antique de l'homme, et qu'on se reporte par la pensée aux temps où ces êtres qui furent nos semblables ont vécu au milieu des races gigantesques et des terribles convulsions du globe, on assiste, avec une terreur mêlée d'enthousiasme, aux durs commencements du genre humain qui ont fait croire à une malédiction céleste; on bénit cette science exacte et indomptable qui va chercher dans les entrailles du sépulcre les fastes du passé et les titres d'antiquité de l'homme; puis, si l'on mesure en esprit les années qui nous séparent de ce berceau, quel que soit le nombre de siècles qu'on accumule, on y voit s'accumuler les travaux et les souffrances, les luttes et les conquêtes, les découvertes, les inventions, les progrès! Merveilleuse puissance de l'esprit humain! ce sauvage ne connait que la chasse, il va rassembler le troupeau, cultiver le blé; il taille le silex, il va trouver le bronze et forger le fer; il se réfugie dans les cavernes, il va bâtir la chaumière; nous entourons nos forteresses de fossés, il va transporter sa cabane au milieu des lacs; il se couvrait à peine de peaux de bêtes, il va tisser la laine. Puis, voyez-le cuire le pain et la chair, abattre les forêts, traverser les fleuves, endiguer la mer, et déjà les bêtes féroces se retirent devant lui; déjà il parle, et ce sublime effort de l'esprit va centupler sa puissance par l'échange des idées; déjà la famille existe, le clan annonce la cité, la religion bégaie, les arts chantent, la loi parle : coutumes barbares,

institutions embryonnaires, cultes féroces; mais, sous ces formes grossières, l'homme a affirmé de grands principes; déjà il s'est relié à la vie générale, il a conçu dans l'idée de cause et de justice quelque chose qui ne périt point; il a affirmé dans des lois sauvages qui passent, la conscience universelle. Que de difficultés, que de souffrances, que de siècles il a fallu! n'importe! l'intelligence s'est développée sous ce crâne étroit, la conscience a battu dans ce cœur brut, l'homme a paru dans le sauvage et Dieu dans l'humanité.

Tout cela avant les conquêtes civilisatrices de Rome' messieurs.

Ces siècles anté-historiques, qui présentent un spectacle plus grand peut-être que les autres, ont leur histoire dans ces tombes de fossiles, puis dans divers monuments qu'on nomme Druidiques et Cyclopéens, faute d'en connaître la date et l'origine; enfin, dans ces mythes religieux ou poétiques qui symbolisent l'histoire perdue et en sont comme les fossiles littéraires, plus défigurés que les crânes humains des grottes d'Engis, d'Engihoul et du Frontal.

Ces traditions nous viennent des différents peuples et des religions diverses. La grande race arienne, pour me borner à elle, les trouve dans les vastes épopées de l'Inde; la branche germanique dans l'Edda. Rome et la Grèce nous apportent leur mythologie, et le christianisme, la Bible d'une autre race. La science a l'esprit trop large pour rien exclure de ces archives générales de l'humanité; il n'y a point d'évangiles apocryphes pour la science, elle constate et interprète partout les mêmes traditions, les mêmes symboles. Partout, les livres sacrés ou les premières épopées rappellent les cataclysmes du globe. Ici, c'est la révolte des géants contre le dieu Thor; là, l'insurrection des enfers contre le ciel; ailleurs, ce sont les titans entassant rocher sur rocher pour escalader la nue, c'est Typhoë luttant contre Jupiter, quand la terre fond comme l'étain, sous le feu qui jaillit de la poitrine du géant; ailleurs encore, c'est la course des héros du Ramayana, qui ouvrent la terre, courent aux entrailles du globe, où le cheval de feu les dévore et ne laisse qu'un monceau de cendres. Ainsi, les grands souvenirs géologiques palpitent dans cette poésie puissante de la Grèce ou luxuriante de l'Inde.

Partout la lutte de l'homme contre les monstres, et ses conquêtes sur les éléments sont personnifiées dans des héros ou des dieux; c'est Hercule ou Tubalcaïn; Prométhée ou Pandore; ce sont les runes d'Odin, les mystères d'Orphée ou les secrets de Wanamoinen, l'Orphée et l'Esculape de la Finlande, qui chante l'origine du fer, l'invention de la bière et les premiers secrets de la chirurgie; c'est la Toison d'or des Argonautes ou le Trésor des Nifflungs; mythes religieux ou poétiques où l'esprit humain glorifie ses premiers travaux, si utiles, et divinise les premiers éclaireurs de l'activité sociale.

Partout aussi, on célèbre la naissance de la société, les dieux portés aux forêts, les désordres réprimés, le mariage institué, la cité bâtie aux sons de la lyre, et, Moïse ou Orphée, Brahma ou Baldur, le chemin de la vie tracé aux hommes, comme dit Horace : *Et vitæ monstrata via est.*.

Enfin, vient la chronologie des empires, la généalogie des maîtres de la terre. Pour les rois comme pour les dieux, chaque peuple, chaque culte a les siens, mais le fond se ressemble, et l'humanité suit les mêmes phases. Ici, cependant, la division se marque davantage, les branches se multiplient, les peuples se séparent. Rien n'est scientifique ni exact encore ; c'est ailleurs, dans les sciences modernes, qu'il faut chercher l'histoire des migrations des races ; mais tout se spécialise : après les souvenirs des grands faits généraux de la nature et du genre humain, viennent les fastes personnels des nations, alors la Bible n'est plus que l'histoire du petit peuple hébreu ; Hésiode chantait le Cosmos, Homère célèbre Achille et les Grecs; les Vedas font place aux grands poèmes historiques de l'Inde ; à la mythologie religieuse de Rome succède cette mythologie historique qui va d'Enée à Romulus et au delà ; l'Edda passe de sa partie cosmogonique aux chants guerriers qui préparent l'épopée des Niebelungen. On descend du ciel sur la terre, et la terre se divise en nombreux empires ; le type est toujours l'humanité, mais les traditions deviennent nationales.

C'est ici que l'histoire générale et ses symboles ne nous suffisent plus, et qu'après avoir retrouvé dans les fastes de la tombe, l'existence et les mœurs de l'homme fossile en Belgique, après avoir constaté, dans les mythes des diverses races ou des différentes religions qui se sont succédé sur notre sol, le

souvenir des premières conquêtes de la civilisation générale, nous avons à chercher, s'il en est, les traditions particulières aux Belges sur leur antique histoire.

Ces traditions ne nous manquent point. Quand les peuples, respirant de la conquête romaine ou sortant du chaos des invasions germaniques, rassemblèrent, à la voix de leurs bardes ou de leurs rois, leurs chants nationaux qu'ils avaient craint de perdre pour toujours; à côté de l'Edda, des poèmes recueillis par Charlemagne et des chants des bardes gallois, de vieilles chroniques, légendes ou fables, furent conservées on ne sait comment ni par qui; bientôt confiées au latin, du IXe au XIe siècle sans doute, elles furent reprises ou renouvelées par les langues modernes naissantes, du XIe au XIIIe siècle, et nous sont parvenues, soit sous cette forme, soit dans de nouvelles traductions ou compilations latines. Ce qui en reste est une série de fables qui racontent l'histoire de l'Europe depuis la chute de Troie et, pour m'en tenir à ces trois peuples, donnent la généalogie des rois d'Angleterre, de France et de Belgique, depuis Enée.

Or, au XIVe siècle, ce grand siècle littéraire du Hainaut, vivait à Valenciennes, dans un couvent de Cordeliers, un moine, issu d'une noble famille; après vingt-huit ans d'études spéculatives, il était rentré au pays, avec le grade de docteur en théologie; il y avait trouvé la théologie *en mépris* et ceux qui en cultivaient la science reputés *insensés et en délire;* ce moine mendiant se disait le serviteur non-seulement de Dieu, mais de ses concitoyens; il chercha comment il pourrait servir son pays dans les sciences communes, et vit avec douleur que les nations voisines, *longtemps soumises aux belges,* avaient leurs histoires noblement rédigées, *solenniter compositas,* et que, si sa patrie en possédait, elles étaient inconnues.

« Il lui sembla,—dit-il en parlant de lui-même à la troisième personne, comme il convient à un écrivain latin,—il lui sembla extrêmement honteux que tant d'histoires longtemps dispersées fussent restées sous le boisseau et il résolut de les remettre sur le chandelier. C'est pourquoi il s'en alla, comme la Moabite dans le champ de Booz, et, à la suite des moissonneurs et non sans peine, il recueillit des épis qu'il réunit en gerbe et, comme la veuve de la Bible, il apporte sa moisson dans le trésor des comtes du Hainaut. »

Ce moine, qui suit les moissonneurs de l'histoire, dans les villes, dans les églises, dans les bibliothèques et dans la mémoire des hommes, s'appelle Jacques de Guyse. Ce qu'il glana tout d'abord c'est l'histoire des Belges depuis la chute de Troie jusqu'à César.

« Quelques-uns, dit-il, traitent cette histoire en vers latins bien faits, comme Nicolas Rucleri ; d'autres en rimes vulgaires comme Clerembaud, qui, au milieu de nombreuses choses indigestes, a laissé des récits conformes aux autres histoires, et il nous est bien permis de nous appuyer sur des témoignages étrangers. D'autres ont écrit en prose et de deux manières : l'un, comme Lucius de Tongres, a écrit sérieusement en grossier gaulois et paraît avoir traduit une chronique latine. L'autre, comme Hugues de Toul, s'est servi de sa langue vulgaire et, creusant la généalogie des Lotharingiens, a écrit magistralement l'histoire des Belges. »

La gerbe de ce moine, vous le voyez, n'est pas à dédaigner. Ce que Hunibald, résumé par Tristhemius, a fait pour les rois francs, de Francion à Clovis; ce qu'a fait, pour l'Angleterre, de Brut à Arthur, Geoffroid de Monmouth, traduisant en latin une chronique bretonne et bientôt traduit en breton et en français, et mis en vers gaulois par Robert Wace ; Lucius de Tongres, appuyé sur Rucleri, Clerembaud et Hugues de Toul, trois écrivains étrangers qui célèbrent en vers latins, en vers gaulois et en prose provençale l'histoire des Belges, l'a fait pour nos prétendus Rois, de Bavo à Ursus, d'Ursus à Ursarius et à Andromadas.

Jacques de Guyse ne s'est pas contenté de résumer ces auteurs, il les a traduits et nous conservons ainsi Lucius de Tongres.

Un siècle plus tard, en 1446, les *Annales du Hainaut* de Jacques de Guyse étaient translatées en français pour le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, dans un manuscrit d'une rare beauté. Lucius de Tongres reparaît alors dans sa langue rajeunie, et je citerai de préférence le gaulois du xve siècle *, plutôt que la tradition française moderne de M. le marquis Fortia d'Urban. Le traducteur de Philippe le Bon est moins exact, mais son style garde un cachet de vétusté qui sied à de

* D'après le manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne.

pareilles chroniques et où ces fables du moyen âge se trouvent plus à l'aise que dans un cadre moderne.

Aujourd'hui, messieurs, que le doute méthodique a porté dans l'histoire le flambeau de la raison et qu'on ne croit plus aux premiers rois d'Albe et de Rome, ni aux généalogies de la Bible, ce n'est pas moi, vous le pensez bien, qui viendrai remplacer des mythes étrangers par des fables nationales; ce n'est pas moi qui ferai remonter à la chute de Troie une dynastie de rois qui date de 1831, et qui donnerai la longue suite de rois belges de Lucius de Tongres comme les prédécesseurs de Léopold I.

Ces fables ne sont l'histoire nulle part. Mais, sans nous en faire une bible nationale, il nous est permis de placer les nôtres sur le même pied que celles des autres peuples, et, comme les savants s'accordent à voir dans les premiers livres de Tite-Live des fragments d'antiques chants nationaux de Rome, nous pouvons étudier dans Lucius de Tongres des restes de nos vieilles traditions, mythes populaires, transmis de génération en génération, sortes de pétrifications légendaires et comme des fossiles de notre histoire perdue. On les a traités de romans, je le veux bien; mais les attribuer à l'invention d'un écrivain, ce serait lui faire trop d'honneur et méconnaître le passé. Il est permis de s'appuyer de témoignages étrangers, dit Jacques de Guyse; écoutez M. Saint-Marc-Girardin :

« Voici donc un problème curieux. Jacques de Guyse et ses devanciers, tels que : Rucler, Clérembaut, Lucius, Hugues, ont-ils devancé les profonds philosophes de nos jours? Ont-ils vu que l'histoire de l'humanité pouvait se rapporter à certaines formules générales? Possédant à la fois le génie philosophique et le génie dramatique, ont-ils, après avoir créé un système philosophique plein de hardiesse et de force, su animer ce système et en faire un roman historique plein d'intérêt et de curiosité? Je ne demande pas mieux que de croire au génie de Jacques de Guyse; mais je ne crois pas cependant qu'il ait deviné à la fois l'histoire philosophique telle que les Allemands l'ont faite, et le roman historique tel que nous l'a donné Walter Scott. Que faut-il donc croire? Ne faut-il pas nécessairement penser que Jacques de Guyse et ses devanciers ont écrit d'après des traditions plutôt que d'après leur imagination? Ces chroniqueurs du moyen-âge, si ridicules, si fabuleux, si méprisés, auraient donc conservé comme par miracle, un

souvenir des événements qui ont précédé l'invasion de César?... Cette conclusion est nécessaire. En effet, ou Jacques de Guyse et ses devanciers sont de profonds philosophes et d'admirables romanciers; ce que je ne crois pas; ou bien, ce sont de sincères et naïfs interprètes de récits qui se sont gardés dans la mémoire des peuples. » (*J. des Débats*, 28 sept. 1831).

Herder et Walter Scott! Il n'est pas besoin de croire à une difficulté si grande, ni de porter si haut le mérite de ces récits pour y voir des restes de traditions vulgaires. Ce phénomène n'est-il pas permanent d'ailleurs? Souvenez-vous de la chanson de Marlborough; et rappelez-vous Charlemagne allant à la Croisade; le Napoléon du peuple est-il bien encore celui de l'histoire? Qu'est-ce qui reste dans la mémoire des masses ou dans les chants populaires, des événements si exactement décrits par les écrivains, sinon quelques traits généraux, quelques récits légendaires, qui ressemblent moins à l'histoire qu'à la fable? Quoi qu'il en soit, souvenirs ou inventions, n'y a-t-il pas une noble curiosité, une sérieuse étude, à la fois littéraire et nationale, à rechercher comment l'histoire des Belges avant César, était comprise, symbolisée, légendifiée, passez-moi le mot, en Belgique et en France, pendant tout le moyen-âge; quelle idée la tradition ou le roman, n'importe, se faisait de ce ténébreux passé, et par quel esprit de patriotisme, par quels points de vue historiques on intéressa nos pères pendant des siècles.

Les découvertes de Schmerling nous ont montré les premiers habitants du pays et leur état inculte. Nous devons recourir à l'histoire générale de l'humanité pour retrouver leurs premières conquêtes sur la nature. Les fables de Lucius de Tongres nous feront voir nos ancêtres se civilisant d'après les grandes lois de l'histoire.

Lorsque ces fables furent recueillies, l'influence de l'antiquité n'était pas éteinte. Le souvenir de Virgile, dont on faisait un savant, un sorcier, un prophète, régnait vaguement sur les esprits lettrés, et les peuples voulaient avoir la même origine que Rome, qui personnifiait la gloire et le culte. Enée était venu de Troie fonder la puissance romaine; cela suffit pour que cette même Ilion envoyât Francion en France, Brut en Bretagne, Bavo en Belgique.

Lucius de Tongres raconte donc comment Bavo, cousin germain de Priam (le fils de la sœur de la femme de Laomédon, père de Priam, comme il dit), aborda en Belgique, sur la foi d'un oracle, après la prise de Troie. Enée avait vaincu Turnus; Bavo soumet Trèves, bâtit une ville au Dieu Bel, sous le nom de Belgis, y établit le culte des planètes et fonde la dynastie des Belges.

Je ne puis m'arrêter à cette suite de rois : Bavo, le fondateur, Bavo Belginéus, Bavo le Lion, Bavo le Loup, Bavo le Brun, Brunehuld, Bruno, Aganippus Ier, Aganippus II, l'époux de Cordélia, fille du roi Lear, qui change d'époux dans les chroniques selon la patrie du chroniqueur; Andangérius, Hérisbrandus; puis, l'usurpateur Ursus, détrôné par Ursa, fille d'Hérisbrandus; puis l'époux d'Ursa, Gurgunsius; puis Sisilius, Friscembaldus, Wariger, Leoninus, Léopard Ier, Léopard II, Léopardinus; puis, les étrangers conquérants, d'abord rois : Camber et Melbrand; puis ducs, le siége du royaume étant transféré de Bavay à Beauvais : Blandinius et Suardus; puis, les chefs du peuple, comme Léo et Walacrinus, ducs à vie, ou comme Varingerus et ses successeurs, ducs annuels de la république des Belges; enfin, de nouveaux rois : Léo Ier, Léo II, Goomer, renversé par Taynard, Ursarius et Andromadas.

Ces noms ne nous rappellent rien; les phases politiques qu'ils représentent méritent l'attention.

Quelle monarchie va fonder ce troyen, savant dans la nécromancie, la chiromancie, l'art des augures et l'astrologie judiciaire? Toutes les traditions ouvrent l'histoire, de la même manière : par la théocratie; la théocratie qui mêle le progrès à la barbarie, qui réprime l'anthropophagie et institue les sacrifices humains, qui fonde la cité et lui donne des castes, qui annonce les dieux et en fait des tyrans, qui dicte des lois, mais des lois de servitude.

La théocratie est chantée dans les poëmes indiens, avec une pompe de poésie incomparable. Lucius de Tongres lui consacre la plus grande partie de son histoire. Quand Enée aborde en Italie, il promet à ses habitants de leur donner des dieux et un culte : *Sacra deosque dabo,* dit Virgile. Ainsi, fait Bavo, cousin germain de Priam :

« Selon ce que encore dit Lucius de Tongres, la cité ensy fondée

du tout en tout, et les lois des troyens espandues et divulguées et très honnourablement de toutes manières de gens rechuptes et accordées. une doubte commencha à croistre et à sourdre en la devantdite cité, c'est-à-dire ou peuple. Laquelle estoit telle, assavoir : se, après le trespas du roy Bavo, ses filz procréés de sa char successeroit au réalme ens ou lieu du père, ou se les seigneurs et le peuple, par ung commun accord, en esliroient ung, tel que boin et pourfitable il leur sambleroit; et de ce, y ot entre le peuple moult de opinions. Toutesfois, le roy Bavo, perchevans ceste question estre moult doubteuse, jà eslevee ens ou peuple, il fist promptement, à ung compétent jour, convocation et assamblées des ducs, contes, chevaliers et barons et de tous les plus sages du commun peuple (on sent que l'auteur vit dans la patrie des communes) et leur remonstra pluiseurs choses touchans à ycelle question ; après laquelle chose moult debatue et arguée, et les choses qui faisoient à considérer en telle manière ouvertes et considérées, fu, par meure et sage deliberation, trouvé que les seignouries qui par naturelle succession succèdent de lignie en lignie sont en plus grant félicité et les pollicies dessoubz telles seignouries mieulx et plus autentiquement réjiminées que celles qui souventes fois se renouvellent par élection ou par fortune, et pour ce que les dieux sont plus nobles et plus puissans que fortune et que vraie sapience et que philosophie samblent plus convegnable que force, ilz conclurent lez les degrés et les dignités del cité et du réalme, en la manière qui s'ensieult : Premièrement, que tous les princes et toute la pollicie de la cité et du réalme, après les dieux, sans nul quelconque moyen, (*intermédiaire*), seroient subgés au prince des Druindes, et ce sus paine de mort. Druynde vault autant à dire comme souverain prestre. Item, ils ordonnèrent VI archeprestres qui assisteroient audit prince des Druindes, pour le consillier et aidier en toutes ses besongnes et affaires. (Je passe les ducs, les comtes, les druides). Item, ils conclurent et ordonnèrent que le souverain maistre Druynde, c'est-à-dire le souverain de tous les prestres, seroit roy et prestre ensamble par naturelle et hirétable succession; laquelle chose seroit de tous confermée.

Le prêtre-roi, Bavo I[er], consulte alors ses dieux. Voici les augures :

« Beel le Dieu respondit premierz, comme dist Lucius, ce qui s'ensieult : Le royalme belgien tout entier sans division sera signeur de moult de peuples; mais, quant il sera divisé en parties, adont se flétrira . . . .

» S'ensieult la responce de Saturne : Le wasson de la terre sera bien labouré et semé, pour la grant multitude des habitants et donra grant abondance de fruis . . . .

» La responce de Jovis ou Jupiter : La simphonie et la lire, la religion et les sacrifices de Belgis demourront, et les réalmes se delitteront en ses armonies.

» ... La harpe des Belges sera décorée de cordes, mais le son se convertira en pleurs.

» La responce de Mars : Le territoire de Belgis sera tout autour aorné de fevres (artisans), et mouteplieront et aront dominacion sur moult de gens, et forgeront sur les englumes des estrangiers, de leurs marteaulx, et moult en détruiront de leurs flayeaulx. Et venacion, c'est-à-dire cache, sera la glore de pluisors; doleur et aspite fera les corages crueulx, mais doulcheur les fera débonnaires.

» La responce du Soleil : La dignité et la magnificence des Belgiens sera exauchée et eslevée, et les rois d'icelle luiront jusques ens ès ysles de mer. En la parfin sera obscurcie par l'espesseur des nues. »

Tradition ou invention, légende ou roman, n'est-il pas intéressant de retrouver ici de longs détails sur la fondation de la théocratie, à Belgis; et n'aimez-vous pas d'entendre ces chants qui, sous forme de prédictions, gémissent sur les malheurs de la patrie, en rappellent les âpres souvenirs et célèbrent avec enthousiasme la prospérité nationale?

Mais nous n'avons pas vu toute la théocratie. Les réformes morales suivent la constitution politique; Numa vient après Romulus.

« *De Bavo Bruno, de ses lois et establissemens*..... Et, comme il fust ensy que lors les femmes fussent communes à tous, il ordonna et estably, à la cause et occasion des responces des dieux, que cascun homme, sur paine de mort, fuist content de 4 femmes, excepté les prestres qui en aroient 2 tant seulement.

. . . .

Cette différence qui met les prêtres à la portion congrue est ici un anachronisme, dicté par l'esprit chrétien; les privilégiés de la théocratie, comme de l'autocratie, se sont toujours réservé la part du lion ; on va le voir du reste :

» En oultre, il osta et abolly le usage de l'or et de l'argent, et ossy la cause et la matère de tous vices ou pechiés; et divisa à chascun égalcment les hiretages et revenues, affin que, en la qualité des patrimoines, l'un ne fuist plus poissant que l'autre, excepté les prestres, ducs, comtes, veneurs et chevaliers. Et commanda que publiquement chascun mangast l'un aveuc l'aultre, affin que les ricesses et luxures ne se fesissent doremais en secret. Il parmist aux josnes gens de avoir en l'an une

seulle robe et que nul n'alast plus haut que l'aultre, ne ne mangast plus délicieusement. Item, il commanda que chascun par IX mois de l'an alast la teste descouverte et les pies nudz, excepté les enfants de V ans et les hommes de L ans et au-descure et les debilités de corps et de santé. Item, il ordonna que on ne acattast rien au pris d'argent, mais par recompensation de chose pour aultre. Il commanda que les josnes enfans fuissent menés au champz et non point au marchiet et affin que leurs premiers ans il ordonnassent et induisissent à labourer et ouvrer et non point à luxure et as delices, et volt que il ne couchassent point sus lis et que il ne buissent point de vin.....

Item, il commanda que les vierges fuissent mariées sans doaire, à celle fin que les femmes ne fuissent eslutes ou prises pour cause de leurs ricesses et que les hommes contrayssent leurs mariages par bonne amour et sans nulle convoitise. Et ordonna que on fesist la plus grant honneur as sages anchiens et non mie as riches et puissanz et que vieillesce euyst le plus honnorable lieu. Et luy, qui avait XXIV femmes, en retint seulement II et aux aultres il donna congiet. Desquelles II femmes, luy estant roy, il engenra LXII filz, tous lesquels il fist estre subgés à ses lois par un espécial édit et commandement.

Voilà bien la théocratie avec son niveau, ses utopies, et sa morale imposée de par la loi! N'avez-vous pas senti monter de ces pages comme un parfum du Paraguay? Il reste à voir comment le bon roi, après s'être soumis à ses lois, les sanctionna.

« En la parfin, ledit Bavo le Brun, archeprestre, assembla, en la cité de Belgis, le jour de la feste et sollempnité de Beelis, tout le peuple des cités de son réalme, affin que tous ensemble il rendissent plus dévotement graces et loanges à leurs ydoles, de la édification totale et consummaçon de la cité de Belgis, ... et là, en la présence de tous, sacrefia, à son dieu Beelis et aux aultres ydoles de la cité, ses II propres fils les plus aisnés, aveuc sans nombre de leux, lions, ours et porcs sanglers. La manière dudit sacrefice fu telle : premièrement il espandoient le sang sur l'aultel en copant le corps en II pieches, et puis après, sollempnellement par plusieurs pièces l'ardirent jusques en pourre, en un grant feu.

» Et ce méisme an, en la sollempnité de Bacus, le dit Bavo le Brun, souverain-prestre, et aveucque li II archeprestres, III ducs, V contes, VII veneurs et plusieurs aultres, pour celle méisme cause, en présence de tous les assistans du réalme et de la cité, après ce que sur chou ils eussent fait requeste, il se sacrefièrent en telle manière, c'est assavoir que, de leur propre

gré, il entrèrent au feu des sacrefices pour la révérence de leur dieux, là où ils s'ardirent tous jusques en cendres.

» Et de ceste chose, le peuple de tout le réalme et de la cité entra en une telle crémeur, que de une volenté, sans nulle discorde, il establirent une loy qui fu telle que, sus paine de mort, nul ne trespassast les ordonnances et lois du dit Bavo Brunus ni des dieux.

Voilà le sacrifice humain dans toute sa splendeur sacerdotale! Cette consécration des lois par le martyre du roi et des pontifes a quelque chose de grandiose et d'épouvantable, bien fait pour imposer la servitude à l'enfance des peuples.

Mais nous ne sommes pas encore au couronnement de l'édifice. Le couronnement, rêve de tous les théarques et de tous les monarques, c'est l'unité. Brunehulde, fils de Bavo le Brun, impose à toutes les nations qui sont sous sa puissance, le même culte, la même religion, l'unité d'adoration, de sacrifices et d'offrandes, sous peine d'être écorché vif.

Le règne du prêtre est complet. Brunehulde fait creuser sept grandes routes, conduisant aux extrémités de ses États et partant de ce centre de puissance et de terreur.

On sait que ces grandes routes furent construites par les Romains et qu'au moyen âge on les attribuait à la reine Brunehaut, épouse de Sigebert.

Allons-nous maudire cette théocratie primitive chantée par les poëtes? Non, messieurs. Elle met l'homme à genoux, mais devant quelque chose de supérieur à l'état sauvage; elle continue les sacrifices humains, mais pour consacrer des lois meilleures ou des guerres patriotiques. C'est la barbarie encore; mais c'est le développement de l'homme; c'est le commencement de la société. Ce qu'il faut maudire, chaque fois et sous quelque nom que nous le rencontrerons, c'est la halte forcée de l'esprit humain, c'est l'obstacle à la vie, c'est la tombe du progrès. Ce qu'il faut maudire, ce sont les institutions qui veulent survivre à leur temps et à elles-mêmes, sépulcres blanchis, comme dit l'Evangile, où des hommes d'autorité prétendent enfermer des générations qui se sentent libres, perpétuer un passé de mort et enterrer vive l'humanité, enchaînée au cadavre d'une religion ou d'une institution morte!

Attendons, d'ailleurs! Cette théocratie primitive ne va exclure ni les réformes, ni les révolutions. L'abus et le despotisme sont les conséquences d'un pouvoir sans borne; mais ils

engendrent à leur tour l'indignation et la révolte. Les fables belges ne négligent aucun de ces traits de l'histoire humaine.

Les Cyclopes et les Lestrigons, dans l'Odyssée, les Rachases dans le Ramayana rappellent les anthropophages. Orphée arracha les hommes à leur horrible pâture, *victu fœdo,* dit Horace. Le docteur Spring a retrouvé dans la caverne de Chauveau les restes d'un repas de cannibales, remis au jour au XIXe siècle. Lucius de Tongres conserve des traditions conformes aux découvertes de la science :

« Bavo Léoninus (le troisième roi de Belgis) fut le premier qui fist sacrefier en sacrefices leux, lions et bestes sauvages. Il mangoit aveuc ses enfants, accoustuméement, là où il se refectionnoit de sang humain. Il eut par génération XLVI filz, tous lesquelz il fist ducs au gouvernement du règne, à l'encontre des décrets et des ordonnances de ses prédecesseurs. Dont il advint que le peuple s'en coroucha et tourbla tellement que il leur coururent sus et sy en ochirent plusieurs . . . . . .

« Cestuy Bavo Léoninus en sa vieillesse engenra XIII filz, que la communaulté de la cité ordonna à estre nourris et introduis par les archeprêtres; sy furent nourris en la cremeur des dieux et selonc leurs lois. Ne il ne usèrent point en leur vivre de sang humain, comme leur père. »

« Les insurrections ont, en Belgique, des antécédents respectables,» dit M. Saint-Marc-Girardin, en parlant d'une révolte postérieure à celle-ci. Car voici une insurrection belge qui date de quelque mille ans avant Jésus-Christ. »

N'aimez-vous pas, messieurs, voir une première révolte supprimer sur la table des rois cette gastronomie anthropophage?

Tous les rois belges n'étaient pas disposés à sceller leurs lois de leur sang, comme Bavo Brunus!

Celui qui fait les lois n'est pas soumis aux lois,

dit Dom Renard, et le prêtre-roi Aganipus pense comme le malin héros de la fable. Lucius raconte à la fois l'excès et le châtiment.

Aganipus donc ne se contente pas de ses deux épouses légales, il les répudie et les remplace par cinq femmes de Bretagne, d'une merveilleuse beauté. Le peuple, à cette nouvelle, s'émeut, s'assemble, consulte ses Dieux. « Le prince

doit souffrir la loi qu'il a faite, » dit le Dieu Bel. Que va faire le peuple?

« Ceste responce oye, le peuple se teust jusques à ung aultre temps que il seroit heure de parler. Sy advint, ne demora gaires après, que ung homme de la cité de Belgis cognut une aultre femme que la sienne, dont il fut accusé de ce. Mais le peuple ne volt souffrir ou consentir que aultruy feist jugement de la sentence que le roy Aganipus. Lequel roy Aganipus, de ce requis, juga et sentencia que il fuist tout vif escorchiés, selonc la coustume de leur loy. Ceste sentence proférée, le peuple s'escria en haut, disant : Nous te jugons de ta propre bouche! et prestement, come gens hors du sens et tous esragiés, il s'eslevèrent contre leur prince Aganipus, contre les lois usans; sy le décopèrent en mille pièches et ly copèrent le chief, que il mirent à la porte du palais, attachié à chaines de fer, pour la demourer à mémore perpétuelle, et comandèrent sur paine de mort que nulz ne le ostast, affin que ce fuist example et miroir aux princes advenir. Et les cinq femmes, ils escorchièrent toutes vives. »

Il n'était pas prudent alors de cultiver la papillonne, même sur le trône.

Ce n'est pas seulement contre les vices d'un roi, c'est contre le gouvernement lui-même que la lutte va s'entamer. Lorsque, dans le Ramayana, le guerrier s'attaque au Brahmane et met en fuite toute la caste des prêtres, le grand Brahmane résiste seul : « Qu'est-ce que la puissance du guerrier, s'écrie-t-il, mise en face de la gigantesque puissance brahmanique? » « Et toutes les flèches, toutes les armes du héros vont s'amortir et tomber, impuissantes, « dévorées, » devant le sceptre du fils de Brahma; et les prêtres s'écrient : « O Brahmane, ta force est irrésistible, mais que ta puissance reçoive maintenant un frein de ta puissance! » Et le prêtre souverain, le majestueux et glorieux ascète, se calme, et le vaincu s'écrie, à son tour : « La puissance brahmanique, voilà la puissance! » Cette poésie grandiose est l'épopée triomphale du brahmanisme.

Avec moins de poésie et de grandeur, le quatrième roi des Belges met son art magique au service de son autorité; le peuple se révolte : il lui envoie des chaînes miraculeuses, et les coupables y tombent d'eux-mêmes. Trèves lui résiste : il condense l'air au-dessus de la ville, et ses soldats, assis sur

cette nouvelle espèce de tour, accablent de flèches les habitants terrifiés, qui se rendent. Mais ces secrets sont perdus sans doute, car la lutte va commencer. Comme Saül après Samuel, comme Rome après Albe, Achille après Orphée, les chasseurs vont régner après les druides, et Trèves, la ville guerrière, succèdera à Belgis, la ville sacrée.

Une prophétie a annoncé ce changement au dixième successeur de Bavo :

« La souveraine dominacion des prêtres sera muée en tirannie et les lois des anciens pères y périront... Les chieux donront signes et le peuple ignoramment ce fera... Et ceux qui soustenront les lois des dieux seront mis en la bouche de l'espée. »

A quelque temps de là, Herisbrandus est massacré avec huit de ses neuf enfants, et le peuple met à sa tête le chasseur Ursus, comme régent et bientôt comme roi. Ce chasseur était bien nommé, s'il faut en croire le portrait qu'en fait Lucius de Tongres :

« Chilz Ursus estoit fort à merveilles et moult velus à manière de ung ours; à laquelle cause de sa pilosité, il estoit appellez Ursus, qui est à dire en franchois ours. *Item* il estoit de estature haulte et plus que nul homme de toute la cité, car les histores dient que il excédoit les plus grans et les plus hauls de la cité de deux cubites. Sa fache estoit espoentant. De son corps, il estoit très hardis et de très grant corage ; légier de corpz, de très cler entendement, cruel en ses fais, humble en regardant, agus ou sages en parler, tardius en aller et amodéré en ces responces, et de ly dient les histoires que en son tampz il prist et tua à ses propres mains V sengliers grans et cruelz et moult d'aultres sauvages bestes et estranges et cruelles, que il assailli tout seul et par sa force les prist et tua maintefois. »

Ursus est donc roi; il établit des lois nouvelles, défend le meurtre, l'incendie et le rapt; il massacre la race des prêtres et tous leurs partisans ; enfin il s'allie aux Germains ; ce qui a fait dire à M. Saint-Marc Girardin :

« Chose remarquable! les Germains, dans l'histoire de l'Occident, sont le peuple guerrier par excellence ; ils représentent l'époque où le pouvoir devint l'apanage du glaive et tomba des mains de la caste sacerdotale.

« ..... Si l'histoire de Jacques de Guyse est une fable, cette fable, il faut l'avouer, cadre admirablement avec la philosophie de l'histoire. Elle raconte une révolution qui se trouve

dans l'histoire de tous les peuples, et elle choisit pour instrument de cette révolution, le peuple que ses institutions rendent le plus propre à jouer ce rôle. »

Ursus prend un autre parti, non moins conforme à ces traditions de l'histoire, comme l'observe aussi M. Saint-Marc Girardin. Il transporte sa capitale, de Belgis où sont les dieux déchus, à Trèves, ville germanique, voisine de ses alliés. Cette grande révolution soulève des difficultés et des obstacles; Ursus en triomphe. L'unité de religion est rompue par des peuples qui, à la première liberté, retournent à leurs usages; Ursus s'en accommode. L'unité de l'Etat est menacée par des révoltes; Ursus dompte le peuple par les armes ou le satisfait par des lois. Le parti sacerdotal anéanti, le peuple soumis, que peut-il craindre encore? Ici, la fable continue à symboliser fidèlement l'histoire! Il reste aux prêtres les éternelles alliées des religions qui tombent : les femmes. Au moment où l'ordonnance qui transporte la capitale de Belgis à Trèves, est publiée dans la ville sainte, les femmes, « hors de sens, furieuses, forcenées, dit Lucius, de la grande douleur qu'elles avoient » se jettent sur le héraut, le massacrent, lui et les quatre ducs, fils du Roi qui l'accompagnent, avec leur suite et tous les hommes, femmes et enfants du parti du roi.

« Tellement que elles les despechièrent et dechirèrent aux dents et aux ongles en cent mille pièches, et puis prestement, sans rien attendre, s'encoururent pas tous les lieux de la cité, et tous les hommes et les femmes de quelque eage ou estat que ilz fuissent, que elles sentoient ou cognissoient estre favourables à roi Ursus et à son party, elles estrangloient et tuoient, sans en avoir quelconque pitié ou miséricorde. »

Le lendemain de cette insurrection féminine en faveur du passé, les chefs des nobles et du peuple s'assemblent; mais ils n'osent se décider à rien d'énergique. Les femmes entrent encore en scène. Vous excuserez certains détails qu'on retrouve en d'autres occasions dans l'histoire; on peut passer cela à des femmes d'avant César qui défendent la théocratie :

« Les femmes dessus dites... véans et oans que par couardise ces hommes n'osoient entreprendre le fais et que de par eulx elles n'aroient point de quief (chef) ne deffendeur, comme femmes sottes et dervées, escorchièrent leurs vestures par derrière jusques au nut... et le montrèrent ensy aux hommes, dont ils furent sy tres honteux et confus que prestement ils se départirent

tous et allèrent de la plache. Tantôt et incontinent, toutes les femmes vesves de la cité et plusieurs mariées aveucq elles, se misent ensemble et eulrent conseil pour savoir que seroit bon à faire sur che qui estoit advenut. Et tant se consillèrent ensemble et tellement que, d'un commun accord, elles eslurent une vierge et pucelle nommée Ursa, jadis fille d'Herisbrandus, prince des prestres en son temps, roynne de la cité de Belgis. »

La nouvelle reine ordonne à toutes les femmes, de vingt à quarante-cinq ans, de prendre les armes, et cette armée compte bientôt 200,000 amazones de la théocratie.

« Lesquelles, toutes d'une volonté et d'un corage, jurèrent par leurs dieux que, aveucq et en la compaignie de leur roynne Ursa, elles soustenroient et aideroient à soustenir leur cité en ses franchises et libertés à l'encontre du roy Ursus et de ses Tréviriens et y exposeront leurs corpz jusques à la mort. »

La consécration habituelle ne manque pas à cette cause :

« Et principalement, elle fist tres solempnelz sacrefices à leur tres puissant dieu Mars et à la déesse Vénus, et leur offrit tres dévotement son sacrefice, auquel sacrefice furent sacrefiées cent nobles vierges qui, de leur propre volonté, firent de leur corps sacrefices.

La guerre commence : d'un côté, les amazones aidées des Bretons, le peuple druidique par excellence; de l'autre, le roi Ursus avec ses Germains, le peuple guerrier. Ici, la fable contredit l'histoire; Lucius de Tongres devait aimer la papauté; c'est la cause des dieux et des femmes qui l'emporte, et la victoire est double pour ces vierges qui ont *sacrifié* à Mars et à Vénus : elles rétablissent les prêtres et elles trouvent de nobles maris :

« Les barons de Bretaigne qui véu avoient et véoient la puissanche et noble corage et la hardiesse des femmes de Belgis, et les haultes emprises que elles avoient achevées victorieusement, commencèrent tres fort à désirer leur acointance pour avoir lignie et succession de elles, et tellement s'en énamourèrent que ils requirent à la roynne et à la cité que ils en peussent mener en leur pays. Sy leur fu accorde tant que on leur bailla trois mille vierges ou plus, de celles qui avoient été en la bataille, qui furent noblement as grans seigneurs de Bretaigne mariées. »

Cette histoire est fixée par l'auteur à 775 années avant l'ère chrétienne; mais le fait historique qu'elle symbolise n'est pas changé encore; les luttes de l'esprit laïc contre l'esprit sacer-

dotal ne sont pas closes, et ces fossiles littéraires semblent sortir du passé pour nous rappeler que nos pères aussi ont combattu contre le despotisme du temple, et pour répéter à ces hommes qui croient pouvoir être libres sans émanciper avec eux l'âme de leurs épouses et de leurs filles, que les derniers soutiens des superstitions, les plus dangereux auxiliaires des hommes de ténèbres, ce sont ces veuves qui se prennent d'une rage sans pudeur contre la révolution, ce sont ces vierges qui jurent, par la déesse Vénus, de défendre la théocratie.

Mais un autre spectacle, une autre tradition, conforme à l'histoire, nous appelle. Le triomphe d'Ursa coïncide, ou peu s'en faut, avec la fondation de Rome; les Belges vont se trouver en présence de l'ennemi, en présence de cette ville qui rêvera la domination du monde et qui deviendra la capitale des Césars!

Lucius de Tongres et Hugues de Toul n'ont pas négligé cette grande période de notre histoire : la lutte contre Rome, depuis Romulus jusqu'à Auguste; et j'aurai à rapprocher nos traditions fabuleuses des récits intéressés du conquérant.

Notre histoire vraie date de la conquête. *César nous apprend**, *La Belgique au temps de César***,... ainsi ont commencé et commencent encore la plupart de nos historiens. « Tous ces peuples, disait déjà Strabon, n'ont été connus qu'à l'occasion des guerres qu'ils soutinrent contre Rome. » N'est-il pas douloureux qu'une nation, qui a résisté victorieusement à tant d'invasions et qui est sortie libre de toutes les conquêtes, doive marquer son avènement dans l'histoire du monde, par la victoire de l'étranger! Cela commence à changer, messieurs, et mon savant collègue, M. Wauters, a ouvert tout autrement son cours d'histoire de Belgique. Bénissons Schmerling et Spring de nous avoir rendu une page, une page antique de notre existence et de nos mœurs, des milliers d'années avant Rome! Bénissons Lucius de Tongres de nous avoir conservé des fables qui parlent, avant nos conquérants, de nos ancêtres! Je me garderai bien d'y voir une histoire exacte et je ne demande point qu'on enseigne, dans nos

* SCHAYES.
** DEWEZ.

écoles, à l'instar du Père Loriquet, la suite de nos rois, de Bavo à Ursus et d'Ursa à Andromadas. Mais, puisque tous les peuples eurent ces mêmes phases de civilisation qu'on nomme la barbarie, la théocratie, les temps guerriers, je me réjouis de retrouver ces périodes de l'histoire générale dans nos légendes particulières; j'aime et je suis fier d'avoir chanté ces découvertes qui peuplent notre sol, des siècles de siècles avant qu'il ait été profané par la conquête, et j'aime ces récits, romans ou symboles, qui nous entretiennent des institutions et des luttes du passé, qui rappellent avec enthousiasme nos révoltes traditionnelles contre l'injustice et la tyrannie; qui, avant qu'elle ait été ravagée par l'étranger, célèbrent aussi fièrement que nous pourrions la célébrer aujourd'hui, notre prospérité nationale.

CÉSAR

ET LES

CHRONIQUES DU MOYEN-AGE.

Messieurs,

Il y a presque témérité à poursuivre l'étude de Lucius de Tongres. Tant qu'il ne sortait pas de l'histoire légendaire, comme la primitive théocratie, comme la lutte de la caste guerrière, alliée aux Germains, contre la caste sacerdotale, représentée par les Celtes, et ce changement d'institution consacré par un déplacement de capitale; nous avions les coudées franches, les critiques eux-mêmes nous montraient le roman conforme aux formules générales de l'histoire, et j'ai pu suivre à mon tour le chroniqueur dans cette route et le voir symboliser, en de curieuses scènes, un fait constant : la fidélité religieuse des femmes, complices des prêtres et dernières auxiliaires de la théocratie qui tombe.

Mais, si je risque un pas de plus, nous sommes en présence des écrivains latins, en opposition peut-être avec l'histoire écrite par nos vainqueurs. Ceci devient grave, délicat, dangereux. Nulle précaution oratoire n'y peut suffire; j'aurais beau protester de mon respect pour les lettres antiques qui ont donné au monde Homère et Platon, Lucrèce et Tacite. Je vois se dresser sur le seuil de l'histoire les savants, les cri-

tiques, les historiens, les érudits, les archéologues, les académiciens; armés de redoutables in-folio ou l'épée flamboyante de la science à la main, ils repoussent du sanctuaire ces contes ineptes, ces misérables fables. *Odi profanum vulgus et arceo!*

Une chose me rassure, messieurs : nous ne sommes pas ici à l'académie, et Lucius de Tongres peut très-bien rester à la porte.

Un savant Belge a pris plaisir à relever, chapitre par chapitre, les absurdités du vieux chroniqueur, et l'académie, heureuse de couronner ce mémoire, s'est donné la peine de le publier. Plus de 20 pages in-4°! C'est trop d'honneur pour Lucius de Tongres et M. Schayes a raison, très-raison, trop raison. Oui, c'est une fable de faire descendre les Belges de Bavo, cousin de Priam. Mais Flavius Josephe fait bien descendre les Gaulois du fils aîné de Japhet, frère de Sem et de Cham; mais César se disait bien issu du roi Ancus Martius et de la déesse Vénus, et qui donc s'avise de prouver que ces faits ne reposent sur aucun fondement historique? Oui, Lucius entasse les anachronismes, confond les époques, amalgame les souvenirs des divers temps et des différents peuples, transporte à plusieurs siècles en arrière les noms, les armes, les mœurs, les magistratures, les villes du moyen âge, et donne à tout ce qu'il voit autour de lui des explications fabuleuses, des origines impossibles. Mais il ne vivait pas dans l'âge d'or de la critique historique, et quel siècle n'a pas ses fables de la vanité nationale et ne prête pas ses idées et ses mœurs aux hommes et aux choses du passé, depuis Tite-Live qui produit sérieusement l'histoire apocryphe des premiers rois de Rome, depuis César qui latinise les noms et les magistratures des barbares, jusqu'à la tragédie française, avec ses héros grecs du siècle de Louis XIV; jusqu'à Walter-Scott lui-même qui fait parler le flamand aux Liégeois? S'il faut tourner en ridicule le vieux chroniqueur d'une époque d'ignorance et de naïveté, pour avoir prêté une civilisation avancée et des palais de marbre aux Belges avant César; que dira-t-on des savants modernes qui représentent les Germains comme des modèles d'utopie, des socialistes avant terme, ou qui leur attribuent « des coupes d'ambre et d'ivoire, objets de prix où la main de l'artiste mit indubitablement son empreinte. » (Van Hasselt, I, 69.)

Oui, l'histoire du roi Lear et de sa fille Cordelia est apocryphe, on le sait de reste; mais est-ce bien une raison pour fermer les yeux à ce « véritable tableau d'antique épopée » comme M. Raynouard appelle cette page de Lucius, qu'il cite toute entière dans le *Journal des Savants*, et faut-il que la science nous rende plus difficile que Shakespeare?

Pour moi, messieurs, la critique littéraire, malgré les anachronismes de Racine, de Shakespeare et de Walter-Scott, admire dans ces écrivains une grande poésie, une peinture sublime du cœur humain, un sentiment vrai des mœurs des nations. De même, la critique historique ne peut pas s'arrêter à la superficie d'une œuvre et s'en tenir au faux vernis d'une époque; elle doit percer ces nuages de la légende et y chercher le ciel de l'histoire; elle doit déblayer ces broussailles et pénétrer jusqu'au sol des vieilles traditions ou des lois générales du genre humain.

Les savants peuvent se moquer des contes du passé, je ne m'y oppose point, sauf à me permettre de m'amuser de leurs bévues. Mais le rire s'attaque aux apparences et la science va au fond des choses. Ce que la science peut chercher dans ces misérables fables, je laisserai un savant vous le dire :

« Ces récits, dit M. Raynouard, tout fabuleux qu'ils sont, présentent des détails nombreux, relatifs aux institutions religieuses et aux institutions politiques, au gouvernement et à l'administration, aux lois civiles et criminelles, aux mœurs et aux usages; sous ces divers rapports, l'ouvrage mérite un examen spécial et il ne peut être sans intérêt pour les personnes qui s'occupent des écrivains du moyen âge. »

Ce que la critique peut y chercher pour l'histoire de nos luttes contre Rome, ce sont des confrontations, des rectifications, des détails nouveaux, négligés ou contrefaits par les anciens et qui compléteraient ou redresseraient des récits intéressés. L'académie avait demandé : « Quelles ressources on trouve dans les écrivains du moyen âge pour l'histoire de la Belgique avant et pendant la domination romaine. » L'étude que j'indique, sorte d'enquête contradictoire sur les récits de nos vainqueurs, n'eût pas été sans fruits et elle était bien faite pour tenter un érudit comme Schayes. Mais ces malencontreuses fables lui ont fait oublier le reste; il s'est

arrêté aux apparences, pour se mettre en arrêt contre les moulins à vent de Lucius de Tongres.

Ma tache est plus modeste. L'histoire littéraire n'a pas ce droit au dédain, ni cette prétention à la science. Elle est quelquefois forcée de feuilleter les savants en *us;* mais elle s'en dédommage bien vite en appelant à elle ces enfants charmants qu'on nomme les rêveurs, les conteurs et les poètes. Lucius de Tongres n'est qu'un romancier, dit à son tour M. de Reiffenberg. Eh! M. Michelet ne donne pas un autre nom à Plutarque! Les romans sont aussi des œuvres de l'esprit humain et ils appartiennent à l'histoire; j'aime les romanciers qui nous parlent de la patrie.

Ecartons donc toutes les plantes parasites du moyen âge; aussi bien, le temps me manque pour m'y arrêter, eussé-je 20 pages académiques à remplir; écartons cette ivraie d'anachronismes, et voyons l'âme de la légende, cherchons la forte séve de l'histoire et les parfums sacrés du patriotisme.

La science moderne, appuyée sur les écrivains grecs et latins, constate quatre grands faits historiques qu'il n'est pas sans intérêt de retrouver dans les fables d'une époque d'ignorance. Ces faits sont connus : ce sont d'abord les luttes incessantes des peuples de la Gaule contre Rome et la Grèce qu'ils terrifient. Puis, viennent les incursions des peuples d'outre Rhin, qui envahissent ou traversent la Gaule, assujettissent ses habitants ou les refoulent sur le Midi. Enfin, ce sont les conquêtes de César, et les misères de la domination étrangère. Cette division, donnée par l'histoire, peut s'appliquer au roman.

Dès les premiers siècles de son existence, cette Rome, qui prétendait à dominer le monde par les armes, trouve devant elle des peuples qui disent aussi porter leurs droits à la pointe de leurs épées et qui crient au capitole le *Væ victis*. La terreur dura des siècles et les écrivains romains en sont tout pénétrés. « Jours maudits! s'écrie Lucain, en parlant de la première rencontre. — Jamais, dit Florus, le courage ne fut mis à une telle épreuve; on eût dit que les Dieux voulaient s'assurer, par une expérience suprême, si Rome était digne de l'Empire du monde. — Ce n'est point pour la gloire que Rome combat alors, dit Salluste, mais pour la vie. »

Une heure vint où les Romains voulurent renoncer à

Rome et partirent; sans des efforts désespérés, sans l'intervention céleste, dit-on, et la parole d'un centurion prise pour un oracle *in extremis,* la ville qui devait se dire éternelle tombait, à peine née, abandonnée par son peuple. La panique passée, toute guerre avec ces barbares fut réputée un danger public; un trésor fut fondé exprès contre eux, comme un approvisionnement permanent de la défense nationale. Camille pour les avoir vaincus est appelé un second Romulus; Manlius, pour avoir conquis un collier (Torquis) sur un de leurs géants, porte dans l'histoire le nom de Torquatus; Valerius, pour avoir été aidé dans un combat semblable par un corbeau, se glorifie du nom de Corvinus, et Antiochus les ayant arrêtés reçoit de la reconnaissance des peuples le titre de sauveur : *Antiochus Soter!* Rome ne respirera que lorsqu'elle croira ces ennemis anéantis ou domptés; mais elle doit les rencontrer partout et toujours : avec Annibal et avec Mithridate; à Carthage et en Grèce, en Espagne et en Gaule. En vain César s'emparera du trésor gaulois qu'il déclarera inutile; la révolte sonnera l'alarme dans les Gaules pendant des siècles et de nouveaux barbares en descendront pour écraser Rome!

Telles sont les données de l'histoire, et bien des fables déjà s'y mêlent. MM. Amédée Thierry et Michelet signalent plusieurs épisodes comme des inventions populaires et des embellissements romanesques, et M. Michelet, sur l'autorité de Polybe et de Suétone, va jusqu'à contester à Tite Live une grande scène et à Rome une grande victoire. Ces fables des Romains sont classiques. Voyons celles de nos ancêtres.

Tout d'abord, messieurs, vous allez rire. Vous imaginez-vous où se réfugient les partisans de Rémus après le fratricide de Romulus? Dans la ville de Rémus, à Rheims, et à Belgis; où Tarquin le superbe cherche des vinqueurs? à Belgis encore, et ainsi les Romains excitent eux-mêmes les Belges contre Rome. Mais la première fois Tullus Hostilius rappelle aux Belges leur commune origine troyenne et les engage à se venger plutôt des vainqueurs de Troie. Mais la seconde fois les Belges refusent tout secours à un roi détrôné pour ses crimes. Cependant la lutte, qui a failli commencer pour la vengeance de Rémus, ne tarde pas à s'engager. Depuis qu'Ursa avait vengé les druides, sans restaurer la théocratie, ses des-

cendants avaient occupé le trône des Belges, en laissant aux prêtres le sacerdoce. Mais Servius Tullius, pour réprimer une révolte dans Rome, appelle à lui les peuples d'outre Rhin. Cette innombrable armée de Germains ravage la Suève, la Saxe, la Dacie, prend Cologne et Trèves, se trouve en présence de l'armée des Belges, qui est vaincue; assiége, emporte et pille Belgis, se fixe dans la Belgique, en adopte le culte et les mœurs et y fonde la dynastie nouvelle du roi Camber. Le nouveau Roi donne à Servius Tullius 60,000 Belges pour soumettre Rome, enjoint au reste des Belges majeurs de chercher d'autres demeures et règne dans sa nouvelle patrie. Cette dynastie étrangère ne se maintiendra pas longtemps; elle-même doit marcher contre l'orgueil de Rome et les Belges suivent leur prince étranger à la victoire. Mais les nobles et les prêtres se rallient en vain à des rois qui ont respecté leurs priviléges et adopté leur culte; la ville se soulève contre l'étranger; le duc est assassiné et le peuple vainqueur choisit lui-même son chef, dans son sein. Ces chefs populaires, nommés d'abord à vie, restaurent le passé à leur profit, usurpent le sacerdoce, renouvellent les rites, rétablissent le cannibalisme et exercent la plus grande tyrannie. Pour un moine, comme Lucius de Tongres a dû l'être, c'est là l'idéal de la démocratie. Ces ducs sont renversés et la République Belgique, gouvernée par des ducs annuels, va durer plus d'un siècle, plus de vingt-six olympiades, dit le chroniqueur. C'est sous cette république que Lucius de Tongres place l'expédition de Brennus contre Rome.

L'expédition elle-même est racontée en peu de mots; mais les circonstances qui la précèdent reçoivent de grands développements dans ces chroniques.

Les Belges libres ont formé une ligue contre les Saxons et les Romains, pour se venger d'une première domination étrangère. Leur armée va d'abord rétablir en Bretagne Brennus, dépossédé par son frère. C'est Missénus le duc des Belges qui conduit l'expédition et gagne la victoire. Mais son mandat va expirer, et les citoyens de Belgis le somment de rentrer dans la cité pour y résigner solennellement ses pouvoirs, selon l'usage. Brennus intervient et réclame arrogamment un délai. Au terme fatal, le duc est déposé et banni avec tous ses soldats. Alors le Roi breton entre dans une grande

fureur, il veut marcher contre la fière république qui fait respecter ses lois, même par un vainqueur à la tête de son armée.

Jusqu'ici le récit n'a rien d'invraisemblable. César rapporte que les Eduens étaient gouvernés par des magistrats annuels qui ne pouvaient sortir du pays. Mais que va faire le duc déposé, le général offensé, le vainqueur banni? Missénus ne veut pas être un Coriolan; le roman lui prête un langage de citoyen. Puis Missénus va en exil venger sa patrie contre les Saxons et lui reconquérir de vastes territoires. Ce qui prouve bien que tout cela n'est qu'une fable. J. de Guyse ajoute que, pour avoir rendu le bien pour le mal à leur patrie, ils furent estimés par toutes les nations. Mais Brennus ne se soumet pas aussi facilement. En vain son frère s'écrie : si les Belges veulent marcher avec nous contre Rome, nous ferons volontiers alliance. Brennus jure de venger Missénus malgré lui. Alors, voyant les Bretons menaçants et une ligue se former en faveur des Romains, les Belges concluent un traité avec leurs rivaux les Senonais. S'ils doivent renoncer à la république et à la suprématie religieuse pour marcher contre Rome, ils reprendront encore des rois et partageront les dieux. Le traité est ainsi conçu :

« La première condition fu telle que, de tout le realme et de toutes les cités de la Gaule Belgique, la tierche partie de leurs hommes expers et convegnables à bataille se mettroient aveuc les Senoniens, et iroient en leur compaignie pour combatre et subjuiguier tous ceulx qui leur seroient ou voldroient estre adversaires et par especial contre les Romains et les Grecs...

» La tierche condition que chascune des nations d'icelles sera contente de sacrifier à leurs propres Dieux.

» La quarte condition que Léo, jadis fils de Missène, duc des Belges, aultrefois encachiet de la cité, seroit couronné à Roi... et plus ne useront de leurs Ducs renouvelez d'an en an ainsy que ilz soloient. »

Ces nécessités de la lutte subies, le traité conclu, les alliés remportent une grande victoire et marchent sur Rome :

« Quant les Senoniens eulrent combatu et desconfi leurs adversaires, ils se partirent d'icelles places et fondèrent, en celle marche des Reciens, ung tres sollempnel castel pour y avoir leur refuge, se necessité les constraindoit. Lequel castel

ilz appelèrent en latin *Burgum senonensium*, et maintenant on le nomme *Bruxelles*. Et la rivière qui là prent son cours, ilz nomèrent Senonain ou Sœcanan, qui vault autant à dire comme Seenne. Et de là se departirent et en allèrent assiegier Louvain et Anvers et pluisors aultres citez et castaulx de ce territoire. Et finablement, aprez pluiseurs travaulx et pluiseurs batailles et rencontres, ilz subjuguèrent tout le pays à leur seigneurie et à grant victoire, ilz s'y hivernèrent tout l'iver en paix et tranquilité et instituèrent en chascune cité nouviaulx ducs et princes et imposèrent à tout le pays autour aultre nom que il avoit lors, car la contrée qui estoit nommée Rechienne, ilz appellèrent à l'occasion des deux sillabes premières des noms de leurs rois Bremus et Brennus, Brabant, et ordonnèrent que de là en avant elle fuyst ainsy nommée. »

« Puis s'en partirent et... subjuguèrent devant eulx toutes nations, terres et citez jusques à ce que ilz parvinrent à la cité de Rome là où ils eulrent moult de batailles et où ilz souffrirent moult de paines et d'adversitez et eulrent tres grand multitude de leurs gens mors et ochis avant que ilz la eussent subjuguie. En la fin ilz la submirent à leur obeissance et puis conduisirent leurs batailles en Gresce. »

Il y a dans ces récits, messieurs, quelque chose qui ressemble à ces vieux tableaux sans perspective, où les personnages de la Bible portent les costumes du moyen âge, et où l'on voit le Christ en chaperon et Dieu le père en casque. Mais, fable pour fable, malgré tout ce qu'il y a d'étrange à entendre, plusieurs siècles avant l'Ere moderne, parler de Bruxelles, en Brabant, et sauf enfin le style de Tite Live,—ce général vainqueur qui subit la loi de l'exil et met son armée bannie au service de son pays, ce peuple qui fait respecter ses institutions, même à une armée victorieuse, mais qui renonce à la république, à l'unité du culte, à ses antagonismes politiques, pour marcher contre Rome, ne nous intéressent-ils pas autant que le corbeau de Corvinus, le collier de Torquatus et les oies du Capitole? Pour moi, j'y prends plaisir comme le bon Lafontaine au conte de Peau d'Ane, n'en déplaise à l'Académie!

Revenons à l'histoire et écoutons César parler des Belges :

« César apprit que la plupart des Belges étaient originaires de la Germanie, qu'ils avaient à une époque antique passé le Rhin (nous venons de voir le récit de cette invasion), qu'ils s'étaient fixés dans ce pays à cause de la fertilité du sol, et en avaient chassé les Gaulois, ses anciens habitants. Qu'ils étaient

les seuls qui, lorsque la Gaule était ravagée par les Cimbres et les Teutons, les eussent empêchés de franchir leurs frontières, ce qui leur donnait une grande autorité et de grandes prétentions dans l'art de la guerre. »

Une partie de ces Cimbres, on le sait, après la victoire de Marius, s'était fixée sur le territoire des Belges, ce sont les Aduatiques. C'est un Druide des Rémois qui renseigne César sur ce point; ce Druide n'a pas voulu fléchir devant une invasion nouvelle; il appelle les Romains de César contre les Germains d'Arioviste. Ces invasions des premiers Saxons, puis des Cimbres, puis des Teutons d'Arioviste sont admises par l'histoire, et les historiens sont d'accord pour penser qu'elles ne se firent ni en une seule fois ni d'une manière suivie : *Neque uno neque perpetuo impetu*, dit un écrivain latin. Mais, sauf ces quelques faits, dont le premier remonte à deux siècles avant l'ère vulgaire, et le dernier au temps de César, les détails manquent et l'histoire est restée dans l'ombre.

La chronique comble hardiment cette lacune et dissipe ces ténèbres. Nous avons vu déjà l'expédition du roi Camber sous Servius Tullius et comment sa dynastie fut renversée. Les Commentaires de César étaient attribués au moyen-âge à Julius Celsus. Jacques de Guyse emprunte à Vincent de Beauvais les chapitres de Celsus qui concernent Arioviste; mais il les fait précéder de l'histoire d'Ansanorix, père d'Arioviste, d'après Lucius de Tongres et Hugues de Toul :

« En ces tampz que les Cymbriens par vainnes et par faintes promesses menèrent ung peuple innumérable hors du realme de Belges, par conquerre Italie environ le cent et 70e olimpiade après la victore que les Tongriens eulrent sur les Romains, regnoit lors ou réalme des Saxons Ansignorix, lequel a son couronnement avait juret par les saintetéz des dieux que il destruiroit et metteroit à perpetuelle ruyne le realme de Belges. Car longtampz avoit qu'ilz avoient ochis son père, son ave, destruit sa terre et sa lignie, les quelz griefs fais et damages il ne pooit plus porter en son corage sans en prendre vengance. Et pour ce faire et accomplir, il assambla grant multitude de peuple de divers roialmes et de diverses nacions et contrées par pluisors ans et fist toutes ses provisions come à son ost pooit apartenir. Et quant le terme fu venus que toutes ses besongnes furent aprestées, il parti de son roialme et passa la rivière du Rin à une tres grande et

excessive puissance pour en aler vers Belgis. Quant Leo, roy de Belgis, fil de Léon, cognult et fu acertainez de la venue et grant puissance des Saxons, il fist son mandement au plus efforciement que il puelt et assambla les Belges nerviens, serviens, mercuriens, réciens, tongriens et pluiseurs aultres et ordonna ses ostz et bataille, et se parti de sôn realme pour venir au devant des Saxoins. »

Ansanorix somme le roi des Belges de réparer ses torts, de lever le joug de la conquête, de se contenter des tributs religieux et de jurer paix éternelle aux Saxons. Le roi Léo ne peut contenir sa colère, il se jette aussitôt sur l'armée ennemie. Trois jours dure la bataille. Léo est tué le second jour, mais ses soldats revêtent un des leurs des attributs de la royauté et maintiennent le combat. Le troisième jour, l'arrivée d'un nouveau corps de Saxons qui prend l'armée belge par derrière, décide la victoire par le massacre. Ansanorix alors assiége le château de Valenciennes, s'en rend maître par la faim, la peste et la mort, et y laisse des troupes.

« Et par successions de générations, dit Lucius, tinrent les Saxoins, la dite ville léament en faisant guerre aux Belgiens et à tous leurs adversaires jusques au tampz de Julius Cesar.

A Famars, la ville de Mars, le vainqueur s'arrête; il y entre, la tête découverte, les pieds nus, y sacrifie des lions, des loups et quatre de ses parents. Puis, il reprend le cours de ses conquêtes, ravage tout le royaume des Belges et rentre dans son pays, chargé de gloire, de prisonniers et de butin. Mais, avant de passer le Rhin, le roi n'a permis qu'aux Saxons de le suivre; les autres peuples de cette ligue guerrière se donnent un chef et recommencent à ravager la Gaule Belgique. Les plus puissants des peuples belges les arrêtent, les Germains se dispersent, quittent les armes et se fixent dans le pays.

« Et moult de ces Herciniens se retraïrent aveuc les Eburiens, Analdiens et Bethuaniens et prinrent les coustumes et les lois des Belges et là demourèrent paisiblement. »

La trombe avait passé; mais elle ne devait pas tarder à revenir. L'histoire rapporte que ce furent des querelles intestines qui appelèrent de nouveau la tempête. Ces querelles furent religieuses, ajoutent les chroniques :

« Après ce que Ansignorix, roy des Saxoins, eult destruit le realme de Belgis, et il s'en fu ralez en son realme, les cités, villes et castiaulx du dit realme de Belgis se repeuplèrent et reparèrent au mieulx que faire se peut, et se remist le realme en assez bonne disposition... Et, en ces tampz, les Tongriens, Eburiens, Ménapiens, Reciens, Huyniens et Analdiens se conclurent de adnichiller et laissier totalement les coustumes et ordonnances importables dont ilz avoient par longtampz usé... »

Le royaume est à peine repeuplé que les Tongriens, les Eburons, les Menapiens, les Réthiens, les Huyniens et les Analdiens font alliance et se décident à supprimer les anciens rites. A cette nouvelle, les ducs et les prêtres se divisent d'opinions. Qu'importent les usages, pourvu qu'on paie les tributs? disent les guerriers, et le roi suit leurs conseils et triple les taxes ; mais il ne réussit qu'à augmenter l'anarchie.

Alors les prêtres viennent au roi et lui tiennent ce langage :

« Vecy, nous te offrons et prions que tu daignes prendre les grans tresors et les riches vaissiaulx des temples pour les appliquer en ton ayde, et veuilles relaxer et abatre les tribus de ton realme.

Veuilles ossy par ta prudence rapeller par douces voyes les rebellans à ta seignorie, considère la bénivolence des dieux qui les offenses à eulx faites pardonnent bien et mettent en oubly.

Et se tu veuls aultrement faire, sache que tu offenderas les dieux immortels et perderas ton realme, car nous ne veismes onques rien, nacions ne roiaulmes, longuement estre en prospérité sans obéir en la volenté des dieux. »

Mais les ducs ripostent et raillent :

« Quelles choses nous pourfitent nos dieux, leurs autelz, ne leurs temples? Nous regardons les pervers pluisors fois estre eslevés et les bons estre abaissiés. Nous oons souventefois que les prestres et les nobles qui ne tiennent point les lois et ordonnances des dieux, ils règnent en prospérité et habondance de tous biens.

Si les dieux sont tous puissans et justes come ilz le dient, pourquoy dont soeffrent les prestres telles choses ne telles abusions, et que reste-il autre chose se non que les prestres et les princes par leurs subtilitez ilz astraignent le povre peuple de lois dures soubz le tutelle des dieux come se ilz fuissent brutes ou bestes saulvages. »

Quels impies que ces ducs belges avant J.-C. ! On comprend que le druide Divitiac appelle César au secours de la religion et de la société.

Suivons le roman : Cette impiété ayant affligé le roi Goomer, les ducs le soupçonnent d'être favorable aux prêtres et conspirent sa mort :

« En la vigille de la déesse Diane, tandis que tous estoient reposans et dormans pour faire feste à leur Dieu, come il estoit acoustumet, en tentes et pavillons en ès places de la ville selonc leur loi, le commun peuple aveuc leurs ducs se commut et vinrent tuer tous les prestres des temples, avec le roy, leurs femmes et leurs enfans, et prinrent les tresors des temples et du roy et le départirent à eulx et rompirent temples et autelz, au grant vitupère des dieux et de la majesté royale. A l'endemain, ils eslurent ung homme du comun peuple nommé Taynard en leur roy. »

Les druides résistent, fortifient les palais, les portes, les temples. Mais la révolte passe sur eux comme la foudre. Ils sont égorgés et le peuple n'épargne que le souverain druide dont il attend un oracle. Le pontife est indomptable, l'oracle est terrible : les dieux et les déesses maudissent tour à tour la cité et le royaume. Lucius de Tongres, et Hugues de Toul donnent ces anathèmes en prose ; Nicolas Rucleri les résume en vers.

Ces menaces ne font qu'irriter le peuple : Qu'un tel prophète périsse ! s'écrie-t-il, et le pontife est mis en pièces. Alors, le ciel et la terre s'ébranlent, la ville est abandonnée, le temple est désert, les dieux émigrent, l'oracle de Famars se tait, l'incendie court sur la cité, des comètes traversent la nue : Arioviste peut venir.

« Courant le 180e olimpiade ou environ, Ariovistus, roy des Saxoins, sachant le realme de Belges estre divisé du tout en tout, conclud et disposa à le prestement envaïr et il traita et fist alliances, amitiés et confederations à pluiseurs realmes, citez et generacions et se mist à grant effort de gens d'armes sur les campz... et vint jusques à la rivière du Rin laquelle il passa en tres grand ordonnance et se adjoindi aveuc les Héricíniens, Tongriens, Huyniens et aultres grans peuples... et passèrent la rivière de Meuse et aultres fleuves... et tant qu'ilz parvinrent jusques à la cité de Belgis... Laquelle chose véans le roy de Belgis et le peuple, sans attendre, ils crièrent alarme et s'armèrent et issirent aux campz et envay-

rent de tres grant corage le roy Ariovistus, lequel les rechupt tres durement et se combatirent tres cruellement et à grant effusion de sang. »

Le combat dure tout le jour; la nuit seule sépare les deux armées, sans qu'il y ait vainqueur ni vaincu. Le lendemain, les Belges rentrés dans la ville y sont assiégés; épuisés par la faim, ébranlés par les assauts, pillés enfin par les vainqueurs, ils succombent, et Arioviste va, comme son père, rendre hommage au dieu de Famars. Mais aucun succès, ni aucun dieu ne retiennent Arioviste en Gaule : il rentre comme son père dans la Saxe, avec des otages nombreux et un immense butin. Ce sont les Belges eux-mêmes qui vont exécuter la sentence des dieux.

« Aprez le retour de Ariovistus, III ans ou environ, les citez du realme de Belgis qui estoient ensamble aliées d'un acord, ordonnèrent de abattre et abatirent le résidu des édifices de la cité de Belgis qui encore estoient entiers, afin que jamais ne peuist avoir puissance et que elle qui avoit bataillet contre les dieux et qui estoit et avoit estet malditte et anathematisie des dieux, et avoit par tirannise subjuguié et submis par long tampz plusieurs realmes et citez, fuist du tout en tout prosternée, destruite et effachie de toute mémore et cognissanche, pour demonstrer et estre exemplaire perpetuellement à toutes aultres citéz; et ensy en fut il fait et paracompli. »

La ville sainte détruite, l'histoire des Belges est terminée; Lucius de Tongres s'arrête sur sa tombe :

« En ceste partie, dist ly acteur (J. de Guyse) que, selonc Lucius de Tongres, le realme et la seignourie de Belgis se détermine et prent fin et fu la dite seignourie dévolée aux Saxoins (c'est ce que dit César). Touttefois, Hugho Tulensis en ses histores, Nicolaus Rucleri et Clarembaldus en ses mètres, dient le opposite, come il appara au livre subséquent, au plaisir de notre seigneur. Et chy prent fin l'histore de Lucius. »

Serait-ce que le moine n'ait plus voulu considérer comme la patrie des Belges ce sol profané par l'impiété et marqué de la vengeance céleste? ou que le patriote ait voulu suspendre l'histoire du pays, avant la conquête, pour faire supposer que les vrais Belges n'auraient pas cédé aux Romains et pour ne laisser au triomphe de César que des étrangers?

Quoi qu'il en soit, nous avons à constater une chose : Dans

un temps où l'histoire était si peu et si mal connue, des écrivains imaginent un roman ou recueillent des traditions sur des événements dont ne parle aucun historien, et leurs récits se trouvent conformes au génie de l'histoire, telle que la découverte des auteurs latins et grecs et la critique des textes l'ont rétablie laborieusement au XIXe siècle. Pour ma part, je n'oserais plus prononcer ici le nom de fable, tant prodigué contre de naïfs chroniqueurs, et je deviens plus téméraire encore : Puisque l'histoire vraie admet l'invasion d'Arioviste et le récit qu'un Druide vaincu fait à César pour l'intéresser à sa vengeance; puisque l'histoire savante suppose que cette invasion ne fut pas la seule; pourquoi n'accepterait-on pas de nos chroniqueurs l'invasion antérieure et le nom d'Ansanorix, conservés traditionnellement par cet âpre souvenir du malheur qui s'attache et reste comme une cicatrice profonde au cœur des vaincus. *Manet alta mente repostum!* Ce ne serait pas déroger, je suppose.

Circonstance plus curieuse encore, messieurs! Deux hypothèses se posent à la critique moderne : L'une ne veut voir dans les Belges que des Germains, devant lesquels ont disparu tous les Celtes. L'autre ne peut admettre que des vainqueurs prennent ainsi le nom des vaincus, et prétend retrouver les anciennes populations sous les diverses couches des peuples germaniques, tantôt séparés et enclavés comme les Aduatiques, tantôt mêlés aux indigènes ou plutôt campés chez eux, comme plus tard les Francs en Gaule. Eh bien! à sept ou huit siècles de distance, ces deux opinions existent déjà, comme si les traditions s'étaient mises en opposition de bonne heure et que les romanciers eussent prévu les critiques du XIXe siècle. Lucius de Tongres tient pour l'une. L'autre a pour champion Hugues de Toul et les deux poètes latins qui le suivent :

« En ceste partie, dit Hugho Tulensis, que aprez la mort de Taynard, roy de Belgis, ochis par le roy Ariovistus de Saxoigne et la cité come destruite et désolée, plusieurs Belgiens se rassemblèrent et resartirent et reparèrent les ruyneux et désolez murs de la cité et la réédifièrent. Et eulx tous ensemble d'une concordance et commun acord, eslurent ung roy de la cité de Belgis que on nommoit Ursaire. Lequel roi augmenta grandement la chose publique et repara tellement que dedans brief tampz la cité fu tres bien reparée et réédifiée comme il sembloit du tout en tout. »

Le règne d'Ursarius nous conduit au gouvernement de César dans les Gaules, et la scène va s'agrandir, la lutte suprême commence.

L'histoire s'en rapporte à César sur cette campagne. Cet ambitieux débauché, en qui Scylla avait flairé plusieurs Marius, que les conquêtes d'Alexandre faisait pleurer de rage jalouse, qui méprisait assez les hommes pour les acheter, mais qui fit le révolutionnaire et l'ami de l'humanité pour opprimer sa patrie, n'a pas cependant, soyez-en convaincus, fait de l'art pour l'art en écrivant ses Commentaires. Il voulait assujettir Rome avec l'or des Gaules, dit Plutarque. Mais l'or ne suffisait pas à cette œuvre de séduction d'un peuple, il fallait aussi des spectacles : *Panem et circenses !* L'or que César prodigua fut la fortune et la vie de vingt nations ; le spectacle qu'il voulut donner à la louve romaine, fut la gloire de vastes conquêtes et d'immenses ravages. Le pillage des temples gaulois acheva sa fortune ; l'histoire de ses conquêtes devait faire de sa gloire un danger public.

Comment des récits aussi intéressés n'ont-ils pas été suspects aux historiens des peuples qu'il a vaincus, à des écrivains qui doivent pourtant savoir ce que valent les bulletins de la grande armée et par combien de mensonges les conquérants réparent leurs échecs ou enflent leurs victoires ? Je n'ai pas à en justifier ici. Mais, pour moi, je ne recule pas devant le sacrilége d'une comparaison de l'écrivain qui donna son nom aux despotes de la décadence, avec les naïfs chroniqueurs du moyen âge. J'y trouve des exagérations opposées, et la vérité me semble entre ces deux extrêmes. Je vois César sans cesse combattu par l'envie de représenter les peuples les plus éloignés de Rome, tantôt comme des barbares féroces à aborder, terribles à dompter ; tantôt comme des peuples forts par l'intelligence ou par la ruse, improvisant des travaux de siége et imitant sans délai les ouvrages des Romains, qui les avaient effrayés d'abord comme des signes d'une intervention céleste ; puis ces hordes gigantesques et méprisantes, brutales, embrasées d'un farouche sentiment d'indépendance et de patriotisme, qui fuient ou se tuent, hommes, femmes, enfants, plutôt que de se rendre, qui brûlent le pays pour ne livrer qu'un désert à l'invasion, voilà que le vainqueur nous les montre suppliant, envoyant des ôtages et demandant la paix, à genoux, les mains

jointes : *Passis manibus, pacem petierunt*. Tout cela, sans crainte de se contredire pour rehausser sa victoire. D'un autre côté, je le vois cacher, sous les plus nobles apparences, ses projets d'orgueil, servis par la ruse et le crime : Il cherche la guerre, et il se dit appelé comme un libérateur, épuisant tous les moyens de paix et forcé au combat par la trahison et l'outrage au nom romain. De tous les prétextes qu'il sait créer à son ambition, il fait des raisons de justice et de patriotisme. Il parle d'humanité, et je le vois, précédé par l'incendie, suivi par le massacre, égorger tout un sénat, couper le poing à toute une garnison, incendier les forêts, murer les cavernes pour y faire périr, sous la flamme ou par la faim, les familles désarmées des vaincus; violer les trêves, dresser des piéges aux ambassadeurs ou un meurtre contre un roi, et mépriser toutes les lois de la nature et de l'humanité. Alors, je me tourne vers nos chroniqueurs, et, si je laisse de côté leurs anachronismes, je rencontre un autre spectacle : les sacrifices humains sont encore en usage, mais tout s'acharne à la défense du pays; le courage est rempli de bravades, mais la constance est pleine d'héroïsme; je vois le roi se dévouer comme le peuple, l'orgueil du rang oublié pour le devoir, la fuite préférée à la défaite et la mort à la servitude! Alors, qu'ai-je besoin de croire aux détails d'Hugues de Toul? J'en crois Montaigne, et je me défie de ce qu'il appelle « les fausses couleurs de quoy César veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition. » J'en crois un éditeur de César, et je me défie de ces Mémoires qui « dissimulent habilement, dit M. Baudemont, ses inutiles atrocités, ainsi que plusieurs de ses défaites. » J'en crois Machiavel : « Que la gloire tant vantée de César ne nous impose pas! dit-il. Ceux qui l'ont loué étaient des juges corrompus par sa prospérité même. » Enfin, j'en crois ses contemporains les plus illustres; j'en crois Cicéron : « César a renversé toutes les lois divines et humaines pour arriver à cet empire qu'une erreur de son ambition lui faisait regarder comme le faîte de la grandeur. » J'en crois Caton : « Caton, parlant au sénat de Rome, dit Plutarque, fut d'opinion qu'il fallait livrer César entre les mains des barbares pour descharger et purger la chose publique du crime de foi violée et en détourner la malédiction sur celui qui en estoit l'auteur. »

Ce serait le devoir des historiens de comparer César à lui-même, aux écrivains de l'antiquité, à nos chroniqueurs, afin de contrôler, l'une par l'autre, les deux histoires, les deux romans, si l'on veut. Je dois me borner à signaler ce sujet utile, et, pour vous donner une idée de nos chroniques, je choisirai un fait connu, diversement raconté, et des épisodes nouveaux, qui n'appartiennent qu'aux auteurs du moyen-âge.

Quand les Belges virent que César, après avoir délivré les Gaulois, d'Arioviste, qui leur laissait au moins leur libre gouvernement intérieur, se mettait à occuper le pays affranchi, comme sa propre conquête, ils se liguèrent contre de nouvelles entreprises du vainqueur. La chronique donne la chanson de ces peuples présomptueux, et ces rimes latines appellent le sourire aux lèvres; mais ce chant est assez étrange pour que vous soyez curieux de le connaître.

Cantemus cum tripudio, Exeamus cum gaudio Videre gentem exteram Et præbamus dexteram.	Dansons en chantant les batailles, Sortons joyeux de nos murailles, Allons voir ce peuple étranger, Donnons-lui la main sans danger.
Mures, talpæ, cum mustelis, Dentibus cum suis telis Sperant, cum suo fœdere, Muros Belgis corrodere.	Ces rats, ces taupes, ces fouines, Ont aiguisé leurs dents canines; Ils espèrent, s'étant unis, Ronger les remparts de Belgis.
Invalida plebs! Pygmæi Nituntur, ut scarabæi, Volare super sydera. Equorum sugent stercora.	Plèbe impuissante! Ces pygmées Veulent, comme des scarabées, Voler aux astres les plus hauts. Ils mangeront la fiente des chevaux.
Si Rhemorum et Belvacum, Suessionas, Ambacum, Vos, Romani, subjecistis, Non sic, non sic reperitis.	Si les Rémois, les Bellovaques, Si les Suessons, si les Ambaques, Romains, fléchissent devant vous: Il n'en est pas ainsi de nous!

La première rencontre est assez terrible pour faire oublier ces fanfaronnades :

« Quant Cesar entendi que les Belgiens, sy soudainement, sy poissamment et sy hardiment, l'avoient approchiet, il fu come tous esbahis et envoia ses espies pour enquerrir et aviser la manière d'eulx et comment ilz se contenoient. Lesquelles espies, aprez ce qu'ilz eulrent espiet et aviset la manière des batailles et de l'ordonnance des Belgiens, retournèrent tantost à Cesar et lui contèrent comment ilz s'estoient ordonnet et abilliet. Quant Cesar entendi leur relation, il dist ensy : Ces

gens chy sont, de tous ceulx que nous avons encores veut, qui le mieulx en fait de bataille nous plaisent. Assez prez de là avoit une montaigne que on nomme maintenant le mont des mors, ouquel mont Cesar aveucq toutes ses legions se tray et sus laditte montaigne ordonna il ses batailles et légions. Toutes les batailles doncques ordonnées d'un costé et d'aultre, ilz se commenchièrent à approchier et très crueusement à envaïr, tellement que il sembloit que toute la terre tremblast. En la première bataille des Romains, estoient Romains et aveucq eulz aulcuns Belgiens renoyez, Franchois, Bourguignons et Secanistres, qui en la première journée de la bataille furent tous par les Belgiens égorgés, ochis et destruis. En la seconde journée de bataille, le roi Ursaire qui conduisoit la bataille de la tourbe, percha toutes les batailles des Romains jusques à la montaigne où Cesar se tenoit aveucq sa X^e^, XVe et XIIe légions rangées et ordonnées et là sus che mont y eult telle pestilence et occision sy grande que le sang couroit aval (en bas) sy come font yauwes en temps de pleuves à lavasses, quand il fait chault.

» Le IIIe jour avoient les Belgiens encore trois batailles tout entières, lesquelles tout au plus mattin comme au point du jour envaïrent les Romains. Laquelle bataille dura toute jour. Et quant ce vint à l'endemain que Cesar et son peuple, ce qu'il en avoit de Romain, veirent la grand pestilence et la grant multitude des ochis, ils commenchièrent tous à lamenter et à plourer leurs amis et *plourèrent par l'espace de* III *jours* et pour cette cause jusques à jour d'huy est appelez le camp où cette destruction fu, le champ dolent, et la montaigne où César estoit sy est appelée le mont des mors. »

Quoique J. de Guyse ait rapporté auparavant la bataille de l'Aisne, d'après César, ce récit pourrait bien rappeler cette bataille où César prétend avoir vaincu les Belges. Le résultat du combat se ressemble des deux parts : les Belges prennent le parti de se défendre dans leurs villes.

La première ville qui résiste dans nos chroniqueurs est Belgis, que César assiège.

« Aprez ce que César eust les siens plourés par l'espasse de trois jours, comme dit est, il avença le remain de son peuple, assigea la cité de Belgis. »

Trois sortes de peuples se joignent aux Belges et tiennent la ville. Ce sont d'abord — et ce fait se répète invariablement dans l'histoire — les Romains eux-mêmes, ennemis de César, épaves des guerres civiles; le fils d'un des conjurés de Catilina, Quintus Curtius, les commande. Puis, vient une

couche plus récente d'exilés : les Gaulois qui, selon Suétone, ont préféré s'expatrier que de subir la défaite; le fils de Galba, roi des Suessoniens, d'après César et Suétone, est à leur tête; il porte le même nom que son père. Enfin, les peuples voisins, les Tongriens, les Tréviriens, les Nerviens, etc. se sont joints aux Belges, ainsi que les débris de l'armée d'Arioviste, commandés par un de ses parents, le roi des Saxons, Ariopatras.

Une scène à la fois pieuse et terrible inaugure la défense : pieuse par la modestie du jeune Ursarius, terrible par l'énergie farouche du nouveau roi dont le nom Andromadas ne semble pas étranger à l'histoire, car Dion Cassius appelle Adra le chef suprême des Belges dans la même époque.

Voici comment Adra ou Andromadas est mis à la tête de la défense nationale :

« Après toutes ces besongnes faites et leurs gens divisez... il leur sembla très expédient qu'ils fesissent un roy..... Et pourtant ilz s'adrecièrent à Ursaire, fils du roi Ursaire, et lui requirent que la ditte royaulté et seignourie il volsist rechepvoir et estre leur roy souverain. Lequel Ursaire, considerans que point n'estoit digne de sy grant dignité, pour ce qu'il se sentoit encore josnes à exercer telle dignité et ossy parce qu'il se sentoit du sang d'iceulx que les Dieux avoient maudits et en leur desdaing, finallement il refusa la ditte seignourie et dist en telle manière : « Mes amis, seigneurs et compaignons, sachiés que chy entre nous a ung homme très virtueux et de grant conseil, lequel est nommé Andromadas et est du sang des souverains prestres, lequel de prudence et de sagesse tous ceulx de ceste cité surmonte, duquel il me semble que très expédient est que nous en fachions uo roy et souverain et me semble que ceste dignité seroit en ly bien employe. » Auquel conseil tous s'accordèrent et feirent de Andromadas leur roy. Lequel Andromadas, en roi eslut et gouverneur de la cité, premier invoqua l'ayde et la benivolence des dieux et pour icelle obtenir il leur fist sacrifice du sang de ses enfants, ung fil, le plus aisnet, et le sacrefia devant l'anchien dieu Mars. »

La première sortie des Belges est formidable, et je devrais tout citer pour l'ampleur vigoureuse du récit : la violence de l'attaque, le sang coulant par torrents, l'incendie portée au camp romain par les femmes belges, César forcé de se retirer dans de plus fortes positions, l'héroïque défense de Famars, dont le fort vomit à chaque instant des soldats; les

horreurs de la famine qui font sortir le roi Andromadas lui-même de la ville, le renvoi des femmes et des enfants qui quittent la cité avec des cris de désespoir, Andromadas tué dans une sortie : « Mourons glorieusement, a-t-il dit; mielx nous vault morir que de veir nos gens et nos cités en desolation, et, si de vous aulcun est peureux, vechy le chemin de la salvation ouvert pour s'en aller. » Puis, il s'est jeté sur le camp de César :

« Adonc le roy issy hors de la cité, et estoient xx mille combatans, desquelz il fist une bataille à manière d'une tourbe et vinrent sus la bataille de Cesar. Mais tous, ainsi que les caiaulx des lions, quant ils ont faim, vont à leur proie, tout ensy Belgiens assaillirent les Romains et de prime fache rompirent toute la bataille Cesar, et vinrent jusques à la propre tente de Cesar. Et taut que le roi Andromadas, d'une ghisarme que d'usaige il portait en bataille, il feri Julius Cesar un si grand cop qu'il le fist canceler et, si n'eult esté la grant force des Romains dont Cesar fu tantost sourcouru, il y fust demourez. »

Après ce trait d'audace, Andromadas est tué.

Il faudrait citer encore : les dissensions après la mort du roi, la trahison de Quintus-Curtius et des Romains qui abandonnent la ville; la défense désespérée où périssent tous les chefs · Ursarius, Galba, Odomarcus; rien ne décidant la défaite, et les Romains arrêtés par l'héroïsme des femmes; enfin, la ville, non pas soumise, non pas rendue, mais abandonnée; ni assaut, ni capitulation, la retraite par un souterrain, et l'ennemi venant occuper un désert où restent des femmes qui s'étranglent à la vue des vainqueurs : fables, si l'on veut, mais fables dignes de figurer dans une histoire, fables marquées du sceau brûlant du patriotisme.

Je dois me borner à quelques épisodes. Un des premiers actes du roi Andromadas est d'envoyer Ursarius châtier la défection des Rémois. César place cette attaque de Bibrax avant la bataille de l'Aisne; Hugues de Toul la place après la première rencontre des ennemis et pendant le siége de Belgis. César assure qu'il secourut la ville à temps et que les Belges furent réduits à ravager les environs. Dans Hugues de Toul, les Belges s'introduisent par un stratagème dans la place; César n'apprend ce fait d'arme que lorsque la ville est prise et ses habitants punis par le massacre et l'incendie, et

il n'ose pas même quitter ses retranchements, si non pour les secourir, au moins pour les venger.

La dernière scène rencontre la même énergie dans le malheur. Le roi mort, les auxiliaires en fuite, le nouveau roi parle au peuple :

« Encore me semble que il vault mieux eslire (decider) que fraternellement tous ensamble nous morons pour les lois soustenir, que vivre en caitiveté et en service de nos anemiz. » Et dist aprez : « Vechy la voie ouverte à tous et pour che, s'aulcuns a doubte et peur, se wide et voist en la warde des dieux. Et tant que à moy je suy chy venus pour vivre et morir aveucq vous. » — Et ensy qu'il disoit ces parolles, vechy les Romains qui soudainement en quattre lieux assallirent la ville et avoient jà amenez leurs tours et leurs engiens pour combatre main à main et qui mieulx mieulx chascun s'en fuy à deffenses. Entre lesquelz le duc Galba et le duc Ursaire se portèrent si vaillamment qu'ilz leur ardirent deux de leurs tours de bos, et les Romains firent par forche d'armes reculer, non obstant que tous deus y demourèrent ochis. L'endemain à mattin, les Romains revinrent et rassallirent la ville très-fort vers le costé où Odomarcus estoit, tant que Odomarcus y fu tuez par le get d'une pierre que ung fondefleur ly geta. Et veritablement se n'euissent este les femmes, la ville eut adont esté prise, car elles estoient hault sur les barbacquannes et ruoyent à force yauwe boulant, vive cauch, dont ruoient rommains jus à desroit, et sambloit qu'elles fuissent come foursenées et hors du sens, et tellement si tendirent que elles firent reculer les Rommains, les II fois et n'y conquestèrent riens les Romains.

En la nuit en sieuwant, une grande multitude de femmes des plus vaillans de la ditte cité de Belgis recueillirent tout leur avoir et s'en allèrent, par desoubz terre, aveucq le duc Hanwis, à Fannars et là se mirent à sauveté.

Le IIIe jour aprez ce que le duc Hanwis se fu partis del cité, ce fu une très grant hideur des femmes en la cité de Belgis, car il sambloit que elles fuissent hors du sens et come toutes esragies, couroient par les rues, tirans leurs cheveulx, gratinans leurs visages, tordans leurs poings, et aulcunes esrachoient leurs propres yeulx et s'entrehurtoient les unes as aultres et de fait elles estrangloient l'une l'aultre ; ce tant que les Romains, oanz ces tempez, approcèrent la cité et n'y trouvèrent quelque deffense et tantost rompirent les murs et entrèrent ens et tuèrent tout ce que ils trouvèrent d'omes, de femmes et d'enfans et sans pité et misericorde mirent tout à l'espée...

César a pu tout vaincre ; il n'a pas dû tout raconter, sans doute. Belgis, Bagacum ou Bavai, existait certainement sous

Tibère, probablement sous Auguste; mais, soit qu'il faille voir dans ce long siége le souvenir d'un des siéges racontés par César, soit que Belgis ait existé un siècle avant Auguste, cette héroïque résistance nous intéresse; pour ce fait fabuleux, comme pour l'attaque connue de la ville des Rémois, la vanité nationale, sous la plume de César ou dans les traditions de nos pères, était également intéressée des deux côtés, et il n'y a pas lieu de croire sur parole nos chroniqueurs ni même nos conquérants. Mais ce serait vraiment trop d'abnégation et de générosité que de mépriser nos fables naïves, pour accepter comme authentiques les récits de cet ambitieux cruel qui a exterminé, dans les Gaules, deux millions d'hommes, et qui eut l'honneur de donner son nom aux tyrans du monde!

Les chroniques ne s'arrêtent pas sur ces scènes de deuil. Je passe les révoltes des Gaules, la guerre d'Ambiorix, la mort de César, que Jacques de Guyse intercale dans son livre, d'après les écrivains latins, et je reprends Hugues de Toul, à l'*Histoire des Belges sous Auguste* :

Après la destruction des cités du realme des Belges exécutée par Julius César, come il appert au IVe livre précédent, grant multitude et innumérable peuple belgien s'estoient muchiet au mieulx qu'ilz avoient peut ens palais et forests, selonc la mer, en cavernes et en fosses, et jà par pluiseurs années avoient là habiteit et leur terre estoit demourée en la main et ou gouvernement des Romains.

Mais les lieutenants d'Auguste dans les Gaules, informent l'empereur que, si les Belges ne sont pas ramenés par la douceur, la perte du pays est imminente, et un décret rappelle les Belges dans leur patrie, à la condition qu'ils n'élèveront ni châteaux-forts, ni remparts, et qu'ils adopteront le culte, les lois, les mœurs et la langue de Rome. A cette nouvelle, un grand nombre de Belges émigrent à Trèves, ne voulant pas devenir romains. Le reste se précipite vers les temples détruits et s'efforce, sur leurs ruines, d'apaiser leurs anciens dieux par des sacrifices humains. L'empereur alors rétablit le temple de Famars, mais le décret porte :

« Quartement, ledit Empereur commanda, sur paine capitale, que ne en quelconque escripture, ne en prolations publiques ou privées, ces dictions ou noms : Belgis ou Belge, Belgien ou Bel-

gique, en quelconque manière que ce fuist, ne fuissent jamais nommées ne prononcées, comme veuillans oster de la memore des vivans le nom de Belges. »

L'unité! nous retrouverons partout ce rêve des conquérants; pour le despote qui triomphe, les mœurs d'un peuple sont un danger, sa religion conspire, sa langue est une révolte de tous les instants! Ah! s'il pouvait transformer aussi le sol et le ciel même de la patrie! Donc, la Belgique n'aura plus qu'un Dieu, Mars; qu'un nom, la province de Mars; qu'une langue, celle des Romains. Il faut anéantir jusqu'au nom de ce peuple qui a fait trembler Rome. Alors, une scène touchante et lugubre est racontée par le chroniqueur. Je la citerai tout entière :

Après ce que les Straburgiens eulrent ochis les Romains qui estoient juges en leurs marces en l'an de l'empire Octavien environ 24, les plèges prisonniers des citez de Tullense, c'est-à-dire de Toul, de Mets, de Evodiensis et de pluisors aultres citez du realme des Belges, qui par les Romains estoient tenus prisonniers en la cité de Trevires, furent trouvez avoir escript, en langaige belgien, à leurs amis, les misères que ilz souffroient par les Romains. Or, estoit-il deffendu, come devant est dit, que jamais dudit langaige nulz ne s'aidast, mais par les espies des Romains furent pris aulcuns belgiens atout leurs lettres, lesquelles furent luttes par devant les juges romains, et faisoient par ces lettres supplications à leurs proismes (parents) que d'eulx ils volsissent avoir pité; sy furent accusez et pris ceulx qui les avoient faites et condampnez à mort.

Mais, ensy qu'ilz furent menez ou téâtre de la cité pour décapition, après le cry, de par l'Empereur, que on les mettoit à mort pour avoir désobey au comandement imperial, soudainement ils commenchièrent à criier en leur langaige belgien : « O vous, nos confrères belgiens, souscourez-nous, ou au mains aiez pité de nous, qui, seulement pour avoir escript à nos amis en belgeois, nous somes jugiés à mort. » Et tantost qu'ils eulrent che dit, vechy soudainement ung peuple innumérable de la cité terriblement esmut qui commenchièrent tous à crier : « Vivent Belgiens! et mort as Romains! » et tantost coururent sus les Romains et sans quelque pité les tuoyent, et lors s'enfuyoient Romains cha et là et ne savoient où bouter, car par les Trevíriens estoient rechupz et mis à mort.

Qu'ajouter à cette scène, empreinte d'un profond sentiment de patriotisme? Aurai-je le courage encore de discuter si elle est vraie; elle m'émeut et cela suffit.

L'histoire vraie, d'ailleurs, ne nous donne-t-elle pas le même spectacle? L'histoire nous montre partout des héros de la défense nationale: Chez les Nerviens, c'est Boduognat, qui balance les destinées de César et meurt sur le champ de bataille. Chez les Tréviriens, c'est Indutiomar, qui combat deux ennemis à la fois et met autant d'énergie à plaider contre les partisans de Rome que de courage à résister à ses armées; Labienus ordonne à ses soldats de n'avoir qu'un but dans une escarmouche : le cœur de ce brave, et cet acharnement honore le héros martyr. Chez les Eburons, c'est Cativolk, dont l'âge n'a pas glacé la vaillance et qui, échappé aux vainqueurs, s'offre lui-même en holocauste à sa patrie expirante; c'est Ambiorix, ce génie de la défense nationale, si terrible que César jure de détruire le peuple héroïque qu'il commande, et y emploie le crime. Chez les Atrébates, c'est Comm ; Comm avait cru à la civilisation romaine, il avait espéré y faire participer la Gaule; mais, quand il vit que ces amorces étaient trompeuses, quand il comprit combien la liberté de son pays était menacée et ce que cachait de pillage, de tyrannie et de crime cette prétendue civilisation armée, il devint l'implacable ennemi de Rome; traqué par l'assassinat, vaincu, il ne céda point; il s'exila, jurant d'éviter à jamais la vue d'un Romain, et préférant le désert à tout ce qui pouvait lui rappeler l'oppression de sa patrie.

Les héros de la chronique ou du roman ne sont pas d'une autre trempe. Après ces grands noms de l'histoire, on peut citer ce Missénus, qui respecte les lois et consacre son exil au service de la patrie; on peut citer cet Ursarius, qui refuse la couronne paternelle, pour la céder à un plus digne, et qui reste un des derniers, pour y mourir, au poste du courage ; on peut citer cet Andromadas, qui sacrifie son fils sur l'autel des dieux courroucés et meurt sur le champ de bataille, où, comme Boduognat, il a failli renverser César de son épée !

Qu'il vienne de l'histoire ou des légendes, ce spectacle est digne d'un peuple libre! et, si je quitte nos vieux auteurs pour les historiens modernes, ce n'est pas sans une profonde amertume de cœur que j'en vois un grand nombre, non-seulement accepter tout ce que raconte le conquérant, préparant sa tyrannie, mais louer comme un génie ce fondateur d'empire,

et comme un héros cet égorgeur des Gaules. Qui croirait que la page qui suit est signée du nom d'un démocrate :

« Dans la pitoyable agitation de Rome, au milieu d'une société tombée si bas que Pompée et Cicéron s'en trouvaient les deux héros, certes celui-là fut un grand homme qui laissa toutes ces misères et s'exila pour revenir maître. L'Italie étant épuisée, l'Espagne indisciplinable, il fallait la Gaule pour asservir Rome. J'aurais voulu voir (j'aurais voulu voir!) cette blanche et pâle figure, fanée avant l'âge par les débauches de Rome, cet homme délicat et épileptique, marchant sous les pluies de la Gaule, à la tête des légions, traversant *nos* fleuves à la nage, ou bien à cheval entre les litières où ses secrétaires étaient portés, dictant quatre, six lettres à la fois, remuant Rome du fond de la Belgique, exterminant sur son chemin *deux millions d'hommes*, et domptant, en dix années, la Gaule, le Rhin et l'Océan du Nord. Ce chaos barbare et belliqueux de la Gaule était une superbe matière pour un tel génie. »

A la lecture de cette page d'histoire, je me demande quelle est donc la patrie de cet écrivain, et si les Gaulois exterminés, cette *superbe matière* à massacre, n'étaient pas des hommes, et si Rome opprimée était en dehors de l'humanité. Je me demande surtout quelle nation doivent former des historiens qui aspirent ainsi à voir ce pâle débauché tuer deux millions d'hommes pour fonder un Empire; comme si ce spectacle avait été épargné à notre siècle! Je me demande quelle éducation doit trouver un peuple dans cette admiration des exterminateurs de peuples et des égorgeurs de Républiques, et je m'explique bien des désastres, bien des malheurs, bien des décadences! Ah! nos écrivains du siècle des communes nous donnaient d'autres enseignements! et combien je préfère ces chroniques qui célèbrent le respect des lois, le dévouement à la patrie, le martyre pour l'indépendance! Invention ou tradition, c'est ainsi qu'on forme des citoyens et qu'on instruit un peuple libre! et j'aime à entendre, au XIIe ou au XIIIe siècle, avec Hugues de Toul, au XIVe, avec Jacques de Guyse, au XVe, avec le secrétaire du duc de Bourgogne, j'aime à répéter à mes concitoyens du XIXe siècle ce cri de nos pères au pied de l'échafaud des martyrs : « Mort aux envahisseurs! Vivent les Belgiens! »

LE

ROMANCERO MÉROVINGIEN.

« A l'orient du Tanaïs, dans un pays où l'on trouvait l'or et le vin, s'élevait une ville sainte nommée Asgard, la ville des Ases. Les dieux y avaient des temples. Douze chefs, issus des dieux, présidaient aux choses sacrées et rendaient la justice au peuple. Le premier de tous était Odin, fort par la science et par les armes. — En ce temps-là, les généraux de Rome portaient leurs armes par toute la terre et mettaient sous le joug les nations. Pour échapper au tumulte de ces guerres, plusieurs chefs abandonnèrent leur pays. Alors Odin connut que sa race devait régner dans le Nord. Laissant le gouvernement d'Asgard à ses deux frères, accompagné de prêtres et de nombreux guerriers, il s'avança du côté de l'Occident. »

(Inglinga Saga).

Ainsi s'expriment les traditions scandinaves, conformes aux traditions de l'Inde et attribuant sans doute les expéditions d'Alexandre à cette Rome devenue le symbole de la guerre.

Chassés des bords du Tanaïs, ces peuples rencontrent les mêmes ennemis sur les bords du Rhin :

« Rome, dit Tacite, comptait 640 ans d'existence lorsqu'elle entendit le premier bruit d'armes des Cimbres. De là au second consulat de Trajan, s'amassent 210 années, à peine assez pour arrêter les Germains. Pendant ce long espace de temps, les pertes furent nombreuses des deux côtés. Ni le Samnite, ni les Carthaginois, ni les Espagnes, ni les Gaules, ni même les Parthes, ne revinrent si souvent à la charge; car le despotisme des Arsacides est moins redoutable que la liberté des Ger-

mains. Quel désastre en effet, si l'on excepte le massacre de Crassus, l'Orient peut-il opposer à la perte de son roi Pacorus et aux victoires de Ventidius. Les Germains au contraire : Carbon, Cassius, Scaurus Aurelius, Servilius Caepion, Cnéus Manlius, vaincus et faits prisonniers, cinq armées consulaires enlevées à la république, Varus et trois légions à Auguste, tels sont leurs trophées, et ce n'est pas sans de grandes pertes que Marius en Italie, César en Gaule, Drusus, Néron et Germanicus chez eux, les vainquirent. Bientôt après, les gigantesques menaces de Caligula furent tournées par eux en ridicule. Depuis, profitant de nos discordes et de nos guerres civiles, ils forcèrent les quartiers d'hiver des légions et osèrent prétendre à la conquête des Gaules. Mais ils furent refoulés de nouveau. Enfin, dans ces derniers temps, on les a menés en triomphe bien plutôt qu'ils n'ont été vaincus.

Ainsi, au Nord comme au Midi, les deux fortes races se rencontrent. Après les orgies triomphales des Césars, les formidables invasions allaient fondre sur Rome, comme des avalanches d'été. « Ces peuples, dit Strabon, secouent le joug par les armes ou l'évitent par l'émigration. » Cette fois, ils ne cèderont point le terrain ; pendant des siècles, les Germains formeront ligue sur ligue, sous divers noms, et leur existence ne sera qu'un choc infatigable contre les faisceaux de l'Empire.

C'était une grande nation qui attirait ainsi les barbares ; mais pourquoi ne les a-t-elle pas vaincus et civilisés? Pourquoi a-t-elle péri, leur faisant place. Ou je me trompe, ou la réponse à cette question doit contenir une leçon de l'expérience des peuples, une loi de l'histoire.

Quel était le principe de la grandeur de Rome? C'était la force, messieurs. La puissance humaine, le développement de toute l'activité du corps, de toutes les énergies de la volonté qui crée et qui détruit, qui commande à l'univers et soumet la nature au verbe humain, quoi de plus grand, quoi de plus utile sur la terre? Quand on considère ce peuple, dont les ruines nous frappent encore d'étonnement : *Grandia que effosis mirabitur ossa sepulcris ;* quand on regarde ses monuments, ses routes cyclopéennes, ses colysées, ses camps, ses métropoles ; quand on songe aux déserts qu'il a fertilisés, aux cités qu'il a fondées, au monde qu'il s'est créé autour de lui; quand on le voit porter aux confins de la terre ses armes et ses lois, sa puissance et ses beaux-arts, peut-on ne point

partager le culte des poètes pour la patrie des héros de Corneille, peut-on ne point s'enorgueillir que des hommes aient porté si fièrement le front humain?

Le but de cette énergie était sublime : l'unité de civilisation. Rome voulait offrir une capitale au monde entier. Admettant tous les dieux dans le temple, tous les peuples dans le forum, elle appelait l'humanité à n'avoir qu'une tête et qu'une âme dans cette patrie universelle.

Mais ce tableau a des ombres cruelles; on sent dans les ruines de Rome une condamnation méritée. Sa grandeur ne s'exerça qu'aux dépens de la justice : la tolérance religieuse et l'égalité politique n'y furent qu'un niveau de conquête et de despotisme. Mais la force n'est rien sans le droit; la violence ne fonde d'unité que celle des Césars, l'autorité ne crée de civilisation que le Bas-Empire. Rome avait la force des titans, il lui manqua cette dignité qui respecte dans le pygmée une intelligence, qui aime dans le vaincu un frère. Périssent toutes les grandeurs, pourvu que de leurs ruines surgisse cette conscience de la justice!

Tel doit être le génie de la civilisation moderne, et plus d'une fois elle devra jeter le cri de malédiction sur les grandeurs dangereuses et les gloires impies!

Un farouche esprit d'indépendance individuelle, le culte de la personnalité humaine, rebelle au nivellement; un sentiment inculte de l'égalité, un respect sauvage de la femme, épouse et pythonisse, guerrière et reine; tout ce que les Romains avaient perdu avec la liberté, existait en germes grossiers dans les races du Nord. Pour régénérer la société, le sauvage libre vaut mieux que l'esclave corrompu. Au sein de leur barbarie, ces peuples comprirent bientôt qu'il n'y aurait de place au soleil pour aucun peuple, que lorsque Rome serait détruite.

Rome périt par l'abus de son principe. Elle conquit le monde et tomba sous le poids de ses conquêtes; elle cherchait l'unité; les invasions la mirent en pièces; elle voulait civiliser tous les peuples sous son empire, elle fut le jouet de la domination changeante de tous les barbares. L'agonie du géant fut épouvantable : Tous les excès, la férocité et le luxe, la prodigalité de l'or et du sang, le crime et l'orgie, luttaient de folie et d'horreur. Le meurtre devint le spectacle favori d'une civilisation raffinée. Des sénateurs, des empereurs, des

femmes de haut rang, lionnes de l'empire, descendaient dans le cirque; l'arène était parfumée, avant d'être ensanglantée, et la race des Caton et des Lucrèce, des Brutus et des Cornélie y combattait du glaive ou de la lyre. Ces grandes dames rivalisaient ensuite dans le libertinage, qu'elles considéraient, dit Salvien, comme un privilége de la naissance. Si la ville éternelle a le cauchemar de la liberté, on lui donnera pour consul un cheval : Voilà le type bestial de l'égalité politique. Puisse le genre humain n'avoir qu'une tête, quelle gloire impériale et quel plaisir divin de la faire tomber : Voilà le dernier mot de l'unité par l'autorité. Que de noms infâmes restent à l'histoire, pour représenter cette fange sanglante, qui est le lit naturel du despotisme. Alors tout déchoit. La société n'est plus que confusion et ténèbres. L'agriculture se perd; il ne reste que quelques millionnaires menacés de ruines, au milieu de millions d'esclaves menacés de mort. Les fonctions sont abandonnées, les droits coûtent trop cher à exercer. Rome est dans un désert; elle a des peuples entiers sous son glaive et elle n'a plus un citoyen. La force elle-même abdique : la paix qui s'imposait par la victoire s'achète des vaincus par des tributs; il n'y aurait plus d'armée romaine, si les barbares n'y combattaient. La famille suit la société dans sa chute; on renonce au mariage plutôt qu'au luxe, les hommes craignent d'être époux, les femmes d'être mères; l'infanticide est à la mode, et des vices infâmes naissent de cette décomposition sociale : César règne!

Toutes ces cruautés, toutes ces rapines, toutes ces profanations pesaient plus cruellement sur les peuples conquis. Si les patriciens romains en étaient arrivés à abandonner leurs terres devant le fisc ou leur patrie devant la mort, que devaient souffrir des barbares, regardés à peine comme des hommes et traités comme d'éternels ennemis? Chez eux, était une mine inépuisable de richesses et de victimes. Le crime de lèse-majesté ne suffisait plus *à apurer les comptes* des empereurs; les esclaves ne suffisaient plus à nourrir, à amuser l'Empire; le monde dut être dévasté et décimé pour le *panem et circenses* de la plèbe, pour les orgies triomphales des Césars. Le divin fondateur de l'empire n'avait-il pas donné l'exemple du vol et du meurtre? Les barbares restèrent en proie au double vampire, altéré de leur or et de leur sang.

Les vaincre n'était pas toujours possible, on les excite à l'ivrognerie pour les faire massacrer les uns par les autres, et Tacite admire ce spectacle :

« Magnifique spectacle, s'écrie-t-il, en rapportant le massacre des Bructères par leurs voisins; plus de 60,000 sont tombés, non sous nos coups, mais ce qui est bien mieux, pour le plaisir de nos yeux! »

La religion changea, sans rien changer à cette nécessité politique. Constantin livre aux lions les Francs vaincus avec deux de leurs rois. Valens fait égorger les enfants des Visigoths reçus en ôtage. Probus paie une pièce d'or par tête de ces loups humains.

Honorius, sans motifs, fait égorger les femmes et les enfants des barbares qui servaient l'Empire; il appelait cela : Purifier ses armées. La cause de l'insurrection des bataves fut l'infâme abus auquel on destinait les adolescents recrutés pour le service militaire.

Ce fut une dure école pour ces peuples incultes, que ces luttes contre une nation civilisée, dont ils prenaient la puissance et le luxe en admiration et les crimes en horreur. Opposer la force à la force, le glaive au glaive, le fer au fer, tel est le cri constant. Pendant des siècles, le géant civilisé du despotisme militaire subit le choc du colosse barbare de l'indépendance personnelle. Déjà, sous Auguste, trois peuples, les Suèves, les Chérusques et les Sicambres, avaient juré la ruine et le partage de Rome, et le mot d'ordre ne cessera plus de retentir. Je suis le fléau de Dieu, dit Attila. Va où est la colère du ciel, dit Genséric à son pilote. Les Barbares, dit Salvien, confessent qu'ils sont entraînés par une mission d'en haut. Quelqu'un me pousse à saccager Rome, dit Alaric. Cet instigateur invisible, c'était l'humanité outragée, criant vengeance contre des siècles d'oppression et de débauche.

Cependant, comme pour attester chez les vainqueurs en même temps que chez les vaincus, l'impuissance de la force, les barbares hacheront l'Empire en pièces, comme Eson, pour le rajeunir, et ils n'y réussiront point. Une autre puissance l'avait déjà essayé en vain : Rome avait accepté, dans un nouveau Dieu, un rédempteur; mais le christianisme, au lieu de la régénérer, avait subi l'influence du despotisme et de la débauche, et les Césars chrétiens avaient continué les Nérons et les

Messalines. Que de fois, Rome espérera son salut des barbares; les Romains émigrent chez eux pour y chercher cette jeunesse régénératrice, si bien idéalisée par Tacite, dans son livre sur *les mœurs des Germains;* on les appelle comme des libérateurs et des vengeurs; Rome leur demande des légions et des citoyens, des généraux et des empereurs; tout leur sera permis comme aux Constantins : s'il faut jeter la pourpre de l'indulgence sur le vice et le crime, que le sang coule, que la honte se boive, pourvu que la société soit sauvée! Mais le crime, non plus que le génie, ne peut restaurer le passé. Les barbares ne triomphent que pour tomber dans le gouffre qu'ils veulent combler. Ils croient relever Rome en l'imitant; ils précipitent les résultats de ses crimes. On croyait infuser un sang nouveau dans les veines du colosse, on ne faisait que jeter de nouveaux aliments à sa corruption. Les plus fortes nations, les races les plus jeunes et les plus pures se flétrissent, se dissolvent, dans cette horrible cuve de la décadence. Tous les peuples barbares s'épuisent à cette œuvre impossible; ils fléchissent sous le fardeau, et le fardeau qu'ils portent, selon l'expression de Sidoine Apollinaire, est l'ombre de l'Empire :

Portavimus umbram Imperii!

Le règne des Mérovingiens est une de ces tentatives qui échouent. L'empire d'Occident va disparaître; Ægidius a secoué l'autorité de Rome et la Gaule est déjà séparée de l'Italie. Les Francs Saliens se rallient à ce nouvel état; ils chassent Childéric et prennent pour roi le libérateur des Gaules. Mais le parti romain se perd vite chez les barbares; Childéric est restauré et c'est aux Francs, c'est à Clovis que la Gaule va demander sa régénération. Clovis se fait chrétien, Clovis se fait consul, pour refaire Rome en Gaule. Il triomphe par le glaive et par la croix; mais tout est vain. Il ne fait que donner une dynastie nouvelle à la décadence. La Gaule n'est pas régénérée, les Mérovingiens sont corrompus, et la dissolution est précipitée encore! La première dynastie francke est passée; elle aussi, n'aura porté que l'ombre de l'Empire.

C'est cette histoire dont je veux chercher aujourd'hui les principaux traits dans les monuments littéraires, moins exacts

que les documents historiques, mais plus pittoresques, plus animés, plus dramatiques. Ces monuments existent.

Les barbares avaient marché à l'assaut de Rome en chantant. « Ils ont, dit Tacite, des chants qu'ils appellent bardits, et par lesquels ils s'excitent au combat. »

« Charlemagne, dit Eginhart, fit recueillir et écrire des chants barbares très-anciens, qui célébraient les actions et les guerres de leurs rois. » Mais, au dire de Thégan, Louis le Débonnaire, plus par dévotion que par ignorance, méprisa ces chants tudesques, et le recueil de Charlemagne n'est pas venu jusqu'à nous. Dans le même siècle, une usurpation monarchique faisait émigrer de Norwége les Scandinaves. Ces peuples, qui avaient quitté les splendeurs de l'Orient pour rester libres, quittèrent leur froide patrie pour fuir l'oppression. Ils se fixèrent en Islande. Là, à l'abri des conquêtes et des influences étrangères, presque séparé du monde, ce petit groupe d'hommes garda pieusement sa langue et son histoire, et c'est ainsi que l'idiome scandinave nous a conservé une des plus anciennes langues germaniques, et que les poèmes de l'Edda nous ont transmis d'antiques souvenirs et comme une seconde édition du recueil de Charlemagne. Ce que la dévotion de Louis le Débonnaire a perdu, l'indépendance d'un petit peuple l'a conservé.

La première forme de la poésie est lyrique et populaire. C'est le chant de guerre, l'éloge du héros, l'hymne du prêtre. Chaque morceau est de courte haleine, facile à chanter dans les fêtes ou dans les combats, facile à transmettre dans la mémoire des générations. Mais l'histoire apporte sans cesse à la poésie de nouveaux sujets, de nouvelles couches de souvenirs, et les événements récents se greffent sur les chants anciens; les héros se confondent, les légendes se mêlent, les types se forment; chaque siècle accumule sur un même nom, chaque pays attribue à son héros les aventures des diverses époques et des personnifications antérieures. Ainsi, Arthur résume à lui seul plusieurs siècles de résistance des Bretons contre Rome. Ainsi, les Chansons de Gestes prêtent à Charlemagne les exploits de ses prédécesseurs et même de ses successeurs, comme la Croisade. Ainsi, les peuples germaniques, restés en Europe, qui conservaient les mêmes souvenirs que les Scandinaves, les transformèrent au souffle d'événements

nouveaux; et le Sigurd de l'Edda est devenu le Sigfried des *Niebelungen*. Une dernière transformation anime les chants historiques; la poésie prend du souffle, elle réunit les fragments épars, elle cherche l'unité. Alors, qu'une civilisation triomphe et s'épanouisse, et l'épopée nait des chants populaires. Cette histoire de la génération de l'épopée, soupçonnée par le cycle d'Homère, est prise sur le fait dans les chants de l'Edda, premiers germes du cycle des *Niebelungen*.

Cette illiade du Nord nous intéresse à plus d'un titre. La première patrie de ces traditions est la patrie des Francs Saliens et la nôtre; les héros des premiers chants historiques de l'Edda sont des chefs du Frankerland; la scène, dans les Niebelungen comme dans l'Edda, se passe sur les bords du Rhin, et Sigfried est nommé le roi des Francs, le héros des Pays-Bas. Enfin le poème des Niebelungen a existé en flamand, et nous en conservons plusieurs fragments du XIIIe siècle.

Mais ce grand cycle épique n'a-t-il pas eu d'autres sources? Ne peut-on rien retrouver entre les bardits et l'Edda, du moins entre l'Edda et les Niebelungen? La tradition n'a-t-elle rien puisé à notre histoire, n'a-t-elle laissé aucune trace dans nos écrivains? Le cycle des *Niebelungen*, selon la division de Rosencranz, a sa branche burgunde, sa branche gothique, sa branche burgundo-gothique, sa branche nord-saxonne, sa branche lombarde; n'a-t-il pas aussi un rameau mérovingien? Ceci nous intéresse davantage.

Les Francs de Childeric et de Clovis avaient des Scaldes. Clovis voulut avoir à sa cour des joueurs de cithares; Cassiodore dit qu'il demanda à Theodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, et fit venir de Ravenne des Citharèdes latins, destinés à remplacer les Scaldes germaniques. Le Franc Erbogaste cultivait les lettres latines, Sidoine Apollinaire l'en félicite, Chilperic, comme Néron, chantait des vers. L'auteur de la vie de saint Faron cite une chanson latine sur l'expédition de Clotaire II contre les Saxons :

De chlotario est canere,
Rege francorum,
Qui inivit pugnare
Gentem saxonum.

Ce chant était si populaire, dit-il, qu'il volait de bouche en

bouche jusqu'au fond des campagnes, et que les femmes le chantaient en dansant et en battant des mains. Il nous reste un fragment de poëme en langue francke : le chant d'Hildebrand et d'Hadubrand, qui célèbre le combat, si souvent reproduit au moyen âge, d'un père avec son fils.

Ainsi, à côté des derniers poëtes latins de la décadence et que nous conservons, comme Salvien, saint Avit, Sidoine Apollinaire, Venancius Fortunatus, qui chantent sur les ruines de l'Empire, qui mêlent à des jeux d'esprit, à des mœurs d'épicurien, des accès de tristesse sur la chute de la société, des récits de combats et de désastres, de voyages ou de fêtes chez les barbares; les Germains avaient leurs Scaldes ou leurs Citharèdes, qui rimaient leur éloge en latin, et dans cette langue tudesque qu'on appelait le *barbare* et quelquefois barraguoin, dit Marquard Freher.

> Hinc cui barbariès, illinc romania plaudit ;
> Diversis linguis, laus sonat una viri.
>
> Là, l'éloge est barbare, il est latin ici.
>
> Deux langues de concert célèbrent un seul prince,

dit Venancius Fortunatus, dans son éloge de Charibert.

Ces chants historiques, latins ou germaniques, ne nous sont point parvenus. Mais on peut en retrouver des fragments dans les chroniques.

« Ce sont, dit Aug. Thierry, en parlant de Grégoire de Tours, ce sont de vieux chants nationaux, écourtés, semés sans liaison, mais capables de s'ordonner ensemble et de former un poëme. »

« Les diverses traditions relatives à Chilpéric, dit M. Fauriel, ne sont évidemment que des fragments de récits romanesques ou de chants épiques, composés en son honneur, de son vivant, et diversement remaniés après sa mort, et, il est bon de le noter ici d'avance, ces fragments ne sont pas les seuls de leur genre qui se rencontrent dans les documents primitifs de l'histoire francke. »

« Jornandès, Paul Diacre, Saxon le grammairien, attestent qu'ils écrivent d'après d'anciens poëmes, dit M. Saint-Marc-Girardin; n'est-il pas fort vraisemblable qu'ils auront fait passer dans leur texte quelques morceaux de ces poëmes? »

Et M. Saint-Marc-Girardin, ainsi que M. Ampère, désigne plusieurs de ces fragments épiques, et d'autres écrivains, MM. Ch. Lenorman et Rathaïl, en ont même rétabli le texte latin rimé.

Enfin, deux chroniques anonymes, l'une du VII[e] siècle, *l'Epitome de Grégoire de Tours*, l'autre moins ancienne, les *Gesta francorum*, présentent une particularité bien concluante : Grégoire de Tours est très-étendu, ses résumés sont succincts. Mais, à plusieurs reprises, le résumé entre tout à coup dans des détails qu'on ne trouve pas dans le premier auteur, et jette, au milieu d'un aride abrégé, toute une scène poétique.

Ces récits, que les historiens traitent de romans et qui ont fait donner à l'auteur des *Gesta francorum* le nom de *fabulator anonymus*, ne doivent-ils pas être considérés comme des extraits de chants historiques? Ajoutés à ceux qu'on trouve dans Grégoire de Tours, ils les complètent et forment avec eux un ensemble de fragments épiques qu'on pourrait appeler le Romancero mérovingien.

Je ne puis vous lire ni analyser tous ces fragments. Je choisirai les plus expressifs et j'y chercherai surtout l'esprit de l'histoire : Comme toujours, la poésie n'ajoute à la vérité des faits que pour en rendre le génie d'une manière plus vive.

Rien n'est mystérieux comme l'origine des choses et des races, et les peuples aiment à entourer de fables leur berceau. Il en fut ainsi de la race qui chassa les Romains de la Gaule. L'histoire rapporte que Chlodion habitait Dispargum, qui est Duysbourg ou plutôt Diest, qu'il marcha contre Aëtius, traversa la forêt charbonnière, écrasa l'armée romaine, délivra les germano-belges du joug de l'Empire, s'empara de Cambrai et de Tournai et resta maître du pays jusqu'à la Somme. Chlodion et ses Francs étaient païens. Grégoire de Tours rapporte ces faits, tandis que Sidoine Apollinaire célèbre en vers, comme une victoire de Rome, un des épisodes de cette campagne : la surprise d'une noce francke par Aétius.

Grégoire de Tours ajoute : « On prétend que Mérovée, père de Childeric, était de la race de Chlodion. » Grégoire de Tours supprime la saga. Son abréviateur la rétablit :

« Un jour, dit l'Epitome, au temps de l'été, Chlodion était avec sa femme au bord de la mer. La femme, en allant laver

dans la mer, fut épouvantée par un monstre marin qui, pareil au minotaure, courut sur elle. Dans la suite, soit que le monstre, soit que son époux l'eût fécondée, elle mit au monde un fils qui fut nommé Merwig, et c'est à cause de lui que les rois francs s'appellent mérovingiens. »

La race des fils de la mer ainsi créée, cette ligue de peuples païens se donne une loi. Quatre mandataires, un par fraction de peuples sans doute, sont choisis pour la rédiger. Les trois assemblées, ou mâls, se tiennent en Belgique, et le préambule de la loi est une saga nationale, qui devait être chantée au ve siècle sur les bords de la Meuse et de l'Escaut :

« La race des Francs est illustre, issue d'un Dieu, forte au combat, ferme dans la paix, profonde au conseil, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté éclatante, audacieuse, agile, fière. Avec l'aide de Dieu, elle cherche les clefs de la science, et, selon la nature de ses mœurs, elle cherche la justice. »

Les deux rois, héros de l'épopée mérovingienne, sont d'abord Clovis et son père Childeric. Tous les habitants du pays n'avaient pas vu leur délivrance dans l'invasion victorieuse des francs barbares et païens de Childeric. Beaucoup de Germano-Belges, déjà accoutumés à la vie romaine et chrétienne, préféraient se rattacher à un état civilisé et catholique et plusieurs avaient émigré devant les barbares. Quand le successeur d'Aétius fonda une Gaule indépendante, ils en profitèrent pour s'y rallier. Chlodion était resté vainqueur du général romain, Childeric dut céder devant le roi des Gaules : les Francs le renversèrent, et reçurent Aétius comme un libérateur. « Ils écoutaient de mauvais et absurdes conseils, » disent les *Gesta francorum*.

« Ci firent d'un Romain leur roi, »

dit Philippe Mouskes.

Cette restauration de la civilisation romaine, même dans un état indépendant de Rome, ne devait pas durer ; sa chute semble l'histoire en miniature de ces tentatives si nombreuses, faites pour fonder une société en pliant les éléments nouveaux à un principe corrompu, si antipathique à la race germanique et à la nature humaine. L'histoire en hasarde le

court récit, que plusieurs historiens regardent même comme fabuleux. Le roman, traduisant une cantilène, la met largement en scène, avec le sentiment profond de la vérité. Grégoire de Tours avait négligé ces détails, ses abréviateurs nous les donnent :

« Le Franc Wiomad, dit l'*Epitome*, resta plus fidèle à Childeric qui l'avait délivré lorsqu'il était emmené par les Huns en captivité avec sa mère. Wiomad, voyant que les Francs cherchent à tuer le roi, prend une pièce d'or, la brise en deux, en partage les morceaux avec lui et dit : Fuis en Thuringe et cache-toi quelque temps. Si je puis te ramener les Francs, je t'enverrai cette moitié de l'auréus. Si je n'y réussis pas d'abord, en quelque lieu que tu te rendes, tiens-moi au courant de tes voyages. Et quand je t'enverrai cette moitié de la pièce et que les deux moitiés rapprochées formeront le même sou d'or, tu pourras revenir en toute sécurité dans ta patrie.

» Et Childeric, gagnant la Thuringe auprès du roi Bisin et de sa femme Basine, s'y tint caché, et les Francs prirent Ægidius pour roi. Et Wiomad, l'ami de Childeric, fut nommé par Ægidius vice-roi des Francs. D'abord, sur son conseil, Ægidius imposa tous les Francs pour un auréus d'or, et les Francs y consentirent et payèrent. Et Wiomad dit encore à Ægidius : Cette race que tu m'as donnée à diriger est très-barbare. Ils ne paient pas assez de tributs et ils se prennent d'orgueil. Ordonne qu'ils paient trois sous d'or.

» Quand l'arrêt fut porté, les Francs s'y soumirent et se dirent : Mieux vaut pour nous payer trois sous de tribut que de subir la *vie dure* que nous faisait Childeric.

» Et Wiomad dit encore à Ægidius : Ce sont des rebelles pour toi que ces Francs. Si tu n'en fais étrangler plusieurs, tu ne mâteras pas leur orgueil. Et Wiomad choisit cent malheureux et les envoya à Ægidius qui, d'après son conseil, les fit périr. Et Wiomad, en secret, dit aux Francs : Ne suffit-il pas de payer les tributs ? Combien de temps voulez-vous souffrir que vos parents soient égorgés comme des bestiaux ?

L'allocution de Wiomad dans les *Gesta francorum*, est plus expressive encore :

« Ne vous souvient-il plus, avez-vous oublié comment les romains ont opprimé notre race et l'ont rejetée de leur sol ? Et vous, vous avez rejeté votre roi, qui vous servait de son dévouement et de son courage (*utilem et strenuum*) et vous avez élevé sur vos têtes un soldat de l'empire romain, plein de colère et d'orgueil. Ah! vous l'avez fait sans conseil, et vous avez mal agi. »

L'*Epitome* continue :

« Alors les Francs unanimes dirent : Si nous pouvions trouver quelque part Childeric, nous le reprendrions volontiers pour roi, et par lui peut-être nous serions délivrés de ces désastres. Alors Wiomad va vers Ægidius et lui dit : Enfin, le peuple franc est dompté sous ta puissance. »

J'abrège : Childeric, prévenu, rentre dans sa patrie, et est élevé de nouveau sur le pavois. Et le chroniqueur ajoute :

« Childeric soutint de nombreux combats contre Ægidius et fit plusieurs fois un grand carnage des Romains. »

Les instigations du Franc Wiomad étaient-elles bien nécessaires? Elles ont le mérite de mettre en scène l'esprit de l'Empire. Les tributs sur la fortune et sur les têtes! ne reconnait-on pas là les traditions de Rome dans les Gaules? et les inventeurs de ces romans, les poëtes de ces fables, n'avaient-ils pas au cœur le mâle souvenir de l'oppression de Rome?

A peine Childeric est-il restauré, que la reine de Thuringe, Basine, abandonne son trône et son époux pour le héros; Clovis sera leur premier fils.

Dans l'Edda,, Sigrun recherchée par des rois, s'enfuit à la recherche du prince Helge. Elle prend la main du héros, et le salue roi : « On m'a promise à Hoodbrodd dans l'assemblée royale, dit-elle; mais c'est à un autre roi que je veux appartenir. »

Grégoire de Tours emprunte aux sagas la même légende :

« Je connais ton mérite, dit Basine à Childeric; je sais combien tu es vaillant : c'est pourquoi je suis venue pour vivre avec toi. Si j'avais connu sous le ciel un plus digne, c'est à lui que je serais allée. » — Et Childeric, joyeux et la trouvant belle, la prit pour femme. »

Grégoire de Tours n'a pas suivi plus loin le chant historique; il ajoute que Basine eut de Childeric un fils, grand prince, redoutable guerrier, qui fut Clovis. La Cantilène ne s'arrêtait point là. L'*Epitome* nous a en conservé la fin.

Une légende rapporte que Marcomir, roi des Cimbres des palus méotides, ayant consulté une alrune, vit paraître un spectre à trois têtes : aigle, lion, crapaud; ce qui lui annonçait que ses descendants vaincraient l'aigle romaine, le lion

gaulois et le crapaud des Goths. La légende de Childeric a quelque rapport avec celle de Marcomir :

« La première nuit, Basine dit au roi : Soyons chastes; lève-toi en secret, et ce que tu verras devant le palais, dis-le à ta servante.

» Et le roi voit des bêtes comme des lions, des licornes et des léopards, qui marchaient. Il revient, et sa femme lui dit : Retourne encore, et ce que tu verras, raconte-le à ta servante.

» Et le roi, étant sorti de nouveau, vit passer des ours et des loups. Et l'ayant raconté à sa femme, elle le fit sortir une troisième fois, et il vit des animaux inférieurs, comme des chiens et des races plus viles encore qui se traînaient et se roulaient sur la terre. Et il raconta le tout à Basine, et ils restèrent chastes jusqu'au jour. Et, Basine, se levant du lit nuptial, dit à Childeric : Ce que tu as vu est vrai. Il naîtra de nous un fils qui sera un lion par la force et le courage. Ses fils seront comme des léopards et des licornes. Ils engendreront ensuite une race semblable aux ours et aux loups par la férocité et la voracité. Ce que tu as vu en troisième lieu, ce sont les rois, colonnes du royaume, qui deviendront comme des chiens et des bêtes inférieures. Enfin, cette masse de petits animaux, qui rampaient et se roulaient, représente les peuples abandonnés aux dévastations par leurs princes.

» Et Basine conçut un fils, Clovis, grand, vainqueur et, comme le lion, le plus puissant des rois. »

Cette prédiction ne symbolise-t-elle pas vivement la prompte décadence de la race mérovingienne, séduite au principe romain et tombant du lion à cette race innommée qui grouille dans la fange? Cette cantilène ouvre avec grandeur l'épopée de Clovis.

Quand Clovis devint roi des Francs-Saliens et fut placé sur le pavois à Tournai, où l'on a retrouvé le tombeau de son père, l'empire d'Occident était tombé, et le royaume romain des Gaules commençait à s'éclipser devant le règne des Francs. L'armée d'Ægidius, ayant été vaincue par Childeric, les évêques, plus puissants que les soldats, reportèrent leurs espérances sur le vainqueur. Le monde romain se tournait toujours vers la force. Il allait demander la régénération au barbare qui savait vaincre et qui pourrait vaincre pour lui. « Tous les barbares étaient hérétiques ou païens, » dit Salvien. Le clergé gaulois préféra le barbare qu'il pouvait convertir, à l'hérétique civilisé. A peine Clovis est-il roi que

cette politique se montre dans une lettre de l'archevêque de Reims qu'on nomme aujourd'hui saint Remi et qui fut un des grands seigneurs du temps, héritier de la fortune, de la puissance et de la politique de ces patriciens romains qui se partageaient les terres et les esclaves de l'Empire :

» Une grande nouvelle nous est parvenue! dit l'évêque au » Barbare. Vous avez pris en main les affaires militaires des » Francs! »

Partout le clergé pense comme l'archevêque : Dans les Gaules, où Syagrius a succédé à son père Ægidius; chez les Goths et chez les Burgondes, qui sont Ariens. Grégoire de Tours l'atteste :

« La terreur des Francs ayant envahi le pays, tous désiraient leur règne, et saint Aprunculé, évêque de Langres, devint suspect aux Burgondes pour cela.

Et ailleurs :

« Quintien, évêque de Rhodez, haï par ce motif, fut chassé de la ville : « Tu appelles la domination des Francs, lui disait-on. »

Et plus loin :

« Le septième évêque de Tours fut Volusien. Soupçonné par les Goths de vouloir se soumettre à Clovis, il fut exilé à Toulouse où il mourut.

Aussi, ce païen, appelé par les évêques, est à peine vainqueur de Syagrius, qu'il est accepté comme un régénérateur; et il va donner au clergé la fortune, la puissance et la vengeance. L'histoire rapporte le mariage et la conversion du roi, ses victoires contre les hérétiques : « Je vois avec peine des Ariens posséder une partie des Gaules, » dit-il; ses cruautés contre ses parents, restés païens; ses conquêtes sur l'idolâtrie comme sur l'hérésie; ses libéralités envers les évêques qu'il admit dans le conseil à côté des hommes de guerre, qu'il dota de propriétés foncières non sujettes à la prescription, et qu'il rétablit dans tous les siéges épiscopaux dont l'invasion les avait exilés; de sorte qu'un historien, M. de Pétigny, a pu

dire qu'il régna sur la Gaule, moins en conquérant qu'en chef du parti catholique.

Le roman ajoute à l'histoire de nombreuses scènes qui lui donnent un relief pittoresque. C'est l'histoire du vase que réclame saint Remi, après le pillage d'une église, et que lui rend le roi païen, après avoir tué le Franc qui refuse au roi le droit de fixer lui-même sa part dans le butin. C'est surtout : le mariage du roi ; la mission secrète d'Aurelianus auprès de Clotilde ; l'ambassade publique pour la demander en mariage ; la première nuit de noces ; l'ambassade nouvelle où Clovis menaçant réclame le trésor de son épouse ; le baptême des premiers enfants de Clotilde et les objections du roi païen quand l'enfant meurt : « Si mon fils avait appartenu aux Dieux des Francs, il vivrait encore ! — le miracle, qui sauve le second fils de Clotilde ; puis, qui indique à Clovis le gué d'une rivière et lui donne la victoire à Tolbiac et décide sa conversion. Dans tous ces chants populaires, on sent palpiter la vérité de l'histoire : Le bras de Clovis conquiert bien la Gaule à sa dynastie ; mais c'est l'âme de l'Empire romain, le clergé, qui conquiert le chef barbare à sa politique éternelle : l'autorité et l'orthodoxie, j'ai presque dit le militarisme politique et religieux.

Voyons quelques scènes seulement.

Les Burgondes, dit Grégoire de Tours, avaient pour roi Gondeuch. Ce roi eut quatre fils. Gondebaud, l'aîné, égorgea son frère Chilperic, noya sa veuve avec une pierre au cou et condamna à l'exil ses deux filles ; la plus âgée prit l'habit religieux, la plus jeune fut Clotilde.

Le chroniqueur ajoute en quelques mots que Clovis fit demander Clotilde en mariage à Gondebaud, qui n'osa la lui refuser. « Clovis, dit la Chronique de Saint-Denis, tomba en espérance d'avoir le royaume de Bourgogne, par occasion d'elle. » — Ce qu'on appelle le roman a compris et rendu plusieurs points nécessaires à l'histoire.

Clotilde est gardée à la cour des assassins de son père ; la négociation pour son mariage doit être secrète : elle l'est dans le roman. Clotilde est chrétienne et ses ennemis sont hérétiques ; ce mariage a un double but ; la conversion du roi et la défaite des Ariens ; le parti romain le désire ; c'est un Romain, Aurelianus, qui en est chargé. Le roman raconte

qu'il se déguisa en mendiant et se présenta à Clotilde, au moment où elle lavait les pieds et distribuait des aumônes aux pauvres, qu'il l'attira en secret et lui offrit des présents de noces et l'anneau d'or de Clovis.

Le réponse de Clotilde peint la situation :

« Si ton maître me veut pour femme, qu'il envoie aussitôt des ambassadeurs me demander à Gondebaud ; qu'ils confirment l'offre que tu me fais, qu'ils fixent le plaid sans délai et qu'ils se hâtent ; car je crains Aridius et ses conseils ; s'il arrive à temps, tout s'évanouira. »

Clotilde sent qu'elle doit être presque enlevée à ses parents, à ses ennemis. Le Romain a compris, — la scène suivante est complète :

« Clovis, dit l'*Epitome*, envoie aussitôt vers Gondebaud, pour lui demander sa nièce en mariage. Le roi n'ose refuser ; il espère se ménager l'amitié de Clovis ; il consent, et les ambassadeurs lui offrent le sou et le denier, d'après la coutume des Francs, et ils épousent Clotilde, au nom de Clovis. Le jour même, ils réclament le plaid qui la livrera au roi. Nul retard n'est souffert ; le plaid s'ouvre et la noce s'apprête. Puis, en toute célérité, dès qu'ils ont reçu Clotilde de Gondebaud, les Francs la mettent sur un char avec ses trésors et se dirigent vers Clovis. Mais Clotilde sait qu'Aridius revient, et elle dit aux Francs : Si vous voulez me remettre à votre maître, ôtez-moi de ce chariot, mettez-moi à cheval, et au plus vite que nous pourrons, gagnons la frontière ; car dans cette voiture je n'arriverai jamais à Clovis. »

» Et les Francs mettent Clotilde à cheval et ils galopent vers le roi.

» Cependant, Aridius se hâte et vient à Gondebaud ; le roi lui dit : Sais tu que nous avons fait amitié avec les Francs et que j'ai donné ma nièce à Clovis?

» Aridius répond :

» Ce n'est pas un lien d'amitié, mais le début d'une guerre sans fin ! Tu aurais dû te souvenir que tu as livré au glaive le père de Clotilde, ton frère ; que tu as fait noyer sa mère, la pierre au cou, et décapiter et jeter dans un puits ses deux frères. Si elle devient puissante, elle vengera sa famille. Fais marcher aussitôt ton armée et qu'on nous ramène Clotilde. Tu supporteras plus facilement ses plaintes et ses colères que d'être en lutte avec les Francs.

» En attendant cela, Gondebaud envoie son armée à la poursuite de Clotilde, pour s'emparer d'elle et ramener le char et les trésors.

» Mais déjà Clotilde approche de Villa-Riak, où Clovis réside, sur le territoire de Troies. Avant de franchir les frontières, elle supplie les Francs qu'ils pillent et brûlent, à douze lieues à la ronde, de tous côtés, les marches de la Bourgogne. Et quand, Clovis l'ayant permis, cet ordre est exécuté :

» Grâces te soient rendues, ô Dieu tout-puissant! s'écrie-t-elle, car j'ai vu commencer ma vengeance! »

L'*Epitome* passe ensuite aux débats des époux sur le baptême de leurs enfants. Les *Gesta francorum*, que nous avons déjà trouvés du parti franc, intercalent ici deux scènes précieuses, deux chants du romancero mérovingien :

« Quand vint le soir du jour des noces, à l'heure où les époux, selon l'usage, devaient se coucher ensemble, la reine, prudente selon sa coutume et croyant en Dieu, dit : Prince, mon roi, écoute ta servante et daigne accéder à ma prière, avant que je sois unie à ta grandeur.

» Et le roi dit : Demande ce que tu veux et je te l'accorderai.

» Et elle le supplia, disant : En premier lieu, je demande que tu croies au Dieu du ciel, le père tout-puissant, qui t'a créé. En second lieu, que tu confesses Notre-Seigneur Jésus-Christ, son fils, qui t'a racheté... En troisième lieu, le Saint-Esprit, la force et la lumière des justes.

» Reconnais la tout ineffable majesté et l'omnipotence éternelle et, l'ayant reconnue, aie foi en elle; abandonne et brûle tes idoles qui ne sont point des dieux, mais de vaines statues, et relève les saintes églises que tu as brûlées.

» Enfin, souviens-toi, je t'en supplie, que tu dois réclamer les trésors de mon père et de ma mère, que mon oncle Gondebaud a lâchement massacrés. Et que mon seigneur venge leur sang! »

Un mystère du XIIIe siècle a mis ces récits en dialogue; tout ce qui rappelle le côté violent de la reine a disparu devant le côté religieux ; seulement le discours de la première nuit de noces est traduit tout entier; en voici les derniers vers :

Et Dieu veuille que l'heure voie,
Que de leur mort vengiée soie
Et briefment.

Clovis refuse de se faire chrétien, puis il ajoute :

Mais l'autre chose vous ferai,
De Gondebaud vous vengerai.

Dans l'*Edda,* Gudrune crie à ses fils : Que dormez-vous? Avez-vous le cœur de rire, quand votre sœur a été foulée aux pieds des chevaux?

Dans les *Niebelungen*, lorsque l'épouse de Sigfried, après avoir pleuré dix ans le héros, écoute les offres de mariage d'Attila, c'est pour être vengée : Toutes vos douleurs seront apaisées, lui dit Rudiger. Et Chriemhild : Jure donc que toi le premier tu serviras ma vengeance?

Clotilde est de la même race, et ces poésies sont du même cycle épique. Après la mort de Clovis, la reine veuve, qui s'est retirée dans l'église de Tours, vient à Paris. « Mes fils, dit-elle, ne me faites point repentir de vous avoir élevés avec tendresse! Mais, je vous en supplie, gardez au cœur l'indignation de mes souffrances et vengez mon père et ma mère. » Et ses fils courent au combat et au meurtre. L'un d'eux, Chlodomir, signale sa première victoire sur les Burgondes par une cruauté qui lui coûte la vie : il poursuit et arrête dans un monastère l'un des successeurs de Gondebaud, Sigismond, avec sa femme et ses enfants, et les fait jeter dans un puits; mais le frère de la victime lui tend un piége et lui coupe la tête, et son propre frère épouse sa veuve et dépouille ses orphelins. La reine Clotilde s'attache à ces enfants; Chlodomir s'entend avec son frère Chlother pour écarter ces futurs compétiteurs d'un trône usurpé. Ils étaient habitués au meurtre par les instigations de leur mère, par l'exemple de leur père.

Ils envoient Arcadius à la reine, disent les *Gestes* anonymes et Grégoire de Tours, et lui font dire traitreusement : Envoie nous nos neveux, nous les ferons rois. Et la reine les croit, et toute joyeuse leur envoie les enfants en leur disant : Si je vous vois succéder à mon fils, je ne croirai pas l'avoir perdu. Mais eux, renvoient une seconde fois Arcadius à leur mère et lui disent : Voici des ciseaux, voici un glaive, choisis, faut-il les tuer ou les tondre? Et elle, la rage et la tristesse au cœur, s'écrie en pleurant : « S'ils ne sont pas rois, mieux vaut la mort que le cloître! »

L'histoire ajoute que ses fils prirent la reine au mot et tuèrent deux des enfants qui demandaient grâce.

Telle est Clotilde. Ces scènes ne sont pas de l'histoire, dit-on, elles sont de la poésie. Mais cette femme, née hérétique :

Saint-Denises l'ot convertie,

dit Phil. Mouskes; cette barbare qui pour venger son père se fait plutôt catholique qu'arienne et prend pour époux un roi païen; cette femme dont l'indomptable passion domine le langage et les actes; cette vierge qui mêle aux rêves des fiançailles, cette épouse qui mêle aux premiers baisers qui doivent lui donner un fils, cette veuve qui mêle aux dernières années de la vie, une inflexible pensée de vengeance et d'orgueil; ce portrait, non des historiens, mais des Scaldes ou des Citharèdes, est admis par l'histoire moderne; car il peint mieux qu'aucun autre l'époque francke et la cour de Clovis; on y trouve la vraie physionomie de cette mère d'une race violente d'ours et de loups, comme l'a prédit Bazine, et qui produit dans Chilperic, le Néron des Franks, qui couronne dans Frédegonde, leur Messaline; on y trouve les véritables traits de cette barbare qu'on appelle dans l'histoire de l'Église sainte Clotilde.

L'histoire suffit au portrait de Clovis. L'histoire nous le montre continuant les conquêtes de son père dans les Gaules, tuant Syagrius, acceptant l'influence gauloise, accepté par les populations, entouré de Romains et d'évêques, converti par sa femme et par saint Remi, servi par le miracle, mais plus encore par la conspiration du clergé qui l'appelle partout contre les Ariens, reconnaissant l'autorité de l'Empereur d'Orient qui le fait consul, comme Gonderic, roi des Burgondes, s'était fait chef de la milice romaine et Sigismond, patrice de Rome; adoptant enfin la politique romaine et conquis par elle plutôt que conquérant des Gaules; se faisant chrétien comme Constantin, pour légitimer ses meurtres, comme Henri IV, parce que Paris vaut une messe; se faisant orthodoxe, parce que ses voisins du midi sont hérétiques et pour les dépouiller; toujours la hache à la main pour tuer ses ennemis, ses serviteurs, ou ses parents; conquérant le midi par des batailles et des traités, que préparent la conspiration des orthodoxes; conquérant le nord par la trahison et le meurtre de sa famille, tuée de sa propre main; créant ainsi un royaume, plus gaulois que franc, plus romain que germain; mettant son énergie de barbare et la vigueur d'une jeune race au service d'une société qui se dissout dans la corruption; acclamé dans les

Gaules énervées par sa puissante domination militaire; canonisé par l'Église, pour avoir enrichi l'Église et servi l'orthodoxie par l'épée! « Votre victoire est notre victoire, » lui écrit saint Avit, évêque de Vienne : *Cum pugnatis, vincimus.*

Le *roman* ajoute de vives couleurs à ce portrait du nouveau Constantin. Je dois me borner à quelques traits; je citerai surtout la première et la dernière scène de cette épopée.

Aussitôt marié, Clovis envoie réclamer l'héritage de sa femme, et c'est encore le romain Aurelianus qui va braver le roi hérétique :

« Quoi, faut-il que je livre aussi à Clovis mon royaume », s'écrie Gondebaud et il menace l'audacieux ambassadeur. Mais Aurelianus :

« Mon maître est le roi Clovis, le primat des Francs magnanimes; tant qu'il vit, je ne crains point tes menaces. Donc, ton fils, le roi Clovis, te demande où il pourra te rencontrer avec ton armée pour te réclamer le trésor de son épouse. »

Les Burgondes conseillent au roi de rester en paix avec les Francs, *ce peuple féroce et sans Dieu,* disent-ils; Gondebaud livre le trésor et s'écrie encore : « Que me reste-t-il sinon de partager mon royaume à Clovis. »

Et Aurelianus répondit : « Monseigneur le roi Clovis est ton fils, tout ce que vous avez doit être commun entre vous. »
Et les sages Burgondes se disent :
Vive un roi qui a de tels serviteurs!

Ce prologue où le sarcasme se mêle à la provocation ouvre dignement la guerre de Burgondie. Cette guerre contre le midi offre un remarquable contraste avec celle que Clovis portera dans le Nord. Un écrivain l'a déjà fait ressortir :

« D'un côté, dit M. de Pétigny, une politique habile, patiente, modérée, empreinte de la science diplomatique du Bas-Empire et subordonnée dans ses vues ambitieuses aux grands intérêts de la religion; de l'autre, une avidité brutale, des ruses grossières, des vengeances féroces, la barbarie enfin, dans toute sa rudesse primitive. »

Dans le midi, en effet, la politique impériale et catholique tenait les rênes de la conquête; dans le nord, elle lâchait le barbare contre sa propre race. Clovis y déchaîna le crime et l'Eglise applaudit.

Clovis était maître et roi des deux tiers de la Gaule, et une seule tribu des Francs lui obéissait. Cararic régnait sur la tribu de Terouanne et de Boulogne, Sigebert sur les Francs ripuaires de Trèves et de Cologne, Ragnacaire ou Raghener sur les Saliens d'Arras et de Cambrai. Et la conversion de Clovis avait renforcé ces tribus des nombreux Francs qui avaient abandonné le roi qui abandonnait leurs Dieux. Clovis marche contre eux avec une armée de Gaulois et prêt à toutes les barbaries. Il bat Cararic et tue toute sa race. Il conseille le meurtre au fils de Sigebert et fait tuer le parricide. Il fomente la division chez Raghener, dominé par un conseiller nommé Féron, qui joue auprès de lui, en faveur de Clovis, un rôle assez semblable à celui de Wiomad auprès d'Ægidius; Raghener trahi est livré par son frère; Clovis lui dit : « En portant des fers tu fais honte à notre race » et il le tue de sa hache: puis, s'adressant à l'autre roi : « Si tu avais secouru ton frère, il ne nous eût pas fait cette honte! », et la hache de Clovis s'abat encore sur la tête d'un roi de sa famille.

« Enfin, dit Grégoire de Tours, ayant tué de sa main beaucoup d'autres rois, on rapporte qu'il s'écria: « Malheur à moi, qui reste comme un étranger, sans parent pour me secourir dans l'adversité! » et il disait cela, non qu'il s'affligeât de leur mort, mais par ruse et pour découvrir s'il ne lui restait point quelque parent à égorger. »

On sent encore, dans ces récits que j'abrège, des chants historiques, et c'est ici que vient se placer une dernière scène. Le parti romain ne voyait que le but et justifiait les moyens. Grégoire de Tours rapporte les ruses, les cruautés, les trahisons, les meurtres, sans un mot de blâme; il arrive au contraire un instant où cet évêque, qui fut pour son époque un esprit élevé et une conscience supérieure, semble se réjouir des crimes : « Dieu, dit-il, faisait tomber sous ses coups tous ses ennemis, parce qu'il marchait devant lui avec un cœur droit et qu'il faisait tout pour sa gloire. »

Les païens ne disaient pas mieux. Quand Sigrune se plaint d'un meurtre, Dag lui répond, dans *l'Edda* : « Ton esprit se trouble; Odin l'a voulu, il est la cause du crime. »

La vie de saint Eleuthère met en action cette amnistie du meurtre, et, cette fois, c'est dans la légende sacrée, dans les *Acta sanctorum*, que nous trouvons un fragment de l'épopée

des Mervings. Eleuthère appartenait à une de ces familles de Tournai, romaines ou romanisées, qui s'étaient exilées après la victoire de Childeric. La conversion des Francs le ramena dans sa patrie, et, quand Clovis restaura le siége épiscopal dans la capitale de son père, le prêtre qui l'avait sans doute servi dans les Gaules fut élevé à l'évêché de Tournai. Après avoir conquis tout le Frankenland, la hache à la main, Clovis s'arrête à Tournai. Voici ce que racontent les anciens légendaires; j'emprunte la traduction d'un écrivain chrétien :

« A peine arrivé, le roi se rendit à l'église pour remercier Dieu de ses victoires; le saint prélat l'attendait sur le seuil : Seigneur, roi, lui dit-il, je sais pourquoi vous venez à moi. Etonné de ces paroles, Clovis protesta qu'il n'avait rien de particulier à dire à l'évêque. Ne parlez pas ainsi, ô mon roi, reprit saint Eleuthère, vous avez péché et vous n'osez l'avouer. Alors le vainqueur s'émut, ses yeux se mouillèrent de larmes, il avoua qu'il se sentait coupable et pria le pieux évêque de célébrer la messe pour lui et d'implorer du ciel le pardon de ses crimes. Eleuthère se mit en prières et y resta toute la nuit, arrosant le sol de ses pleurs. Le lendemain, pendant qu'il célébrait la messe, et au moment où il se préparait à recevoir l'hostie sainte, une lumière éclatante se répandit dans l'église et un ange lui apparut : Eleuthère, lui dit-il, serviteur de Dieu, tes prières sont exaucées; et en même temps il lui remit un écrit où était tracé d'une main divine le pardon accordé aux fautes royales qu'il n'était pas permis de relever (ou plutôt dont il n'était pas permis de parler en public, *publicè fari*). Absous par la clémence céleste, le roi rendit grâces à Dieu et au saint évêque, et fit des dons considérables à l'église de Tournai. »

Chose à noter. Ces temps de violence sont des temps de sainteté. La civilisation y a deux instruments : le miracle et le crime. Les légendes pieuses s'y mêlent aux récits de meurtre et jamais le merveilleux ne florit autant que dans les troubles publics, soit que les âmes effrayées ou abattues s'y prêtent davantage, soit que, laissant les esprits cultivés demander l'oubli à une sorte d'épicurisme poétique dans les couvents ou les châteaux, les chefs de peuples et les maîtres des consciences, d'accord, sentent plus nécessaire de dominer les faibles, de consoler les simples, par des interventions célestes; car plus rien ne reste dans le domaine du vrai humain, qui puisse satisfaire les âmes!

Ainsi, l'épopée barbare du roi chrétien se termine par un miracle en faveur de ses crimes. L'Eglise, qui se figurait relever ainsi la société à tout prix, ne comprenait pas que le crime ne régénère rien, et que c'est ainsi qu'on perpétuait sous des noms nouveaux le Bas-Empire. Quels sont, en effet, les résultats de cette prétendue victoire, de cette régénération nouvelle par le baptême de Clovis? La Prophétesse du lit nuptial l'avait bien prédit : Clovis et Clotilde n'engendrent qu'une race violente et cynique de loups dévorants et de chiennes impures. Les époques les plus honteuses de Rome ne sont pas plus souillées! Où sont ces mœurs pures que célèbrent l'*Edda* et les *Niebelungen*. Les Chriemhild et les Brunhild, vierges pudiques et chastes épouses, sont remplacées par des Bruneliaut et des Frédégonde, et l'on peut voir encore quelle lèpre produit une civilisation corrompue, inoculée à la barbarie violente. « Pas un jour sans crime, dit un contemporain, pas une heure sans honte, pas un instant sans larmes! » On croyait fonder une monarchie nouvelle, on n'avait restauré qu'une parodie barbare des Nérons et des Messalines!

La race francke ni la race gauloise ne furent pas sans réagir cependant. Plus d'une fois, dans ce chaos de partages et de batailles, d'assassinats et de débauches, un Gaulois se lève pour défendre la Gaule, et l'Eglise abandonne cette race déchue. Plus d'une fois, dans ces luttes fratricides, la race germanique se groupe, intervient, triomphe. Mais la Gaule était trop énervée, et les barbares trop corrompus déjà par cette décadence pour que ces triomphes durassent plus d'un jour. Déjà, sous Clovis, l'infâme duplicité du roi, qui conseille le parricide contre Sigebert et qui le punit pour en profiter, avait soulevé la Belgique et la Gaule. Plus d'un demi-siècle après, lorsqu'un autre Sigebert est assassiné par des séides de Frédégonde, il venait d'appeler les peuples d'Outre-Rhin, et une grande victoire l'avait fait élever, à Vitry, sur le pavois germanique. Un écrivain français, qui croit sans doute aussi à la providence du guet-apens, a résumé la situation en deux mots : « Frédégonde, dit-il, suspend l'invasion germanique par un coup de poignard. »

Ce meurtre de Sigebert, frappé par derrière et qui tombe en poussant un grand cri, est un nouveau point de notre histoire auquel se rattachent les traditions scandinaves, et la res-

semblance s'étend ici jusqu'au nom des héros. Le grand roi des Francs d'Austrasie s'appelle Sigebert dans l'histoire, Sigurd dans l'*Edda*, Siegfried dans les *Niebelungen ;* Brunhild est son épouse dans l'*Edda,* sa fiancée, cédée au roi, dans les *Niebelungen ;* Guntran son frère est le Gunnar scandinave et le Gunther saxon. Le héros de l'histoire vainquit les Saxons et les Danois, comme le héros de la poésie ; les traditions épiques le font triompher du dragon Fafnir, et sur la tombe de Sigebert, à Soissons, on voyait un serpent sous les pieds du roi.

Sigebert fut célèbre. Il ne voulut pas, comme ses frères, faire régner sur les Francs la débauche couronnée, ni prendre pour reines des concubines de bas étage. De là, la haine de Frédégonde, l'altière concubine de Chilpéric. Sigebert meurt assassiné à l'instigation de sa belle-sœur, comme Sigurd et Sigfried. Mais, par un singulier échange de noms, la belle-sœur qui le fait assassiner porte dans les *Niebelungen* le nom de l'épouse qui le vengea.

Trois sortes de poëtes existaient alors, je l'ai déjà dit : les derniers poëtes latins classiques, les premiers poëtes latins barbares, et les scaldes germaniques. Venantius Fortunatus est des premiers; il a chanté la conversion des Francs. « O grande race des Mérovingiens, magnifique, éclatante, glorieuse ! La foi les a guidés au faîte de cette montagne d'honneur ! » Il a célébré le mariage de Sigebert et de Brunhild, la vierge royale, et celui de sa sœur Galwinthe, qui ne vient à la cour de Chilpéric qu'accompagnée d'une mélancolie prophétique et pour y trouver la mort, sous les coups de Frédégonde. Fortunatus chante en bel esprit de la décadence ; il imite Ovide, au milieu d'une société à demi-barbare qui lui inspire du chagrin et du dégoût : « Nulle différence pour les Germains, dit-il avec amertume, entre le cri de l'oie et le chant du cygne ! On n'entend que leurs chants barbares et le son de leurs harpes sauvages, tandis qu'ils portent de furieux toasts, en entrechoquant leurs coupes d'érable. »

Les chants barbares des scaldes ne nous sont pas parvenus; c'est dans l'*Edda* et les *Niebelungen* qu'il faut en chercher l'écho. Pour compléter le romancero mérovingien, on prendrait aux *Niebelungen* le récit de l'assassinat du roi : Le sang jaillit comme un fleuve à la face du meurtrier ; le héros saisit

son bouclier, se jette sur l'assassin et le terrasse ; s'il avait eu une épée, mourant, il l'eût tué. — On prendrait aux *Niebelungen* le premier cri de la veuve : Ces brigands me sont connus ; elle l'a voulu ! Gunther et Hagen, ses assassins ! — On prendrait à l'*Edda* une scène touchante : Rien ne peut consoler Gudrune. En vain les femmes du palais lui racontent d'horribles malheurs que chacune d'elles a traversés. Gudrune ne pleure pas. Mais l'une d'elles dit : Vous ne savez pas consoler une femme, et elle mène l'épouse devant le corps de l'époux : Regarde-le, que tes lèvres touchent encore ses lèvres ! et Gudrune regarde son bien-aimé, ses cheveux mouillés de sang, sa poitrine percée, ses yeux éteints, et elle se jette sur le cadavre en versant des torrents de larmes.

On prendrait aux *Niebelungen* le cri de vengeance de la veuve, à Rudiger ; et la terrible bataille dont M. Ampère croit trouver un souvenir dans quelques lignes de Grégoire de Tours, et ce cri profond de Théodoric, après le carnage des deux partis, cri qui peint si bien le but des barbares et l'impuissance de la barbarie : Ah ! comment conquérir l'Italie, maintenant ?

Quant aux chants latins de cette époque, il ne nous reste que le texte de la chanson de Chlotaire. Les nombreux vestiges qu'en gardent les chroniqueurs se rapportent aux ennemis de Sigebert et ils font planer une sinistre prédiction sur le berceau de Brunhild. Cela peut s'expliquer. Sigebert représentait la race germanique. Brunhild, sollicitée par les évêques et par le Pape dans de nombreuses lettres, les avait servis, sans suffire à leurs exigences, et le parti romain s'était tourné vers une autre famille, qui persécuta Brunhild, contribua puissamment à la chute du royaume d'Austrasie et devait reconstituer une nouvelle Gaule unitaire sous Pépin et sous Charlemagne.

Cependant les chroniqueurs apporteraient un riche butin à notre romancero. Les crimes de Frédégonde, racontés naïvement, donneraient de sombres pages à cette épopée, tant la passion y a accumulé de poétique horreur. On y trouverait même les remords de la reine ; car, histoire ou roman, on a prêté des remords à cette femme, et cette page est pleine d'un grand sentiment moral. Les malheurs de famille qui la frappent la font songer à ses crimes : « Nous avons déjà perdu

plusieurs enfants, dit-elle, et voilà que les larmes des pauvres, les gémissements des veuves, les soupirs des orphelins, vont nous ravir nos derniers fils. Nous thésaurisons sans savoir pourquoi, et cependant nous perdons nos plus chers trésors. Viens, Roi, brûlons ces injustes registres du fisc et contentons-nous de ce qui a suffi à ton père. » — Et la reine brûla les registres du fisc des villes qui lui appartenaient et le Roi renonça aux impôts. »

Etrange et noble prérogative de la poésie, messieurs! prêter des remords et inspirer la justice à Frédégonde!

On trouverait aussi, dans les chroniques, des prédictions de malheur sur cette race souillée. Guntram-Bose consulte une *alrune :* Chilpéric mourra dans l'année, lui dit-elle, et elle prédit au général de grandes destinées et pour bâton de maréchal une crosse d'évêque. Guntram tout fier répète à son évêque sa bonne aventure. Mais l'homme d'Eglise : C'est à Dieu, dit-il, qu'il faut demander la vérité, car le diable est père du mensonge. Et l'évêque, de son côté, a une vision; il voit un ange planer au-dessus de la basilique, en criant : Dieu a frappé Chilpéric et tous ses fils, il ne survivra pour gouverner son royaume aucun de ceux qui sont sortis de ses reins.

Grégoire de Tours est averti de même. Un jour qu'il se promenait avec l'évêque Salvius autour du palais, Salvius lui dit : Ne vois-tu rien là haut? — Que vois-tu, dit Grégoire. — Je vois le glaive de la colère céleste, suspendu sur cette maison.

Ce cri de malheur retentira longtemps sur cette famille qui tombe. Les Francs avaient apporté du Nord, avec la violence de la barbarie, le courage naturel, le respect de la femme, la chasteté des vierges et des épouses, la jeunesse farouche de l'âme. Séduits à la politique romaine, autorisés dans leurs excès par une race énervée, qui, au lieu de les civiliser en se retrempant en eux, devenait avec eux barbare en les corrompant avec elle, ils avaient perdu tout leur trésor de naïveté, de jeunesse et de force; ils étaient devenus les pires des barbares : des barbares corrompus, les pires des païens : des païens autorisés dans le vice et dans le crime par leur conversion. Ils tombèrent, et ce n'est pas sans tristesse que l'on assiste à ces chutes de peuples, que l'on voit tant de bonnes intentions, tant d'influences civilisatrices d'un côté, de l'autre

une race naissante, brave, fière et pure, échouer et se confondre dans un même chaos de honte et de sang.

Quel spectacle différent nous offre, depuis un demi-siècle, l'Amérique du Nord! Entourée de sauvages, comme Rome de barbares, elle a dû souvent les combattre; mais elle n'est ni corrompue ni esclave et, si elle en triomphe, ce n'est ni pour les opprimer, ni pour les corrompre, mais pour les attirer à elle et pour en faire des hommes. Que de citoyens des Etats-Unis servent aujourd'hui leur patrie libre, après avoir connu l'état sauvage! C'est que la civilisation est fille des mœurs et du droit; mais que du choc de la corruption et de la barbarie, il ne jaillit que des ténèbres.

Une tristesse profonde plane sur ces temps de misère et de deuil, mais cette douleur doit être sans amertume, car la morale vengée trône sur ces ruines.

Tout est encore à recommencer. Un descendant du roi de Cambrai Raghener, assassiné par Clovis, Eberwin, appellera la Neustrie à la vengeance de la race germanique; et le parti romain suscitera la famille de Pépin, d'abord païenne, pour remplacer Childeric par Charles-Martel et Clovis par Charlemagne. C'est toujours l'appel à la force contre la décadence! Rome et la Gaule ne rêvent que la restauration des Césars. Depuis Alexandre, depuis Scipion, depuis César, jusqu'à Attila, jusqu'à Clovis, c'est toujours la même puissance : le glaive. Principe anti-humain qui a perdu Rome, qui a fait échouer les barbares et qui tient encore en suspens la vie moderne.

Que de fois, cependant, les peuples n'ont-ils pas espéré le règne de la justice! Le premier chant de l'*Edda*, sous un style d'oracle, contient déjà une protestation contre la guerre. Ce peuple qui s'exilait devant la conquête, proclame la guerre l'origine de tous les maux et oppose à Thor le Dieu cruel, le génie de la paix et de la vertu, le doux Baldur; après l'âge des tempêtes, après l'âge des loups, la prophétesse voit surgir une Sion nouvelle, où règne une éternelle concorde.

La Finlande eut des destinées semblables à l'Islande; son poème cosmogonique raconte l'origine du fer et maudit son emploi criminel. « Malheur à toi, fer misérable, malheur, impure scorie! Te crois-tu donc si grand et si superbe parce que tu as outragé la nature et déchiré ta race! »

Tacite rapporte que, chez les Scandinaves, le roi, comme le peuple, était sans armes, et que les glaives restaient enfermés jusqu'au jour où l'ennemi s'approchait de la patrie.

Orose raconte que les barbares n'avaient pas plutôt achevé une conquête sur l'Empire, qu'ils prenaient le glaive en horreur et se tournaient vers l'agriculture, de sorte qu'il n'était pas rare de voir des Romains émigrer chez eux, préférant le travail libre au milieu des barbares, aux angoisses de la tyrannie et des exactions de Rome.

Que de fois Rome elle-même avait cru fermer le temple de Janus et, à la veille des grandes invasions, l'empereur Probus n'avait-il pas dit : Nous n'aurons bientôt plus besoin de soldats.

Ce cri est universel; il sort de la conscience même de l'humanité. Si la poésie farouche du fer peut sourire à des hommes dans des temps où le glaive est l'unique recours de la liberté, la paix est la véritable reine du monde.

L'*Edda* fut découverte en 1643, et les *Niebelungen* ne commencèrent à être connus qu'au XVIIIe siècle. Mais le véritable réveil de cette poésie germanique date des guerres de l'Empire. Lorsqu'en 1781, Henri Muller offrit au roi de Prusse une édition de l'*Iliade* germanique, le grand Frédéric lui écrivit : Ces choses-là ne valent pas une charge de poudre. Mais quand l'Allemagne entière se leva contre l'Empire français, le peuple reconnut, aux mains des héros antiques, le glaive qui brise le sceptre des tyrans. La publication du livre fut un événement national, le poème devint la bible de cette guerre sainte, et, pendant que les Kœrner chantaient la fiancée de fer de l'homme libre, l'Allemagne trouvait que son chef-d'œuvre valait bien plus qu'une charge de poudre contre un César nouveau.

La renaissance des lettres servit aussi, en Belgique, à la renaissance du patriotisme. Nos poëtes, dans les deux langues, aiment à chanter l'héroïsme des Nerviens. Lesbroussart, en 1810, écrit son poème *des Belges*. Halmers, en 1812, son poème *la Nation hollandaise*. Le poëte hollandais maudit aussi les conquêtes de Rome, et fait chanter au chœur des bardes :

Périsse le mortel impie
Dont le cœur corrompu méconnaît la patrie.

Dans le même temps, un poëme héroï-comique, *la Nouvelle Enéide, ou Virgile en France,* fut condamné au pilori par le gouvernement français; au milieu d'un fatras de rimes et d'allusions, on y trouve un sentiment de liberté et des prédictions justes. Le rimeur faisait chanter aux conquérants :

Nous boirons du faro, nous irons aux kermesses,
Dans ce pays qu'on prend pour notre ancien berceau!
Et qui nous a servi tant de fois de tombeau.

Aussi, au 16 juin 1815, lorsqu'un général de Bonaparte disait de nos troupes : « *Les lâches ne trahiront donc pas!* » les Belges de Waterloo étaient de cette race qui secoue le joug par les armes. Peu d'entre eux connaissaient les chants de Kœrner et les *Niebelungen ;* aucun d'eux sans doute ne se doutait que le livre de la guerre sainte, en Allemagne, avait puisé ses traditions sur le sol qu'ils défendaient; mais ils étaient assez pervertis par leurs poètes, par le souvenir des bardes, par la gloire des Boduognat et des d'Arteveld : ils commirent cette insigne lâcheté de ne pas trahir la patrie pour un conquérant ni la liberté pour un César!

CHARLEMAGNE

SES CHRONIQUEURS ET SES POËTES.

Messieurs,

La tentative la plus mémorable par son énergie, son étendue et son éclat qui ait été faite pour reconstituer la société, après les invasions germaniques, est sans contredit celle qui fit de Charlemagne un empereur et un saint. Les Césars chrétiens, même en acceptant la révolution religieuse la plus radicale, n'avaient pu sauver l'empire romain de la décadence. Les Francs, appelés deux fois à régénérer les Gaules, ne purent pas plus avec l'épée de Charlemagne qu'avec la hache de Clovis, former, des ruines du monde romain, un empire nouveau. Le principe de cohésion était toujours la violence; les éléments de vie, qui palpitaient dans le chaos et aspiraient à la civilisation, furent rapprochés un instant par une main ferme; ils ne furent ni unifiés ni fécondés. Ce lien contre nature devait leur être mortel; au premier relâchement, il fut rompu, et chaque élément désagrégé se prit à vivre où il put et comme il put, dans les hasards d'une décomposition sociale. Il avait manqué à cet empire factice le souffle de Prométhée.

Une chronique du IXe siècle, d'un moine de Saint-Gall, imitant sans doute un chant populaire, donne une idée grandiose de cette œuvre de la force. L'armée des Francs marche sur l'Italie. Didier, roi des Lombards, guette du haut d'une tour l'arrivée du redoutable ennemi. Il aperçoit les machines de guerre et croit voir Charlemagne; ce n'est pas

Charlemagne. Les fantassins arrivent; ce n'est pas Charlemagne. Voici le corps des gardes qui passe, Didier s'inquiète; mais ce n'est pas encore Charlemagne. La cour et le clergé se montrent enfin et Didier s'effraye. Le héros cependant n'est pas encore là.

« Tout à coup, on aperçoit au couchant comme un nuage. Le jour s'obscurcit et du sein de ce nuage les armes jettent un éclat plus sombre que la nuit. Alors paraît Charles, cet homme de fer, la tête couverte de fer, les mains garnies de fer, la poitrine et les épaules protégées d'une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer, monté sur un cheval ayant la couleur et la force du fer. Tous ceux qui le précèdent, tous ceux qui l'entourent, tous ceux qui le suivent sont armés de fer. Le fer couvre les champs, le fer couvre les chemins, le fer si dur, porté par des hommes plus durs encore. L'éclat du fer jette partout la terreur et tout fuit en criant : Que de fer, hélas ! Que de fer ! »

Cette race de fer, dont la mine se trouvait depuis deux siècles dans l'Ooster-Rycke, c'est-à-dire dans nos provinces, entreprit deux fois une œuvre de géant. Deux fois, elle crut réussir, et quelle vigoureuse fierté éclate dans son triomphe ! Le monde romain dominé ou ramené; une double invasion, de Sarrasins au Nord, de Germains au Midi, suspendue; le christianisme imposé à un vaste empire; les fils de Clovis purent s'écrier, dans un nouveau prologue de la loi salique : *Vive le Christ qui aime les Francs !* et Charlemagne put dire : J'ai transporté à ma race l'empire de Romulus ! En traduisant l'Evangile en langue francke, pour un petit-fils de Charlemagne, le moine Ottfried débute par un chant triomphal en l'honneur de ce peuple « fort dans les camps et à la chasse, prompt aux armes, riche en or, en argent et surtout en fer..., apte aux sciences et aux arts, mais surtout prompt contre l'ennemi. »

« A peine les a-t-on attaqués, dit le poète, qu'ils ont vaincu ! Aucun peuple n'ose leur résister. Leurs armes ont manifesté leur puissance et ils ont enseigné la terreur, non par des paroles, mais par le glaive... Leur prince règne sur diverses nations et aucune ne peut lui nuire, tant que les Francs le protégent. »

Cet orgueil s'épanouit en plus de cent vers, et cependant l'œuvre de Charlemagne n'était déjà plus qu'un fantôme ;

c'est la race germanique que célèbre le moine teuton, et, à l'autre extrémité de l'empire carlovingien démembré, un autre poète semble répondre aux chants du Saxon. Le diacre de Lyon, Florus, pleure en vers sur ces fragments d'Etat qu'on prend pour un empire :

Pro rege est regulus ; pro regno, fragmenta regni.

Le poète se plaint que l'on se réjouisse de ces démembrements comme d'une pacification :

Gaudetur fessi sæva inter vulnera regni,
Et pacem vocitant.

Florus chante sur les ruines de l'empire de Charlemagne.

La gloire des Carlovingiens a duré plus longtemps que leur royaume; elle a produit des œuvres littéraires et un vaste cycle d'épopées, dont je veux étudier aujourd'hui les phases diverses, en me tenant aux écrivains qui sont de notre pays, autant que cela sera possible dans un sujet aussi général.

Mais ne vous attendez pas, messieurs, à trouver dans cette littérature le grand spectacle de la chute du colosse au pied d'argile, un tableau philosophique de la vanité de la violence, et du néant des fausses grandeurs. L'histoire, dès les premiers jours, n'a pas cet horizon; elle est trop près des faits pour les juger dans ces larges vues d'ensemble. Les chants populaires, la légende, l'épopée, qui ne tardèrent pas à s'emparer de ces héros, ne prennent à l'histoire que ce qui a frappé dans le passé l'imagination du peuple, que ce qui peut servir à ses aspirations du présent. Il serait vain d'y chercher la vérité profonde et le fier jugement de l'histoire : on n'y trouve que l'idéal de l'époque et du poète. Les écrivains, du IXe au XIVe siècle, qui ont mis Charlemagne en scène ne s'occupent pas de la chute de son empire; leur époque vit et ils croient continuer le passé, cela suffit. Ce qu'ils savent, c'est qu'il y a là des noms illustres, des hommes qui se sont imposés à l'histoire, de vivants souvenirs, chers à la mémoire des peuples et qui peuvent servir à personnifier leur idéal de l'héroïsme.

Je voudrais donc, partant de l'histoire pour arriver à la légende et à l'épopée, vous montrer comment s'est développée, transformée, modifiée, la figure héroïque de Charlemagne, comment des siècles de littérature lui donnèrent diverses physionomies, changeant au gré de leurs idées nouvelles sur l'héroïsme. Ce serait faire, pour ainsi dire, l'histoire des variations, l'histoire de la grandeur et de la décadence de ce type d'empereur.

Cette histoire demanderait une longue étude. Je tâcherai de la résumer dans une rapide esquisse.

Charlemagne avait fondé, auprès de lui, une école du palais, sorte d'académie dont il fut l'élève avec sa famille. Clovis avait demandé au Midi des Citharèdes, Charlemagne demanda au Nord le chef de son école : Alcuin. Le plus illustre des élèves de cette école, après avoir été le ministre et le secrétaire de l'empereur, fut son historien ; comme Suger auprès de Louis le Gros, comme Comines auprès de Louis XI, nous voyons, auprès de Charlemagne, Eginhard.

Ce premier historien du grand Empereur est modeste. Avant d'écrire « en aussi peu de mots que possible » la vie « du maître qui l'a nourri », il éprouve le besoin de s'expliquer; il craint « les esprits dédaigneux de toute chose nouvelle » ; il ne voudrait pas être confondu avec des gens qui « entraînés par le besoin de s'immortaliser, aiment mieux écrire d'une manière quelconque les actions d'autrui que de dérober leur nom à la postérité en n'écrivant rien. » Mais nul encore n'a entrepris cette tâche, et il craint d'être taxé d'ingratitude, s'il souffrait que la vie d'un homme, auquel il doit tout, restât ignorée, « comme s'il n'avait jamais vécu » ; et qui pourrait raconter avec plus de véracité que lui des évènements dont il a été témoin oculaire? Il ne veut pas laisser « se perdre dans les ténèbres de l'oubli la vie éclatante d'un si grand roi. » Alors l'écrivain commence sa biographie et, ne trouvant rien sur la naissance, sur l'enfance, ni la jeunesse du Roi, il croit inutile de s'en occuper.

La biographie ainsi annoncée est courte et simple. Après avoir cherché le droit des Carlovingiens à la couronne, dans les causes qui ont rendu leur avènement nécessaire, Eginhard divise son livre en deux parties, consacrées, l'une aux guerres

et aux travaux de Charlemagne, « pour défendre, augmenter et embellir son royaume », l'autre à sa vie privée. Eginhart s'y montre sérieux et vrai. Il a compris les faits et il les rapporte brièvement. Il établit clairement deux points principaux : Les guerres que Charles eut à soutenir tant au Nord qu'au Midi étaient un legs de sa famille, et il voulut y couper court et net. Il continua l'œuvre de ses pères, mais avec la résolution bien arrêtée de trancher définitivement toutes les difficultés.

Eginhart parle des expéditions, des ravages, des représailles, des massacres, avec une grande tranquillité d'esprit; il voit plutôt le prétexte public, la cause avouée, que les influences secrètes de la Reine ou de l'Eglise, ou que les instincts du monarque ou du chrétien; il constate les résultats matériels, sans pénétrer jusqu'aux effets sociaux; il raconte ce qu'il a vu, il ne juge pas de haut les choses humaines. Il a pris une grande part aux travaux publics du règne, dont il était l'intendant; c'est pour cela sans doute qu'il ne fait que les énumérer plus brièvement que le reste. Il a vécu à la cour et il en dévoile les licences avec réserve, mais avec vérité, et il ose accuser la fille de son maître. Enfin, il prévoit une catastrophe, mais il l'attribue aux vices du temps, à la malice des hommes, punie de Dieu; il ne cherche pas, dans l'œuvre elle-même, dans les éléments dont fut composé cet empire et dans les moyens employés pour l'unifier, les motifs de sa chute. C'est l'histoire d'un roi, écrite sérieusement par son ministre.

M. Guizot a fait un grand éloge d'Eginhart; il présente avec raison, *la Vie de Charlemagne*, comme « le morceau d'histoire le plus distingué du VIe au VIIIe siècle, le seul même qu'on puisse appeler une histoire, le seul où l'on rencontre des traces de composition, d'intention politique et littéraire. » M. Ampère ajoute qu'il faut aller jusqu'à Joinville pour trouver son égal, et l'éditeur d'Eginhart pour *la Société de l'histoire de France* fait remarquer que l'œuvre de l'historien de Saint-Louis n'est qu'une chronique, tandis que la composition du biographe de Charlemagne est une œuvre d'art, dans laquelle il voit le premier monument de la renaissance des lettres en Occident.

Ces éloges sont mérités. Quelque chose cependant manque à ce livre; il me semble trop impersonnel. J'y vois bien un homme mûr (Eginhart l'écrivit de 46 à 50 ans), un ministre

versé dans toutes les matières qu'il traite; j'y vois un esprit sérieux et cultivé, un cœur voué à la reconnaissance, une conscience vouée au vrai; mais je n'y trouve pas le caractère propre, la pensée intime, l'originalité particulière de l'écrivain. L'élève de Charlemagne et son ministre y dominent l'homme. On sent que le niveau de l'Empereur a passé là. Et c'est, selon moi, une grande lacune. Car, si toute œuvre d'art doit s'épanouir dans la vie générale, on doit y sentir palpiter au fond un caractère, et, pour entrer dans l'humanité, il faut d'abord être homme.

Où l'homme reparaît sous le ministre, c'est lorsque Eginhart gémit des malheurs du règne suivant, c'est lorsqu'il s'efforce de ramener Lothaire au devoir du respect filial, dans une lettre pleine de nobles et fiers conseils, c'est enfin et surtout lorsqu'il pleure la mort de l'épouse qui était la sœur de son esprit autant que de son cœur, en des termes qui rappellent peu les amours volages et les mariages changeants de son maître :

« Eh quoi! chaque jour, dans toutes mes actions, dans toutes mes affaires, dans toute l'administration de ma maison et de ma famille, en tout ce qu'il faut ordonner ou disposer pour le service de Dieu ou pour celui des hommes, je trouve un vide immense, et cette blessure, qui me cause tant et de si vives souffrances, ne devrait pas, étant irritée ainsi à chaque instant, se rouvrir et se renouveler plutôt que de se cicatriser et de guérir. »

Ainsi Eginhart s'appartient, lorsqu'il entre dans son ménage ou lorsque son empereur est mort.

Les panégyristes d'Eginhart vantent surtout son plan, sa conception, son art enfin. Une qualité plus précieuse du livre et de l'homme est la vérité, une vérité simple et respectueuse, sincère et calme. Avant d'en donner une idée par une citation, un seul fait en fera comprendre le caractère de dignité sérieuse. Eginhart avait reçu de ses maîtres plusieurs bénéfices ecclésiastiques. Il posséda ainsi les monastères de Blandigny et de Saint-Bavon à Gand, de Saint-Servais à Maestricht, de Fontenelle au diocèse de Rouen, un autre nommé Saint-Cloud; il reçut les domaines de Mulinheim et de Michelstad dans l'Odenwald; un autre à Jupille, et une église à Pavie. Il était marié à une femme de noble origine, nommée Emma,

dont une légende a voulu faire la fille de Charlemagne. Après la mort de l'Empereur, il songea à la retraite, renonça au mariage, sans se séparer de son épouse devenue sa sœur, et se bâtit un monastère et une église à Michelstadt où il se retira. Là, il songea à procurer des reliques à son église, et il a écrit lui-même un livre où il raconte cette importante mission, son succès, l'arrivée des reliques de Saint-Pierre et de Saint-Marcellin à Michelstadt, leur transfert à Mulinheim où il se fixa définitivement avec elles et fonda une abbaye de bénédictins, après avoir changé son nom en Seligenstadt, ville des bienheureux. Cette *Histoire de la translation* est pleine de récits merveilleux, de révélations, de prédictions, de miracles, d'exorcismes : les malades sont guéris, les aveugles voient, les sourds parlent, la bière est changée en vin. Ce siècle était un siècle de légendes, et le riche et savant abbé ne s'en montre pas avare; il écrit ce livre avec toute la crédulité et la naïveté de son temps.

Quel contraste avec la vie de Charlemagne! Ici, rien de pareil; sauf quelques événements, considérés comme des présages de la mort du roi, tout est réel, tout est humain, tout est exact. L'homme se serait-il transformé à ce point à dix ans de distance? Non. C'est le sujet qui est changé. L'abbé était homme de foi, il espérait tout des reliques. Le ministre était homme d'action, il resta dans la vérité des actes humains. Rien ne prouve mieux, selon moi, combien ce Franc, élevé à la cour de Charlemagne, prenait au sérieux sa tâche, lorsqu'il disait, au prologue de son livre : « J'avais la conscience que personne ne pouvait raconter avec plus de vérité que moi des faits auxquels j'ai pris part moi-même et dont je fus témoin oculaire. »

C'est avec ce sentiment de la vérité qu'Eginhart a tracé le portrait de Charlemagne, en imitant le latin de Suétone :

« Il avait le corps gros et robuste, la taille élevée, mais proportionnée, car elle n'excédait pas sept fois la mesure de son pied; le crâne arrondi, les yeux très-grands et vifs, le nez excédant un peu la forme ordinaire, de beaux cheveux blancs, la face gaie et riante. Aussi, la puissance et la dignité régnaient dans sa personne, soit qu'il fût assis ou debout, quoiqu'il eût le cou épais et court et le ventre proéminent, ce que dissimulait l'ampleur égale des autres membres; la marche ferme, tout l'extérieur viril, la voix claire, mais ne répondant pas à l'am-

pleur du corps. Il jouit d'une santé constante, excepté dans les quatre dernières années de sa vie, où il eut de fréquents accès de fièvre et finit par boîter d'un pied. Alors, il se traita à sa guise plutôt que d'après l'avis des médecins qu'il avait pris en haine, parce qu'ils lui conseillaient d'abandonner le rôti, qu'il aimait, pour des viandes bouillies.

« Il gardait le costume national des Francs et portait sur le corps une chemise et un haut-de-chausses de lin, et par-dessus une tunique bordée d'une frange de soie. Aux jambes, des bandelettes; aux pieds, des brodequins, et l'hiver, il se couvrait les épaules et la poitrine d'un juste-au-corps de peaux de loutre ou de martre. Par-dessus il portait la saie des Vénètes et était toujours ceint de son épée, dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent... Les costumes étrangers, quelque beaux qu'ils fussent, lui déplaisaient, et il ne s'en laissa jamais revêtir, sauf une fois à Rome, à la prière du pape Adrien, et une seconde fois à la prière de Léon, son successeur. Dans les grandes fêtes, ses habits étaient brodés d'or et ses brodequins ornés de pierreries; une agrafe attachait sa saie, et il marchait couvert d'un diadème d'or et de pierreries. Les autres jours, son costume différait peu du vêtement commun du peuple. »

L'épitaphe de l'Empereur est aussi simple que son portrait :

« Dans ce tombeau, est déposé le corps de Charles, empereur grand et orthoxe, qui étendit avec gloire le royaume des Francs, et le gouverna avec bonheur pendant 47 années. »

L'Empereur n'est pas encore Charlemagne.

Ainsi, Charles est menacé de n'avoir pas d'historien; son élève et son ministre abrège son histoire autant que possible; il ne dissimule ni ses violences, ni ses vices, ni ses travers, pas même son obésité, sa gourmandise et sa claudication des derniers jours; il ne le montre pas vêtu de la toge romaine, mais de la saie des Francs, et il ne prend pas même la peine de rechercher le lieu et la date de la naissance de son roi, qui s'appelle encore Charles. Tel est le commencement modeste de cette gloire qui couvrira le monde.

Eginhart écrivit son livre quelque temps après la mort de l'Empereur; on suppose qu'il l'acheva avant l'an 820.

En 884, 70 ans après la mort de Charles, un moine de Saint-Gall recueille avec soin tout ce qu'il peut apprendre de sa vie. Ce qui a trait à l'Eglise, il le demande à un moine célèbre de son abbaye ; ce qui tient à la guerre, il l'a entendu

conter par le père de ce moine qui avait servi Charlemagne, et il écrit pour Charles le Gros : *Les faits et gestes de Charles le Grand, roi des Francs et Empereur.*

Ce livre débute avec une pompe qui rappelle l'orgueil du triomphe :

« Le maître des rois, après avoir brisé cet étonnant colosse aux pieds de fer et d'argile : l'Empire romain, a élevé, par la main de l'illustre Charles, un autre colosse à tête d'or : l'Empire des Francs ! »

Le panégyrique qui s'annonce ainsi n'est qu'un recueil d'anecdotes, réunies au hasard, à la plus grande gloire d'un homme, dont la renommée s'enflait chaque jour. Mais il reste vrai en plusieurs points; il met en scène les mauvaises mœurs du clergé et conserve à l'Empereur la rudesse du guerrier Franc :

« Les évêques, dit dom Bouquet, y sont traités indignement; leurs mœurs, leur faste et leur ambition y sont repris avec trop d'aigreur et d'indécence... Charles y est représenté comme un homme qui exerce des cruautés, qui ne respire que menaces, qui jette la terreur partout. »

Dom Bouquet se scandalise de ce qui, sous l'emphase des mots et la naïveté de l'anecdote, conserve à l'époque la vérité des mœurs du temps. Le Marco Saint-Hilaire du IXe siècle ne pouvait cependant pas transformer le César Franc en Amadis des Gaules ou en héros de Versailles.

Peu de ces anecdotes ont de valeur. La scène du fer que j'ai citée est regardée comme l'imitation d'un chant populaire, non-seulement parce qu'elle en a tous les caractères, mais aussi parce qu'elle contraste avec le reste du livre. Cette scène a son pendant, je dirais sa parodie, si l'écrivain n'était de bonne foi. Des ambassadeurs Francs ont été mal reçus à la Cour de l'Empereur grec. Ils conseillent à Charles de les venger, et voici le tour qu'ils jouent aux ambassadeurs d'Orient. Tout d'abord, on leur fait traverser les plus pénibles passages des Alpes, afin qu'ils n'arrivent à Paris que dans un état de fatigue et de délabrement qui contraste avec ses splendeurs. Quand on annonce leur arrivée, la Cour se groupe dans quatre salles autour d'un grand officier de la couronne. A chaque salle, les ambassadeurs croient voir

Charlemagne dans son faste. Leur méprise est accueillie par des huées : ce n'est pas l'Empereur, c'est son connétable; — ce n'est pas l'Empereur, c'est le comte du palais; — ce n'est pas l'Empereur, c'est l'intendant de sa table; — ce n'est pas l'Empereur, ce n'est que son grand chambellan. Et les ambassadeurs sont poussés de salle en salle, avec des railleries et même des soufflets. Enfin, l'Empereur paraît, radieux comme le soleil, couvert d'or et de pierres précieuses, entouré de sa famille et de sa cour, resplendissantes de majesté, de luxe et de beauté; et les ambassadeurs tombent évanouis à ses pieds.

Ce n'est pas en rapportant les massacres du roi ou les vices des évêques que le moine trahit une vérité qui ne le scandalisait pas, c'est en prêtant une pompe orientale à un barbare qui n'a jamais quitté la saie germanique. Mais nous sommes encore au IXe siècle : la figure du César Franc reste vraie dans sa naissante auréole.

Une autre de ces *historiettes,* comme les appelle dom Bouquet, est empreinte d'un caractère de sombre grandeur. Elle a été rapportée par les historiens, peinte par les artistes, comme un présage dramatique, un premier symptôme de la chute du grand Empire.

Charles se trouve sur les bords de la mer. Pendant qu'il dîne, des Normands viennent excercer leur piraterie jusque dans le port. A l'approche des Francs, ils se retirent. Mais l'Empereur reste frappé de tristesse :

« Charles, saisi d'une juste crainte, se levant de table, se mit à la fenêtre, qui regardait l'Orient, et y demeura longtemps, le visage inondé de pleurs. Personne n'osait l'interroger. Le prince belliqueux expliqua lui-même aux grands qui l'entouraient, la cause de ses larmes : « Savez-vous, fidèles com-
» pagnons, pourquoi je pleure. Certes, je ne crains rien de
» ces hommes pour moi-même; mais je m'afflige que, moi
» vivant, ils aient presque abordé dans mon royaume, et je
» suis déchiré d'une vive tristesse quand je prévois de quels
» maux ils écraseront mes neveux et leurs peuples. »

Les terreurs d'un temps qui avait commencé à souffrir des invasions normandes, prêtent à ce récit de sombres couleurs; mais on y sent le génie de l'histoire proclamant le néant des grandeurs impériales, et le conteur qui a ouvert,

avec tant d'emphase, le panégyrique de ce colosse à tête d'or, est celui-là même qui en met le premier et le plus vivement à nu les pieds d'argile.

Tout porte à penser que la poésie populaire, si chère aux Francs, et qui, dès avant Tacite, leur servait de fastes historiques, avait déjà chanté les guerres de Charlemagne, à cette époque. Le Cid, cinquante ans après sa mort, faisait le sujet de nombreuses cantilènes; Charlemagne ne put être négligé par la muse du peuple, et l'on a cru reconnaître de ces premiers chants dans les épisodes dramatiques et poétiques du moine de Saint-Gall.

Cependant, il nous faut enjamber deux siècles pour rencontrer quelques souvenirs de ces poésies; puis, un siècle encore avant d'en retrouver quelques-unes en langue francke.

Chose étonnante à remarquer tout d'abord! Où trouve-t-on ces premiers souvenirs, où voit-on chanter ces chants populaires? Chez ces mêmes Normands qui ont arraché des larmes au grand Empereur, qui ont taillé à grands coups de glaive dans son empire, qui y ont implanté, victorieuse, une de ces invasions que deux dynasties franckes s'étaient efforcées de contenir et croyaient avoir arrêtées d'une digue de fer.

Les chroniqueurs anglo-normands, en prose et en vers, comme Guillaume de Malmesbury et Robert Wace, rapportent qu'un jongleur normand, du nom de Taillefer, chantait, en 1066, à la bataille de Hastings, la chanson de Roncevaux ou de Roland; et Orderic Vital nous apprend que les jongleurs chantaient en Angleterre une cantilène sur Guillaume d'Orange, et que l'un des barons qui avaient conquis et qui occupaient l'Angleterre, avait à sa cour un clerc, nommé Gérold, qui célébrait ce saint chevalier carlovingien.

D'autres écrivains rappellent, en général, les chants populaires. Ceux-ci en citent les sujets, en nomment les héros, et, par une circonstance bonne à noter, ces deux héros, dont le hasard nous apporte les noms avant tout autre, sont les plus célèbres du cycle, et les faits d'armes qui les illustrent sont deux défaites.

Oui, messieurs, maintenant que nous connaissons un grand nombre de ces épopées et pouvons embrasser le cycle pres-

que en entier, les deux œuvres les plus poétiques, les deux épopées fondamentales du cycle de Charlemagne chantent deux défaites, presque inconnues de l'histoire : Roncevaux et Alescamps. Et cela n'est pas difficile à concevoir. L'invasion de l'islamisme avait jeté en Europe une terreur longtemps entretenue par l'esprit des Croisades. Chaque victoire fut regardée comme une délivrance, chaque défaite comme un danger de mort, dont l'imagination resta longtemps frappée. Et puis, n'est-ce pas dans le malheur que le courage s'exalte et s'élève au plus haut degré d'héroïsme? Et quoi de mieux, pour réparer un désastre, que de lui donner ces proportions de grandeur et cet intérêt sublime que lui prête la poésie? De tout temps, la légende s'est attachée à mettre son baume divin sur ces plaies saignantes. Voyez Waterloo: un demi-siècle s'est écoulé à peine, un demi-siècle de lumière, de critique historique, de liberté de penser, et, malgré l'histoire, la légende s'est faite, et les plus consciencieux, les plus courageux historiens n'ont pas même empêché un grand poète de la porter au plus haut degré de l'exagération et de la boursouflure.

Les chanteurs populaires du ixe et du xe siècles furent mieux inspirés. Ces défaites avaient perdu, depuis longtemps, toute importance; oubliées de l'histoire, ils les ont immortalisées dans la poésie.

La *chanson de Roland* est connue. Eginhart raconte, en quelques mots, la défaite de l'arrière-garde des Francs, surpris par les Gascons dans les défilés de Roncevaux, et il cite parmi les morts Hruodlandus, préfet des Marches de Bretagne. Dans la version poétique la plus simple et la plus ancienne, dont quelques fragments de traduction flamande nous restent, Roncevaux ne fut ni une embuscade, ni une trahison; les ennemis sont les Sarrasins, et ils provoquent les Francs avant de les attaquer. Mais Roland tue leur héraut. Et déjà, il a refusé de sonner du cor pour prévenir Charlemagne du danger de son arrière-garde. Olivier, le brave, le sage Olivier, l'en a prié, et prié en vain, plaidant le devoir, plaidant l'honneur.

« Roland n'appellera jamais à la rescousse!

« Roland ne sonnera jamais du cor pour des païens! »

Qu'en dirait-on chez les Franks?

En douce France en perdroie m'onor.

C'est son épée que Roland tire devant l'ennemi :

« Je frapperai à coups de Durandor ! »

Cependant les Francs sont accablés par le nombre; Olivier, Roland, toute l'armée, fait des prodiges de courage. Mais, quand le héros voit le terrible désastre, quand il voit les braves gisant par terre, l'armée perdue, la France vaincue : *je cornerai l'oliphant,* dit-il à son ami, et Olivier ne l'arrêtera pas. Roland ne veut pas laisser les cadavres des Francs aux mains des ennemis, il ne veut pas laisser les corps des chrétiens aux mains des païens, il ne veut pas laisser ses frères d'armes et lui-même à la merci des loups et des chiens. Il sonne, il sonne par trois fois du cor, avec violence, avec rage, et le sang jaillit de sa bouche, et la tempe de son front éclate, et le son du cor franchit trente lieues de montagnes et annonce à Charlemagne une défaite !

Voilà de la grande et vivante poésie.

Les morts de Roncevaux furent enterrés dans deux cimetières sacro-saints, dit la chronique de Turpin, l'un près de Bordeaux, l'autre près d'Arles, nommé Alescans. L'histoire a oublié la bataille d'Alescamps; la poésie en a gardé la mémoire. « Et nulle autre épopée carlovingienne, dit M. Fauriel, n'est si fortement empreinte que celle-ci d'un certain sentiment d'inquiétude et d'effroi que l'on pourrait prendre pour une tradition, pour un reflet des émotions contemporaines excitées par cette terrible lutte de dix siècles entre le midi de la Gaule et les Arabes andalousiens. »

Ici encore, la poésie voulut réparer la défaite par la grandeur des vaincus. Le héros du Midi, le conquérant de Nîmes et d'Orange, l'honneur d'une race de braves, la terreur des païens, est réduit à battre en retraite, et c'est cette retraite qu'a chantée le poète. Guillaume d'Orange fuit donc, car le monde est effondré de Turcs !

Je cuit des Turs est li monz effondrez !

Mais il fuit, avec des cris de désespoir, qu'il adresse même à son cheval qui ne peut plus le porter. Il fuit, mais il revient

sans cesse à la charge, et préfère mourir que de ne pas frapper, frapper une fois encore et toujours :

Miex voil morir que une foiz n'i fière.

Et le poète caractérise l'énergie de la retraite :

Moult par fu sages, qui savoit bien foïr.
Et au besoin trestorner et guenchir.

Il fuit, mais à travers mille combats et mille dangers, et, quand il arrive à son château, son épouse refuse de lui ouvrir, et ne reconnaît pas le héros dans un fuyard : Jamais païen n'a fait reculer son mari :

Car ainc nel pot nus Turc espoenter.

Alors, Guillaume, encore une fois, retourne au combat, se jette au milieu des ennemis, en fait un carnage, les met en fuite, et son épouse pleure et le rappelle :

Venez, beau sire, or i poez entrer.

Alors qu'est-il besoin de le cacher? *n'i a métier célée!* Guillaume, avec désespoir, avoue sa défaite, avoue ses pertes, avoue sa fuite :

Franche comtesse, n'i a mestier celée!
Ma compaigne est trestote à mort livrée :
En Aleschans, là fu desbaretée,
Ne n'i a nul n'ait la teste copée ;
Fouiz m'en sui, n'i a mestier celée!
N'i poi avoir ne foison ne durée
Turc m'ont chacié tote jor ajornée.

La première version d'Alescamps, de l'avis des meilleurs critiques, devait s'arrêter à cette héroïque retraite, sur ce champ de deuil, qui devait devenir un cimetière sacro-saint et la tombe des martyrs de Roncevaux.

Nous voilà en pleine poésie héroïque et chevaleresque.

Ces deux poëmes l'emportent sur tous les autres ; ceux qui en approchent le plus ont des sujets bien différents : Les premiers glorifient l'héroïsme de la défaite ; les seconds, la fierté de la révolte. Après Roland et Guillaume au court nez, on peut citer Ogier le Danois et les quatre fils Aymon ; et les

seuls héros qui puissent balancer la gloire de ces martyrs, ce sont des rebelles.

On a essayé plusieurs classifications des poëmes carlovingiens. Si j'avais à les classer, je ferais d'abord deux grandes divisions, selon que les sujets se placent dans l'histoire ou en dehors de l'histoire.

La première catégorie comprendrait les guerres des Carlovingiens : les unes contre les Sarrasins au Midi, les autres contre les Saxons au Nord ; ces premières guerres ont fourni une riche moisson à l'épopée; les autres ne comptent que la *Chanson des Saxons,* de Jean Bodel, d'Arras.

Dans la seconde catégorie, les poëmes qui transportent au temps de Charlemagne les faits historiques d'une époque postérieure seraient aussi de deux sortes : les uns, dont il nous reste peu de chose, attribuent à saint Charlemagne une première croisade; les autres, très-nombreux, opposent à Charlemagne l'indépendance féodale, qui devait caractériser plus tard la révolte des grands vassaux et la dispute des fiefs.

Dans tous ces poëmes, dans toutes ces légendes, le Charlemagne de l'histoire se plie aux mœurs du temps qui le chante, aux idées des hommes qui le glorifient. Ce n'est plus le Franc, couvert de saie, allant droit par la violence au but de la guerre, apprenant à lire et traitant les amours comme les combats. Nous trouvons, sous le nom du César Franc, un roi féodal. Où sont le respect et la terreur que répandait cet homme de fer? Parcourons les premières chansons de Gestes : Le grand empereur y est souvent représenté comme un personnage ridicule, avare, dupe, faible. Loin d'être invincible, il lui faut des miracles pour le sauver. Il va périr, dans la Chanson de Roland, si un ange ne le secourt. Il va être tué par Eaumont, dans la chanson d'Agolant, si Roland, tout jeune encore, ne le sauve. Plus d'une fois, ses vassaux révoltés ou ses ennemis s'emparent de sa personne. Il est fait prisonnier devant Lanson (Chanson de Jean de Lanson), prisonnier au siége de Vienne (Gérard de Vienne), prisonnier sous les murs d'Angers (Chanson de Gaidon). On l'insulte, on le défie, on le brave. Guibert d'Andrenas ira « où Karlemaine n'osa onques aller. » Roland, dans la chanson de Gui de Bourgogne, envoie aux cent mille diables ce sot vieillard :

Laissomes ce vieillard qui tous est assotés,
A C M dyables soit ses cors comandés !

Beuve d'Aigremont répond à ses propositions de paix, en faisant trancher la tête de ses ambassadeurs. L'archevêque Turpin et le duc Naimes, ses pairs les plus fidèles, vont jusqu'à s'opposer à ses ordres : ici, en le quittant, comme en dix chansons; là, par la force même, comme dans la chanson de Roland. Gérard de Fraite met sa naissance au-dessus de celle de l'Empereur :

Je suis estrais de deux empéréïs,
Plus sui haus homs que lui, ce m'est avis.

Des poëmes entiers sont consacrés à cet esprit de révolte. Le principal théâtre de la rébellion est dans la forêt des Ardennes, où Charlemagne aimait tant de chasser, ou sur les bords de la Meuse, où il avait les domaines de ses pères; traqués dans ce pays, les rebelles se jettent dans le Midi et résistent encore.

Tel est Ogier, l'Ardennais, qui en vient aux prises vingt fois avec Charlemagne, qui lui tue son cheval, blesse ses fils, menace sa vie. Il faut une intervention céleste pour suspendre la guerre. Les Sarrasins ont envahi le pays, la chrétienté est en danger, et saint Michel appelle les héros à un devoir supérieur.

Tels sont aussi les quatre fils Aymon. « La première tradition de la légende des quatre fils Aymon, dit l'*Histoire littéraire de France,* nous paraît appartenir soit aux peuples du nord de la France, soit à la Belgique, soit à la Westphalie. »

C'est sur les bords de la Meuse, tout remplis encore aujourd'hui des souvenirs de cette légende, que les quatre chevaliers portent d'abord la révolte. Charlemagne a sommé Beuves d'Aigremont d'assister à sa cour plénière. Beuves a refusé de lui rendre cet hommage et a tué dans un combat le fils de l'Empereur, qui s'en est vengé en faisant assassiner le rebelle. Cela n'empêche pas le frère de Beuves, le duc Aymon, d'envoyer ses quatre fils à la cour. L'ainé, Renaud, y devint bientôt sénéchal. Un jour, dans une querelle de jeu, le neveu de l'Empereur le frappe, et Renaud demande en vain vengeance à Charlemagne, qui le repousse et le raille. Alors, le jeune

héros sent bouillir dans son cœur le vieux levain des haines de famille. Il s'agit bien du jeu d'échecs! Son oncle a été assassiné, et Renaud jette un cri de vengeance, tue le neveu de Charlemagne sous ses yeux et quitte la cour sur le bon cheval Bayard. Ses frères le suivent et ils ne s'arrêteront que dans les Ardennes, sur les bords de la Meuse, où ils bâtiront le château Renaud.

Les montaignes sont hautes, parfont sont li gravier,
Les praeries larges, li bos grant et plenier,
Bien y puent les pors et les lées chacier...
D'une part i cort Muese qui moult fait à proisier,
Où on prent les saumons, quant on i veut pescier.
D'autre part est la roche, on n'i puet aprochier.

C'est là que Charlemagne va assiéger les rebelles, et le premier ambassadeur qu'il leur envoie, pour les sommer de se rendre, est leur père.

Le duc Aymon, en effet, a dû rester fidèle à Charlemagne et le suivre à cette guerre. Aymon est aussi le type du feudataire fidèle, tandis que ses fils sont les types de l'indiscipline féodale; types rudes et touchants, farouches et généreux; des cœurs d'hommes sous une enveloppe barbare. Cette situation amène de belles scènes, où le sentiment paternel et l'amour filial luttent contre le devoir féodal, ou balancent la fierté de la révolte. Le cœur des héros se plaint, murmure, jette des cris de tendresse et de douleur, mais ne cède point. Le vassal l'emporte sur le père, et, avant d'être fils, les héros sont des chevaliers, que Charlemagne même ne domptera point, et qui ne refusent jamais le combat, même avec leur père.

Quand le duc aperçoit Renaud, qu'il n'a pas vu depuis de longues années, il ne peut se contenir et court l'embrasser. Alors, l'âme de Renaud fléchit, il commence à pleurer ; mais Guichard le rappelle au devoir de la résistance et menace son père.

Après de longs combats, les quatre fils Aymon, épuisés d'hommes et de ressources, sont réduits à abandonner le château; et le poëte prête à Renaud des adieux où l'on sent l'amour du pays :

Son manoir a véu, sel bénéi assés :
« Chastians, ce dist Renaus, vos soiés honorés,

> Vans a accomplis que vos fustes fermés ;
> Moult ai éu en vos richetés et plantés.
> Or m'en estuet issir quant vos estes gastés.
> Certes, tant sui-je plus coreciés et iriés. »

Le père les rencontre dans la forêt, fugitifs, misérables ; il les défie, et les rappelle au courage par des sarcasmes :

« Faites vous ermites dans ce bois! refaites les chemins! réparez les mauvais passages! »

Puis il parle du devoir :

« Vous êtes chevaliers ! défendez-vous si l'on vous attaque. »

Les quatre héros sont vaincus par leur père ; ils fuient, Bayard les porte tous quatre, et le père maudit sa victoire, pleure leur désastre. Alors, les chevaliers, réduits à la plus grande misère, se décident enfin à aller trouver leur mère, qui ne les reconnaît plus. « Ils sont noirs et velus comme ours enchaînés. » La duchesse leur accorde l'hospitalité cependant, par l'amour de Dieu dont elle espère la protection pour ses fils, qu'elle n'a pas vus depuis dix ans, dit-elle. « Comment cela? » dit Richard, et la mère leur raconte leur propre histoire, et comment Charlemagne a fait jurer à leur père de les combattre. Renaud, à ce récit, s'émeut et change de visage ; la duchesse l'observe et croit reconnaître une cicatrice à son front : « Ah ! si tu es Renaud, dis-le moi promptement! » s'écrie-t-elle ; et Renaud pleure, et la mère, pleurant, les bras tendus, court baiser son enfant cent et cent fois.

Cependant le père arrive, s'indigne de leur misère et parle avec une sombre énergie : « Est-ce ainsi qu'ils font la guerre au roi ? Ce ne sont pas là des chevaliers ; mais des drôles. »

> N'estes pas chevaliers! ainçois estes garçons!

N'y a-t-il donc plus de chevaliers qu'ils puissent vaincre et rançonner? S'il en manque, que ne prennent-ils des moines pour les rôtir et les manger :

> Miudres est moine en rost que n'est car de mouton!

Renaud frémit de colère ; tout autre que son père serait déjà frappé de mort! Il regarde sans cesse son épée, il la tire à demi, il se lève, il va frapper. Un de ses frères l'arrête :

Car au bien et au mal doit-on son père aimer.

Et le père est satisfait de cette rage, il y retrouve son fils, il reconnaît son sang! « Beau fils, vous êtes un vrai baron! Il n'est pas votre pareil en tout le monde. » Et il leur permet de prendre de l'or, des chevaux, des armes. Mais il se retirera et laissera ce soin à leur mère, leur mère plus heureuse, qui n'a prêté contre ses fils aucun serment!

Alors, les quatre héros se jettent dans Montauban et la guerre continue, guerre où Charlemagne n'a pas le beau rôle.

Richard est fait prisonnier. Charlemagne cherche parmi ses pairs qui le pendra. En vain il leur offre des châteaux, des villes, des comtés; en vain il offre à Turpin la papauté même; en vain il prie au nom de sa couronne, et rappelle son origine et sa puissance; en vain il menace de toutes les violences de sa justice ; les pairs refusent : Ils tueront quiconque obéira à l'Empereur. Ils quittent la cour, ils abandonnent Charlemagne. Richard est délivré et la guerre continue. Renaud, dans une mêlée, joute avec l'Empereur, le renverse et lui arrache un cri de honte qui le fait reconnaître : « Si un chevalier peut me vaincre, je ne dois plus être roi, ni porter couronne! »

Se par un chevalier i sui pris ne matés,
Dont ne doi je roi estre, ne corone porter.

Alors, Renaud tombe aux pieds de Charlemagne et demande une trève. Le respect de Charlemagne l'emporte sur l'énergie d'un cœur indomptable, et on retrouve cette scène capitale dans *Girard de Viane*. Une autre fois, le héros, blessé par le roi, ne veut pas le frapper; il le saisit, le charge sur son épaule et se met en devoir de l'emporter dans Montauban. Une autre fois, il lui enlève, dans une joute, son aigle d'or, et l'Empereur adresse à ses pairs des plaintes où l'on sent palpiter le cœur humain.

Je ne sui c'un seul hom s'aider ne me volés...
Je vous rant la coronne ici et devant Dé!...
Renaud soit vostre rois et à lui vos tenés.

Enfin, c'est en quittant encore la cour que les pairs forcent Charlemagne à accepter la paix.

Ces poésies se chantaient en pleine féodalité, chez ces fiers

barons qui balançaient le pouvoir royal; le culte que gardent les poëtes pour ce type de l'héroïsme qu'ils appellent Karlemaine, ou pour les chevaliers tombés dans la bataille, s'allie très-bien avec ces instincts de fierté, d'indiscipline et de révolte. Le peuple a conservé jusqu'à nos jours, dans sa *bibliothèque bleue*, ces deux sortes de légendes, de Roland et de Renaud, des martyrs et des rebelles; car le peuple sent qu'il y a là un seul et même héroïsme, et il aimera toujours à chanter les hommes qui meurent pour défendre la patrie ou pour maintenir leur indépendance!

Un siècle plus tard, Philippe-Auguste, que son poëte Guillaume le Breton compare à Charlemagne, a régné; Philippe le Bel va régner; la féodalité est disciplinée, elle va fléchir; alors la physionomie de Charlemagne prend plus de majesté, mais sans imposer silence aux instincts d'indépendance qui vont se faire jour ailleurs et qui ne s'éteignent au cœur des peuples qu'avec la vie.

Un beau vers de Jean Bodel d'Arras annonce ce changement. Il veut montrer Charlemagne entouré d'une cour de rois :

Et les quatorze rois dont Karles se couronne,

dit-il, avec une pompe poétique. Mais cela n'empêche pas le poëte artésien de prêter de fières paroles aux barons contre l'Empereur et de lui opposer un petit peuple libre.

Tantôt les barons s'impatientent du retard du combat :

Combien nous ferez-vous ceste rive gaitier?
Alez vous reposer!

lui crient-ils, et l'Empereur, piqué au vif, passe le fleuve et joute seul contre sept rois saxons.

Karlemaine frémit d'orgueil et de fierté!

Tantôt ils tournent en risée ses remontrances :

Bien ressemblez abbé qui ses moines châtie.

Enfin, le poète fait passer à travers les aventures galantes et chevaleresques de son poëme, un épisode qui les domine et où il met en scène les Hérupois, *fiers comme liépart*. Les Hé-

rupois habitaient un petit pays dont la capitale est Dourdan, et qui était le domaine de Hugues Capet. On sait qu'une des causes de décadence de l'Empire fut le service militaire gratuit, en hommes ou en argent, qui ruina les hommes libres. Les Hérupois entrent en scène en refusant le tribut militaire à Charlemagne contre les Saxons.

Encor ne nous a pas Charles à serfs conquis !

Ils se décident à lui porter le denier demandé, au bout de leur lance :

Onques ne fu chevages si durement offert.

Et Charlemagne s'effraye. Mais le duc Naimes lui conseille de fléchir, pour qu'ils lui pardonnent! Pardonner à Charlemagne! les Hérupois le font; les deniers sont fondus, *à force de charbons,* et Charlemagne en fait faire une table d'airain où est gravée la charte de liberté de ce pays :

Que jamais en Hérupe chevage ne seront.

Après deux ans de guerre contre les Saxons, l'empereur appelle les Hérupois à la rescousse : *Qu'il le viegne secorre !* Ils viennent; Charlemagne leur montre, au delà du Rhin, un camp où ils pourront se loger. « Voilà deux ans que vous êtes ici et vous n'avez pas osé approcher aussi près l'ennemi », répond un baron. Charlemagne tremble; il a plaisanté. — Non pas! disent les fiers chevaliers, et ils passent le Rhin et conquièrent le camp.

Cependant, Charlemagne fait jeter sur le Rhin un pont dont parle Eginhard, et le moine de Saint-Gall rapporte que ce pont de Mayence fut fait *par le concours général et régulièrement ordonné de toute l'Europe*. Car, si les travaux secondaires étaient laissés au bas peuple, « quand il s'agissait d'ouvrages plus considérables, dit-il, ni duc, ni comte, ni évêque, ni abbé n'était, sous aucun prétexte, dispensé d'y contribuer. » Mais l'autocratie du moine de Saint-Gall n'est plus l'idéal du poëte. « Que les Français fassent le pont, répondent les Hérupois à Charlemagne. Les Hérupois n'ont pas coutume d'abattre des forêts, ils ne sont pas charpentiers. »

Ainz au temps votre père, ne furent coustumiers,
De forets essarter ! Ne sont pas charpentiers !
François fassent le pont !

Ce petit peuple de barons semble conserver ici le feu sacré de la liberté personnelle.

Quand David Aubert compilera en prose tous ces souvenirs pour les ducs de Bourgogne, il donnera à Charlemagne une grande autorité : « L'empereur est notre souverain, et de aller contre luy ce serait trop grand orgueil; ainçois il vaudrait mieux s'y humilier d'honneur et de vasselage! » fait-il dire au comte Huon, après le refus du tribut militaire. Dans cette compilation, les Hérupois et les Français sont exempts de la corvée pour bâtir le pont; c'est aux Bourguignons, aux Allemands et aux Lorrains que l'auteur prête le refus de travail. Charlemagne leur répond qu'ils ne peuvent se comparer aux Français ni aux Hérupois : « De vous à eulx n'a aucune comparaison de lignage, de prouesse, d'honneur, ni de vasselage. » Irrités de cette réponse, les Bourguignons et leurs alliés quittent Charlemagne, et c'est en faveur de la maison de Bourgogne que l'écrivain bourguignon tourne l'orgueil de la résistance.

Une autre transformation est due au poëte d'Arras qui célèbre la victoire de Charlemagne sur les Saxons. On sait combien cette guerre fut terrible et longue. Trente-trois ans durant, le César franc y employa le fer et le feu. Il finit par mettre en coupe réglée cette pépinière d'hommes libres, et chaque année il en taillait en pièces une partie. Un siècle avant lui, Clotaire II n'avait laissé en Saxe *nul hoir masle vivant qui fust plus long que son épée*, disent les Chroniques de Saint-Denis. Le moine de Saint-Gall rapporte le même fait de Charlemagne, et Eginhard raconte qu'il fit, en un jour, trancher la tête à 4,500 soldats de Witikind.

Comme tout est changé chez le poète et comme le XIIIe siècle comprenait autrement la guerre! Ici, le massacre fait place à la chevalerie; les combats sont presque des tournois contre la *baronie* saxonne, et la galanterie partage l'intérêt avec le courage. Ici, le conquérant barbare devient le chef d'une armée de chevaliers et d'amants. La *Chanson des Saxons*, est un tissu d'épisodes romanesques et galants, dont l'orgueil des Hérupois forme la trame. L'épouse de Witikind est aimée de Bauduin, qui fait toutes sortes de prouesses pour la voir et qui l'épouse après l'avoir convertie. Quand Witikind est tué, sa veuve prie Charlemagne de donner une tombe royale

au vaincu, et Charlemagne y consent et l'admire. Jamais si noble parole ne sortit de bouche de païenne.

> Ainc n'issit tel parole de vilaine mollier!

C'est ainsi que les poètes vengent les victimes, sans le savoir, et que la civilisation n'accepte de héros qu'en les dépouillant de ce qu'ils ont de contraire à l'humanité.

Ce n'est pas tout encore. Charlemagne, pendant tout son règne, promena la guerre du sud au nord, et il y épuisa toute une race d'hommes libres. Ecoutez un autre poète du XIII[e] siècle, dans la *Chanson de Gui de Bourgogne* : Voilà vingt-sept ans que l'armée française est en Espagne, et les seigneurs querellent Charlemagne. Ce n'est pas lui, ce sont eux qui gagnent les batailles, conquièrent les royaumes et portent le poids de la guerre.

Pendant que les pères gourmandent ainsi l'Empereur, leurs fils, les enfants de France, impatients de ces longues expéditions qui font pleurer leurs mères délaissées, nomment un roi de France, du vivant de Charlemagne. Ce roi, aussitôt, les mène en Espagne; la jeune armée conquiert en courant les villes que le vieil empereur assiége en vain depuis de longues années; puis elle envoie, de la part du roi de France, des vivres à Charlemagne, qui bondit de colère. Mais les prouesses des fils désarment les pères. Charlemagne en vient à désirer ardemment la venue de ce roi qui porte sa couronne et qui va décider la fin d'une longue expédition.

> Barons, ostez vos armes et si vos désarmez!
> Alez tous à la terre sans chauce et sans soliez.
> Qui tel secours amaine bien doit estre honorez.

L'entrevue est touchante; Gui de Bourgogne, le roi, se jette aux genoux de l'Empereur, après lui avoir donné cette leçon chevaleresque et poétique.

Une autre transformation avait passé sur cette grande figure depuis la fin du XI[e] siècle. Au premier temps des croisades, rien ne fut négligé pour y exciter les barons et le peuple; plus d'une œuvre littéraire n'eut pas d'autre but, et la gloire de Charlemagne pouvait y servir singulièrement.

On est généralement d'accord pour placer vers la fin du

xie siècle et le commencement du xiie la rédaction faite dans ce dessein d'une chronique sur Charlemagne, faussement attribuée à l'archevêque Turpin. Cette supercherie eut un plein succès, et l'Empereur, qui avait été toute sa vie le bras de l'Eglise, devint, après sa mort, son auxiliaire dans les croisades.

Le seul trait exact du portrait que le faux Turpin fait de Charlemagne, est son zèle au massacre des païens. Tous les Sarrasins qu'il trouve dans une ville sont mis à mort. Tous les païens qui ne veulent pas recevoir le baptême sont massacrés. Pour le reste, l'idéal des moines remplace ici l'idéal du guerrier. Roland y est nommé, dans une sorte de litanie, l'espoir des clercs, le gardien des dogmes. Il y discute théologie avec Ferragus, et c'est le glaive qui décide la question de la Trinité. S'il est vaincu à Roncevaux, c'est que les chefs de l'armée ont accepté, des Sarrasins, du vin et les soldats, des femmes. Il meurt; ses dernières paroles sont d'un théologien et sa prière d'un moine. Charlemagne est représenté comme un Gargantua qui mange un quartier de mouton ou de porc, qui lève facilement sur la paume de sa main un chevalier tout armé. Il discute aussi de théologie avec les païens, avant de les battre; il fait des miracles; s'il fait la guerre d'Espagne, c'est pour délivrer le tombeau de saint Jacques, et lorsqu'il meurt, le saint reconnaissant arrache son âme au diable, en opposant à ses péchés, dans la balance, l'énorme quantité de pierres et de bois qu'il a employée au bâtiment des églises.

Eginhart rapporte qu'Haroun-al-Raschid offrit à Charles les clefs du saint sépulcre. Plusieurs chroniques, en latin et en français, mènent le héros à la croisade par un chemin de miracles. Le saint empereur rapporte de Jérusalem des reliques, notamment une chemise de Notre-Dame, et les Grandes Chroniques de saint Denis reproduisent les détails de cette première croisade.

Ce nouveau portrait, qui, dans la *Bibliothèque bleue,* se mêle au premier, ne resta pas intact. Un petit poëme, de la fin du xiie siècle, dit-on, parodie le pieux voyage de l'empereur. Si Charlemagne va à Jérusalem, c'est que sa femme a osé lui dire qu'il y a au monde un prince qui porte mieux que lui la couronne, ce qui a irrité le héros à tel point, qu'il a menacé par trois fois l'impératrice de lui couper la tête « sur le buste».

Si l'empereur et ses pairs, que Turpin a comparés au Christ entouré de ses douze apôtres, entrent dans le temple où Godefroid de Bouillon ne voudra entrer que pieds nus et ceint d'une couronne d'épines, c'est pour y déployer un luxe qui rappelle la scène de l'ambassade grecque; quand ils arrivent à Constantinople, c'est pour se mettre à gabeler dans l'ivresse et à se vanter de faire des tours de force qui sont autant de parodies de l'héroïsme : Charlemagne tranchera en deux d'un seul coup un chevalier, armure, homme et cheval. Roland sonnera du cor, et la ville en sera renversée, comme sous un tremblement de terre. Turpin, l'archevêque changé en clown, sautera par-dessus trois chevaux, en jonglant. C'est avec la fille du roi que le brave Olivier se vante d'accomplir des travaux d'Hercule, et tous les pairs rivalisent de fanfaronnades, que le roi grec les somme d'accomplir et qu'ils ne peuvent exécuter qu'avec l'aide du miracle. Car le poète ne recule pas devant cette parodie nouvelle, et l'intervention divine aide Roland dans ses bravades et Olivier dans ses obscénités.

Un autre poème, le *Moniage Guillaume*, parodie à son tour cette grande figure du héros d'Alescamps. L'Eglise a fait de Guillaume d'Orange, comme de Renaud et de Charlemagne, un saint. Le poète anonyme fait de Guillaume un moine, mais un moine qui mange comme trois, boit comme quatre et bat ses frères comme plâtre. Les moines lui suscitent mille dangers dont il sort vainqueur, jusqu'à ce qu'un ange appelle au désert ce moine indiscipliné et vorace.

L'esprit chauvin devait aller plus loin. Savez-vous comment, au XVIIIe siècle, M. de Tressan se représentait la chanson de Roland et la traduisit en vers français? Un seul couplet suffira :

> Roland étant petit garçon
> Faisait souvent pleurer sa mère;
> Il était vif et polisson;
> Tant mieux, disait monsieur son père.
> A la force il joint la valeur,
> Mauvaise tête avec bon cœur,
> C'est pour réussir à la guerre.
>
> Soldats français, chantons Roland, etc.

En Italie, la transformation, pour être plus poétique, n'est pas moins grande. Le héros de Roncevaux y devient l'*Orlando*

furioso, l'*Orlando innamorato;* les chefs de l'armée francke ont traversé les jardins d'Armide, ils sont devenus les paladins de Pulci, de Boyardo et de l'Arioste.

Qu'est-ce que la gloire, messieurs? Soyez donc Guillaume d'Orange, pour être changé en un Pantagruel moine! Soyez Roland, pour devenir un Hercule ou un Latulipe; soyez cet indomptable rebelle qui porta le nom de Renaud, pour être représenté comme l'esclave d'une femme; soyez un redoutable empereur, pliant tout sous sa volonté, imposant l'unité et la conversion à un immense empire; soyez un César et un David, pour que la postérité fasse de vous un roi féodal, un chef de tournois galants! Charlemagne a abusé de la guerre, et voilà qu'un roi de France, lui vivant, lui donne des leçons de courage. Charlemagne a forcé les Francs à tous ses travaux, et voilà qu'un petit peuple lui refuse en face de travailler à ce pont, qui est une des gloires de son règne. Charlemagne a épuisé les hommes libres dans la guerre et les a presque annihilés dans le conseil, et voilà qu'un petit peuple lui refuse le denier de guerre, que ses pairs le dominent, lui commandent, le bravent et le raillent. Charlemagne a massacré les Saxons et forcé les païens au baptême, et voilà qu'on célèbre pendant des siècles ses joutes et ses galanteries avec ces monstres païens et que la poésie chante sous son nom la conversion par l'amour! Sauf quelques parodies, dont l'intention même semble douteuse dans ces époques de littérature naïve, les siècles ont cru honorer Charlemagne en le peignant contraire à lui-même. Ils n'ont pu croire au héros tel qu'il fut, ils ne l'ont trouvé grand que sous une forme nouvelle ; s'ils avaient connu le vrai César franc, ils ne l'auraient pas conservé dans leur Panthéon. Car, sous quelque grand nom que se présente un homme à l'admiration des hommes, le héros d'une époque n'est accepté par la conscience des époques qui suivent, qu'à la condition de répondre à leurs nouveaux instincts de justice et d'héroïsme.

Cet idéal variera encore avec les siècles. Pour Boulainvilliers, la grande œuvre de Charlemagne sera l'hérédité des fiefs. Pour l'abbé Mably, la liberté de la France. Velly réunit en lui toutes les perfections, même la chasteté. Montesquieu en fait le modèle des législateurs, et M. Guizot le génie qui arrêta la décadence des Gaules. Les poëtes du XVIIe siècle qui

essayèrent de donner une épopée à la France, Courtin et Louis le laboureur, ont fait de Charlemagne le restaurateur de l'empire romain, sous le nom de monarchie française, le type du monarque devant lequel les hommes doivent tomber à genoux, le modèle enfin de Louis XIV. De nos jours, il ne manque pas d'écrivains, pour en faire, avec M. Th. Nisard, un de ces phénomènes providentiels qui sauvent les nations par l'autocratie et les fécondent par la guerre. Ce n'est pas à ce titre, il faut l'espérer, que des Belges revendiquent depuis plusieurs années Charlemagne comme leur compatriote : on doit peu apprécier dans un pays libre, ce type que s'efforcent d'imiter tous nos conquérants et tous nos despotes. Un concours académique a produit une œuvre de deux écrivains, MM. Warnkœnig et Gérard; le rapporteur de l'académie, considère Charlemagne comme l'homme qui « fonda la société moderne sur l'union des libertés du monde barbare, et des lumières du monde romain », et les deux auteurs couronnés acceptent cette union de l'élément barbare et de l'élément civilisé sous l'influence du christianisme, comme un fait nécessaire, commandé par la situation, un fait que conçut et accomplit le génie de Charlemagne.

Un de ces écrivains cependant avait jugé tout différemment et avec une grande hardiesse, le César franc! mais l'œuvre couronnée prétend qu'il s'est placé au point de vue exclusivement germanique ou barbare, tandis que les deux collaborateurs ont préféré pour l'académie le point de vue chrétien.

Je ne puis admettre cette distinction, messieurs; l'histoire n'a qu'un seul point de vue : la vérité.

La vérité est aussi contrefaite par ces conceptions grandioses et politiques, que par la naïveté des chansons de Gestes. La vérité est que Charlemagne eut surtout le génie de l'autorité et de l'ambition. La vérité est qu'il n'eut pas de ces grandes visées philosophiques et que tout ce qu'il crut fonder a échoué. L'ambition, en effet, a la vue courte et l'autorité a la main mauvaise. Le vrai génie seul comprend son époque et tout ce qu'elle peut léguer de durable à l'avenir.

Charlemagne tenait en mains l'élément de civilisation le plus puissant de son siècle : une race jeune, libre et forte, la nation franke, vivant sur notre sol. Il se voyait attiré par deux grands foyers : les souvenirs de l'Empire romain et

l'Eglise chrétienne. Il ne comprit ni la grandeur d'un peuple libre, ni les dangers de la double Rome qui avaient entraîné la corruption et la chute des Mérovingiens. Le vrai génie se fût servi de la gloire de Rome comme d'un aiguillon pour une race encore barbare, et de la puissance morale de l'Eglise, en cela seulement qui pouvait se concilier avec les institutions de son peuple. Mais, fort d'une première expérience, il se serait gardé de jeter une seconde race de Francs dans le gouffre de la décadence romaine. Il eût pieusement préservé les germes de vie d'une race neuve et eût essayé de fonder une civilisation germanique.

Mais la Gaule et l'Église offraient au fils de Pépin un triomphe assuré, une couronne éclatante, un immense champ de gloire, un vaste empire; il courut à l'appât de l'ambition, sans se demander si son œuvre serait seulement durable; il sacrifia les germes de liberté de ses peuples, sans comprendre que cet empire de Procruste était impossible. Que parle-t-on des libertés du monde barbare? Charlemagne les sacrifia toutes à la gloire d'un règne sans héritier et d'un trône bâti sur le sable; il les sacrifia à une résurrection galvanique, selon l'expression de M. Guizot. Franchissons un siècle et cherchons ce qui reste de son œuvre et de son empire. Il a fondé l'ordre dans l'unité, dit-on; et la société en arrive à l'émiettement du chaos : *Pro regno fragmenta regni*. Il a élevé, dit-on, la puissance de l'Eglise; et l'Église va abandonner bientôt les rênes de la société : Cet empire va droit à l'an mil. Il a donné le signal de la renaissance des lettres; et les lettres latines vont mourir et les chants germaniques qu'il a recueillis vont disparaître; les lettres ne renaîtront que pour chanter un autre monde. Il a fondé une nation, dit-on; et les hommes libres ont presque tous disparu. Il a fondé une société, et cinquante ans après lui la Gaule est un désert. Il a arrêté la double invasion des Sarrasins et des Germains, dit-on; et les Turcs s'avancent et il n'était pas mort que les Normands avaient commencé des expéditions qui doivent prendre à son empire une province. Il a vaincu les Saxons et ravagé cette forêt d'hommes libres; mais, selon l'expression vraie de Sismondi, il n'aura pas d'autres héritiers que les Saxons eux-mêmes. Pour que la société renaisse, il

faudra qu'il ne reste de tout son empire qu'une vaine poussière.

Charlemagne enfin laisse un grand nom. Mais cette gloire va changer de physionomie et passer de contrefaçon en contrefaçon à travers les siècles. Son nom seul reste, la figure varie, se dénature, et ce n'est plus l'homme tel qu'il fut, c'est le type contraire qu'on applaudit, c'est sa négation que l'on chante. O néant de la gloire personnelle! Aucun grand nom peut-être ne fait mieux ressortir, ne permet de proclamer plus haut cet enseignement qui me semble un des plus élevés de l'histoire littéraire. C'est surtout du César chrétien, dont le nom est inséparable de l'idée de grandeur, c'est de Charlemagne qu'on peut dire que la gloire n'appartient pas à l'homme, dont elle emprunte le nom, mais à l'humanité qui, sous des noms d'emprunt, glorifie ses rêves d'héroïsme, son idéal de justice. Est-ce encore le César franc, le David de l'école du palais, que ce roi féodal des trouvères, que cet empereur, homme d'État des philosophes modernes? Est-ce encore le vainqueur farouche des Saxons, qui impose sa domination et sa religion par le glaive, que ce roi d'une cour de chevaliers qui convertissent les païens dans les tournois et les païennes par des amours? Est-ce encore l'homme d'autorité et de discipline, que cet empereur auquel la Belgique académique élève une statue comme au génie qui a fécondé avec les lumières de Rome les libertés germaniques? Non, ce n'est que son nom, rien que son nom! son nom prêté à des actions qui contredisent toute sa vie! son nom qui perpétue sa gloire au service de tout ce qu'il a foulé aux pieds! Pour ma part, je n'aime pas ces fausses reliques; ce culte des noms fameux me semble dangereux, même dans leurs contrefaçons diverses. Mais les mutilations qu'on est forcé de leur faire subir à force d'anachronismes me semblent un grand exemple. Je n'ai pas la plus petite pierre à porter au piédestal de Charlemagne. Triste honneur, en effet, pour la libre Belgique, d'avoir servi de berceau à un de ces hommes d'autorité et de violence qui servent de type à tous les conquérants et à tous les despotes! Mais, puisque la mémoire des peuples, histoire ou légende, conserve tant de héros, j'aime à voir les changements qu'ils y subissent, et j'admire, dans ces transformations littéraires du grand Charles, le néant de la

fausse gloire et la puissance de l'idée de justice. Un jour viendra où les hommes civilisés, où les peuples libres ne glorifieront que les vrais bienfaiteurs du genre humain, ne garderont de noms illustres que ceux qui seront marqués par une œuvre de vérité ; mais, avant qu'ils sachent trier leurs grands hommes, c'est un beau spectacle de voir que l'opinion n'en accepte, n'en conserve aucun, si ce n'est pour le marquer à son effigie; c'est un beau spectacle de voir que, si un siècle, séduit par l'éclat d'un empereur, a légué à l'histoire une renommée, les siècles nouveaux cherchent à affirmer la fraternité, même sous le nom d'un homme de violence, et contrefont l'histoire, s'il le faut, pour mettre le nom du despote au service de la liberté.

LES
LÉGENDES CHRÉTIENNES
SUR
L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME
EN BELGIQUE.

Messieurs,

Rien n'est à négliger dans les manifestations générales de l'esprit humain. L'homme ne se paie point de mensonges, et la nature même de son esprit répugne à l'erreur. Sous les fables les plus grossières, on sent une faculté supérieure : l'intelligence, qui s'affirme en s'exerçant; dans les superstitions de l'enfance des peuples, il y a quelque chose de vrai, ne fût-ce que la recherche du vrai, du bien et du beau, ne fût-ce que le tableau d'une époque d'ignorance, peinte par elle-même, et l'on doit y voir autant d'efforts de la lumière intérieure pour percer les ténèbres et comme les premiers exercices du sublime besoin de penser.

Ainsi, la philosophie de l'histoire retrouve dans les mythes païens, et, comme embaumés et momifiés dans les symboles, le souvenir des premières découvertes utiles et la trace des antiques révolutions religieuses. Ainsi, les légendes catholiques sont comme les bulletins des grandes armées d'invasion, qui allaient conquérir le monde au nouveau culte.

Le temps n'est plus — ce temps de négation pure et simple, qui eût sa raison d'être et son rôle utile — où l'on ne

voyait dans les productions de l'hagiographie que des impostures indignes d'un regard de l'histoire, que des fables bonnes à livrer aux guêpes du ridicule. L'esprit n'était pas libre alors; il voulait, il devait déchirer tous ses langes. Mais une fois affranchie, la raison peut rendre à chaque chose sa place dans les annales du monde, et, s'il reste de faux voltairiens qui, ne sachant s'émanciper qu'à demi, conservent la peur des fantômes, la science libre ose regarder en face tout le passé, ne dédaigne rien de ce qui a servi aux hommes, distingue les époques, cherche les causes, apprécie le but, interroge même les fables et, retrouvant la vérité sous les couches géologiques les plus obscures de la pensée, rend les légendes à l'histoire politique, littéraire et morale de l'humanité.

C'est à ce triple point de vue, le seul qui convienne à des hommes libres, que je dois étudier les légendes sur l'introduction du christianisme dans notre pays.

Divers moyens ont servi à la propagation du christianisme, depuis la prédication par la discussion des idées et par l'exemple des mœurs, jusqu'aux décrets impériaux ordonnant le baptême sous peine de mort; depuis l'audace des apôtres à nier les dieux païens en face et à affirmer, dans le cirque, le Dieu nouveau, jusqu'à la rage des bourreaux conquérant les peuples à la Foi par le fer et la flamme. Le moyen qui réussit dans nos provinces fut autre. Les décrets des Constantin et des Clovis ne les avaient, pour ainsi dire, qu'effleurées; éloignées du centre de l'empire, n'offrant à l'action du pouvoir que de rares agglomérations d'hommes, elles furent relativement négligées par cette propagande brutale, et servirent d'asile, dans l'une et l'autre époque, aux Romains ou aux Francs qui préféraient l'exil à une conversion forcée. C'est sous les Mérovingiens que l'action commence sérieusement et elle affecte une forme nouvelle : la colonisation.

Le pays n'était pas à conquérir, il faisait partie du royaume des Francs; mais les populations y étaient trop disséminées pour être ramenées et tenues sous le joug religieux; il aurait fallu — passez-moi ces expressions modernes — placer auprès de chaque chaumière un prêtre et un gendarme. On eut

recours à un système nouveau : les rois et les seigneurs donnèrent des terrains vagues, d'anciennes constructions romaines, leurs propres châteaux, pour y fonder des colonies qu'on appela monastères. Là, régnait, chez lui, en maître, sur le sol qui lui appartenait, sur les hommes qui appartenaient au sol, une sorte de patricien romain, sous le nom d'abbé, avec sa clientèle de moines. Les hommes libres que ruinait la guerre s'attachaient à cette maison, comme les clients romains, comme les leudes germaniques; les esprits terrifiés des malheurs du temps, victimes ou coupables des crimes d'une époque sans frein, y cherchaient un abri contre les désastres, la vengeance ou le remords; les donations en terres et en hommes abondaient, et la communauté s'augmentait des prisonniers de guerre et des esclaves, que rachetait l'abbé, pour les attacher à la glèbe de la colonie et au culte du couvent.

Ces établissements, régis par eux-mêmes, assurés de nombreux priviléges appuyés sur le pouvoir royal, défendus au besoin par le glaive séculier, constituaient une véritable occupation du sol, préparant l'occupation des âmes; au premier succès, ils devinrent comme des citadelles élevées en pays conquis, pour maintenir la conquête. Puis, quand l'armée put marcher en avant et occuper de nouvelles contrées, ils servirent de points d'appui, de camps retranchés, de quartiers de réserve à cette invasion à la fois territoriale et religieuse.

Ce réseau de places fortes, s'étendit bientôt de Gand à Renaix, à Leuse, à Tournai, à Saint-Vaast, à Maubeuge, à Mons, à Nivelles, à Fosse, à Tongres, puis à Saint-Hubert, à Prum, à Epternac; il me semble en voir le quadrilatère dans Gand, Tournai, Lobbes et Saint-Trond; et c'est ainsi qu'en l'espace d'un siècle, les provinces belgiques, presque entièrement païennes, furent converties, ou plutôt (je tiens au mot, parce qu'il me semble juste) furent colonisées au christianisme.

Cette histoire se retrouve dans les légendes des saints. C'est là, c'est dans les *Acta Sanctorum* que l'on voit le mieux l'état de nos provinces à cette époque, l'abandon du sol couvert de forêts et de marais, le paganisme obstiné des habitants.

Ouvrez la vie de saint Amand, écrite, l'une par son contemporain Baudemont, l'autre par un anonyme, vous y trouverez le nom de Gand, prononcé pour la première fois dans l'histoire, et désignant un petit village au milieu de terres incultes. Les compagnons du saint l'abandonnent, pour la stérilité du sol ou pour la férocité des habitants, dit Baudemont, et l'anonyme qualifie ces populations de race implacable et de dure cervelle : *Duræ cervicis populus et implacabilis*.

Ouvrez d'autres légendes, celles de sainte Dymphe, de saint Rombaud, de sainte Waudru, de sainte Gertrude, de saint Trond, de saint Liévin, de saint Lambert; vous assisterez au berceau des villes qui seront Anvers, Malines, Mons, Nivelles, Saint-Trond, Liége, et qui ne sont encore que des lieux sauvages, couverts de bois, hantés des ours et des loups; ici, un ancien temple de Mercure, comme à Gand; là, un camp romain abandonné, comme à Mons; ailleurs, quelques chaumières entourées d'aunes, comme à Malines; ou un misérable bourg, *ignobilis vicus*, comme la chronique d'Hariger appelle Liége.

Ces populations étaient toutes païennes. Dures cervelles, peuple implacable et féroce, car il défendait avec obstination ses dieux : *Cum multâ obstinatione*, dit la vie anonyme de saint Amand du VIIe siècle, *suorum defendens cultum deorum*.

Les premiers apôtres, j'allais dire colons, qui viennent ainsi occuper le pays, sont étrangers, la plupart du Midi de la Gaule : saint Eloy est limousin, saint Amand est aquitain, saint Arnulphe, ce prêtre qui fut l'ancêtre de Charlemagne, est aussi aquitain; saint Liévin vient d'Irlande, saint Willibrod d'Angleterre; saint Ghislain vient d'Athènes, dit-on. Ils doivent leur mandat et bientôt leurs richesses aux crimes des rois et à l'ambition des maires du palais. Dagobert apaise ses remords en envoyant saint Eloy à la conquête des païens de Flandre, et saint Amand est chargé d'expier, de la même façon, pour le même roi, un nouveau crime. Les seigneurs Francs, ayant à leur tête la famille Pépin, secondent ces entreprises et en prennent bientôt la direction. Cette œuvre, autant romaine que religieuse, assura aux Carlovingiens, avec l'influence du clergé gaulois, un double trône, sur

la terre et dans le ciel; elle fit de toute cette famille de rois, des empereurs et des saints. Nos provinces sont pleines encore de ces souvenirs. Parcourez nos églises, vous y trouverez les saints carlovingiens à chaque pas : sainte Itte, épouse du bienheureux Pepin de Landen, sainte Gertrude, sa fille, sainte Begge, sa plus jeune fille, mère de Pepin de Herstal; Saint Walbert, frère du maire du palais Gondebaud, sainte Waudru et sainte Aldegonde, ses filles; saint Vincent, son gendre; saint Bavo, d'une famille noble de la Hesbaie, sainte Gudule et sainte Pharailde, filles de sainte Begge... Je m'arrête à l'Eglise de Herstal, dédiée encore aujourd'hui à saint Charlemagne.

Il y a peut-être quelque exagération dans le tabeau que les légendes présentent de la stérilité du sol et de la férocité des habitants. L'enthousiasme de la mission, l'ardeur de la victoire, le dégoût des choses profanes, *l'ivresse du Saint-Esprit,* comme le dit Balderic de sainte Waudru, devaient exalter l'imagination et prêter de vives couleurs aux obstacles, des proportions excessives à la tâche entreprise ou réalisée. Ce qui ne peut être mis en doute, c'est la résistance des Belges à la foi nouvelle.

Le choix d'un emplacement favorable à ces colonies chrétiennes, devait avoir une véritable importance : il fallait prendre une bonne position stratégique en pays ennemi. Les légendes entourent ce choix, d'aventures extraordinaires ou de miracles, dont la plupart indiquent, symbolisent, si vous voulez, les deux principales conditions de sécurité pour la colonie au berceau : la fertilité du sol et l'isolement. Les fondateurs aidés du miracle cherchent comme une oasis dans la solitude.

Ainsi, une ourse enlève à saint Ghislain ses habits sacerdotaux; le saint, guidé par un aigle, découvre la retraite de la bête sauvage, ordonne à l'ourse de lui céder sa tannière et y fonde un monastère qui sera le bourg de Saint-Ghislain. L'apôtre peut se fier à l'instinct de l'animal sauvage, il a trouvé une retraite sûre.

Ainsi, un ange ordonne à Madelgaire de bâtir un couvent à Hautmont; le comte s'y transporte et voit tout le sol couvert de neige, excepté dans un espaçe que Dieu réserve à ses élus. Saint Vincent a trouvé son oasis.

La résistance à cette occupation du pays était impossible ; la résistance à la conquête, dont ces couvents étaient les quartiers généraux, fut vive. On a retrouvé pour d'autres peuples des cris de guerre contre l'invasion chrétienne ; ici, les seuls souvenirs de la lutte sont conservés dans les légendes des vainqueurs.

Un chant breton des premiers siècles s'écrie avec une énergie farouche : C'est de la chair chrétienne qu'il nous faut ! et le poëme slave de Zaboï célèbre une victoire des païens contre l'étranger, sans doute Charlemagne, qui leur apporte une langue inconnue, des coutumes nouvelles et un Dieu ennemi.

Les légendes de saints mettent en scène l'opposition des Belges à ces étrangers, qu'ils recevaient avec la rage des bêtes féroces, dit la légende de Saint-Eloy, et qu'ils flétrissaient d'un nom de Romains, devenu le synonyme du crime et de l'infamie.

« Qui pourrait énumérer, dit Baudemont, les outrages que saint Amand eut à souffrir pour le nom du Christ ? Combien de fois, il fut ignominieusement battu jusqu'au sang par les habitants de Gand ; les paysans ne se contentaient pas de le repousser avec violence de leurs demeures, les femmes elles-mêmes le traînaient au bord du fleuve et le précipitaient dans l'Escaut. »

Lorsque Gand fut colonisé et servit de point d'appui aux excursions nouvelles, le Brabant hérita de sa férocité.

Les bollandistes attribuent à saint Liévin lui-même une élégie latine, adressée quelques jours avant sa mort à l'abbé de Saint-Bavon. Ces vers du VIIe siècle me semblent plutôt composés après le martyre de Liévin. Quoi qu'il en soit, cette courte élégie, sous un style obscur, donne une idée, qui doit être vraie, de la vie cachée que la résistance du pays imposait à ces apôtres, du concours qu'ils attendaient de la maison mère, et de l'opposition des populations.

« J'ai vu, chose étonnante à dire, le soleil sans lumière, le jour sans rayon et le repos sans la paix. Depuis que j'ai visité ces peuples, le soleil ne luit plus pour moi, et ma vie n'est qu'une nuit. Race impie, agitée de passions barbares, le Brabant rugit et demande mon sang. En quoi ai-je péché contre toi, peuple ingrat ? Je t'apporte la paix, pourquoi me fais-tu

la guerre? Mais ta férocité sera mon triomphe et me donnera la palme du martyre; je sais à qui me confier et mon espoir ne sera pas frustré; car c'est en Dieu que j'ai mis sa force...

Cependant, quelque chose console mon esprit affligé. Gand me prépare un refuge, Gand me chauffe dans son sein, Gand m'appelle, me caresse, me nourrit, m'aime et me réchauffe. Là est Florbert, orné des fleurs de la vertu et de la probité. Florbert, le modèle de son troupeau, l'honneur de l'Eglise, l'union de ses frères...

Pendant que j'écris ces vers, son messager, pressant son âne, et las lui-même du fardeau, arrive et m'apporte ses présents accoutumés : il m'offre les délices des champs : le lait et le beurre, les œufs et les paniers pleins de fromage. Qu'attends-tu, mon hôtesse, cours à la porte et recueille ces richesses, toi qui tout à l'heure étais pauvre. Le légume cuit à sec, tu peux maintenant l'assaisonner, et la dure poterie va s'humecter de graisse.

Houtheim, village cruel, qui ne me rends aucun fruit, pourquoi, si bien cultivé, ne produis-tu que des chardons et des orties? Ma pauvre hôtesse n'a pour vivre que ce que Gand m'envoie de bonnes choses, et avec ses dons, le pieux abbé notre père, m'envoie de douces paroles, me sollicite à l'étude, et m'ordonne de célébrer le grand Bavon et de composer des vers élégiaques pour orner sa tombe. »

Cette simplicité du missionnaire, abrité dans une chaumière, ravitaillé par un âne, et bientôt martyrisé par des paysans, s'écarte singulièrement de la grande scène dont Rubens a fait un chef-d'œuvre. Mais Rubens peignait le christianisme triomphant, dans les pompes du martyre; il eût été mal reçu à en peindre les débuts modestes.

Si le peuple des campagnes montrait tant d'hostilité, tous les seigneurs francs n'étaient pas non plus du parti des Pepins. Le monde résistait avec ses instincts naturels à une religion qui disait aux hommes : Il est bon de ne pas aimer !

Les parents de sainte Aldegonde, saints eux-mêmes, l'engagent à se marier : la jeune fille s'enfuit; poursuivie par son fiancé, elle n'hésite pas à se jeter dans la Sambre : des anges la portent sur les eaux et elle échappe ainsi au mariage.

Saint Landelin ne résiste pas à ces tentations, il en croit les voix humaines qui le rappellent aux lois de la nature. Mais ces voix sont trompeuses; il a cru écouter ses parents, ce sont des bandits qui l'ont séduit; on lui parlait des devoirs de la famille et de la société, et le voilà entraîné dans le vice

et le crime. Il faut qu'un miracle l'arrache tout à la fois au monde et au mal, qui se confondent trop souvent dans ces récits mystiques.

La vie de sainte Alène est considérée par les bollandistes plutôt comme une légende que comme un acte de martyre. On y lit qu'un chef Franc Levold, seigneur de Dilbeek, fit torturer jusqu'à la mort sa propre enfant, une naïve jeune fille, coupable d'avoir reçu le baptême des mains de saint Amand.

Ainsi les hagiographes peignent le déchirement des familles et la colère des pères qui se voyaient enlever leurs enfants.

Cette résistance prit quelquefois même un caractère officiel. Ebroin, jeté par Childeric II dans l'abbaye de Luxeuil, en sort à la mort du roi, s'impose comme maire du palais à son successeur, et sa vengeance s'exerce sur les évêques qu'il frappe, sur les églises et les couvents qu'il arrache aux Romains, pour les livrer aux Francs restés fidèles à l'idée germanique. Un chant historique du xe siècle, un des plus anciens monuments de la langue romane, célèbre la passion de saint Léger, victime d'Ebroin. Le terrible Franc fait couper la langue et les lèvres au saint évêque et s'écrie avec une rage triomphante : Il ne pourra plus louer Dieu :

Jà non podra mais Deu laudeir !

Mais la voix des apôtres ne peut être étouffée ; la langue du saint repousse dans sa bouche ; elle pourra encore louer le Dieu des chrétiens.

Le martyre de saint Liévin est tout à fait semblable : Ecoutez les *Acta Sanctorum :*

« Un des habitants d'Houtheim, nommé Walbert, animé d'une rage diabolique mit ses tenailles de fer dans la bouche du Saint, lui arracha la langue et la jeta sous les yeux du peuple en disant : « Voici la langue de ce séducteur qui a égaré notre race par ses impostures! Elle ne mérite rien de plus que d'être jetée aux chiens pour qu'ils la dévorent... »

Mais, ajoute le légendaire, le fidèle serviteur du Christ ne fut pas abandonné de Dieu ; sa langue lui fut rendue, et, avec plus de confiance que jamais, il continua à enseigner au peuple les lois divines ! »

Peut-on imaginer un plus saisissant symbole de cette lutte de la force contre l'influence de la parole, une plus terrible

représentation de la résistance de ces peuples farouches à ces langues séductrices qui arrachaient les enfants à leurs familles, les païens à leurs dieux, les germains à leurs coutumes? Ainsi, l'histoire des derniers efforts des Francs contre l'église revit tout entière dans les légendes.

Un des caractères de toute colonisation est de s'appuyer sur la force de la mère patrie ou du pouvoir central, qui lui adjuge les terres et lui prête ses moyens de défense. Quand même aucun document ne viendrait confirmer ce fait pour les établissements religieux dans nos provinces, il suffirait d'avoir démontré qu'ils constituaient de véritables colonies, pour en conclure, par la nature même des choses, que le concours du bras séculier ne leur manqua point et dut contribuer singulièrement à hâter leur triomphe.

Mais les preuves existent et c'est encore dans les légendes de la victoire qu'elles sont le plus complètes.

On connaît l'édit de l'an 554, où Childebert décrète comme Théodose l'abolition du paganisme et la destruction des idoles. De nombreux édits Mérovingiens, comme plus tard les Capitulaires Carlovingiens, prescrivent le respect du dimanche, le paiement des dîmes, la répression des superstitions. Ces décrets ne furent mis en vigueur en Belgique que par les colons missionnaires du VIIe siècle. Une des biographies de saint Bavon, recueillies par les bollandistes, dit positivement que saint Amand obtint de Dagobert et de l'évêque de Noyon un diplôme qui l'autorisait à contraindre les païens à embrasser la foi chrétienne : *Ut qui nollet, fidæi cogeretur.*

Les actions sont conformes au droit. Comment comprendre en effet autrement que, comme des actes d'autorité, comme l'exercice du droit de la force, ces récits où les hagiographes et les chroniqueurs nous montrent un apôtre, comme saint Bavon à Gand, comme saint Materne à Tongres, détruisant les temples, *destruxit fanum,* renversant l'autel, *subvertit aram,* ou condamnant le culte des dieux, renversant le sanctuaire des démons : *Damnatur cultura Jovis et Veneris. Emundantur delubra dæmonum,* comme dit Hariger.

Les deux expéditions de Pépin de Herstall et celle de Charles Martel en Frise, où, en imposant leur autorité, ils détruisent les idoles, préparaient victorieusement la prédication

de saint Willibrod. Le moine n'eut plus qu'à recueillir les moissons de la violence.

De nombreux miracles symbolisent aussi cette répression brutale. Que de fois les légendes ne nous montrent-elles pas les fléaux du Ciel s'abattant sur les populations païennes ou relapses : les maisons renversées, les moissons ravagées, les bourgs et les châteaux détruits, la ruine et la mort punissant la résistance à l'apostolat : emblème saisissant de l'action de la force.

Ce nouveau mode de convertir les peuples obtint un prompt succès, et les couvents assurèrent la durée de la conquête. « Les apôtres de ce temps, dit l'abbé Tiron, bâtissaient » des monastères parmi les peuples qu'ils avaient convertis » à la foi, comme les conquérants politiques bâtissait des » châteaux-forts dans leurs conquêtes, pour les conserver et » les défendre. Ces asiles religieux étaient autant de pépi- » nières qui fournissaient de nouveaux ouvriers et servaient » comme de quartiers généraux à l'armée pacifique de » l'Evangile. »

Un grand fait historique vient confirmer ces vues sur l'établissement du christianisme dans nos provinces. Cette œuvre, autant politique que religieuse, non moins romaine que chrétienne, comptait un siècle et demi de travaux et de succès; elle semblait irrévocablement achevée; elle avait donné aux Pépins le trône et à Charlemagne un empire. L'empereur, armé du génie de Rome, avait subjugué les Saxons, avait détruit le palladium politique de la race germanique qui rappelait les terribles succès d'Arminius sur les Romains; puis, l'œuvre accomplie, la solitude étant faite sous le nom de paix, le vainqueur avait cru transporter les restes d'un peuple libre en lieu sûr, en les balayant vers la Flandre de saint Amand et de saint Bavon. Mais Charlemagne est à peine dans la tombe que les Normands se précipitent sur l'Empire, vengent les Saxons massacrés, leurs dieux détruits, leur race traînée en esclavage et le *littus saxonicum* sert, pour ainsi dire, de porte à l'invasion. A leur approche, le génie germanique se réveille au cœur des populations colonisées par le génie autocratique. Les serfs de l'Eglise romaine passent à l'ennemi, qui parle la langue de leur race ; les hommes libres eux-mêmes, fraternisent avec ces pirates

qui crient vengeance contre les Romains. Représailles violentes ! Les couvents sont envahis, saccagés, détruits, incendiés et l'Eglise belgique compte plus d'un martyr.

« Dieu a permis aux païens de marcher sur nos têtes, dit » la cantilène germanique sur la bataille de Saucourt ; et les » Francs servent leurs soldats, et les chrétiens passent à » l'ennemi. »

Les serfs des campagnes se lèvent, se joignent aux envahisseurs et courent au sac des couvents. « Ils étaient plus cruels et plus implacables que les barbares eux-mêmes, » dit un historien de l'Eglise. Les Normands, en effet, n'avaient que leur race et leurs dieux à venger, et les serfs vengeaient leurs propres souffrances. « Un grand nombre retournent au paganisme, » dit Frodoard. *Quorum multi christianam deserentes religionem.*

Des moines eux-mêmes profitent du bouleversement et reprennent la liberté, dans l'orgie et la débauche, et, à la fin du xᵉ siècle, les Normands recrutent encore des soldats en Flandre, pour leurs expéditions dans le Midi. Ainsi, l'œuvre des carlovingiens est ébranlée jusque dans ses fondements.

Cette révolution politique et religieuse, qui se souleva à la faveur des invasions normandes, constate un fait important que doit recueillir l'histoire. L'ordre nouveau, qu'avaient établi les couvents et qui avait annihilé peu à peu tout autre pouvoir social et réduit à néant le gouvernement des hommes libres et la société germanique toute entière, cet ordre nouveau, qui marchait droit à la théocratie pure, se trouva, au premier danger, impuissant à défendre le pays et à se défendre lui-même. Ces maîtres étaient à la fois chefs militaires et religieux du pays ; ils avaient la croix et le glaive, l'ost royal et sacerdotal. Tant qu'ils n'eurent qu'à régner sur leurs serfs, ils tinrent les deux pouvoirs. Mais à l'approche d'un ennemi, à la première invasion des Normands, la plupart fuient, abandonnant leurs troupeaux au massacre, leur patrie à la dévastation. Quelques-uns veulent résister : leur armée est sans force. Ils n'ont pas formé un peuple ; ces masses qu'ils ont privées de tout ressort et qu'ils tiennent au joug, cette plèbe ignoble, *ignobile vulgus,* comme l'appelle avec mépris un de leurs chroniqueurs, se laissa égorger. L'Eglise en avait fait un bétail ; pouvait-il, au premier

coup de fouet, devenir une armée pour la défendre? Non. Ceux qui se sentent hommes encore passent à l'ennemi et courent à la vengeance: « Ce sera un grand châtiment, » avait dit Alcuin, qui avait pressenti ces invasions, aussi bien que Charlemagne.

La résistance vint du pouvoir central; l'empereur Louis le Germanique et, après lui, l'empereur Arnoul appellent à eux tous ceux qui restent fidèles au Christ. Louis le Germanique marche à l'ennemi, en chantant le *kyrie eleison*. Il gagne la bataille de Saucourt, sur laquelle il nous reste un chant populaire germain; mais il n'arrête pas la révolution. Arnoul l'arrête sept ans après, par la victoire de Louvain. Mais le bouleversement avait duré plus d'un demi siècle, et la révolution avait emporté la théocratie. Les maîtres ecclésiastiques du pays, qui n'avaient pu le défendre, durent céder la place à de véritables chefs de peuple. « De nombreux seigneurs francs, —un chroniqueur religieux du temps, Reginon, le dit positivement et en nomme plusieurs,—avaient pris parti contre l'ancien ordre de choses; les moines eux-mêmes abdiquèrent le pouvoir pour recouvrer la sécurité, et les abbés firent place aux avoués et aux comtes. Les *Acta Sanctorum* de l'ordre de saint Benoit constatent cet effet de l'invasion normande, avec des paroles de mépris :

« Par là, disent-ils, les moines, rentrés dans leurs abbayes,
» s'abaissèrent à ce point jusqu'au rang des vilains, que,
» dédaignant les expéditions militaires, méprisant l'*ost royal*
» *et sacerdotal*, moins par zèle pour l'ordre sacré que par le
» lâche désir du repos, ils préférèrent perdre tous leurs droits
» sans retour et les abandonner aux chevaliers voisins. »

Enfin, le comte de Flandre lui-même, Bauduin le Chauve, se prononce et agit vigoureusement contre toute restauration politique de l'Eglise. La lutte fut vive entre lui et le fougueux archevêque de Rheims, Foulques; le comte répondit à l'excommunication par la violence; il fit assassiner le chef de cette restauration, qui l'accusait de chasser à coups de verges les prêtres de leurs domaines. C'est de ce moment que l'homme d'Eglise fut compté dans la législation des Flandres pour la moitié d'un homme libre.

La révolution, fille de l'invasion normande, avait porté ses fruits, et il n'est pas inutile de remarquer que les provinces

où l'esprit de liberté va renaître le plus tôt et le plus sûrement, sont celles-là mêmes où cette révolution a passé, rallumant dans les cœurs le sang germanique. La revanche de l'esprit romain était assurée et la prépondérance de l'Église était conjurée chez ces peuples, chrétiens, mais libres pour plusieurs siècles.

Tel est le tableau historique qui ressort surtout de la vie des saints belges, du VIIe au Xe siècle, et je n'hésite pas à dire qu'il contient un grand enseignement contre cette intruse qui, parlant aux hommes des choses du ciel, veut s'immiscer dans les choses du monde et qui porte un nom condamné par la raison comme par l'histoire : la théocratie !

Les *Acta Sanctorum* appartiennent aussi à l'histoire littéraire et morale de l'humanité. Si je ne me trompe, il ne sera pas moins utile de les étudier à ces autres points de vue.

L'art est l'incarnation de l'idée dans les splendeurs de la matière ; il s'adresse aux sens pour parler à l'âme. Sans l'idée philosophique ou morale, l'art n'est point, le marbre manque à la statue. Sans la forme artistique du beau, la pensée est comme un diamant brut. Les légendes unissent le but moral aux procédés littéraires, et ces deux côtés méritent notre attention.

Quand on considère, dans son ensemble, ce vaste cycle de légendes qui embrassent toute l'histoire du monde et couvrent toute la chrétienté, une première idée nous frappe. L'antiquité, qu'on accuse d'être attachée à la matière, ne rejetait pas l'esprit ; elle scella leur union dans une harmonie sublime et fut le règne des beaux-arts. Le succès du christianisme est dû à une réaction de l'âme contre un matérialisme qui aboutissait à la corruption et à la tyrannie. Sous une religion purement spiritualiste, qui condamne la matière et se défie des sens, l'art serait un contre-sens, si la nature humaine n'était pas plus forte que tous les dogmes et pouvait subir une existence sociale purement spirituelle. Ce fut donc en vain que le christianisme, qui s'annonçait comme venant détruire « la science des savants et la sagesse des sages, » proscrivit les arts profanes, depuis le théâtre jusqu'à la grammaire, brûla les chefs-d'œuvre du génie antique, brisa les

marbres avec les temples et persécuta les sciences et les lettres dans leur renaissance. Nulle religion ne peut empêcher l'oiseau de chanter sur son nid. L'Eglise elle-même eut besoin de ces puissants auxiliaires de toute action humaine qu'on appelle les beaux-arts; les sermons ne suffisent pas, et ils sont aussi un art; l'Eglise eut bientôt des légions d'écrivains, des montagnes de romans, et, quand l'art profane, en vain comprimé, prit un puissant essor dans les langues modernes, elle fut obligée de lui emprunter sa voix nouvelle et d'opposer aux chants des trouvères, la poésie des légendes. C'était bien la peine de proscrire les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine, pour les remplacer par le grec barbare et le latin grossier du moyen âge. Ces papes, qui condamnent la lecture de Virgile, ne savent rien de mieux que d'imiter Virgile. Vous connaissez le beau vers :

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Lorsque saint Grégoire le Grand encourage saint Amand dans sa mission, c'est en empruntant sa pensée et sa forme au poëte païen :

Cresce, puer, virtute nova, sic ibis ad astra.

Saint Liévin se prépare au martyre en parlant des Muses et de la fontaine de Castalie, dans des hémistiches empruntés à Virgile :

Sic ego qui quandum, studio florente, videbar
Esse poeta, modo curro pedester equo,
Et qui Castalio dicebar fonte madentem
Dictæo versu posse movere lyram,
Carmine nunc lacero dictant mihi verba Camœnæ.

La vie des saints en vers latins, comme celle de saint Amand par Milon, celle de saint Willibrod par Theofroy d'Epternac, n'ont pas une autre poétique. Le spiritualisme, ennemi de la forme, est obligé d'emprunter sa forme artistique à l'antiquité et de créer cette anomalie étrange, cette monstrueuse chimère : un art chrétien portant la défroque du paganisme.

C'est que l'art est une nécessité sociale; on le maudit, on le condamne, on le détruit; mais, à peine vainqueur, on est obligé d'avoir recours à ces charmes de l'enfer; on a beau faire de

l'homme un ascète et proclamer la terre une vallée de larmes, la vie humaine une expiation, la vie rayonne; fleurit et chante, même dans les monastères; elle crée, dans l'abondance de ses forces, et l'art comme l'humanité est immortel.

Cet art religieux, avec sa phraséologie païenne, a tous les procédés de l'art profane. L'imagination humaine, avec des aspirations infinies, n'a que des moyens bornés. L'imitation est une de ses meilleures ressources. Il n'est pas un épisode de la Bible et de l'Evangile qui n'ait été imité par les légendes et tout ce qu'elles purent prendre à l'histoire antique, aux contes arabes même, fut approprié à la vie des saints.

L'imagination en imitant aime à varier et à surenchérir. Que de variantes gracieuses, naïves ou grossières, des récits de la Bible ne trouve-t-on pas dans la vie des saints?

La métaphore est un autre procédé artistique, et toute métaphore est prise au pied de la lettre par l'art naïf au berceau. Ainsi le baptême donne une vie nouvelle, l'homme baptisé renait, et les légendes sont remplies de conversions, devenues des résurrections opérées par leurs saints héros. La conversion ou la pénitence guérit de l'aveuglement du péché, de l'obstination sourde du pécheur, du silence de la conscience : La métaphore attribua aux saints la guérison des muets, des sourds et des aveugles.

Un des auteurs des *Acta Sanctorum*, le père Henschenius, dénonce *ce faux principe qui a induit tant de monde en erreur*, ce sont ces paroles.

« La coutume était répandue dans les Gaules, dit-il, et dans d'autres pays de représenter les saints qui avaient été décapités, portant leur tête dans leurs mains devant leur poitrine, et le vulgaire crut que ces saints avaient ramassé leur tête après leur martyre et l'avaient portée au lieu où ils devaient être honorés. Ce miracle peut avoir eu lieu une fois ou deux, mais, dès qu'on reconnaît le faux principe qui a induit tant de monde en erreur, on est en droit de ne plus l'admettre d'aucun saint dont les actes ne seraient pas à l'abri de tout soupçon,

Le symbole est un autre procédé de l'art, qui aime à donner à l'idée une forme corporelle et des traits physiques : l'un des caractères les plus prononcés des légendes est cette sorte de matérialisme qui personnifie toute chose. Ainsi, une mauvaise pensée devient un démon sous la figure d'une femme séduisante ou d'un bel adolescent; la vertu est un ange qui vous suit sans cesse; les ardeurs du remords deviennent les flammes

de l'enfer, et il n'est pas jusqu'aux plus spirituelles aspirations de l'âme vers Dieu qui n'aient pris une forme toute physique que la naïveté a trop souvent portée à l'obscène, dans les mariages des saints avec la vierge ou des saintes avec le Christ.

Ainsi les légendes spiritualistes sont un art véritable, un art trop souvent matérialiste. Un grand événement avait frappé les esprits : la conversion des peuples. Il fait le fond de cette vaste littérature et la forme est donnée par la crédulité d'une époque naïve et par l'exaltation d'une foi inculte.

L'esprit, le but des légendes était le but même de l'art : la propagande philosophique et morale, par l'exemple de la vie. On voulait convertir les peuples et les entretenir dans le culte nouveau. On voulait présenter à des populations incultes des préceptes de religion et de morale. Les sermons ne pouvaient suffire ; les missions, appuyées sur la force, n'entraînaient que l'adhésion extérieure. On eut recours aux charmes de l'art, qui donne à l'idée la forme saisissante du récit, qui met les mœurs en scène et propose à l'imitation des hommes les modèles de l'homme. Et cet art atteignait en même temps un autre résultat, il fournissait aux esprits des aliments, des traditions, des récits, des lectures appropriés à leur état d'ignorance et de nature à remplacer leurs anciennes superstitions, leurs fables nationales, leurs souvenirs populaires, en les christianisant.

« Il s'agissait dit Dom Pitra, en prenant contre les bollandistes la défense de ce que les légendes irlandaises ont de trop merveilleux ; il s'agissait d'arracher un peuple naïf et fort au magisme druidique. »

« Les légendes, dit M. Leroux de Lincy, ont été pour les chrétiens de ce temps ce que sont pour les orientaux les longs récits dont les *Mille et une Nuits* nous donnent un échantillon. »

Ce but fut atteint d'une manière naïve et grossière, comme l'époque. Pour propager l'idée chrétienne, on présenta aux peuples l'exemple des merveilleux effets de la foi, des dangers terribles du mépris du Dieu nouveau. Pour répandre l'idée morale, on n'inventa rien de mieux que de mettre en scène d'effroyables punitions pour le moindre péché, et d'ineffables clémences, des grâces infinies en faveur de la fidélité tenant

lieu de vertu. Le tout, conté avec crédulité, avec véracité, comme Hésiode et Homère disent l'intervention des dieux et des déesess. Car, s'il dut y avoir du charlatanisme et de l'imposture dans une époque de prétendus miracles, ce ne sont pas ceux qui trompent qui écrivent les légendes, mais ceux qui croient, et il ne faut jamais oublier cette distinction, si bien établie par Schiller en faveur de l'art naïf des époques primitives.

Les avantages de la foi, tels que les légendes les mettent en scène, peuvent s'exprimer en deux mots, qui résument l'infinie quantité assez monotone de cette catégorie de miracles : On ne disait pas seulement : Croyez et vous serez sauvés ; on disait : Croyez et vous serez guéri, protégé, riche, heureux, dans ce monde et dans l'autre.

Une scène de la vie de saint Géry montre cet idéal sous un jour particulier, bien digne de remarque. Le saint, qui vient d'être nommé évêque de Cambrai, fait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. La maison du comte se trouve sur son passage ; douze prisonniers condamnés à mort y attendaient le bourreau ; ils espèrent dans l'intervention de l'évêque et ils la réclament, en poussant des cris de grâce à travers les barreaux de la meurtrière. L'évêque intercède en leur faveur ; mais le comte, *type du maître séculier et enorgueilli de sa puissance mondaine,* dit l'hagiographe, reste implacable et sourd. Alors, le saint s'adresse au roi des rois ; il prie, et les portes du cachot s'ouvrent, les chaînes des prisonniers se détachent, et les malheureux se jettent aux genoux du ministre de Dieu, dont une parole est plus forte que les fers et les verrous des maîtres du monde.

Ainsi, à en croire ces récits qui passaient de chaire en chaire, de bouche en bouche, être chrétien, c'était se donner pour protecteur le clergé, le miracle, Dieu même, contre les puissants de la terre.

Le côté moral des légendes doit nous arrêter un instant. Deux points y sont à distinguer : le genre en lui-même et ce que comportait l'époque.

Quand on compare l'art religieux et l'art profane, on trouve en présence deux principes qui expliquent leur antagonisme

philosophique et moral et leurs destinées diverses. L'un de ces principes est écrit dans des dogmes éphémères, l'autre est éternellement gravé dans le cœur de l'homme. L'art profane relève du cœur humain et lui demande son idéal, progressif comme lui, ses inspirations, le fond même de ses sujets, la grandeur et la vie de ses œuvres. Son principe est l'homme avec toutes ses facultés, puissantes pour le bien comme pour le mal, et qu'il doit former au bien; son but est de faire servir les splendeurs du beau à répandre la conscience du juste et le sentiment du vrai. L'art profane se fait l'auxiliaire des progrès humains.

La poésie religieuse part de Dieu, ne voit qu'en Dieu la source du bien, la règle de la vie, la loi des cœurs, l'arbitre des âmes. Ce n'est pas de la conscience éclairée qu'elle attend la vertu, de la générosité des cœurs bien nés qu'elle attend la grandeur et le progrès moral. L'homme ne peut rien sans l'inspiration d'un maître absolu, sans le caprice d'une grâce qui a ses élus et ses réprouvés. L'art dévot se fait l'apôtre et le courtisan du despotisme céleste.

Lequel de ces deux genres de poésie est vraiment moral? Ai-je besoin de le dire? Mais, quand je vois la poésie mystique, dans tous les temps et sous tous les cultes, tendre à l'asservissement de la raison et du cœur, subjuguer les âmes par les terreurs de la superstition, ou les détourner des vrais et difficiles devoirs du monde pour les pratiques les plus vaines ou les plus folles; quand je vois Dieu représenté comme un maître fantasque, qui se joue des plus terribles supplices pour punir une seule pensée rebelle et qui se laisse prendre par les plus mesquines flatteries à sauver les plus grands criminels; quand je vois les hautes idées de la responsabilité morale et de la justice éternelle réduites à des contes ridicules : Ici, un moine tellement libertin qu'étant mort subitement, le chapitre n'ose l'enterrer dans le cimetière bénit; mais il se disait le chevalier de la Vierge, et la Vierge le sauve par un miracle. Là, une religieuse séduite s'évade du couvent avec le chapelain; mais elle ne passait jamais devant la madone sans dire *ave*, et la madone, reconnaissante, prend sa figure et occupe sa place au couvent pendant ses longues années de débauche, de sorte que, vieille et lasse du vice, elle peut rentrer au couvent sans scandale. Ailleurs, c'est un brigand auquel un éclair

de repentir à l'heure de la mort ouvre le paradis ; un ermite, qui apprend cela d'un ange et qui raisonne assez juste, se trouve bien dupe d'avoir sacrifié toute une longue vie dans les macérations, et se demande où il ira, lui : En enfer, répond la voix d'en haut. Dieu le frappe sur cette mauvaise pensée pour l'en punir éternellement. Un autre meurt dans l'impénitence, mais il a tant d'éloquence qu'il gagne le paradis par un bon plaidoyer, excellente ressource pour les avocats. Enfin, pour m'arrêter à un saint belge, saint Médard délivre, par une simple prière, un voleur qu'il surprend en flagrant délit, au moment où des abeilles, qu'il a troublées pour perpétrer son crime, en faisaient justice. Quand je vois les devoirs de la famille sacrifiés, le mépris des liens du sang enseigné par le miracle, la vanité de la science proclamée par le culte de ces panacées universelles qu'on nomme les reliques et auxquelles on fait servir les os des grands hommes, apôtres ou martyrs de l'humanité, et le lait de la vierge servant à ces cures merveilleuses ou offert aux saints, à saint Lambert de Maestricht entre autres, comme un avant-goût des délices du ciel, et conservé jusqu'à nos jours dans un reliquaire à Tongres ; alors, je crois vrai, juste, utile de proclamer bien haut que, pour être civilisateur, l'art doit être humain, que la poésie mystique est immorale et antisociale et qu'il n'est d'art véritablement grand, élevé, moral, que celui qui procède de la raison et de la conscience.

Hâtons-nous de le dire cependant. Si l'on se reporte à l'époque des légendes du moyen âge, du VIIe au Xe siècle, il n'est pas juste de les accuser d'immoralité. Platon veut que les arts donnent le modèle des bonnes mœurs et peignent les Dieux comme ils sont, et il gourmande Homère avec une grande hauteur d'idées pour les exemples de vices qu'il fait donner aux hommes par les Dieux. Platon « en disputant ainsi le prix à Homère » élevait l'idéal moral de son époque, mais il oubliait que le poëte n'avait pu prévoir les idées de l'avenir et qu'il a dû peindre les Dieux avec les couleurs de son temps. Ce qu'on a dit en faveur d'Homère est applicable aux légendes primitives. L'idéal grossier qu'elles présentent était à la portée de l'époque, et l'on peut dire qu'elles n'ont pas failli à leur but, tel que nous l'avons défini, et qu'elles donnèrent, aux esprits incultes du temps, un aliment moral de nature à faire la transition de leurs anciennes fables à la religion nouvelle.

De beaux traits s'y rencontrent d'ailleurs, qui s'élèvent au-dessus de ce niveau grossier. J'ai déjà cité la clémence imposée au comte de Cambrai par l'autorité morale de son évêque. Plus d'une fois, comme dans une scène de la vie de Saint-Bavon, plus d'une fois, selon l'expression de M. Guizot, « au milieu d'un déluge de fables absurdes, la morale éclate avec un grand empire. »

On sait maintenant qu'avec l'appui canonique de nombreux conciles, dont quelques-uns vont jusqu'à excommunier les abbés qui affranchissent leurs serfs, les couvents ont exploité, étendu même l'esclavage à leur profit. « Les chroniques, les actes des saints, les légendes miraculeuses, dit un mémoire couronné par l'académie de Belgique, ne nous parlent des serfs ecclésiastiques que pour attester avec une joie lugubre leur nombre toujours croissant. » (XVI.)

Quel esprit différent apparaît dans le récit du biographe de saint Bavon.

« Un jour, Bavon rencontre un homme revenant de l'exil, qu'il avait vendu lorsqu'il était encore dans la vie du siècle. A cette vue, le saint éclate en lamentations et gémit d'avoir commis un si grand crime. Aussitôt, il va à cet homme, tombe à ses genoux et lui dit : C'est moi qui t'ai vendu, lié de courroies; oublie le mal que je t'ai fait et accorde-moi une grâce. Pour le crime que j'ai commis contre toi, frappe-moi de verges, je t'en conjure, rase-moi la tête comme à un voleur, lie-moi de chaînes les pieds et les mains et mène-moi en prison. Si tu le fais, la clémence divine m'accordera ma grâce peut-être. Alors, l'homme tombe aux pieds de saint Bavon et déclare qu'il n'osera jamais faire cela à son maître. Mais l'homme de Dieu était très-éloquent, il le persuada enfin de lui accorder sa demande. Vaincu par ses prières, contraint et protestant encore, le serf fit ce qui lui était ordonné. »

Cet idéal, présenté aux hommes du VIIe et du VIIIe siècle, est beau, mais la vérité est tout autre. La vérité est cette joie lugubre que donne aux couvents le nombre croissant de leurs serfs; la vérité est la vengeance qui couvait au cœur des victimes et qui devait déchaîner, au premier signal des Normands, une révolution servile. La vérité est que ces fleurs exhalant un parfum suave, étaient comme étouffées sous l'ivraie des superstitions et sous les mauvaises herbes d'une morale grossière. Mais l'art au moins avait compris son but et rempli son devoir.

Excusables pour l'époque, compréhensibles dans le crépuscule de l'ignorance, ces fables devaient, dans des temps plus éclairés, comme au temps de Platon les adultères des Dieux d'Homère, prendre un caractère d'immoralité. Déjà, lorsqu'aux XIIe et XIIIe siècles, l'Eglise les recueillit et y ajouta de nouvelles fables, pour les opposer aux romans de la Table Ronde, elles formaient un contraste blessant avec l'idéal d'honneur et d'amour des trouvères. Cette littérature mystique dont Gautier de Coinsy est le poète, dans ses *Miracles de la Vierge*, et Jacques de Voragine le compilateur, dans sa *Légende dorée*, cette littérature dévote ne peut supporter la comparaison. La poésie chevaleresque est déjà trop humaine pour ne pas être la condamnation de l'art mystique.

Deux catégories de ces légendes ont eu une destinée glorieuse.

Le vaste cycle des visions de l'enfer et du paradis, d'abord légendaire et moral, bientôt satirique, auquel ont pris part plusieurs de nos trouvères, comme Bauduin de Condé et Marie de Lille, aboutit à la *Divine comédie*. Mais Dante est plutôt un poète politique qu'un poète dévot; il est gibelin, il élève bien haut le devoir social; au lieu de quêter pour les couvents, il fustige les moines; au lieu de servir l'Eglise, il maudit ses richesses, condamne le pouvoir temporel et met des papes en enfer et des païens en paradis. Son poëme est comme l'Iliade de la liberté italienne.

Une autre légende roule sur la recherche du paradis terrestre. Saint Brandan se met en mer avec des moines pour le retrouver; il découvre d'abord le paradis des oiseaux, les ancêtres des oiseaux d'Armide, dit Chateaubriand ; il est assailli par un griffon et mille monstres, les ancêtres de l'Adamastor du Camoens. Il aborde, enfin, au paradis, qu'il trouve désert; des anges lui prédisent que l'Eden retrouvera sa fertilité lorsque les hommes allieront la vertu à la foi.

Cette légende eut un autre résultat : Elle eut une influence réelle sur les explorations maritimes; la découverte de l'ile de saint Brandan fut longtemps le rève des navigateurs espagnols; la possession en est réglée d'avance entre souverains, le traité d'Evora la comprend dans la cession que le Portugal fait à la Castille; les cartes géographiques marquent sa place vers les bouches du Gange. Vasco de Gama dit qu'il a

failli la rencontrer, et Colomb appuyait de rêves fantastiques ses études et ses intuitions scientifiques.

Ainsi, la recherche du paradis de la théocratie amène la découverte d'un monde qui doit être le monde de la liberté.

Christophe Colomb, Dante, Camoens : la puissance de l'art est tellement grande que le génie artistique frappe les sujets religieux de son cachet humain, et nous pouvons répéter, avec l'autorité de deux grands poètes, que l'art doit être humain, sous peine d'être dangereux ou stérile, nul ou immoral.

Les légendes ont eu une autre destinée dans notre pays : L'œuvre des bollandistes appartient à la Belgique. Préparée par le père Rosweyd, coordonnée par Bolland dont elle porte le nom, formée par Henschenius, achevée à demi par Papebrock, suspendue par la révolution française; reprise, aux frais du gouvernement belge, après 1830, cette renaissance des légendes est autant historique que religieuse. Une critique relative y règne, et, quand je me représente l'immense quantité de manuscrits recueillis dans toute l'Europe, les textes utiles à l'histoire rassemblés, collationnés, publiés, la chronologie des temps obscurs débrouillée et des questions historiques recevant des lumières inattendues; quand j'entends le père Henschenius, dans les paroles que j'ai citées, mettre à nu les faux principes des fables religieuses, quand j'entends le père Cuperus dénoncer aux chrétiens, « cette démangeaison puérile, pour ne pas dire impie, des hommes du vulgaire, de composer des légendes pour satisfaire à l'avidité du peuple ignorant »; quand je vois enfin des imprimeurs protestants du XVIII[e] siècle, les Blaeu, accepter l'impression des *Acta Sanctorum*, et l'Inquisition d'Espagne les frapper de proscription pendant vingt années, je crois, toute réserve faite, que l'histoire littéraire doit regarder cette gigantesque entreprise, imaginée et conduite par des Belges, comme faisant honneur à la Belgique.

Mais la carrière des légendes ne devait s'arrêter ni à ces gloires profanes de la poésie, ni à ces volumineux recueils latins, bien plus utiles à l'histoire qu'à l'Église et plus consultés des savants que des fidèles. En aucun temps, l'art dévôt ne semble vouloir se résigner à laisser à leur place

ténébreuse, à leur époque d'ignorance, ces rêves de l'enfance de l'esprit humain.

La *Légende dorée*, les *Fleurs des Saints* n'ont pas cessé d'être offertes aux croyants comme des aliments de morale et de vertu, comme si l'esprit humain pouvait s'en tenir encore aux fables du moyen âge, comme si la morale et l'art en étaient encore réduits à ces types grossiers.

Aujourd'hui même, que l'on se plaint si haut et avec une certaine raison de l'immoralité des romans, de la corruption du théâtre; aujourd'hui que l'art profane semble l'école de l'adultère ou du demi-monde; pendant que les penseurs cherchent les principes de salut, que les moralistes étudient les conditions morales de l'art, que les poètes essaient les chants d'un idéal meilleur; que fait l'Eglise contre les plaies de la corruption et les menaces de décadence? L'Eglise reprend sa double tradition: elle pousse le pouvoir contre la raison libre et elle distille les venins du mysticisme. Qui le croirait? A l'époque de la science à la portée de tous et du néo-christianisme, en plein XIXe siècle, l'Eglise ne trouve rien de mieux contre l'art profane qui s'égare, que l'art du moyen âge avec ses fables surannées. Aux romans de l'adultère, elle oppose les hymens mystiques des saints avec la Vierge, des saintes avec le Christ; au théâtre corrompu, elle oppose les folies de la croix de saint François et les niaiseries de sainte Elisabeth; aux faibles œuvres du réalisme, elle oppose les chefs-d'œuvre du mysticisme.

C'est toute une renaissance systématique. Depuis longtemps, les écrivains chrétiens sérieux avaient reculé devant cette mythologie. Les hagiographes même étaient trop près de Voltaire, pour oser revenir à saint François. Fleury, dans sa préface de l'Histoire du christianisme, avait établi les règles de la critique historique et réclamé leur application à l'histoire de l'Eglise, au nom des intérêts de la religion elle-même. Lannoy et Tillemont, suivis de Baillet, avaient disposé les esprits à cette « antipathie pour le merveilleux, » comme dit Dom Guéranger. Louis Racine avait voulu connaître ces légendes, et les *Miracles de la Vierge*, de Gauthier de Coinsy, lui avaient paru si absurdes qu'il en avait fait le sujet d'une dissertation lue à l'Académie des inscriptions, et l'Académie, dans son rapport, avait déclaré ces contes « aussi contraires à la religion qu'au

bon sens. » Vous avez entendu les premiers bollandistes. Ghesquière, l'auteur des *Acta sanctorum Belgii,* suit leurs traces, et l'école des Van Espen pousse plus loin encore.

« Toute la chrétienté, s'écrie avec amertume Dom Guéranger, s'entendait pour supprimer le merveilleux de la vie des saints. »

C'était se méprendre étrangement sur les traditions de l'Eglise. Après la révolution française, les légendes reparaissent avec les miracles. On traduit les mystiques et on les imite; la vie des saints refleurit, avec la vie de la Vierge, leur reine. Les savants, les évêques, les abbés, les Montalembert, les Dom Pitra, les Lacordaire, les Dom Guéranger reproduisent à l'envi les chefs-d'œuvre du merveilleux.

« L'impulsion vient du ciel! dit Dom Guéranger, dans la » préface de sa traduction des *Actes des Martyrs*. C'est la » véritable vie des saints qu'il est enfin donné aux fidèles » d'aujourd'hui de voir et d'entendre. Notre siècle ne verra » réimprimer ni Baillet, ni Mesanguy; en revanche, la *Fleur* » *des Saints*, si chère à nos pères, reparaît pour ranimer » chez leurs descendants cette piété naïve et franche qui les » rendit si forts et si fidèles. »

La renaissance est complète, et le travail ne se borne pas aux documents historiques, aux œuvres des maîtres, destinées à quelques érudits; il s'étend aux masses, se met à la portée de tous les esprits et de toutes les bourses. De grandes imprimeries, à Tours, à Lille, à Tournai, sont organisées pour répandre le merveilleux à bon marché, dans des millions de petits romans catholiques pour tous les âges, pour toutes les occasions, et les écoles et les familles sont infestées de ces publications qui, au dire d'un ministre catholique belge, ne tendent à rien moins qu'à former des générations de crétins.

Ce fait n'appartient pas seulement à notre époque ni au catholicisme. Il est général. Suivons l'histoire. Déjà, après Alexandre et après César, on remarque une recrudescence du merveilleux païen. Constantin détruit le paganisme, et il décrète l'efficacité des miracles. Saint Dominique prêche le massacre des Albigeois et il offre aux populations terrifiées l'invention miraculeuse du chapelet. Le fondateur des ordres inquisiteurs est l'ami de saint François, le fondateur des ordres mendiants,

ces nids du mysticisme. Philippe II et Charles IX, en écrasant l'hérésie, promulguent la croyance aux sorciers, et les bourreaux du duc d'Albe ont pour héritiers les moines exorcistes. L'édit de Nantes est révoqué dans le sang, et Marie à la Coque épouse Jésus-Christ; le culte du Sacré-Cœur est fondé. Port-Royal est persécuté, les Provinciales sont brûlées, et le gallicanisme doit lutter contre de nouveaux mystiques. Aujourd'hui même, après la Restauration, nous avons vu la Croix de Minié, labarum nouveau, consacrant la Terreur-Blanche, et les miracles de la sœur Patrocinio, servant Don Carlos. Sur les ruines de la révolution de février et de Rome bombardée, nous avons vu exulter toutes sortes de miracles et proclamer le dogme de la Conception Immaculée.

Tel est le dernier enseignement qui ressort de l'étude de l'art mystique : En pénétrant au fond des choses, on trouve là un des plus dangereux instruments de l'asservissement des peuples. Chaque fois que la raison prend ses droits, que l'art profane, son organe sublime, s'empare de l'éducation du monde; chaque fois, le mysticisme réagit, complice du despotisme; les sirènes du merveilleux chantent pour égarer l'esprit humain et le rejeter dans les chaînes. Chaque fois que la liberté est vaincue, que la force tient sous ses pieds la civilisation qui râle ensanglantée; chaque fois, le surnaturel offre aux âmes fatiguées la coupe d'opium. La violence, impuissante par elle-même, soulèverait la révolte; car le breuvage de la défaite est trop amer; mais la superstition vient à son aide, elle énerve les vaincus, et l'assoupissement des âmes garantit la servitude. Ainsi, la poésie mystique est comme une fleur vénéneuse qui croît sur les ruines de la liberté.

Il est des saints, beaucoup de saints, qui sont de grands hommes historiques, des apôtres de l'humanité; et les légendes ont été écrites en vue de moraliser un peuple inculte, par des œuvres à sa portée. Ce sont comme les contes de fée de l'enfance des peuples. Et voilà qu'on fait servir la vie des saints et les légendes naïves des hommes de foi et de morale, à énerver l'humanité, à l'âge où elle doit sortir de tutelle, et à prolonger de quelques heures troublées le règne du despotisme!

La Belgique libre et civilisée ne se laissera pas détourner

de ses nobles devoirs du gouvernement de soi-même par cette légion de sauterelles. Non! Au xe siècle, les Belges, colonisés au christianisme, ne furent pas tellement séduits par les charmes des légendes, qu'ils n'aient secoué le joug politique des couvents à la première invasion normande. Au xviie siècle, les Belges, écrasés par les soldats de Philippe II, ne furent pas tellement énervés par les moines d'Albert et d'Isabelle, qu'ils n'aient donné un père au jansénisme, créé l'école libérale de Van Espen et souri à toutes les lumières de la France de Montesquieu et de Diderot. La Belgique du xixe siècle peut achever pour la science les *Acta Sanctorum*; mais elle n'aura pas besoin d'une impulsion du dehors, pour empêcher un art énervant de donner à un peuple qui veut rester libre desgénérations de crétins.

LA VIE ET LES PAMPHLETS

DU MOINE RATHER.

Messieurs,

L'historien moderne ne se borne plus à la chronologie des souverains, aux changements de dynasties, aux guerres de conquête ou de rivalité, aux intrigues des diplomates ; sous cette politique qui se joue à la surface de la société et qui trop souvent s'y joue de l'existence et de l'honneur des peuples, il doit chercher la vie même des nations, les diverses institutions sociales, les mœurs du temps, et il trouve dans l'état intellectuel et moral des hommes l'explication de leur histoire et comme le mot de leur époque. Un écrivain s'est tellement préoccupé de ce devoir nouveau, qu'il a donné à son *Histoire des Français des divers Etats* une forme qui se rapproche du roman et y a mis en scène les hommes de chaque siècle, pour leur faire présenter eux-mêmes, dans des mémoires supposés, leurs préjugés, leurs plaintes, leurs espérances, leurs habitudes.

M. Alexis Monteil n'est pas remonté au delà du xive siècle ; s'il avait voulu commencer son histoire plus haut, avant l'an mil, et peindre par ce procédé les mœurs du xe siècle, dans l'Europe centrale, de la Lotharingie à l'Italie, de Liége à

Vérone, il n'aurait pu imaginer rien de mieux que de laisser parler l'écrivain que j'ai à étudier aujourd'hui, de résumer en un livre le volumineux in-folio de ses œuvres, et d'écrire, sous la dictée de ce vigoureux lutteur : *les Mémoires du moine Rather, évêque de Liége, trois fois évêque de Vérone, abbé de Lobbes et d'Alne.*

Je ne puis faire ici ce livre. Je tâcherai d'en donner un résumé.

Dans une des premières années du xe siècle, un homme libre apportait un enfant dans l'église de l'abbaye de Lobbes, et le déposait sur l'autel de saint Pierre et saint Paul. Cet enfant n'était pas pauvre et nu; il était déposé sur l'autel avec le pain et le vin : *tenens me cum pane et vino*, dit-il dans sa confession; ce qui signifiait sans doute que sa subsistance était assurée au couvent pour sa vie. Mais on ne dit pas que rien y fut ajouté pour le vêtement et les études, en biens-fonds ou en argent, comme c'était l'usage. L'homme qui l'apportait — son père, son parent ou son tuteur, on ne sait — le livra à perpétuité à Dieu et à saint Pierre, transférant, par serment, toute l'autorité paternelle à l'abbaye, et prenant pour l'enfant l'engagement solennel de ne jamais secouer le joug de la règle : *Ut, ab hac die, non liceat illi collum de sub jugo regulæ excutere.* C'était la formule.

Cet enfant, qui venait augmenter le nombre des moines, était né vers la fin du ixe siècle, dans les environs de Liége, d'une famille libre. A sa majorité, il prit une plume pour confirmer le vœu paternel, et il écrivit sur le même autel : « Moi, Ratherius, je promets, devant Dieu et ses saints, fidélité, bonnes mœurs et obéissance, selon la règle de saint Benoit. »

L'abbaye de Lobbes était une des plus riches du pays. Au moment de la débâcle de l'invasion normande, elle avait été donnée, par Arnoul, roi de Germanie, aux évêques de Liége, et le dernier roi carolingien devait ratifier la donation. Les avoués de l'évêque avaient fortifié Thuin et avaient repoussé une invasion nouvelle. Le monastère possédait de nombreux villages avec leurs églises, leurs bestiaux et leurs serfs.

Cette riche abbaye était un des rares asiles des études. Son école rivalisait avec celle de l'évêque de Liége. Le jeune Rather en devint bientôt l'élève le plus distingué :

Perspicacissimus horum, dit Fulcuin, qui fut abbé de Lobbes et en écrivit l'histoire. Au sortir de l'école, Rather ne crut pas ses études achevées. Ayant appris quelque chose de ses maîtres, *pauca a magistris,* dit-il, il voulut apprendre beaucoup par lui-même : *plura per se magis didicit.* Il devint bientôt savant dans les lettres sacrées et profanes; il connaissait Virgile, Cicéron, Térence, autant que saint Augustin, et il aimait particulièrement Perse, le satirique. Il s'exerçait à écrire purement et à parler élégamment le latin. Il disait la messe rarement, très-rarement, et avait l'usage de se baigner les jours de grandes fêtes, avant de communier; ce qui scandalise un moine auquel il l'écrit, nommé Patricus, qui disait la messe tous les jours et ne se baignait jamais.

Mais cette existence paisible de moine lettré, dont les péripéties devaient se borner à des élucidations de textes d'auteurs païens, comme Rather le fit pour quelques Milanais, ou à des discussions de théologie, comme la présence réelle qu'il débattit avec Patricus, — cette vie retirée ne pouvait suffire à l'esprit de Rather. En 920, il ne devait pas avoir trente ans, Etienne, évêque de Liége, qui était de droit abbé de Lobbes, étant mort, le moine se jette dans le tumulte des affaires. Deux influences, deux partis, même deux races, se trouvaient en présence et se disputaient l'élection. Les Carolingiens tombaient, les empereurs d'Allemagne commençaient à s'élever. Les seigneurs et les prélats de la Lotharingie se tournaient du côté de la force et de la vie; le duc lui-même, Gislebert, avait secoué un dernier lien d'autorité royale et voulait régner seul; s'appuyant sur l'empereur, d'accord avec l'archevêque de Cologne, dont ressortissait l'évêché de Liége, il s'empara de l'élection et porta un moine de Lobbes, d'une haute naissance, de la famille du comte de Provence, nommé Hilduin. Rather, alors, prit parti pour l'influence germanique et pour l'esprit d'indépendance qui émiettait les restes de l'empire de Charlemagne. Il suivit à Liége le nouvel évêque, élu par le clergé et le peuple, sous cette influence.

Il y était à peine que, par un de ces revirements si fréquents dans les époques de décadence et qui sont comme les derniers éclairs de vie d'un agonisant, Charles le Simple

se réveille, parcourt la Lotharingie les armes à la main, règne pour une heure, en appelle au pape de son droit, et donne à Liége un autre évêque, toujours avec le concours électoral du clergé et du peuple.

Hilduin avait décliné l'arbitrage du pape; il abandonna son siége et partit pour l'Italie. Rather l'y suivit.

Les débuts du moine n'avaient pas été heureux; ils semblent lui présager l'histoire de sa vie. Dès son entrée dans le monde, il avait vu et il devait expérimenter bien des fois encore la décadence du clergé, jouet des partis, l'inconstance des masses, esclaves de la force vacillante, et l'inanité des grandeurs dans le chaos.

Le clergé, corrompu, mais habile, instruit et puissant, qui avait livré les Gaules à Clovis et à Charlemagne, était devenu l'esclave du caprice des mille tyranneaux qui mettaient l'empire en poussière. Les moines, de mœurs meilleures, mais d'une habileté et d'une puissance non moins grandes, qui avaient marché à l'occupation du sol et des âmes, avaient vu, au premier danger social, le pouvoir leur échapper et leurs monastères tomber sous la direction d'avoués laïcs, capables de défendre le pays. Cette dépendance était fatale au clergé; la servilité l'envahissait; à l'habileté des forts succédait la vénalité et la ruse des faibles; la science, qui aide à la puissance et qui donne la dignité, était méprisée pour l'ignorance, complice de la bassesse; la corruption, élégante, épicurienne et lettrée, avait fait place aux plus viles débauches et au plus honteux mépris de soi-même.

Voilà ce que le moine, instruit et honnête, allait trouver en Italie, ce qu'il devait combattre toute sa vie, par ses actions, par la plume et par la parole.

Hilduin, chassé de Liége par un échec momentané de Gislebert, était appelé en Italie par le succès d'un membre de sa famille. En juin 926, Hugues, comte d'Arles, s'était fait roi d'Italie. En 928, Hilduin est nommé évêque de Vérone, Rather est attaché à son service; en 931, Hilduin passe à l'archevêché de Milan, Rather devient évêque de Vérone. Le roi qui le nomme est ce Hugues, qui épousera Marozie, la Messaline de la papauté. Le pape qui lui donne le pallium est ce Jean X, l'amant et le jouet de Théodora, la mère de Marozie et son émule dans la débauche.

Hilduin tenait sa promesse envers le moine, qui avait quitté son couvent et son pays pour suivre sa fortune. Mais le roi Hugues, qui s'y était engagé tout d'abord, avait eu sans doute l'occasion de connaître cet étranger; il voulut donner à Vérone un évêque dont il fût plus sûr et qui lui payât chèrement son élévation. Rather cependant avait fait diligence, et il revenait de Rome avec la double nomination. Hugues n'aurait sans doute pas hésité à fausser sa promesse et à résister au bref du pape, au choix d'Hilduin, aux vœux des premiers du royaume, s'il n'avait espéré la mort de Rather; car le nouvel évêque était revenu de Rome presque mourant :

« J'étais couché malade et ne vivant plus qu'à demi, écrit-il au pape. Des amis persuadèrent au roi, je pense, que je n'en réchapperais point. Cet espoir lui fit consentir à satisfaire aux vœux du souverain pontife... Je guéris cependant et fus ordonné. Mais le roi en eut une grande colère; il jura par Dieu (et il tint son serment) que je ne me réjouirais de mon élévation aucun jour de ma vie! »

Quel était donc le caractère de ce moine qu'on allait traquer comme un loup dans son évêché? Nul ne fera mieux son portrait que lui-même. Lorsque, trente-cinq ans après son entrée dans l'épiscopat, après avoir été chassé deux fois de son siége, il y remonta une troisième fois et qu'il s'y vit en butte à des attaques plus violentes que jamais, il prit encore sa plume qui lui avait servi tant de fois depuis la ratification du vœu paternel, et il écrivit un petit livre qu'il intitula : *Qualitatis conjectura cujusdam;* comme qui dirait : *Portrait de quelqu'un*. Ce *quidam*, c'est lui-même, et le portrait est traité d'une main ferme :

« Qu'on me lise si l'on veut, dit-il, et qu'on dise plus de mal de moi s'il est possible!

Puis il aborde son portrait :

Il blâme tout, les mœurs, les lectures, le chant des clercs. Le moindre mariage illégal, il l'appelle un adultère. Toute coutume est mise par lui en dessous de la loi, et il veut qu'on serve Dieu à sa manière, non selon l'usage. Il ne cesse de crier qu'on ne parvient pas sans de grands travaux à une grande récompense, et il réserve aux malheureux seuls le royaume de Dieu. Il tient toujours le nez dans un livre, et il ne cesse de

gronder. Et qui donc approuvera-t-il, puisqu'il se blâme lui-même sans cesse?

Ce qu'il dit, il l'écrit, et il veut le laisser aux générations futures pour qu'elles se gardent des mœurs de son temps.

Mais si sa langue se tourne contre tous, la langue de tous se tourne contre lui...

Sa vie est l'opposé de celle des gens qui prennent soin de l'honneur. Il méprise la toilette, il est mal chaussé, il ne recherche point de bons siéges, il manque de tables, son lit est mauvais, et il méprise les meubles de luxe. Rien ne se voit en lui de ce qui fait la gloire, rien de l'honneur.

Ce qui est du ressort de l'esclave, il ne dédaigne pas de le faire; ce qui convient à un maître, il le méprise.

Il quitte le siége pontifical pour coucher sur la dure. Il ne prend aucun soin de sa société. Quand il mange, sa table n'est pas ouverte aux riches, il préfère les vilains et les pauvres. Il ne met aucune distance entre les nobles et les manants, car bien des nobles ont fait des choses ignobles, et bien des manants de nobles choses, dit-il, et il ajoute avec Salluste que la noblesse vient des actions de l'homme et de sa propre vertu et non de celle de ses ancêtres...

Cet homme déplaît à Dieu, comment nous le rendrions-nous favorable?... Sa loquacité est étonnante, mais il n'a ni l'autorité des maîtres, ni la faculté de persuader. Il est comme l'âne de Balaam : il prophétise et il est trompé, il bénit et c'est une malédiction...

Il ne sert ni l'Empereur ni le Duc, ni à l'armée ni à la cour; s'il va au palais, c'est contre son gré et pour s'enfuir au plus vite et retourner à ses livres. Il ne demande rien à César, ni pour lui ni pour les siens. *Il n'enrichit pas son Église!*

Il ne s'occupe de rien avec les grands du royaume, ne fréquente pas leurs hôtels, fait peu de cas de leurs conversations, et ne les invite point... Il revient toujours au logis les mains vides! Il ne prête de serment à personne et n'en demande de personne. Il méprise la gloire du siècle.

Si quelqu'un veut lui baiser les pieds, il s'y oppose en se récriant. S'il le pouvait, il resterait seul tout le jour, à lire et relire des livres. Il hait la société, il aime la solitude, il ne joue pas aux cerceaux, il fuit les jeux de hasard et ne s'occupe ni de chiens ni de faucons. Tantôt il parle trop, tantôt on le croirait muet; par moments, il est gai à l'excès, puis le voilà d'une extrême tristesse et prompt aux querelles. Et, qu'il soit triste ou gai, il est prêt à toute heure aux plaisanteries et aux mots piquants.

On reconnaît ici Horace.

« Qu'il donne ou ne donne pas, il n'aime pas qu'on lui demande d'aucune façon, et il donne sans avoir promis. Il serait le plus

fourbe des hommes s'il ne dédaignait de mentir, le plus rusé s'il ne haïssait et si Dieu ne haïssait la ruse.

Il vous dit : mangez; vous en défendez-vous, il ne vous fera aucune violence. Il dit : buvez, et si vous refusez, il ne vous forcera point. Si vous lui faites des demandes importunes, il s'irrite; si, dans le besoin, vous n'avez pas recours à lui, il s'irrite plus fort.

Il s'inquiète si peu du mal qu'on dit de lui, qu'un jour il laissa, du matin au soir, quelqu'un l'attaquer, et lui donna douze écus pour sa peine.

Il n'aime pas les échanges de présents. Si un pauvre ne lui offre rien, il le traite de fou de ne pas garder pour lui ce dont il a besoin ou de ne pas l'offrir à un meilleur. Il préfère le nécessaire à la richesse, l'indigence à l'abondance; il aime mieux donner tout ce qu'il a, de son vivant, que de faire à sa mort la joie d'un héritier, et il veut mourir si pauvre, dit-il, que son enterrement soit dû à l'aumône, tant il tient son corps en mépris.

Un tel homme qui, de son aveu, n'aime personne et n'est aimé de personne, à quoi donc, demanderez-vous, peut-il être bon au siècle? A rien, répondons-nous, à rien!

Ce portrait, que j'abrège considérablement et dont j'ai élagué beaucoup de traits trop cherchés où l'auteur abuse de la pointe et de l'antithèse, ce portrait est plein de finesse, de vivacité, de coloris. Dans le fond comme dans la forme, on y sent un rude jouteur, maître de sa plume, un fier esprit, sûr de lui-même.

Cette audace à dire tout haut plus de mal de lui-même qu'on n'en disait tout bas, cette ironie qui change tous les griefs en autant d'éloges de l'accusé, en autant de blâmes des accusateurs, ce superbe orgueil dans la confession, qui affirme un caractère en face de ceux qui y voient un vivant reproche, tout cet ensemble constitue bien le genre passionné, souple, vigoureux, qui prête tous les tons à la polémique, qui donne à la défense des causes justes une bonne arme de guerre, et que nous appelons le pamphlet.

Un pareil caractère ne pouvait supporter patiemment la décadence du clergé. La lutte que Rather soutiendra contre son siècle sera longue et rude.

A peine est-il guéri et installé (août 932), que le conflit commence d'une manière qui peint bien l'époque. Le Roi prétend être maître, recevoir les revenus de l'évêché, en attribuer une part à l'évêque, et disposer du reste. Mais

Rather n'est pas homme à accepter cette déchéance; il veut être « le pasteur de son troupeau et non le mercenaire du Roi ». Ce sont ses propres paroles, et la lutte s'engage. Elle est bientôt tranchée par des circonstances qui peignent un autre côté de cette époque, l'instabilité des trônes. Le pouvoir du tyran d'Italie était loin d'être incontesté; il voulut l'étendre en épousant l'infâme Marozie, mère du pape régnant; il faillit le compromettre. Pendant qu'un autre fils de Marozie défendait Rome, emprisonnait sa mère, dominait le Pape et repoussait l'usurpateur, Arnould, duc de Bavière, pénétrait en Italie et entrait à Vérone. Le duc Milon et l'évêque Rather ouvrirent les portes au vainqueur. Hugues était à Pavie; il rassemble une armée, marche contre Arnould, et une seule victoire lui rend sa puissance. Milon, par une habile conversion, évita une disgrâce; Rather perdit son évêché; il n'avait été évêque que deux ans et demi.

Rather s'était compromis sans doute; il le reconnaît en se demandant toutefois avec Jacques, l'apôtre : Où est l'homme parfait? et en s'écriant avec Jean : Que celui qui est sans péché me jette la première pierre! Mais il avait été arrêté contrairement à la loi, condamné sans jugement, et il ne cessa de protester.

« Quoi! le moindre séculier ne peut être condamné sans être entendu, et ceux dont le jugement n'appartient qu'à Dieu seraient à la merci des folies de quelques envieux!

Et pourquoi? Parce qu'une sédition a éclaté dans la cité. Mais Dieu n'a-t-il pas dit dans saint Mathieu : Il est bon qu'il vienne des scandales, et dans saint Luc : La nation se lèvera contre la nation et le royaume se tournera contre le royaume.

Faut-il qu'à chaque sédition l'évêque en soit réputé le machinateur et condamné sans jugement?

Il a été trouvé — dites-vous — au milieu des rebelles. Mais qui de vous peut juger de ses intentions? Le prophète Jérémie n'ayant pu empêcher les Hébreux d'entrer en Egypte, ne les y a-t-il pas suivis, par charité, dit saint Grégoire. Et plus d'un saint n'a-t-il pas rendu sa ville épiscopale à l'ennemi? Un évêque, lorsque l'ennemi lui demandait à qui il appartenait, répondit : Je suis serviteur du Christ; et l'ennemi ayant répliqué : Moi, je suis le fléau du Christ, l'évêque lui ouvrit les portes de la ville et ne fut point condamné. Faudrait-il déposer tous les évêques qui, sachant leurs ouailles rebelles au roi, ne les ont ni trahies, ni livrées aux vindictes politiques, mais ont continué au contraire à leur dire la

messe, à les instruire dans la chaire, à donner le baptême aux enfants, l'absolution aux pénitents, le chrême aux mourants? Oubliez-vous la parole de l'Evangile : Si vous ne remettez pas les péchés des autres, mon père ne vous pardonnera pas vos péchés? Le gouvernail de l'Eglise ne doit pas être abandonné dans la paix, mais bien moins encore dans la tempête. Un pasteur veille sur son troupeau, même en l'absence du loup; le quittera-t-il quand le loup approche? Et s'il faut soigner son pupille en bonne santé, est-ce pour le négliger quand il est malade?

Non! l'Evangile nous dit : Dans le danger, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, et le pasteur mercenaire prend la fuite! »

Rather l'avait déjà dit : Il ne voulait pas être le mercenaire d'un roi.

« Le Christ a dit : Paissez mes brebis; mes brebis, c'est-à-dire les brebis que j'ai créées et que j'ai rachetées, mes brebis et non les vôtres, mes brebis et non celles de Tibère, mes brebis et non celles de Claude, mes brebis et non celles de Constantin ou de Théodose! »

Les mercenaires, dignes prêtres de la décadence, qui paissaient servilement les brebis de tous les tyranneaux du temps, s'étaient montrés dès le premier jour.

C'était le 2 février 935; Hugues venait d'entrer en vainqueur dans la ville; Rather célébrait la fête de la Purification. Au moment de l'office où l'évêque donne le baiser à son clergé, quelques prêtres vinrent à lui; le plus grand nombre, pour plaire au roi, lui refusa le baiser de paix, comme à un coupable. Et ce n'étaient pas ses ennemis, mais ses intimes eux-mêmes, ceux qui le recherchaient le plus, dit-il. Cette défection publique dut affliger profondément l'âme de Rather. Cependant, une troupe de soldats étrangers, qui avait poursuivi l'ennemi, rentre dans la ville, incrimine le clergé et court à la vengeance. L'évêché est pillé, les chefs de l'Eglise sont arrêtés, massacrés, ou jetés en prison; la ville est livrée au vol, au meurtre, à l'incendie, et, si l'évêque est épargné, c'est que ces étrangers le savent issu d'une de leurs nobles familles et le croient même parent du roi d'Italie. Cette nuit fut pleine de terreurs. Rather voulait sauver son clergé avec lui; son clergé le sacrifia pour se sauver. Sur les conseils d'Hilduin, l'évêque envoya au Roi une lettre collective qui le

perdit seul. Le lendemain matin, il était arrêté, condamné sans jugement et jeté dans une tour, à Pavie.

Le fougueux pasteur ne ménagea pas les traîtres. Il demande à Dieu de pardonner à ces flatteurs qui mangeaient à sa table, qui le portaient aux nues, qui l'appelaient le juste et le saint, et qui l'ont vendu! Mais il les compare, du premier mot, à ce monstre de l'antiquité qui servit à un père l'horrible festin de Thyeste. Puis, il s'adresse directement à celui qui a tenu la plume pour tous, qui a porté la lettre et qui a tourné cet écrit contre son protecteur :

« Hélas! mon fils, que dirai-je et qui dois-je plaindre? Moi qui suis mort ou toi qui insultes à mon cadavre? »

Puis, il lui rappelle le danger commun, les prières, les pleurs, les promesses de l'évêque en faveur de son clergé, la trahison qui l'a perdu, et il se félicite d'être plutôt victime que bourreau :

« On lit dans une histoire qu'un berger, ayant tué un homme, s'enfuit dans un hermitage et devint, à l'exemple des saints, un solitaire parfait, et chaque jour il bénissait un crime qui l'avait décidé à la vie religieuse. Ainsi, en m'accusant pour me perdre, tu as travaillé à ma perfection. Et, si j'étais près de toi, je voudrais baiser la main qui a écrit cette lettre qui, avec mes maux, a préparé mon salut, et qui, en me frappant de mort, m'a rendu à la vie éternelle. »

Mais il maintient son droit et son rang; il gémit sur les malheurs de son église, veuve du vivant de son évêque :

« A qui faut-il l'imputer si une aussi grande quantité de chrétiens, qui devrait être conduite au ciel, est abandonnée à l'impiété et à l'enfer? »

Ces passages sont extraits de l'ouvrage le plus étendu qu'ait laissé Rather. Il le composa dans sa prison. Il lui donna un long titre : *Discours préliminaire ou méditations du cœur dans l'exil, etc.*, mais il voulait qu'on l'appelât d'un seul nom qui lui est resté : *Agonisticum, la Lutte,* et il y prend le rôle d'*athlète de Dieu* contre son siècle. C'est une sorte de traité de morale appliquée à toutes les situations de la vie.

Le premier livre est consacré aux positions sociales : Es-tu soldat, artisan, médecin; es-tu négociant, avocat,

juge, témoin, officier public; es-tu noble, mercenaire, conseiller, seigneur ou maître; es-tu serf ou élève; es-tu riche, de fortune médiocre, ou réduit à la mendicité, — l'évêque vous dicte à chacun les obligations du chrétien. Le deuxième livre prend un autre côté de la vie, ce que nous appelons l'état-civil; les conseils s'adressent à l'homme et à la femme, en général, selon la différence de sexe, puis dans le devoir conjugal, paternel et filial; ensuite, dans les diverses conditions de célibataire, de vierge ou de veuve; enfin, selon les âges, depuis l'enfant jusqu'au vieillard. Le troisième et le quatrième livres sont consacrés en entier aux devoirs des rois. Le cinquième, aux évêques. Le sixième étudie le mobile du devoir et place en Dieu le principe et le but de la morale.

M. Alexis Montreil aurait trouvé dans les deux premiers livres, surtout dans le premier, mainte page imprégnée de la saveur du temps, maint de ces traits où l'on sent les préjugés régnants et qu'il aimait tant à recueillir, pour donner à ces récits comme le goût de terroir d'une époque. Il n'eût pas manqué, par exemple, de mettre en scène le moine en présence du médecin, et lui apprenant ingénieusement à distinguer : « la lumière des ténèbres, la vérité de l'erreur, les œuvres du démon des bienfaits de Dieu, la science médicale des prestiges du maléfice. »

« Les piments et les simples appartiennent au médecin; les augures, les incantations, les superstitions, aux charlatans et aux sacriléges.

Ainsi, le furoncle peut être guéri, dit-on, en mettant sur le mal une tranche de radis bien trituré et en l'y laissant jusqu'au lendemain à la même heure, mais en ayant soin toutefois de faire prendre au malade peu à peu, pendant le même temps, du suc de radis, pour que le virus du clou, chassé par l'emplâtre, soit repoussé par la potion et ne s'épanche pas dans le corps. Mais, si l'on applique sur le mal un morceau de papier sur lequel on écrit en forme de cercle un affreux mot cabalistique, que je me garderai bien de citer, ce n'est pas un remède, c'est un maléfice; il ne guérit pas le corps, il met l'âme en danger de mort. Mais quoi, dira-t-on, si le mal guérissait! Mais quoi, répondons-nous, si le démon semble dire la vérité, qui n'appartient qu'à Dieu! »

J'ai pris cet extrait un peu au hasard. En recueillir un

choix nous mènerait trop loin, et la vie de Rather fut longue et occupée. Les livres suivants, d'ailleurs, nous attirent davantage; Rather, trahi par le clergé, vivant dans la prison d'un roi, s'occupe des rois et des évêques. Il passe rapidement sur les devoirs des rois envers leurs sujets; il a hâte de traiter leurs rapports avec l'Église, de parler en supérieur aux maîtres du monde, et, quand il arrive aux évêques, le même sentiment l'emporte; c'est pour gourmander leur faiblesse, leur ignorance et leurs vices, qui les mettent aux genoux des rois. Ici, dès le premier ouvrage de l'auteur, apparaît le genre où il excellera et le génie particulier de sa plume. *L'athlète* est en cause, et il montre qu'il est né pour la *lutte*.

« Es-tu roi?... honore les évêques et sache que tu n'es pas au-dessus d'eux, mais qu'ils sont au-dessus de toi, comme des anges, qui te sont donnés par l'Ange suprême, comme des dieux, placés près de toi par Dieu même.

Si tu crois que je mens, interroge ton ancêtre Constantin, interroge le psalmiste, interroge Dieu même. Constantin a dit : Vous nous êtes donnés par Dieu et vous êtes des dieux, et il ne convient pas qu'un homme juge les dieux. Moïse a dit : Je t'ai constitué le dieu de Pharaon, etc... »

Rather entasse les textes, accumule les citations, puis il s'écrie :

« Oui, ce sont des dieux; oui, ce sont des seigneurs; oui, ce sont des christs; oui, ce sont des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des évangélistes, des martyrs, des oints, des rois, des princes et des juges! Ils sont les béliers du troupeau du Christ, les pasteurs de ses brebis..., les huissiers du jugement dernier, les amis du Dieu vivant, les lumières du monde, les étoiles du ciel, les colonnes de l'Eglise, les médecins des âmes, les portiers du paradis, les porte-clefs du ciel... Pour eux, Dieu parle; pour eux, Dieu menace; pour eux, Dieu combat; oui, Dieu parle et ne se tait pas et ne dissimule point : N'osez pas toucher à mes Christs, dit-il avec le psalmiste. — N'enlevez rien à mes dieux, crie-t-il dans l'exode. Roi, tu ne peux arguer d'ignorance. Oui, Dieu les soutient et les anime : « Ne craignez rien, leur dit-il, car j'ai vaincu le » monde. Oui, moi, votre Dieu, moi, votre père, moi qui suis » par ma nature ce que vous êtes par votre mission; moi qui » partage avec vous, moi le Christ, l'oint, le pasteur, le prêtre, » l'évêque, le souverain pontife; moi, le Roi des rois, j'ai » vaincu le monde! Ce que vous redoutiez est vaincu; ce qui

» vous faisait trembler gît à vos pieds! Et, pour le prouver,
» qui que tu sois d'entre mes serviteurs qui trembles, même
» dans les cachots, même gémissant sous les fers, lève la tête,
» arbore ton drapeau, étale tes trophées, déploie tes insignes,
» montre ton labarum, et tu verras ce que deviendront ce
» faste, cette grandeur, cet orgueil, cette tête de taureau, ce
» cou superbe des filles de Babylone, cette tour de Sennaar,
» ces murs de Jéricho! Tu verras ce qu'ils oseront entre-
» prendre, comment ils céderont, comment ils supplieront,
» comment ils chancelleront et seront confondus, humbles,
» prosternés! Alors, cet homme qu'ils ont méprisé, injurié,
» vilipendé, emprisonné, enchaîné, cet homme nu, qui a faim
» et qui a soif et qu'ils accablent de toutes les misères, tu les
» verras s'agenouiller devant lui! Car vous êtes mes témoins,
» et qui vous méprise me méprise, qui vous attriste m'attriste,
» et qui vous touche touche à la prunelle de mes yeux! »

Il y a du feu dans ce style; il y a dans ce moine une étincelle du génie de Grégoire VII. Mais Hildebrand luttera pour la domination, Rather résistait à la décadence.

Quand il se tourne vers les évêques déchus, les mêmes éclairs traversent son œuvre et plus d'amertume encore déborde de son cœur; car les vices et la servilité des évêques étaient bien plus dangereux que le vain pouvoir de tyrans d'un jour, et tout le clergé d'Italie l'abandonnait dans sa prison, sans protester au nom du droit violé, sans intervenir en faveur de l'innocence. Rather représente les évêques comme livrés à toutes les dissipations du monde, négligeant l'Église, portant des vêtements de laïques, d'étrangers, même de femmes; plutôt chasseurs que docteurs, plus orgueilleux que bons, plus rusés que simples, préférant paraître des chevaliers que des clercs, histrions et non évêques, plus comédiens que prêtres, livrés à Bacchus et non à la philosophie, plutôt menteurs que véridiques, plutôt impudiques que réservés, vivant dans un luxe oriental, entourés de chiens et de chevaux, passant la vie au milieu de festins somptueux, suivis de chanteurs et de danseuses, livrés à la débauche. Et parmi eux, pas un apôtre, pas un docteur !

Rather, alors, se mettant en scène, ajoute :

« Et pendant que l'un est fêté ainsi, l'autre est oublié; on jure par le nom de celui-ci, on se souvient à peine du nom de celui-là; on boit à la santé de l'un, et l'autre a soif et n'a pas à boire! Par amour de celui-ci, on se dilate le ventre dans

l'ivresse; et celui-là, manquant de tout, n'a pas dans sa prison de quoi se sustenter! »

Puis, il donne une lettre qu'il a adressée à deux prélats, un archevêque et un évêque, ses collègues, pour les rappeler au courage et au devoir :

« Pourquoi aspirez-vous au nom de pasteurs, si vous fuyez à l'approche du loup? Pourquoi avez-vous pris la houlette, si vous tremblez au premier péril? Pourquoi avez-vous reçu un salaire, si vous n'osez pas protéger votre troupeau? De quel droit buvez-vous son lait, si vous avez peur d'élever la voix et de lancer les chiens contre le voleur? De quel droit portez-vous sa laine, vous qui n'osez pas le défendre?

» Craignez-vous d'offenser le roi? Mais l'apôtre a dit : Si je plaisais toujours aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Dieu... Craignez-vous la mort?... Mais Dieu a dit : Pas un cheveu de votre tête ne périra!... La colère du roi peut vous tuer, mais toutes ses faveurs ne vous empêcheront pas de mourir. Et vous vous trompez encore. Jamais un roi n'a tué personne, car c'est Dieu seul qui dispose de la vie!

» Ah! si nous déposons toute virilité, pour nous plonger dans une mollesse féminine, rebelles à Dieu, soumis au monde, oisifs et lâches, avides de vaine gloire, envieux les uns des autres, gonflés d'orgueil, vides de bonté, livrés aux voluptés de la chair, brûlant d'amasser des richesses et paresseux à acquérir des vertus; pendant que nous cherchons les honneurs du siècle, nous perdons la véritable gloire; nous méprisons Dieu et nous souffrons que Dieu soit esclave! Par là, en redoutant la colère du monde qui passe, on encourt la vindicte éternelle; et, pour éviter un péril sur la terre, on se livre au suprême et inévitable jugement de la colère céleste! »

Ainsi débute, dans sa prison, cet écrivain vigoureux qui se sentait une force dans sa science et dans son style et qui n'hésita jamais à frapper ses ennemis de cette arme solidement trempée.

Rather resta dans la tour Walbert pendant deux ans et demi, en butte aux privations et aux avanies. Il en sortit pour être retenu à Côme dans l'exil, pendant deux nouvelles années et demie. Là, il remet en meilleur style une vie de Saint-Ursmar, premier abbé de Lobbes; de là, étant invité à un synode en Bourgogne par des évêques, qui le croyait libre, il leur envoie une copie de son *Agonisticum,* pour protester de son droit et affirmer ses principes devant les évêques rassemblés.

Le Roi avait ouvert sa prison. Rather lui-même coupa court à son exil. Il s'évade et parcourt la Provence, la Bourgogne et les Gaules. Robert, évêque de Trèves, qui estime sa science, lui écrit pour lui demander son avis sur des questions de littérature profane. Rather s'excuse, car il est évêque! Ces sortes d'études sont utiles à l'épiscopat, mais un évêque ne doit pas s'en faire un jeu d'esprit pour lui-même. Il envoie à Robert une copie de son *Athlète,* car son apostolat est tout dans ce livre, et il lui demande un subside, car il est pauvre.

Le besoin le force cependant à enseigner les lettres profanes; il écrit une grammaire pour le fils d'une noble famille de Provence, son élève.

Cette famille lui offre en Provence un évêché, disent les uns, une abbaye, disent les autres; il refuse et met fin à cette vie errante, en rentrant à Lobbes (944).

Depuis vingt-quatre ans, le moine avait quitté son couvent, pour chercher fortune, comme il le dit. Il y rentrait, pauvre et exilé, avec un livre tout brûlant des luttes et des misères du monde. Le manuscrit original se trouvait encore à Lobbes à la fin du XVIII[e] siècle.

Mais cette époque était une époque d'instabilité et de troubles. Rather avait pris à peine deux années de repos dans ce beau site, dans ce paisible monastère, au milieu de ses livres, qu'un événement politique le rappelait sur la scène. Le jeune Béranger, que Hugues avait déshérité pour se faire roi, venait d'entrer en Italie avec une armée. La cour et l'Église avaient passé du côté de la victoire. A Vérone, le duc Milon avait de nouveau trahi le Roi, et Manassés, l'évêque intrus qui tenait le siége de Rather, s'était vendu pour l'archevêché de Milan. Hugues, au milieu du danger, chercha des influences dans l'Église; pour opposer à Manassés un rude ennemi, il se souvint de Rather.

Rather n'avait trouvé en Italie que des malheurs, des scandales, des trahisons; il savait quelle société politique et religieuse il allait y rencontrer encore, et il devait prévoir les nouveaux dangers qui l'y attendaient; mais la lutte a ses attraits; une fois qu'on y a exercé sa force, on se résigne difficilement au repos; après chaque défaite, on redemande le combat. Rather n'était pas homme à renoncer,

pour quelque péril que ce fût, à peser de toute l'activité de son esprit sur les affaires du monde.

Voilà donc notre moine en voyage et suivant de nouveau le chemin de fortune. Chemin périlleux! Rather entre en Italie ; Béranger, suscité par Manassés, l'arrête. Il cherchait un évêché, c'est une prison qu'il rencontre. Cependant, Milon veut balancer la puissance de Manassés et attacher Rather à Béranger ; après trois mois et demi de captivité, Béranger le délivre. Appelé par Hugues, c'est Béranger qu'il va servir; Rather passe de sa prison dans le palais épiscopal, et voilà le moine captif redevenu évêque.

Mais cet évêque, qui gardait dans son palais les habits et le cœur d'un moine, ne rentrait pas au pouvoir pour être le jouet ou l'esclave d'une politique vaine, et il ne tardera pas à s'écrier, dans l'amertume de nouveaux échecs, « qu'il préférerait la tour de Pavie à la cathédrale de Vérone et la misère sous le roi Hugues à l'abondance sous le duc Milon. »

A peine évêque, Rather porte le fer dans la plaie de l'Église ; il veut réformer les mœurs mauvaises et l'ignorance de son clergé, en lui imposant l'obéissance aux saints canons. La résistance éclate aussitôt ; Milon la favorise, l'excite même en secret. Il ne veut qu'un agent pour balancer Manassés ; mais il ameutera le clergé, le peuple, les serfs de l'Église, et Manassés lui-même, si l'évêque entend faire acte de puissance. Le tyran ne souffre pas de moyen terme : Rather doit désarmer ou tomber. A chaque pas, l'évêque rencontre l'opposition, la force d'inertie, la calomnie. Il ne peut assembler le peuple dans ses tournées épiscopales ; il ne peut porter aucun décret, nommer aux emplois, destituer les coupables ; son ministère est réduit à consacrer le saint chrême et à chanter les offices. Et encore ! Un jour qu'il était dans sa cathédrale, au milieu de la cérémonie d'une ordination, tout son clergé l'abandonne et s'en va dans une autre église. Un autre jour, Manassés consacre un évêque de Vérone à sa place. Un autre jour, — ce fut le dernier coup — Lothaire, en faveur duquel Hugues, son père, avait abdiqué pour conserver un simulacre de royauté sous la tutelle de Béranger, Lothaire le fait prévenir que son palais va être envahi, son siége renversé, lui-même dépossédé, exposé à l'outrage, à la prison, à la mort. Le Roi lui conseille, *en ami*, d'abandonner

la place. Rather était à bout; il ne se croyait pas le droit de quitter son troupeau, comme un pasteur mercenaire, il répète ce mot caractéristique; mais il cède à la contrainte. Ce n'est pas le troupeau, c'est le pasteur que menacent les loups, dit-il; et le réformateur vaincu passe une seconde fois sous les fourches caudines de la décadence. Ce martyre, comme il appelle son règne d'évêque, avait duré deux ans.

Si une race gardait, dans cette époque, l'étincelle de la civilisation, c'était la race germanique. Rather en était issu, il avait pris parti pour elle à Liége, dès son entrée dans le monde; c'est à elle qu'il va recourir encore. Il se jette en Allemagne, parcourt, en exilé, la Bavière, la Souabe, la Saxe, secouru par les évêques, et il s'attache au parti de l'empereur Othon. Le roi Lothaire venait de mourir. Othon et son fils marchent sur l'Italie. Rather les suit, à la conquête de son évêché. Mais l'évêché a été vendu à un enfant de dix-huit ans, neveu de Milon. Ainsi, à la mort de l'archevêque de Rheims, en 925, le comte de Vermandois avait fait nommer, pour le remplacer, son fils âgé de cinq ans. Rather s'élève contre cet abus; mais Othon, qui veut être couronné par le Pape, ménage tout le monde, et Rather ne sera pas évêque. Il ne cèdera pas cependant sans faire sentir à ses ennemis sa supériorité. Il écrit à tous les fidèles, il raconte au Pape et aux chrétiens son histoire, depuis son élévation à l'épiscopat, et il demande justice; il veut que l'intrus soit mis en présence de l'évêque légitime et que le coupable soit condamné.

« Mon seul crime, écrit-il plus tard à l'évêque enfant, est d'avoir osé accepter le siége de Vérone avant que tu ne fusses né! Et quand même j'aurais pu prévoir ta naissance, qu'aurais-je pu faire et qui eût pu me dire si cet enfant qui devait naître serait un garçon ou une fille. Pour cette faute cependant, pour cette faute antérieure à toi-même, tu me poursuis, tu me fais arrêter, tu m'exiles, au mépris de l'Empereur. »

Mais Rather eut beau plaider. La vente de l'évêché fût respectée; le moine dut rentrer encore en Allemagne. Le frère de l'Empereur était un savant, l'Église en a fait un saint. Brunon logeait dans son palais toute une académie; Rather lui avait envoyé son *Agonisticum;* il le vit en Italie; Brunon l'admit dans l'Académie impériale, et Rather s'y

distingua entre tous les philosophes : *Habeter inter palatinos philosophos primus*, dit un chroniqueur.

A quelque temps de là, Brunon devient archevêque de Cologne; il fait élire Rather évêque de Liége.

L'œuvre de Brunon était aussi politique que religieuse. A la fois archevêque de Cologne et duc de Lotharingie, il représentait l'influence germanique tentant la reconstitution des pouvoirs sociaux, contre les excès des maîtres féodaux et contre la décadence du clergé. Rather s'était aguerri dans ces luttes. Brunon l'ordonna et l'institua dans toutes les formes légales, avec le concours des archevêques et des évêques du pays, avec le vote par acclamation du peuple. Il y avait plus de trente ans que Rather avait vu l'influence germanique porter Hilduin et échouer devant l'intervention du roi de France. Mais la puissance des empereurs avait grandi depuis lors, et il espérait réussir mieux que son prédécesseur. Il comptait sans les progrès de la corruption qui avait aussi grandi sous le règne de trois évêques. La politique seule renversa Hilduin; Rather eut contre lui les intrigues des princes et les mauvaises mœurs du clergé.

Tous les auteurs du temps s'accordent pour blâmer les mœurs du clergé de Liége. Le désordre était tel que, pour y suffire, on vendait les joyaux des églises. Farabert, le prédécesseur de Rather, avait ainsi aliéné une riche couronne d'or qui appartenait à l'abbaye de Lobbes. La cupidité et le gaspillage semblaient des vertus, dit Fulcuin.

Elu à Aix, le 21 septembre 953, ordonné à Cologne le 25, introduit quelques jours après, en grande pompe, dans sa ville épiscopale, par les seigneurs et les évêques, au milieu des hourrahs du peuple, Rather n'était pas de ceux qui pactisent avec le mal; il l'attaqua de front. Mais il ne croyait qu'aux forces intellectuelles et morales; il eut recours, non aux armes, dit-il, mais à sa bibliothèque, *non ad arma, sed ad armaria;* il lutta, non en recrutant de nombreux partisans, mais par la parole, par la plume et par l'exemple. Il fut vaincu. Les chanoines conspirèrent avec les tyranneaux, la corruption et l'ambition pactisèrent, Rather tomba.

Le jour de Noël de l'an 954, pendant qu'il célébrait la fête dans son abbaye de Lobbes, la conjuration éclate à Liége, demandant la destitution de l'évêque. Regnier, comte de

Hainaut, l'appuie en portant candidat son neveu Baldric; l'évêque de Trèves et l'évêque d'Utrecht se prononcent contre Rather. La lutte dura jusqu'au jour de Pâques; Brunon lui-même dut céder : il craignait que le comte de Hainaut et les princes soulevés ne passassent au parti de Conrad, qui disputait à Othon l'Empire.

Rather bondit sous les coups, comme un taureau blessé. Le premier écrit qu'il lance est une protestation en quarante articles qui tous commencent par cette particule négative qu'on ne peut traduire que par une périphrase : *Ne voulant pas que*, et qui est si vive en latin : *Ne*.

« Ne voulant pas que mon silence semble autoriser un voleur et un brigand, voleur parce qu'il m'a pris mon évêché par la ruse, brigand parce qu'il me l'a enlevé par la force. »

L'énergique considérant : *ne, ne, ne,* se répète quarante fois, et l'auteur conclut à la condamnation du nouveau Judas Iscariote qui l'a trahi. Voilà bien encore la forme du pamphlet, dans toute sa vigueur. Cet écrit est intitulé : *Conclusion délibérative.*

Le titre du second est plus caractéristique : Les évêques de Trèves et d'Utrecht avaient appelé Rather un frénétique. Il intitule son livre : *Frénésie!* Il voulait composer cet ouvrage en douze livres, y faire entrer une profession de foi extraite de l'*Agonisticum,* les deux lettres au Pape et aux chrétiens que j'ai citées, et les *Conclusions* de la première heure; il voulait s'adresser à Brunon, aux évêques qui l'avaient abandonné, à Baldric lui-même, au peuple de Liége. Ces dernières parties nous manquent, soit qu'il ne les ait pas écrites, soit que le manuscrit en ait été détruit ou perdu. Le premier livre seul est conservé. Rather y annonce son projet, y explique son titre, y intercale des vers assez obscurs, et y prend à partie des adversaires qui n'ont point, eux, la frénésie littéraire, mais qui préfèrent la puissance de l'argent à celle des livres, un bon arsenal à une riche bibliothèque, et la complicité de nombreux partisans au jugement des pères de l'Eglise.

Rather comprenait tout ce qui avait concouru à sa défaite. Il s'était réfugié à la cour de l'archevêque de Mayence lorsqu'il écrivit ce livre. Il se retira bientôt à l'abbaye d'Alne,

dont il devint abbé. Là, il écrivit ses confessions; mais que ce titre ne vous trompe pas. Cette *Confession d'un grand scélérat,* est, comme *le Portrait d'un quidam,* une satire. Rather ne s'accuse que pour accuser ses ennemis. Il n'est point de crime dont il ne fasse l'aveu; mais ce n'est pas lui qu'il confesse, c'est son siècle.

Après avoir passé cinq ans dans cette retraite de l'abbaye d'Alne, Rather était bien près d'être septuagénaire; mais sa carrière était loin d'être terminée. L'évêque tant de fois déchu n'avait pas dit adieu au monde. Il aurait voulu rester au couvent, mais il y trouvait le même relâchement de mœurs que dans son église, et, s'il fallait prendre à la lettre certaines confidences, ce spectacle qui le poursuivait partout lui causa une telle douleur qu'il ne put se résigner à la vie monastique. Mais je ne suis pas trop tenté de l'en croire. Rather avait goûté de la vie publique; quelque amère qu'il eût trouvé la coupe des affaires, il rêvait toujours d'y porter les lèvres. Il se donne toute sorte de motifs pour la vider tout entière, espérant qu'il n'y aura pas seulement de la lie au fond. « Personne, dit-il, ne peut se donner un grade dans l'Église, mais ce grade, une fois reçu, personne ne peut y renoncer. » Il craint de s'entendre crier avec l'Évangile : Oh! le mauvais pasteur qui abandonne ses brebis! Il revient plusieurs fois sur ce point dans ses confessions.

Rather ne perdait pas l'espoir de mourir évêque.

En 961, les événements politiques rendent Othon maître de l'Italie; Rather y court, et le voilà une troisième fois rétabli sur son siége de Vérone.

Cette fois, il va rester sept ans sur la brèche, et le vieillard va déployer plus d'énergie que jamais. C'est de cette époque que datent le plus grand nombre de ses livres de polémique. Le Pape a reconnu son droit; le jugement solennel d'un synode, tenu dans cette ville de Pavie qui l'a vu jeter en prison, lui a rendu son évêché; il ne vient pas pour exercer des représailles, mais il s'appuie sur la puissance impériale et il ne passera rien à ses adversaires. Les reliques d'un saint ayant été volées dans son église, il réfute ses ennemis qui l'accusaient de négligence; il écrit la vie du saint, s'adresse au martyr dans de brûlantes apostrophes et intitule son petit livre : *Invectiva.* Des prêtres nombreux

avaient été ordonnés par l'évêque intrus ; il ne peut accepter la validité de l'ordination. Il porte un décret qui leur enjoint de s'abstenir de tout office religieux jusqu'à ce qu'il ait reçu du Saint-Siége la dispense qu'il sollicitera pour eux, et l'on garde deux décrets de l'an 963 sur ce point.

Les enfants des prêtres se mariaient entre eux et tendaient à perpétuer ainsi une sorte de caste religieuse. La première fois que ce fait se représente, l'évêque prend la plume pour condamner le mariage des prêtres et l'union de leurs enfants :

« Ah ! du moins, s'ils vivent dans la débauche, et, puisqu'ils sont les époux de l'Église, dans l'adultère, qu'ils donnent leurs enfants à des laïques, nés de mariages légitimes, pour couper court à cette transmission d'un sang coupable et pour ne pas perpétuer ainsi de siècle en siècle leur propre adultère ! »

L'évêque impose au coupable et à tous ceux qui l'ont été avant lui quarante jours de pénitence ; il se joindra à eux dans la prière et l'expiation.

Les abus régnaient ; Rather les attaque à la racine : le mépris des lois de l'Église. Il écrit un ouvrage en deux livres contre le mépris des canons. Le titre peut se traduire ainsi : *Le livre des pendus, ou la vision d'un certain voleur attaché avec plusieurs autres à une potence*. La potence, c'est son évêché. L'évêque met le doigt sur les deux grandes plaies de l'Église : les mauvaises mœurs et la soif de l'or. Il se fait présenter des objections par un adversaire qui « babille en frénétique, les veines gonflées du vin de la veille, et crachant sa bile comme dans les querelles de jeu. » Il attribue la cause du mal à l'ambition des familles, qui remplace toute vocation religieuse :

« Ce n'est pas la passion de servir Dieu, dit-il, c'est la cupidité des honneurs de l'épiscopat qui pousse les nobles à destiner leurs fils au sacerdoce. L'enfant, en grandissant, s'enorgueillit de sa noblesse ou de son esprit, voire même de la beauté de son visage ou de la douceur de sa voix. Puis, porté sur les ailes diaboliques de l'orgueil, il se jette dans la luxure la plus honteuse, et ce n'est pas un bigame, c'est un omnigame qui est élevé, sans examen, au sacerdoce, pour la perte des âmes ! »

Rather met à nu et flagelle la luxure, ce qu'il appelle la

muliérosité des prêtres; et il ne leur laisse aucun prétexte. Les uns sont orgueilleux, riches, dissipés; les autres sont pauvres et prétendent avoir besoin d'une femme qui les nourisse du travail de ses mains : l'évêque veut refréner la simonie des riches et répartir plus équitablement les revenus de l'Église, pour ne laisser aucun prétexte à l'ignorance et au concubinage des prêtres pauvres. Mais dépouiller les grands pour corriger les petits, c'était heurter les uns et les autres. Chacun de ces misérables prolétaires de l'Église espérait à part soi, en suivant les mœurs du siècle, entrer un jour dans la caste des privilégiés; tous firent cause commune en faveur d'un désordre dont tous profitaient. Le réformateur mit en vain la fougue de son style et de son caractère au service des parias de l'Église.

La lutte s'engage aussitôt, la conspiration éclate, l'émeute gronde à Vérone. Un asile est offert à Rather dans la citadelle; il refuse de quitter son siége, est arrêté, puis relâché, par l'influence de Judith, mère de l'Empereur. Cette princesse, pour le protéger, veut habiter son palais avec sa fille, tandis que son lieutenant occupera militairement les *arènes*: l'évêque ne le trouve pas convenable, gagne un château fortifié appartenant à l'évêché, et songe à se retirer plus loin. Mais la fête de Pâques approche et il veut rester à son église. L'agitation redouble; les fauteurs sont appelés en justice et condamnés. Des amis conseillent à Rather de céder son siége à Milon et lui promettent une forte indemnité; il refuse avec indignation, il écrit à l'intrus avec violence et il reproduit contre lui la protestation rédigée à Liége contre Baldric :

« Ne voulant pas que mon silence semble autoriser un voleur et un brigand. »

Rather reste maître du terrain, mais il entend la haine gronder sur chacun de ses pas; son activité redouble; le vieux lutteur acquiert de nouvelles forces dans le danger. C'est alors qu'il écrit son *Portrait*, pour se poser tout entier en face de ses calomniateurs. Puis, il se décide à faire un grand exemple. Des moines souillaient une abbaye de leurs débauches; il les chasse et les remplace par des prêtres séculiers. Il convoque un synode et traque les abus par le raisonnement et par le sarcasme. A quoi bon un synode?

disait-on. — Que faire, en effet, répond-il, au milieu de tant de saints, si ce n'est de rendre grâces à Dieu? — Rather fit autre chose, il publia un *Mandement synodal*. Le livre du *Pendu* décrit les mœurs des prêtres, débauchés, cupides, querelleurs, envieux, parjures, efféminés, vivant dans les tavernes, captant les héritages, mangeant le bien des pauvres, portant le déshonneur dans les familles, le sacrilége dans l'Eglise, et dépouillant les hommes et Dieu pour enrichir leurs bâtards. La *Lettre synodale* touche aussi à ces points, mais elle est dirigée surtout contre l'ignorance des clercs. L'évêque est obligé de leur rappeler les points les plus élémentaires, et l'on voit par là qu'ils ne disaient pas la messe à jeûn, qu'ils la disaient en habit de ville et en éperons, chez eux, non dans l'église, et servis par des femmes; qu'ils mettaient en gage ou vendaient les ornements sacerdotaux; qu'ils faisaient l'usure; qu'ils ne comprenaient pas les oraisons et les canons de la messe; qu'ils ne savaient pas lire correctement l'Épître et l'Évangile, et qu'il en était même — l'évêque en avait trouvé plusieurs — qui ne connaissaient pas le Credo. Les conciles de la même époque (celui de Trosley, par exemple) constatent aussi qu'ils ne savaient ni le *Credo* ni le *Pater* (909). Rather leur signifie que désormais nul ne sera ordonné s'il n'a passé quelque temps à l'école de l'évêché ou d'un monastère.

L'ignorance était si générale que les prêtres du temps étaient presque tous anthropomorphites et croyaient que Dieu a un corps humain. Rather consacre un autre livre à combattre victorieusement cette erreur.

Ainsi, l'évêque commettait crime sur crime contre les prêtres. « Ce dernier crime, dit-il, leur parut devoir être expié par l'expulsion ou par la mort. »

L'empereur avait déjà dû intervenir dans les affaires de Rome, où les papes soulevaient le scandale et la révolte. Il y vient encore en 966, et Rather en profite. L'évêque annonce à son clergé qu'il va se rendre au concile de Rome, auprès du pape et de l'empereur, et son *Itinéraire* est la plus vive satire qu'il eût faite encore.

Il ne rappellera pas au concile, dit-il, les persécutions qui l'ont chassé deux fois de son siége, les dernières émeutes, la résistance à ses actes synodaux.

« Mais si l'on y lit la loi qui défend aux prêtres de garder sous leur toit d'autre femme que leur sœur, qui de vous pourrai-je déclarer exempt de reproche? Si l'on ajoute que le prêtre qui se marie doit être déposé, et à plus forte raison celui qui commet l'adultère, qui de vous restera sur son siége? Si l'on répète que les bigames ne doivent pas être reçus dans l'Église, qui de vous pourrai-je croire légitimement admis au sacerdoce? Et, pour en venir à de moindres détails, qui vous semblent des peccadiles, s'il nous est ordonné de réprimer les conjurations, les parjures, l'ivrognerie et l'usure des prêtres, qui de vous restera sans répression? En effet, si les blasphémateurs doivent être frappés, il ne restera aucun prêtre pour célébrer la messe; s'il faut chasser de l'Église les prêtres qui ont plusieurs femmes, il ne restera dans l'Église que les enfants, et, s'il faut en rejeter les gitons, il ne restera plus même un enfant dans le sanctuaire! »

Plusieurs fois, le style de Rather nous a fait penser à Horace et à Perse; ici, la satire est digne de Pétrone et de Juvenal.

Ce livre était une menace; Rather passe aussitôt aux effets. Othon est en Italie, Judith est à Vérone, l'évêque croit le terrain ferme sous ses pas. Il va au concile de Rome et au concile de Ravenne. Des décrets y sont portés contre le concubinage et contre la cupidité des prêtres. Il veut les publier dans un synode à Vérone, et la guerre se rallume. Le nouveau duc de Vérone, Nanno, envoie des messagers aux évêques du pays pour les engager à ne pas se rendre au synode et à faire le vide autour du réformateur qui veut que les prêtres chassent leurs concubines. Si des prêtres assistent au synode, c'est pour signifier tout haut à l'évêque qu'ils garderont leurs femmes et n'en diront pas moins la messe. Un d'eux lui lance à la face une grossière injure : *os vulvæ;* et il s'échappe. Un autre l'appelle parjure, débauché, brigand; Rather le fait arrêter. L'évêque en appelle aux saints canons; les prêtres s'en réfèrent aux vieilles coutumes. L'évêque en appelle à leur serment : « Ils ont prêté tant de serments et à tant d'autres! disent-ils, *Multis multa jurasse!* ». Mot terrible qui peint bien ces époques de bouleversement où les pouvoirs et les serments changent comme les flots d'une mer houleuse! L'évêque en appelle au bien qu'il leur a fait : « Qu'il le reprenne, disent-ils, mais qu'il ne touche pas à leurs bénéfices! »

Ce n'est pas un synode, c'est une scène des halles, une orgie de la décadence!

Rather ne cédera point. Il obtient un bref de l'empereur Othon II, qui confirme les priviléges de son évêché, et il publie un édit, *Judicatum,* pour la dotation des clercs pauvres et pour la meilleure répartition des revenus de l'Eglise; l'édit est aussi approuvé par l'Empereur. Le privilége autorise l'évêque à user de la force contre les délinquants. L'Empereur alors était à Vérone; dès qu'il s'éloigne, les troubles recommencent; le clergé envoie des émissaires secrets au Pape et à l'Empereur, et la calomnie s'organise contre l'évêque. Rather veut refréner la cupidité des prêtres, on l'accuse de gaspiller les ressources de l'Église à la restauration de la basilique de Saint-Zénon. Il veut réprimer les mauvaises mœurs; on accuse un vieillard de 75 ans de crimes si contraires à son âge qu'ils sont incroyables. Rather se défend avec sa plume; il publie coup sur coup : *De la révolte de son clergé; — Discorde entre Rather et ses clercs;* — Son *Apologie.* — Rather se défend avec la parole : il monte en chaire tous les dimanches, de la Quadragésime à la Pentecôte, et le souffle de la satire, le feu de la lutte animent ses sermons. Il a donné à l'un d'eux, celui de la Quadragésime, un titre de pamphlet : *Babil inefficace, au moins du vivant de l'auteur.* Enfin, il écrit son *Testament,* et il se prépare à mourir sur la brèche.

Cependant, la calomnie avait ébranlé le Pape et l'Empereur; la révolte éclate avec une violence extrême. Les rebelles vont jusqu'à démolir le palais épiscopal, et ils accusent l'évêque de le détruire. La lutte s'était ouverte dans le synode, elle se termine sur la place publique, par une scène qui est le digne pendant de la première.

Le jour de la fête de saint Paul, le duc Nanno convoque le peuple sur une place de Vérone. Du haut de son tribunal, il s'adresse aux conjurés : Que pensez-vous de ce palais d'évêque que vous voyez là-bas détruit? leur crie-t-il. — C'est la faute de l'évêque, répondent-ils. — Que pensez-vous de ces prêtres qui ont perdu leurs bénéfices? dit-il encore. — C'est un crime! disent-ils. — Que pensez-vous, dit le duc en dernier lieu, de cet évêque qui, lorsque ses prêtres ne viennent pas à son appel, les envoie appréhender et conduire devant lui

par des huissiers comme des coupables? — Et les assistants, dit Rather, au lieu de répondre avec Térence : C'est bien fait; se mirent à grogner *comme des porcs* contre l'évêque. Alors, le duc conclut en ces termes : Je suis envoyé vers vous par l'Empereur pour résister à cet homme par les armes, s'il ose encore rien entreprendre de pareil. Puis, il déclare l'*Édit somptuaire* annulé.

C'est ainsi que les masses serviles déposaient les fonctionnaires politiques ou religieux, au xe siècle. L'Église avait essayé du suffrage populaire, mais la corruption et la servilité sont de mauvais fondements pour une démocratie; sous des prêtres, esclaves de leurs vices et complices de toutes les tyrannies, le vote des masses ne pouvait être qu'un instrument de bassesse, une parodie de la justice du peuple.

Rather écrit au chancelier de l'Empereur, écrit à l'Impératrice ; il raconte ces scènes de scandale, si curieuses, qu'il conserve ainsi à l'histoire, et il proteste ; il demande au moins de pouvoir achever sa basilique. Mais, en même temps, il écrit à l'évêque de Liége, Éracle, et à l'abbé de Lobbes, Fulcuin, pour leur demander asile; car il sent qu'il devra céder, et déjà l'on négocie sa retraite. Lorsqu'en 949, Rather était revenu en Italie, il avait répondu à l'appel de Hugues « pour récupérer son évêché, dit-il, ou sinon pour obtenir une indemnité suffisante qui le mît à l'abri du besoin ». Rather, en quittant cette fois son siége (août 968), allait emporter une somme.

Éracle lui avait répondu, avec de grands éloges, mêlés à des citations de Térence, de Cicéron et de Perse, que, quoi qu'il ne fût que Dave et non Œdipe, il pouvait lui annoncer que tout le peuple et tout le clergé l'appelait, du cœur, du geste et de la voix. Rather partit pour Lobbes. Sa carrière était terminée.

On raconte que, rentré dans son couvent, il y apporta les habitudes de la lutte, y sema la discorde et dut en sortir qu'il voulut se faire abbé de Saint-Amand ou de Haumont, et devint une seconde fois abbé d'Alne; qu'il renversa l'abbé de Lobbes, Fulcuin, pour le remplacer un instant; mais dut quitter la place et rentrer à l'abbaye d'Alne, où il serait mort si des événements politiques ne l'avaient forcé de se retirer à Namur, où il mourut le 25 août 974. Il fut enterré à

Lobbes, où l'on voit encore sa tombe; il avait fait lui-même son épitaphe en vers latins.

Telle est la vie de ce moine-évêque, qui traverse le dixième siècle en le combattant en face et en le peignant sur le vif. Nul plus que lui, ni plus longtemps, ni plus énergiquement, n'a résisté à la corruption, à la simonie, à la servilité. Je l'ai appelé réformateur; il voulait réformer l'Église, en rétablissant un passé meilleur que le présent, mais il ne fut ni le précurseur du progrès, ni l'apôtre de l'avenir. Le clergé, depuis plusieurs siècles, avait essayé de rétablir les trônes et de dominer la société, par l'intrigue. Son exemple se tournait contre lui : il était le jouet des intrigues des maîtres du monde. Rather met à nu ses turpitudes, flagelle ses bassesses; il le montre esclave de tous les vices, et, prêtant serment au premier tyran qui passe : *Multa multis jurasse.* Mais c'est encore à cette Église qu'il demande de sauver la société. — Il peint, avec la même vigueur, les masses dans leur sujétion, à Liége comme à Vérone, acclamant les évêques ou les déposant au gré des tyranneaux d'un jour, et grognant *comme des porcs* dans ces hustings de la décadence; mais il n'attend rien du peuple et il s'écrie avec mépris : Que ne fait-on pas faire à la populace de Vérone? Quant aux serfs, il en posséda comme évêque et comme abbé, et il ne leur laisse pas même rêver un sort plus libre. Lorsque, dans son *Agonisticum,* il passe en revue les divers états de la société et qu'il arrive aux esclaves, c'est pour leur dire :

« Ne vous attristez pas; servez fidèlement votre maître et vous serez libres devant Dieu. Et, s'il vous vient cette pensée de croire que l'esclavage soit en dehors des desseins de la Providence, rappelez-vous qu'il est une des conséquences du péché originel. Mais Dieu aide et conseille également les serfs et les maîtres, et il vaut mieux être un esclave obéissant qu'un maître licencieux. Soyez donc soumis et souvenez-vous des paroles de l'ange qui dit à Agar : « Retourne à ton maître et humilie-toi sous sa main. »

Il parle, dans son *Portrait*, des juifs, ces autres parias de l'époque; mais c'est pour reprocher amèrement à son clergé de frayer avec eux; car « c'est nier Dieu, dit-il, que d'aimer les ennemis de Dieu; on n'est pas chrétien quand on se plait avec les blasphémateurs du Christ »; et Rather met au nombre

des éloges indirects qu'il se donne, sous forme de blâme, sa haine des juifs.

Rather était moine ; il ne devança ni son époque ni son Église ; il voulut seulement réformer les mœurs du temps. Au milieu des lâchetés et des scandales, il se sentait une force intellectuelle et morale, supérieure à son siècle. Ce Germain, fougueux et lettré, crut que sa science et son style, dont il se fit si souvent une arme de guerre, pouvaient suffire à cette tâche. Il se trompa. Le siècle ne s'arrêta point. Les spectres de l'agonie ne tardèrent pas à l'assaillir dans les ténèbres ; il tomba de l'anthropomorphisme dans les terreurs de la fin du monde. Rather put entendre sans doute les premières prédictions de la mort ; il ne comprit pas que la résurrection, qu'il demandait à l'Église, ne pouvait venir que du réveil du peuple, que de la nature humaine, abandonnée à elle-même par la dissolution de tous les pouvoirs. Mais, s'il fut vaincu, il avait laissé, du moins, dans ces ténèbres, comme un sillon d'éclair, la trace d'une énergique résistance, et il léguait à l'avenir, comme il le dit lui-même, l'exemple de son siècle.

Plusieurs traits manquent cependant au tableau. Rather n'a pas touché à ces rois et à ces papes, amants, époux ou fils des courtisanes de la Papauté, qui rivalisaient d'infamie. Faut-il croire qu'ayant besoin d'un point d'appui, il ait ménagé les seuls pouvoirs du temps, ou que le moine passionné se soit fait l'étrange illusion d'espérer, en faveur des réformes, le concours des chefs mêmes du vice et des modèles du crime? Ce serait une tache dans sa vie et une lacune dans son œuvre. Mais on sait qu'il écrivit, sous le nom de *Chronographie*, une histoire de son temps, qu'il présente comme une menace au siècle ; et qui sait si, rentré à Lobbes, il n'a pas achevé cette œuvre, et si ce n'est pas la vigueur même du tableau qu'il a tracé, l'énergie habituelle de sa plume qui fait détruire le manuscrit où l'on peut supposer qu'il stigmatisait la simonie, la débauche et le crime, sous la couronne et sous la tiare ?

Quoi qu'il en soit, ce moine du pays de Liége, qui passa la moitié de sa vie à l'assaut d'un évêché, et l'autre moitié à faire tout ce qu'il fallait pour en être violemment dépossédé, devance d'un siècle le génie d'Hildebrand, et il reste le plus

énergique lutteur, le plus vigoureux peintre de son siècle. Il y a dans cet évêque assez de l'homme pour que son nom soit conservé à l'humanité. Il était de cette famille d'esprits ardents qui ne peuvent voir une blessure au flanc de la société sans vouloir y porter le fer et la flamme. On les dit misanthropes, et ils aiment tant l'homme qu'ils ne peuvent tolérer rien de ce qui le dégrade. On les croit turbulents et mécontents, et ils sacrifient tout pour rétablir l'équité et les bonnes mœurs, qui sont l'ordre, la paix et le contentement général par excellence. Chaque époque a différentes professions où se jettent les âmes avides de peser dans les affaires du monde : les armes, l'Église, la Cour, le barreau, la presse. Au dixième siècle, l'épiscopat tombait, mais rien ne l'avait remplacé. Le réformateur ne pouvait chercher sa place ailleurs, et il était condamné à se voir disputer toute sa vie ce poste impossible. Mais l'histoire rend à chacun son rang, et l'histoire place Rather dans cette classe de lutteurs qui, aux époques lettrées, se font poètes et s'appellent Perse ou Juvenal; qui, dans une cour corrompue, sortent de la noblesse pour préparer une révolution et s'appellent Voltaire; qui, sous l'Empire, sortent de l'armée pour écrire, avec P.-L. Courrier, *la Conversation chez la comtesse d'Albany,* et *le Pamphlet des Pamphlets*, et qui, dans le chaos du dixième siècle, sortent du couvent, comme Rather, et se font de la chaire et de l'épiscopat une tribune de pamphlets pour y dénoncer les vices de la décadence.

CH. POTVIN.

PERCEVAL

LE ROMAN THÉOCRATIQUE DU XII[e] SIÈCLE

Messieurs,

Le roman dont je veux vous entretenir aujourd'hui est inédit et il nous intéresse à plus d'un titre : d'abord il nous appartient, et, comme bien des choses qui sont nôtres, il est resté inconnu. Ensuite, il apporte quelque lumière et vient combler une lacune dans l'histoire littéraire de l'Europe et dans le cycle de la *Table-Ronde*. Manuscrit national, intérêt général, puissé-je trouver toujours ces conditions réunies dans les œuvres que je vous ferai connaître !

Si l'on s'en tient à la version vulgaire, c'est une bien simple légende qui fait le fond des romans de la Table-Ronde. Graal signifie bassin ou écuelle, en langue celtique ; il est employé comme synonyme d'écuelle dans les *Assises de Jérusalem.* On appelait le Saint-Graal, le vase qui avait servi au Christ pour offrir à ses disciples le vin qui figurait son sang, et l'on disait que Joseph d'Arimathie y avait recueilli les dernières gouttes du sang du crucifié. Retenu en prison pendant quarante années, Joseph en était sorti par un miracle : le Christ lui avait rendu le Graal, précieuse relique, symbole de l'Eucharistie, qui procurait à ses possesseurs la puissance du miracle, la consolation de tous les maux, la guérison des blessures, l'abondance des mets et le génie des grandes choses. Porteur du merveilleux vase et armé de la lance qui avait percé le flanc du martyr

du Golgotha, Joseph s'était mis, avec sa famille, à la conquête du monde, et bientôt l'Orient n'avait plus suffi à l'expansion du christianisme ; Joseph avait traversé l'océan, porté sur le miracle, et était abordé dans la Grande-Bretagne, où le conduisaient des vues providentielles. Après de nombreux combats et de nombreux triomphes, les reliques s'étaient perdues, dans l'île. Joseph avait institué en Orient l'ordre religieux de la Table-Carrée pour la communion mystique du Graal ; le roi Uthyr Pendragon, sur le conseil de Merlin l'Enchanteur, fonde en Angleterre l'ordre guerrier de la Table-Ronde pour la recherche et la conquête des précieuses reliques. Comme Charlemagne, comme Théodoric, comme Alexandre le Grand, et bientôt comme les plus petits souverains, tels que le comte de Hainaut et même l'évêque de Cambrai, Uthyr, et après lui son glorieux fils, le roi Arthur, a douze pairs, qui se vouent à cette œuvre chevaleresque. Ils en sont détournés par le goût des tournois et des aventures d'amour ; Perceval seul et, selon d'autres, Galaad en compagnie de Perceval et de Boort, mène à fin l'entreprise ; les précieuses reliques sont retrouvées : Perceval ou Galaad devient roi du Graal.

La chevalerie, en général, avait pour objet la gloire des combats, si chère aux belles dames. Les romans de la chevalerie bretonne y ajoutèrent une idée supérieure : l'égalité, représentée par la Table-Ronde ; un idéal suprême : la perfection ; car nul autre qu'un chevalier parfait ne pouvait conquérir le Graal.

Cette légende a produit tout un vaste cycle de romans chevaleresques, en prose et en vers, qui ont fait le tour des langues de l'Europe ; et, par un contraste qu'il est bon de noter aussitôt, ce cycle, dont le fond est tout religieux, est devenu le plus profane, le plus romanesque de tous, le plus trempé dans la passion humaine : il part du Calvaire, il arrive au jardin d'Armide ; il procède de l'Évangile, pour aboutir à l'Arioste.

A ne considérer que cette simple légende ou que cette poésie profane, on s'explique difficilement la vaste influence, la longue domination de ce sujet, et l'on s'est demandé bien des fois comment il avait pu jeter de si profondes racines dans les esprits et produire une telle série d'œuvres d'art. La lance et l'écuelle sont de précieuses reliques du Calvaire, il est vrai. Mais, dans les contes gallois, par exemple, ce ne sont pas

même des reliques; dans la plupart des romans, elles sont reléguées au dernier plan, mentionnées à peine et quelquefois même tout à fait oubliées pour un intérêt profane; enfin, elles sont retournées au ciel, et elles y doivent remonter après la mort du chevalier qui les retrouvera. Cela suffit-il pour expliquer la terreur, la désolation qui pèsent sur l'île, changée en désert, livrée à tous les maux de la discorde et de la décadence; et le simple désir de les retrouver, pour guérir le *Roi Pêcheur*, est-il fait pour inspirer tout un cycle d'épopée? Le Graal a d'autres mérites, qui devaient être fort prisés par des chevaliers avides de combats et de festins : il procurait l'abondance des mets et la guérison des blessures; mais ces miracles profanes constituent-ils bien un intérêt épique? On comprendrait qu'un poète eût inventé ce moyen de personnifier l'idéal, pour montrer, dans la quête du Graal, la route de la perfection humaine. Mais on sait que l'épopée ne sort pas ainsi, tout armée, du cerveau d'un Jupiter inventeur; les peuples ne s'attachent, dans leurs chants primitifs, qu'à ce qui personnifie leurs destinées et contient, pour ainsi dire, leur âme; et cette invention ne présente pas un intérêt assez populaire, assez élevé, assez humain, pour s'être emparé de l'imagination des peuples de l'Europe pendant des siècles.

L'étude de la formation des épopées, sorte de géologie poétique, n'offre pas seulement un attrait littéraire; en mettant au jour les couches successives d'une tradition dans l'esprit des peuples, elle présente aussi un intérêt historique; car on peut y voir la trace que les événements laissent dans la mémoire des générations, quand l'histoire s'en est effacée, et l'on peut retrouver dans ces sortes de gisements littéraires ce qui reste des révolutions politiques ou religieuses et la véritable origine, la raison d'être des épopées. A ce point de vue, le cycle de la Table-Ronde est peut-être le plus curieux à étudier de tous les sujets qui ont captivé l'attention de nos pères, et ce n'est jamais sans un vif intérêt que le monde savant voit paraître des documents inédits, des œuvres inconnues qui viennent jeter un nouveau jour sur ses origines.

Quand on remonte aux sources de la fable, les noms mêmes des héros nous découvrent, comme fond du tableau, les profondeurs de l'histoire. Ces noms rattachent la légende à une nationalité vivace, glorieuse, poétique, qui, après d'héroïques

résistances contre l'étranger, tombe vaincue, mais garde une âme indomptée, survit dans sa langue invulnérable, dans sa poésie immortelle, s'affirme du haut des échafauds des rois, du fond de l'oubli des savants, et finit par nous conserver les poèmes les plus anciens du génie breton. Mais les annales d'une nation, si grande qu'elle soit dans sa chute, les souvenirs de son héroïsme, personnifiés dans des noms illustres, ne sortent guère du cœur des vaincus qui les conservent : les noms d'Arthur et des chefs de clans bretons, ses compagnons, seraient restés enfouis dans les chants des bardes, comme des pierres précieuses dans les urnes des tombeaux, si la légende de leur gloire n'avait subi une transformation nouvelle. Tant qu'elle personnifiait la nation tombée, elle n'était qu'historique et locale ; elle se rattacha au christianisme et devint religieuse et universelle ; quand les héros qui symbolisaient la résistance du génie breton à l'étranger, représentèrent la conversion du monde à la foi catholique, leurs noms, marqués d'une consécration nouvelle, servirent à présenter aux peuples les types d'un nouvel héroïsme : le modèle du soldat de la foi, l'idéal du chevalier chrétien. Là ne devaient s'arrêter cependant ni la civilisation moderne, ni l'idéal des poètes, ni la destinée des héros bretons. Bientôt, les âmes s'adoucissent ; le trouvère aspire à faire du templier un chevalier, du croisé un homme ; il voit dans l'ennemi un de ses semblables et dans le païen même un soldat. L'idéal change : le type farouche du prêtre armé, qui court au massacre des païens et des hérétiques, se transforme en ce beau rêve du héros, protecteur des faibles, modèle du brave, et, sous l'influence de ce souffle d'idéal, la cour d'Arthur devient cette chevalerie de la Table-Ronde, type de l'honneur, de la générosité et de l'amour.

Trois séries d'œuvres permettent de suivre cette triple destinée de la légende. De nombreux documents en langue galloise, depuis les poèmes des bardes, dont quelques-uns remontent au sixième siècle, et leurs triades historiques, jusqu'aux contes gallois du douzième siècle, en ont mis au jour les origines bretonnes. Ils sont publiés, traduits en partie, et la théorie de Myvyr, de Turner et de M. de la Villemarqué est acquise à la science.

Aucune légende primitive, rattachant ces traditions au christianisme, ne nous est parvenue ; mais on peut imaginer la phase

littéraire qui s'ensuivit et l'usage qu'en firent les écrivains du onzième siècle; car cette littérature théocratique a laissé une vigoureuse empreinte sur les romans de la fin du douzième siècle qui commencent à la transformer, et surtout dans le roman en prose de *Perceval le Gallois*, inconnu jusqu'ici, qui vient combler une lacune et accentuer plus énergiquement encore le caractère de ces œuvres.

Enfin, — sans parler de nombreuses légendes et des chroniques en vers — enfin, apparaît la poésie chevaleresque dans les œuvres de Chrestien de Troyes.

L'origine première de ce cycle épique, issu de la nationalité des Bretons d'Angleterre — la transformation des traditions des vaincus en légende chrétienne et le vigoureux idéal qui en sortit — tel est le sujet de cette étude. Nous verrons plus tard ce type théocratique se transformer en idéal chevaleresque, sous l'inspiration d'un grand poète.

Lorsqu'on cherche dans l'Edda l'origine des poèmes des Niebelungen, on trouve qu'une peuplade émigrée en Islande y conserva la langue et les traditions scandinaves. Le même fait se répète dans une autre île pour la langue celtique : les Bretons Cambriens et Logriens, après avoir laissé dans l'Armorique de nombreuses familles, dont ils n'ont pas encore oublié la parenté, se fixent, à une époque reculée, dans l'*île de Miel*, à laquelle un de leurs chefs donne son nom, que gardera la Grande-Bretagne. Là, ils habitent, dans la prospérité du travail, dans le culte du druidisme, et vivants de poésie, selon l'expression énergique et vraie d'Augustin-Thierry. Là, ils combattent pendant des siècles pour l'indépendance. La domination romaine ne fut jamais acceptée de cette race fière; quatre cents ans durant, les druides prophétisent la chute de Rome et appellent le nord à la guerre sainte de sa destruction. A peine les Bretons ont-ils retrouvé l'indépendance, chassé les Romains, relevé le drapeau celtique, qu'ils se trouvent en présence d'autres ennemis : les Pictes et les Scots du nord de l'île, alliés aux Angles et aux Saxons, nouveaux envahisseurs. Attaqués de tous côtés, ils soutiennent le choc, prennent souvent une offensive formidable, défendent pied à pied chaque province, se font de chaque retraite un camp retranché et prolongent la résistance jusqu'au neuvième, jusqu'au dixième siècle. L'invasion de Guillaume le Conquérant

ranima les espérances de ce peuple vaincu : dans la défaite de ses vainqueurs, il crut voir sa renaissance. L'illusion dura peu; confondu avec ses anciens maîtres, traité en peuple conquis, englouti dans les persécutions de la conquête, le Breton résista avec d'autant plus d'énergie qu'il avait eu plus d'espérance. Nulle époque, après le sixième siècle, n'est comparable à cette reconnaissance politique et poétique d'un peuple qui avait tout attendu de la chute de ses dominateurs. Le pays de Galles fut sa dernière retraite; ce que l'isolement avait fait pour les Scandinaves, le fanatisme de la nationalité le fit pour les Bretons; puisant dans la résistance un sentiment patriotique toujours plus vif et une énergie croissant avec les revers, ce faible reste d'un peuple conserva sa vie à part, sa physionomie native et les trésors de sa langue et de sa poésie. « Tu as beau faire — avait dit un barde du sixième siècle, Taliésin—tu ne détruiras ni notre nom ni notre race! »

L'ordre des bardes est intimement mêlé à l'histoire des Bretons; il existait de temps immémorial chez les peuples celtiques; il fleurit surtout dans la Grande-Bretagne et passa chez les Romains, pour en être originaire. Le barde était prêtre et poète. «Il forme, avec l'agriculteur et l'artisan, disent les triades bardiques, un des trois piliers de la vie sociale. » Détruite par les Romains qui voyaient leurs plus grands ennemis dans ces Tyrtées organisés pour soulever un peuple, l'institution des bardes se releva avec l'indépendance, et de nouveaux, de terribles devoirs lui étaient réservés : voyant le pays encore envahi, l'indépendance menacée, la race en danger, les bardes se firent soldats. Il leur était interdit de prendre les armes, et ce dut être un moment solennel dans la vie de ce peuple, quand les princes des bardes proclamèrent mauvaise, antinationale, honteuse pour eux, une loi qui leur défendait de suivre aux dangers les héros qu'ils y poussaient par leurs hymnes. Aneurin, Taliésin, Lywarck donnèrent l'exemple, Lywarck qui eut ses vingt-quatre fils tués dans le combat. Toujours à leur poste pour chanter le réveil de la résistance, jeter le peuple au combat, enfanter la victoire, pleurer la défaite, glorifier le courage, maudire les fautes et ranimer d'un souffle poétique les dernières étincelles d'espérance, les chantres de l'épée s'armèrent de l'épée, revendiquèrent le poste du courage et de la mort. Les Bretons eurent leurs Tyrtées et leurs Kœrners. Ils compre-

naient la haute mission d'un art qu'ils divinisaient. On n'est pas poète sans être citoyen; on ne chante bien sa patrie que si l'on est prêt à mourir pour elle!

Merlin devait personnifier bientôt cette action des bardes : il brave en face les usurpateurs et les traîtres, il prévient le roi de tous les dangers, il lui révèle les moyens de vaincre, il annonce les succès du courage et le châtiment des fautes ; partout présent, il semble l'âme de la lutte. Dans ses héroïques expédients de la défense nationale, la mémoire des peuples vit une puissance surnaturelle; la légende fit des prophéties, de ces inspirations du patriotisme; et c'est ainsi que le barde Myrdhyn, ami d'Aneurin et de Taliésin, conseiller d'Uthyr et précepteur d'Arthur, devint l'*Enchanteur Merlin*.

Les vainqueurs furent cruels envers les bardes. A leur nom, les rois frémissaient; les prophéties de Merlin poursuivaient sans relâche le conquérant et renouvelaient de siècle en siècle les cris de révolte du génie breton. La force se vit longtemps impuissante devant cette éternelle renaissance d'un peuple. La ruse n'obtint pas plus de succès; le faux tombeau d'Arthur ne détourna pas en faveur de l'étranger ces superstitions du patriotisme, et ce fut en vain que l'épée du grand roi fut donnée à Richard Cœur-de-Lion. En Galles comme en Armorique, grondait le mot d'ordre de la résistance : Loin d'ici les Anglais! Le massacre seul pouvait extirper une institution qui perpétuait l'héroïsme de l'indépendance, et vingt fois l'institution bardique, comme la langue galloise, fut à deux pas de l'abîme. C'est dans une de ces heures suprêmes que, voulant sauver au moins les souvenirs qu'ils étaient chargés de perpétuer, les bardes changèrent encore leurs règlements, et mirent par écrit les lois et les poésies nationales.

Ils survécurent. Henri VIII fit écarteler « le dernier barde gallois. » Ce ne fut pas le dernier. L'ordre subsiste; en 1838, il offrait aux Bretons d'Armorique une grande fête « d'union et de fraternité. » La prédiction de Taliésin s'est réalisée à demi. Tandis que l'anglo-saxon, altéré par le mélange de l'idiome des Normands vainqueurs, subissait l'influence générale des lettres latines, et que l'anglais naissait de ce triple élément, la langue du pays de Galles restait la même, parlée à peine, souvent prête à s'éteindre, méprisée comme un patois, mais riche de trésors antiques pour le jour où les préventions tombent. Ce jour est

venu ; il n'y a plus de vaincus aux yeux de la science ; la langue des bardes se relève, aussi importante et aussi ancienne que celle de l'Edda ; elle prend sa place dans la résurrection historique et poétique des races du nord. Les chants nationaux saxons, recueillis par Charlemagne vainqueur, sont perdus. Les chants nationaux bretons, rassemblés par des bardes martyrs, sont conservés. Aucun monument littéraire plus ancien ne nous reste des langues de nos pères ; certains chants bardiques semblent remonter au cinquième siècle ; ils ont été rendus à la science moderne par un paysan gallois aimant sa patrie. Le même sentiment de vitalité nationale qui anime toute l'histoire de ce peuple servit à ressusciter ses titres de gloire. M. Owen Jones, de Myvyr, ne s'est enrichi que pour pouvoir rechercher et publier les documents poétiques de sa race méconnue ; (*Myvyrian Archæology of Wales*). Le patriotisme a entraîné la science ; les nouvelles découvertes, les vulgarisateurs, les traducteurs, anglais et français, n'ont pas manqué. La cause est gagnée ; on peut en attester les Owen Myvyr, les Charlotte Guest, les Sharon Turner, les Augustin Thierry, les Fauriel, les Ampère, les Villemarqué ! Les bardes ont reconquis le droit de cité dans la poésie européenne.

Chanter l'histoire était un des devoirs des bardes. *Celebrant carminibus antiquis quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est*, dit Tacite. Les lois bardiques s'expriment de même : « Le barde conservera le souvenir de toute chose digne d'éloge, concernant l'individu et la race, et de tout événement contemporain. » — « C'est un devoir, dit le barde Aneurin, de chanter tout ce qui illustre les compagnons qui firent la guerre à Kaltraez ; le tumulte et le sang débordant ; celui qui tombait, foulé aux pieds ; et toi aussi, chef de Gwened, buffle qui foulais sans relâche les cadavres des guerriers !... » Les strophes suivantes commencent de la même manière : *C'est un devoir*. La poésie, ayant une si haute mission, devait être en grand honneur chez ces peuples. Le bassin bardique y est aussi célèbre que le vase poétique d'Odin chez les Scandinaves. « Ce bassin inspire le génie poétique, — dit le Taliésin — il donne la sagesse, il découvre à ses adorateurs la science de l'avenir, les mystères du monde, le trésor entier des connaissances humaines. »

Après avoir été vénéré et chanté par les poètes, le bassin bardique devint le sujet d'un grand nombre de légendes ; l'objet

merveilleux, qui guérit les blessures et ressuscite les morts, y est présenté comme un gage de victoire, et sa possession y est disputée en de nombreux combats. Dans une de ces légendes, un des anciens rois du pays de Galles, Bran, père de Caradoc, a donné le vase au roi d'Irlande, que dès lors il ne peut plus vaincre; car chaque soldat irlandais tué ressuscite aussitôt. Il faut que la tête d'un chef ennemi soit jetée dans le bassin pour qu'il perde sa vertu et rende la victoire aux Gallois. Bran, mortellement blessé, ordonne à ses compagnons de porter sa tête sanglante à Londres, où elle doit servir de Palladium contre l'étranger.

Quand les bardes prirent les armes, ils ajoutèrent au bassin ensanglanté un nouvel emblème : l'initié jura sur la lance sacrée, haine et mort aux oppresseurs. « Le pays des Logriens périra par la lance sanglante, » dit Taliésin, et Chrestien de Troyes répétera la même prophétie :

Il est écrit qu'il est une heure
Où tout le royaume de Logres
Qui jadis fut la terre aux ogres,
Sera détruit par cette lance.

Aucun chant de guerre des bardes contre Rome ne nous est resté. La collection myvyrienne contient de nombreux vestiges d'un paganisme qui trahit une origine indienne; mais la résistance contre le christianisme se laisse plutôt deviner qu'elle n'a conservé de traces réelles, dans certains passages de ces poésies bardiques, évidemment corrigés.

La lutte contre les Anglo-Saxons remplit ces poèmes, depuis le sixième siècle jusqu'au dixième. L'amour du pays s'y exhale en vigoureux chants de guerre; la collection d'Owen Myvyr en contient de violents et d'admirables, qui rappellent le sauvage chant de mort de Ragnar Ladbrock : *Nous avons combattu avec l'épée.* On y voit Urien, toujours vainqueur, tué en trahison; un barde emporte sa tête au bout de sa lance pour la soustraire à l'ennemi. On y voit la bataille de Kaltraez, gagnée par le courage d'Owen, compromise par l'ivresse des chefs, perdue malgré un héroïsme qui rappelle les Thermopyles; le roi y périt et il ne reste, pour pleurer la défaite, que quatre guerriers, parmi lesquels le barde Aneurin. La fougue de l'attaque, le mouvement varié du combat, le désespoir de la défaite, une puissance

sombre dans le regret des chefs qui y succombèrent, l'élévation morale du poète, ses chants lugubres dans sa prison, la violence farouche des caractères, la fierté terrible des efforts suprêmes et la grandeur de la mort, se mêlent, dans cette épopée lyrique, avec des bruits terribles comme l'ouragan; et la voix du devoir y retentit comme une trompette sacrée. Du fond des plus cruels revers, les bardes chantent l'immortalité de leur race. Après Urien, après Owen, vient Uthyr Pendragon, puis son fils Arthur, avec son épouse Gwennivar. Taliésin appelle l'épée d'Arthur l'épée du grand enchanteur; Llywarch mène Arthur à la bataille de Llongboort, commandée par le roi, gagnée par le courage de Ghéraint. Les bardes racontent les malheurs du roi, la trahison de son épouse et de son neveu, la bataille de Camlan, où le roi, vengé, meurt ou disparaît. Arthur cependant ne domine pas, d'abord; c'est plus tard que son nom grandit, absorbe toute la gloire, représente la patrie. Mais déjà alors, ses compagnons sont autour de lui : c'est Keu, c'est Yvain, c'est Erec, c'est Gwalmai, qui deviendra Gauvain, c'est Myrddhyn, qui deviendra Merlin, c'est Mael, qui deviendra Lancelot, c'est Pérédur, qui deviendra Perceval : Pérédur aux armes d'acier, qu'Aneurin cite déjà au sixième siècle parmi les combattants de Kaltraez, que Taliésin appelle le *héros à la tête sanglante*, et dont le nom signifie *compagnon du bassin*. Toute cette race guerrière de chefs de clans, qui prêteront leurs noms aux héros du roman, anime les chants et les triades historiques des bardes, jusqu'à ce que s'élève le cri de détresse, au milieu de persécutions cruelles : « Je crierai jusqu'à toi, Seigneur ! Pourquoi l'océan n'engloutit-il pas le monde? Pourquoi nous laisses-tu plus longtemps torturer dans les angoisses? »

Ainsi, les noms des héros, depuis Arthur et Merlin jusqu'à Perceval; ainsi, les symboles : la lance et le bassin à la tête sanglante, — tous les éléments poétiques se trouvent dans l'histoire des Bretons, dans les poésies des bardes, dans la légende historique, en dehors de l'idée religieuse.

Cependant le christianisme avait pénétré dans l'île et l'histoire a conservé les instructions du pape Grégoire Ier :

« Il faut, dit-il dans une lettre du 12 juillet 594, il faut bien moins détruire les temples qu'y remplacer les idoles. Faites de

l'eau bénite, aspergez-en les temples païens, élevez-y des autels, placez-y des reliques; car, si ces temples sont bien construits, il suffit qu'ils passent du culte des démons au service du vrai Dieu; de sorte que, voyant subsister les temples et reconnaissant le vrai Dieu, les peuples se rendent plus facilement aux lieux où ils avaient coutume de prier.

« Ils ont aussi l'habitude d'immoler en sacrifice des bœufs au démon. Cette solennité doit aussi être transformée. Le jour de la dédicace de l'Eglise ou de la fête des saints Martyrs dont les reliques sont déposées sur l'autel, qu'on leur laisse élever des cabanes de feuillage autour de leurs anciens temples changés en églises, et qu'ils y célèbrent la fête, dans des banquets pieux. Ce ne sera plus au diable qu'ils immoleront des animaux, mais en l'honneur de Dieu, pour leur nourriture et en rendant grâce au dispensateur de toutes choses. Ainsi, en leur réservant quelque joie à l'extérieur, vous les amènerez plus facilement à participer aux joies intérieures. Car il est impossible d'extirper en une seule fois, des esprits grossiers, toutes leurs erreurs. »

Les traditions nationales, les légendes de gloire, les symboles de la race sont surtout difficiles à supprimer par des décrets ou à remplacer par des dogmes; l'Église dut les adopter en les marquant de son sceau. Une légende raconte qu'Ossian, converti par saint Patrick, le supplia en pleurant de lui permettre de chanter encore les combats et les héros de sa race, et l'histoire rapporte que saint Gildas, qui avait un frère parmi les bardes et qui néanmoins se prononçait contre eux et était leur ennemi, se réconcilia avec ces poètes du patriotisme. Le christianisme ne pouvait extirper du sol breton ces fleurs de poésie, il les cultiva à son profit. Les souvenirs historiques et les chants des bardes s'imposèrent au vainqueur et furent peu à peu transformés; tout se confondit; les poésies furent corrigées et les nouveaux chants mêlèrent les idées chrétiennes aux vieilles formes druidiques. Ces falsifications ont été signalées dès le douzième siècle; un grand nombre de poésies des bardes sont tellement altérées que le savant français qui a traduit celles du sixième siècle n'a osé publier aucun des chants attribués à Merlin et qu'une très petite partie de poèmes de Taliésin. C'est ainsi que le *Kalewala* finnois se termine par le triomphe de la Vierge. Soit que les peuples devenus chrétiens aient achevé de la sorte l'histoire de leur culte, soit qu'ils n'aient pu obtenir le droit de perpétuer

ces annales poétiques sans les marquer du sceau de la religion triomphante, soit plutôt que toute révolution ne puisse être qu'une transformation et que tout culte nouveau ne puisse recevoir ses lettres de naturalisation qu'en prenant une forme nationale, ni s'enraciner dans les cœurs qu'à ces conditions si bien comprises de Grégoire Ier.

Quoi qu'il en soit, cet invincible attachement des peuples à tout ce qui représente leur personnalité, cette perpétuité des traditions, qui résistent aux révolutions les plus profondes et s'imposent à l'art, à la religion même des vainqueurs, est un phénomène digne de l'histoire; on doit y voir un éclatant témoignage de la vitalité des races, de cet instinct de conservation collective, qui résiste à tous les revers et qui semble, du fond de la défaite, une protestation des nationalités vaincues. C'est que le droit des hommes de se grouper en peuples, d'avoir leur foyer national, leurs lois, leurs coutumes, leurs mœurs à eux, et leur existence propre, est à la fois un de ces droits sacrés de l'homme pour lesquels les hommes courent à la mort comme au martyre, et une de ces lois humanitaires qui s'imposent aux sociétés et se retournent vengeresses contre ceux qui les compriment. Ce droit, c'est la liberté individuelle, devenue la liberté collective; cette loi, c'est la division du travail, le principe de la variété dans l'unité, dans la grande œuvre du genre humain. Notre siècle aussi a vu des peuples se tordre sous la conquête et agiter leurs tronçons dans le sang pour les réunir. Cette histoire vivante, ces drames modernes éclairent les sombres tragédies du passé. Qu'on songe à l'héroïsme de la guerre d'Espagne et de l'Allemagne de 1812; qu'on se rappelle les sublimes défenses de la Pologne et de la Hongrie; qu'on se souvienne des efforts, tellement désespérés qu'on les taxait de folie ou de crime, que l'Italie a faits pendant trente ans pour affirmer son droit et sa volonté d'être, et qui ont fini par imposer à l'Europe la renaissance d'un peuple, — et l'on sympathisera, à travers les siècles, avec cette race bretonne, qui surgit de tous les naufrages, conservant sa langue et ses poésies, comme le Camoens tenait sa *Lusiade* au dessus des flots.

Cette nécessité une fois admise par l'Église, d'accepter pour les transformer les traditions des vaincus, — comment la transformation s'est-elle opérée? Est-ce à un travail littéraire

seul, comme on l'a supposé, est-ce à une *fraude pieuse* d'un prédicateur, d'un légendaire ou d'un poète, qu'il faut l'attribuer? Les chroniqueurs du douzième siècle, la trouvant toute faite, en crurent sur parole la légende. Hélinand raconte qu'en l'an 717, un ermite breton — mêlant, dit Pittseus, les choses sérieuses aux choses futiles, le sacré au profane et le pieux au mauvais — eut une vision, tout à fait conforme aux instructions du pape Grégoire et aux sentiments du fils de Fingal; qu'un ange lui révéla l'histoire de Joseph d'Arimathie et du vase précieux, et qu'il en composa un livre qui fut appelé *Gradal* ou *Graal*. Mais les textes qu'Hélinand prit à la lettre existent; le chroniqueur n'a fait que résumer la longue fiction poétique qui sert de prologue à l'histoire du Graal. La date est la même et elle est remarquable; on sait que les monastères anglo-saxons du sixième et du septième siècle eurent des écoles célèbres, et l'on peut faire remonter à cette époque l'éclosion de la légende mystique, rattachant les traditions des bardes à l'Évangile apocryphe de Nicodème.

Cette transformation, cependant, est-elle due uniquement à la littérature des bardes chrétiens et des moines bretons, et les événements n'y sont-ils entrés pour rien? Ce point mérite d'être éclairé.

Il est un fait presque général de l'histoire de l'Europe, que l'on néglige trop souvent : on ne peut nier que de nombreuses guerres religieuses, la plupart oubliées, aient marqué l'introduction du christianisme chez les peuples modernes. Le code théodosien, qui ordonne de détruire les idoles, *cesset superstitio*, était resté en vigueur sous les premiers rois francs, et combien de décrets nouveaux l'avaient confirmé! Saint-Éloi, ministre plutôt qu'évêque, ordonna la conversion de la Flandre; Pépin de Herstal, à deux reprises, et après lui Charles Martel, entrèrent en Frise avec des forces considérables pour imposer au peuple la foi chrétienne. On cite plus d'un roi qui contraignit son peuple au baptême, plus d'un traité de paix qui stipulait la conversion des vaincus. A peine les rois sont-ils convertis, ou conquièrent-ils un territoire païen, qu'ils ordonnent le baptême de leurs sujets ou de leurs vaincus, sous peine de mort. Est-il besoin de citer Clovis chez les Francs, Charlemagne en Saxe, Arthur lui-même, dit-on, en Norwége. Mais, à la première occasion, une invasion ennemie ou une

défaite, les peuples massacrent les prêtres, détruisent les monastères et retournent à leurs dieux : ainsi Ragnacaire réagit contre Clovis, et porte un édit en faveur du paganisme; ainsi, la première invasion normande fut le signal des représailles religieuses dans tout le nord de la Gaule. Bientôt après une revanche des vaincus ou la conversion du vainqueur rétablissait le règne du christianisme; mais les armes des chrétiens ne tardaient pas à se tourner, au dehors contre les païens, partout contre l'hérésie et le schisme; ici contre les prêtres mariés, là en faveur de la suprématie romaine. Une religion ne s'impose pas sans guerre à des peuples exclusivement guerriers, et l'on peut dire que, pendant des siècles, la guerre religieuse, comme les invasions et plus longtemps qu'elles, fut en permanence en Europe.

Les Bretons n'échappèrent pas à cette loi commune; aucun pays peut-être ne fut plus déchiré, au nom de Dieu. Lors de l'invasion des Anglo-Saxons, les envahisseurs étaient païens, comme plus tard les Danois; et les Bretons étaient hérétiques. Les païens achetèrent la consécration de leur conquête, comme Clovis et comme Henri IV, au prix d'une messe. Mais que de fois les rois de l'Heptarchie, et leurs peuples avec eux, n'ont-ils pas embrassé, quitté, pris et repris la foi nouvelle. Ethelbert, roi de Kent, se convertit; à sa mort, son fils abjure la foi de son père pour épouser sa belle-mère, et ses sujets se rejettent dans le paganisme; peu d'années après, il répudie la veuve de son père et retourne à la loi du Christ, avec son peuple. Les Saxons d'Essex et de Middlesex s'étaient faits chrétiens avec ceux de Kent; ils retournent aux dieux germaniques, et ce n'est qu'après trente ans d'idolâtrie qu'ils reviennent au culte nouveau. Le roi de Northumbrie Edwin s'est aussi rendu à la prédication de l'Évangile; à sa mort, son fils donne le signal, et tout le peuple reprend sa vieille religion nationale. Le centre avait résisté à la foi; l'amour d'un prince décide sa conversion et celle de ses sujets. — La conscience des peuples acceptait-elle librement ces fluctuations, au gré des caprices politiques ou amoureux des princes? Cela n'est pas à supposer, et plus d'un massacre, connu de l'histoire, prouve que les deux religions s'imposaient tour à tour; les fidèles étaient égorgés; le reste subissait les lois et les Dieux du vainqueur.

Les Bretons étaient chrétiens lors de l'invasion anglo-saxonne;

mais leurs bardes conservaient des fonctions sacerdotales et poétiques; leurs évêques rappelaient les druides bien plus qu'ils n'annonçaient des sujets de Rome; leurs moines, vêtus à la mode celtique, devaient connaître un art ou un métier, pour ne pas vivre de l'autel. Ces chrétiens ne croyaient pas à la damnation des enfants, morts avant le baptême : c'était une hérésie. Leur archevêque ne relevait pas de l'évêque de Rome : c'était un schisme. Le saint-siége profita de la victoire des Saxons pour tenter la réforme, et la lutte dura longtemps.

Grégoire Ier avait donné d'autres instructions au moine Augustin : — « Quant aux évêques bretons, je les soumets à ta juridiction; enseigne les ignorants, raffermis les faibles par la persuasion, châtie d'autorité les mauvais. » — L'archevêque, qui venait s'installer chez les vainqueurs, signifie aussitôt ses ordres au clergé des vaincus. Une assemblée est réunie, puis une autre; les abbés et les évêques sont unanimes : — « Jamais, dit l'abbé de Bangor, parlant au nom de tous, jamais nous n'avouerons les prétendus droits de l'ambition romaine, non plus que de la tyrannie saxonne... Pourquoi ceux qui se glorifient d'avoir converti les Saxons, ne les ont-ils jamais réprimandés de leurs violences et de leurs usurpations? » — L'archevêque les somme une dernière fois de reconnaître son autorité; sur leur refus, il pousse le cri de guerre et les menace de la vengeance de Dieu : « Puisque vous ne voulez point la paix avec des frères, vous aurez la guerre avec des ennemis; puisque vous refusez de convertir avec moi les Saxons, avant peu, par un juste jugement de Dieu, ils seront pour vous des ministres de mort. » A quelque temps de là, un roi anglo-saxon encore païen envahissait le pays, battait l'armée galloise et massacrait jusqu'au dernier les moines de Bangor. « Ainsi, dit Bède, s'accomplit la prédiction du saint pontife. » — Alors, les prêtres indigènes se réfugient dans les montagnes, quittent le rite catholique, consultent de préférence l'Église de Constantinople, et résistent « à cette Église qui, selon l'expression d'Augustin Thierry, donnait aux rois anglo-saxons des croix bénites pour étendards, quand ils allaient exterminer les vieux chrétiens de la Bretagne. » Ainsi, l'histoire des Bretons n'est qu'une suite de querelles religieuses. Au huitième siècle, un chef gallois, ayant voulu céder à « l'ambition romaine » sur la fixation du jour de Pâques, fut tué par une révolte populaire. Au dixième siècle, le roi Édouard Ier

signalait la conquête du pays de Galles par une grande barbarie : il faisait massacrer tous les bardes.

Or, s'il est vrai que la lance et le bassin fussent des emblèmes politiques et religieux de ce peuple, — lorsqu'on arrive à cette époque où, selon les instructions du pape, les objets sacrés devaient « passer du culte des démons au service de Dieu », n'est-il pas naturel de supposer que ce palladium national, adopté par le christianisme, ait passé de main en main, comme un trophée de victoire, propre à ramener l'esprit des populations ; que les deux partis se soient battus autour du Graal, comme autour d'un drapeau, et se soient disputé ces reliques, avec les temples et les archives du pays, comme les signes de la souveraineté? Aucune preuve ne l'atteste, et il se peut que les événements se soient présentés autrement. Mais c'est ainsi du moins que le roman a compris l'histoire et l'a symbolisée. Et dès lors, tout s'explique : si le royaume souffre, si l'ile tombe en décadence, si la terre devient stérile, si les fleuves tarissent, si la sécurité publique est anéantie avec la prospérité, si l'honneur se perd, c'est que les reliques du Calvaire sont au pouvoir des païens et que le pays a cessé d'appartenir au vrai Dieu ; si l'ordre de la Table-Ronde est institué pour reconquérir le Graal, c'est que les ennemis du Christ détiennent et profanent à un usage idolâtre ce symbole de l'Eucharistie, ce palladium national ; si la Providence doit prédestiner à cette conquête un héros parfait, le Chevalier par excellence, c'est qu'il ne s'agit plus ni de mets abondants à rendre aux tables de l'hospitalité, ni de blessures à guérir, ni d'un roi à venger ; la patrie religieuse est en danger ! un grand intérêt est en cause : le *salut* de la Grande-Bretagne ! Cet intérêt féconde la légende et donne une digne matière à l'épopée en formation.

Les romans du treizième siècle conservent quelques traits qui rappellent plus ou moins vaguement cette signification des premières œuvres. Mais, où l'on voit cette lutte peinte avec sa farouche énergie, c'est dans les romans de la fin du douzième siècle et surtout dans le *Perceval* en prose. L'écrivain français qui a le mieux étudié les manuscrits du Graal a déjà signalé ce caractère général, dans la première partie du roman : l'*Histoire du Graal*. Là, en effet, la lance n'est pas seulement une relique, elle est une arme de conquête religieuse ; elle sert à convertir les peuples de l'Orient et de la Grande-Bretagne ; elle fait même

un miracle pour imposer sa mission : le roi du Graal, Josephe, a épargné des païens ; elle le frappe, « en remembrance de ce qu'il laissa à baptiser les gens, pour aler rescourre les despriseurs de la loi de J. C., » et la blessure est incurable : « Quant il ot sa plaie bandée, si ne lui valut riens, car tousjours elle saingna. » L'Orient a été le premier théâtre des conquêtes du Graal, comme du christianisme ; le roi Mordrain y est converti par le miracle, et son peuple par la force. Mais d'autres contrées attendent les missionnaires ; un ange leur donne le signal du départ, un miracle les transporte à travers les mers : Dieu a choisi pour but suprême de leurs travaux l'île des Bretons. Ils y trouvent des résistances et des dangers ; le grand-prêtre Josephe lui-même, fils de Joseph d'Arimathie, n'échappe pas à la prison ; mais le glaive temporel vient en aide au glaive spirituel : Mordrain traverse l'Océan avec son armée ; il délivre le roi du Graal, et ici encore apparaît la double contrainte du miracle et de la force, symbolisée par le bassin et par la lance.

Tel est l'esprit de cette partie du roman du Graal. « Ce qui y domine, dit M. Moland, ce sont les miracles, les songes prophétiques, les *conversions*, les *châtiments*, soit des chrétiens indignes, soit des païens réfractaires à la voix de la vérité. » Dans ces œuvres, l'idéal du héros, digne des exploits dont cette lance est l'emblème, n'est ni le Lancelot de Françoise de Rimini, ni le Perceval de Chrestien de Troyes ; au milieu des épisodes chevaleresques et amoureux qui envahissent l'œuvre, M. Moland le distingue nettement, sans connaître la branche du *Perceval* en prose : « Il n'est pas douteux, dit-il, que, vers le onzième siècle, le livre latin du Graal n'eût pour but de tracer cet idéal chevaleresque qu'on essayait à la même date de réaliser dans l'ordre du Temple. Il proposa au chevalier la chasteté et la virginité du prêtre, et essaya d'étendre à la milice guerrière la réforme que Grégoire VII imposait à la milice sacrée. »

Ce type de champion de la foi, représenté déjà dans Josephe, puis dans Alain le Gros, puis dans Galaad, exulte, complet et terrible, sans restriction, sans réserve, sans tache et sans pitié, dans notre manuscrit. Les autres œuvres montrent un païen forcé à se convertir ; ici les deux religions tiennent la scène, se disputent le pays, luttent pour le Graal. Du premier mot, le but est indiqué : « Effacer la mauvaise loi et exhausser

la loi nouvelle. » Cette mission est le sujet du roman, le but du héros; Perceval l'accomplit sans sourciller, marchant droit au but, sans un regard d'amour pour une femme, sans un regard de pitié pour un vaincu, avec l'impassibilité d'un instrument et l'infaillibilité du miracle. L'idéal, entrevu dans les autres œuvres, est ici tout entier.

Ce roman, il faut en croire l'auteur sur ce point, est imité d'un vieux livre latin, écrit par Joseph le bon clerc, qui dut écrire et être traduit une première fois dans ce onzième siècle qui palpitait des foudres d'Hildebrand, imposant le célibat aux prêtres et la théocratie au monde. Ce double idéal anime le livre du bon Josephus. La traduction qui nous est parvenue a été faite vers la fin du douzième siècle, pour être offerte par l'évêque de Cambrai à Jean de Nesle, châtelain de Bruges. L'archevêché de Cambrai avait été traversé par les guerres religieuses; plus d'une fois les comtes de Flandre s'y étaient faits les champions de l'Église : Robert le Frison y avait porté, selon l'expression de Sigebert de Gembloux, « le massacre sans choix des coupables et des innocents confondus, » et le pays fut tellement ravagé, dit un chroniqueur, qu'à peine il y demeura un laboureur pour le cultiver. Ces traditions ne s'étaient pas perdues. Les chroniques rapportent, à l'année 1183, un court et terrible incident : « 1183, *Incident*, li arcevesques de Rains, Guillaume, et li cuens Philippe de Flandre firent ardoir grant multitude de bougres (d'hérétiques), » et en 1217, Jean de Béthune et de nombreux Flamands devaient prendre la croix contre les Albigeois. Le but de l'évêque, en faisant écrire ce livre, n'est pas douteux, dans le siècle des croisades. L'auteur l'annonce dès le début : « Joseph a écrit pour que la vérité fût connue des bons chevaliers afin qu'ils veuillent souffrir peine et travailler à l'avancement de la foi chrétienne. » Ce but fut atteint; Villeharduin met Jean de Nesle au nombre des chevaliers qui prirent la croix en l'an 1200, avec Bauduin, comte de Flandre et de Hainaut, et un autre chroniqueur fait paraître en 1189 le châtelain de Bruges et l'évêque de Cambrai, Roger de Wavrin, avec Philippe d'Alsace, devant saint Jean d'Acre. Le *Perceval* recrutait des soldats pour la guerre sainte.

Les romans du Graal sont généralement divisés en trois parties : la première, le *Roman du Graal*, rapporte l'histoire de Joseph d'Arimathie, sa délivrance, ses conquêtes, son

arrivée en Bretagne et la conversion de ce pays. La deuxième, le *Roman de Merlin*, raconte les destinées des Bretons, la décadence du Graal, la vie et la mission de Merlin à la cour de Bretagne, la grandeur de la dynastie d'Uthyr et d'Arthur, qui, à l'apogée de sa puissance, institue la Table-Ronde pour la conquête du Graal. La troisième porte dans la rédaction anglo-normande le nom de *Lancelot*, et pourrait être mieux nommée, du nom d'une de ses branches : la *Quête du Graal*. Elle se subdivise en quatre branches; les premières ne sont que des épisodes, et pourraient se multiplier à l'infini, ainsi que les aventures de combats et d'amour qui peuvent détourner les héros de leur saint but; le *Roman de Lancelot* n'en compte que deux; mais cette partie, inutile dans le roman, ouvrait un champ sans limite à l'imagination des poètes; elle a fini par accaparer toute l'attention, et l'on pourrait intercaler ici aussi bien *Tristan*, *Gauvain*, *Érec*, *Giron le Courtois* et tous les romans de la Table-Ronde. La quatrième et dernière subdivision est une sorte d'épilogue : la *Mort d'Arthur;* la troisième est la plus importante de toutes, la seule nécessaire; c'est la *Quête du Graal*. Là se noue et se dénoue l'épopée : les héros y marchent, à travers les épreuves, à la conquête des saintes reliques.

Dans la rédaction anglo-normande de la fin du douzième siècle, qui contient les trois parties, la *Quête du Graal* est achevée par Galaad, fils de Lancelot, en compagnie de Boort et de Perceval. Le roman du clerc de Cambrai a aussi trois héros : Lancelot, Gauvain et Perceval ; mais il ne connaît qu'un chevalier parfait : Perceval. On a considéré jusqu'ici le poème de Perceval comme une *variante* des romans de la Table-Ronde, imaginée par quelque poète ; les uns nomment Chrestien de Troyes, qui changea, dit-on, le nom de Pérédur en Perceval; les autres remontent à un prétendu Guyot, que Wolfram van Eschenbach, l'imitateur allemand du poème de *Perceval*, cite comme son autorité et qu'on suppose antérieur à Chrestien. Cependant les contes gallois sont reconnus, à leur tour, antérieurs aux poèmes de la langue d'oïl et ces contes ne font que donner une forme familière à d'anciennes légendes ; on devait donc supposer que l'idée d'attribuer la conquête du Graal à un personnage unique, à l'ami d'Aneurin et de Myrdhyn, au *Compagnon du bassin*, n'était pas aussi moderne. Le roman du clerc de Cambrai vient apporter une preuve nouvelle en faveur du

héros qu'il nomme Perceval. Sa rédaction gauloise est de la même époque que celle des romans anglo-normands ; mais on a reconnu que les deux premières parties de ces romans, qui cependant ont été rédigées les dernières, se rapprochent bien plus des versions primitives et sont de fait plus anciennes que les autres ; et les mêmes raisons — le ton du livre, le genre d'aventures, le but théocratique, — plaident en faveur du *Perceval*, qui doit être placé au même rang que la première partie, le *Roman du Graal*. On pourrait aller plus loin : si l'on se demandait lequel des deux romans est une variante, ou celui qui remet le succès à un personnage unique, ou celui qui divise l'intérêt de l'action et l'unité de l'épopée; de nombreux arguments feraient pencher la balance en faveur d'un héros déjà célèbre au sixième siècle. Jamais, en effet, la royauté du Graal n'avait été partagée, et le romancier est obligé de faire mourir deux de ses élus après la victoire, pour laisser le trône à Galaad. Mais Perceval, fils d'Alain le Gros, est antérieur au fils de Lancelot d'une génération, dans la lignée du Graal, comme dans l'ordre de la Table-Ronde, et c'est seulement lorsque la verve des écrivains s'épuise en faveur d'un héros, que l'on imagine de glorifier le fils après le père. De plus, pour donner un fils à Lancelot, il a fallu le rendre infidèle à un amour dont la fidélité fait la grandeur et qu'il n'a pas voulu sacrifier même à la gloire suprême de conquérir le Graal; le romancier le sent si bien qu'il se croit obligé de rejeter la faute sur la mère et de parler de la jalousie de la reine : « Et ce estoit la chose par coi ele fust plus corroucièe vers Lancelot, se la coupe fust soe. » Enfin, la virginité, exigée des rois du Graal, semble supposer comme précédent la légitimité de naissance; cette légitimité manque à Galaad, comme la fidélité à Lancelot, et les auteurs primitifs n'auraient pas fait dévier sur ces deux points l'esprit de la *Haute Hystoire*.

L'auteur de notre *Perceval* n'a pas de ces faiblesses qui annoncent que le génie d'une légende se perd et que le sujet se transforme. Lancelot aime la reine, mais aucune scène de passion ne trouble la chasteté de l'œuvre ; cet amour semble pur : « Cette volonté, dit-il, me semble si bonne et si haute que je ne la puis laisser... car la meilleure valeur qui est en moi me vient d'elle. » — Et ailleurs : « La reine désiré-je voir par affection, courtoisie et valeur, et ainsi le doivent faire tous

les chevaliers. Car elle a en elle toutes les vertus que dame puisse avoir. »

La fidélité de Lancelot résiste à toutes les épreuves et survit à la mort de la reine. Une seule fois les amants sont rapprochés, mais une barrière infranchissable les sépare : le cercueil; Lancelot prie toute une nuit sur la tombe de Genièvre.

Enfin, quelle unité de tons, quelle harmonie générale de couleurs, quelle imperturbable logique dans les aventures, et comme tout se rapporte, sans hésitation et sans partage, à une même idée incontestée, à une même civilisation triomphante! De tout temps, il y a des hommes qui vivent dans le passé; les autres romans de cette époque, écrits à la cour, récités publiquement dans les châteaux, mêlent aux vieilles légendes l'esprit du siècle et le rêve de l'avenir; celui-ci, écrit dans le cloître, destiné au secret, ne subit aucun alliage et reste en plein onzième siècle; le génie théocratique y domine, le sens du livre imité est intact; l'écrivain de l'évêque de Cambrai est de la même école que le bon clerc Josephus.

Ici, point de scènes d'amour; Gauvain, Lancelot, le roi Arthur, refusent l'amour de plus d'une *pucelle*. Perceval, plusieurs fois aimé, semble n'y pas même prendre garde et passe. « Il fut chaste et vierge, dit à plusieurs reprises le romancier, et en chasteté voulait mourir. » « Chef d'or, regard de lion, cuer d'acier, nombril de vierge! » dit-il encore avec une âpreté d'expression qui n'est pas sans grandeur. Ici, peu de tournois, des miracles et le plus souvent la bataille sans pitié, la guerre de ravage et de massacre. Le culte de la femme et le respect des vaincus sont d'un autre temps.

Trois points généraux caractérisent le cycle du Graal et surtout *Perceval*. L'idée d'égalité, la recherche de la perfection, et les moyens proposés pour y parvenir, c'est à dire l'idéal de l'écrivain.

L'idée d'égalité est symbolisée daus la Table Ronde; Robert Wace, mort en 1184, le dit déjà dans sa chronique des rois bretons, et Gauthier Map prononce à cette occasion le mot de fraternité. Notre roman ne contient rien de pareil; il a autre chose en vue.

Le but de la chevalerie bretonne est la recherche du Graal qui ne peut être conquis que par un chevalier parfait. Cette idée devient le sujet même du roman gallois et des poèmes de

Chrestien de Troyes et de Wolfram von Eschenbach. Le héros, élevé à l'écart, dans l'ignorance de toute chevalerie, est l'enfant de la nature, il doit s'élever, de cet état de grossièreté et même de niaiserie au plus haut degré de l'héroïsme. Le développement de son caractère, sa marche progressive dans la route du devoir remplissent toutes les œuvres et se trouvent admirablement tracés dans le poème de Chrestien de Troyes.

Dans notre manuscrit, rien de pareil. Le héros est tout d'une pièce. Son premier exploit est d'intervenir dans un combat et de tuer un chevalier d'un coup de javelot. Puis il demande si les chevaliers sont si faciles *à occire*.

Ce meurtre appelle la vengeance; le départ de Perceval et la mort de son père rendent l'audace aux ennemis de sa famille; sa sœur a été enlevée par un seigneur du nom d'Aristot; il accourt : « Je suis venu aux noces de ma sœur; elles ne pouvaient se faire sans moi! » Aristot, blessé, vaincu, demande la vie, offre la réconciliation; il lui tranche tranquillement la tête et la porte à sa sœur : « Damoiselle, ne pleurez plus, la noce est manquée, voici la tête de celui qui voulait vous prendre!

Sa mère est assiégée dans son château; il triomphe encore; le vaincu se rend, demande grâce, veut réparer ses torts envers la dame. « Et qui paiera la honte que vous lui avez faite? Qui lui rendra les chevaliers que vous lui avez tués? Vous n'eûtes pitié de personne; que Dieu m'abandonne si ma mère a pitié de vous! Dieu ordonne, dans l'ancienne et dans la nouvelle loi, de faire justice des homicides et des traîtres. » Sur ces mots, il fait couper la gorge à onze prisonniers, remplit une cuve de leur sang et, quand il la voit pleine *à foison*, il fait pendre le vaincu par les pieds au dessus de la cuve : « Tu ne pus jamais te rassasier du sang de nos amis, je vais te saouler du sang des tiens! » s'écrie-t-il, et il noie son ennemi dans le sang.

Cette inflexibilité a une grande raison d'être : Perceval résiste à l'amour et à la pitié, même envers les chrétiens, parce qu'il a contre les païens une haute mission à remplir. Si le royaume est tombé en décadence et court de grands dangers, ce n'est pas à cause d'un meurtre resté sans vengeance, comme dans le conte gallois, ou d'un crime contre l'hospitalité et l'honneur des femmes, qui offense la société tout entière, comme dans Chrestien de Troyes; c'est parce que le Graal est en péril et

que le paganisme relève la tête; car Perceval, qui doit succéder au Roi Pêcheur, semble méconnaître sa mission, il est venu à la cour du Graal et ne s'est pas fait initier à ses mystères ; il n'a pas même demandé ce qu'étaient les reliques. Au début du roman, le roi, atteint de décadence comme tout le royaume, entreprend de se relever; où va-t-il en pèlerinage? A la chapelle du moine qui introduisit la guerre religieuse et l'orthodoxie romaine dans l'île : saint Augustin. L'ermite qui l'y reçoit lui trace le but : « Puissiez-vous effacer la mauvaise loi! » Tel est, en effet, le sujet du livre, et cette guerre religieuse sera une guerre de famille : le frère du roi du Graal, l'oncle de Perceval est païen, il porte le nom odieux de Roi du Château de mort; il ne cesse de guerroyer son frère pour lui disputer le château sacré, la lance et le Graal.

Et déjà l'épée de saint Jean et la couronne d'épines (*le cercle d'or*) sont aux mains des païens. Gauvin venge le roi Gorgalan, qui lui donne l'épée et se fait baptiser : « Et, à tous ceux qui ne voudront croire en Dieu, il commanda à monseigneur Gauvain qu'il leur coupât *les testes.* » Perceval triomphe du Chevalier au Dragon, il reçoit d'une reine le cercle d'or : « Que tous ceux qui ne voudront aler au baptême, lui dit-elle, soient occis de votre épée. »

Deux événements redoublent l'audace des païens : la mort du Roi Pêcheur et la mort de la reine Genièvre. A peine le roi du Graal a-t-il cessé de vivre que le Roi du Château-Mortel s'empare de ses domaines, disperse les prêtres du Graal et fait crier par le pays que ceux qui voudront reprendre l'ancienne loi et quitter le christianisme seront protégés, et que ceux qui s'y refuseront seront *détruits*. Et la terrible nouvelle se répand dans tout le royaume : Les gens de la terre au Roi Pêcheur sont retournés au paganisme.

La reine vient à mourir bientôt après, et la guerre s'étend à sa famille : son frère et sa sœur, le roi Madeglant et la reine Gendrée, somment Arthur de leur restituer la Table-Ronde ou de renier le Christ. Le défi est porté au roi dans sa cour même : « Le roi Madeglant est votre ennemi en deux manières : pour la Table-Ronde qui lui appartient, et pour la nouvelle religion que vous suivez! » — « La reine Gendrée vous somme d'abandonner la foi chrétienne et de revenir à ses

dieux. » La réponse du roi n'est pas douteuse ; Lancelot et Perceval la porteront à la pointe de leur épée.

La terreur et le miracle précèdent Perceval : il paraît et les peuples se font chrétiens, pour éviter la mort. Le Chevalier au Dragon lui résiste, confiant dans son bouclier dont le dragon lance des flammes ; le héros le blesse, conjure le sortilége, et le dragon se tourne contre le vaincu. Alors le vainqueur se porte contre le Château de Cuivre : deux automates merveilleux y tuaient au passage tout chrétien qui voulait y entrer. Perceval y pénètre, supérieur à tous les maléfices, et il chasse les païens sous les massues de fer : « Car ainsi il pourra bien éprouver ceux qui voudront croire et ceux non. » Sur quinze cents païens, treize échappent aux automates passés au service du Christ, et le château prend le nom de Château de l'Essai : « Et désormais nul n'y entrera sans être occis et détranché, s'il n'est chrétien. »

Reste le Château Tournant ; c'est celui du Graal même ; il ne cessera de tourner que lorsque la loi chrétienne y sera rétablie : car le roi du Château-Mortel s'en est emparé. Déjà, avant la mort du Roi Pêcheur, Perceval a poursuivi son oncle et l'a traité avec mépris ; le romancier a fait fuir le païen, pour le déshonorer du premier pas, et Perceval lui a crié : « Mauvais roi, ne dites pas que vous êtes de mon lignage ; jamais chevalier du lignage de ma mère n'a fui ! » — Cette fois, le roi païen est maître du Graal et, quand la mère de Perceval se plaint des crimes de son frère : « Dame, dit Perceval, il n'est ni votre frère, ni mon oncle, puisqu'il renie Dieu, mais il est notre ennemi mortel et nous le devons plus haïr que les étrangers. »

Le siége du château du Graal exige l'aide particulière du ciel. Perceval l'entreprend en compagnie de douze ermites et avec l'écu, la mule blanche et le gonfanon de Joseph d'Arimathie. Neuf ponts défendent le château, gardés par deux lions et par vingt-sept chevaliers ; un des lions se range du parti de Perceval qui lit dans ses yeux la volonté de Dieu. Tout ce qui résiste est tué par Perceval, ou précipité dans le gouffre par l'ermite José qui prend part à la lutte ; car : « c'est grande aumône de détruire les ennemis de Notre-Seigneur » ou terrifié par la mule et le gonfanon. Perceval voudrait épargner ceux qui se rendent ; mais le lion est l'instrument du ciel, il n'a pas de ces *dédains ;* il les dévore. Le roi païen, se voyant

trahi, se tue et tombe dans le gouffre : « La fin des mauvaises gens est mauvaise, » disent les prêtres, avec l'Écriture ; et le Graal reparaît au château dans toute sa splendeur, des voix invisibles chantent : *Te Deum Laudamus ;* le roi Arthur, qui est à Cardeil, voit dans les cieux deux soleils, un ange lui apprend que le ciel témoigne ainsi sa joie de la conquête du Graal.

L'œuvre pourrait s'arrêter là ; mais le roman n'a parcouru qu'un peu plus de la moitié de sa route : tout le royaume doit être reconquis au christianisme. Après l'oncle de Perceval, le frère et la sœur de la reine continuent la guerre. Le roi n'hésite pas ; il redouble de ferveur chrétienne, il introduit les cloches en Angleterre, il fait faire des calices pour les églises et envoie Lancelot avec une armée contre le frère païen de Genièvre. L'Albanie, envahie par Madeglant, défendue par Lancelot, trahie par Briant, est sauvée enfin par Lancelot : le héros va, d'île en île, rétablir le culte du Christ dans le pays ennemi, et le massacre termine encore la guerre religieuse : « La plupart se laissèrent occire plutôt que d'abandonner la mauvaise loi. »

Perceval, de son côté, ne reste pas oisif ; Lancelot a tué Madeglant ; Perceval convertit Gendrée. Le chevalier, chaste et vierge, se met en campagne avec sa violence accoutumée. Il entre dans le Château Enragé ; le seul nom de chrétien y met tous les gens hors de sens. « Il est bien droit, dit-il, que tous ceux qui ne veulent pas croire en Dieu, soient enragés quand ils voient quelque chose qui vient de lui ! » Il entre dans la salle, protégé par le miracle. Ne pouvant le blesser, les enragés s'entre-tuent ; Perceval fait jeter à l'eau leurs cadavres et massacre tous les païens. « Ne pleurez pas, dit-il à la demoiselle du château, mais convertissez-vous, car tous ceux qui renient Dieu mourront comme démons enragés. » La jeune fille s'éprend du fier et beau vainqueur ; elle lui demande naïvement d'abandonner son Dieu pour elle. Mais Perceval n'entend pas la coquetterie, il préfère la terreur à l'amour : « Si vous étiez homme aussi bien que vous êtes femme, votre mort serait venue avec les autres » dit-il brusquement, et la dame se hâte d'embrasser la croyance du violent chevalier.

Perceval part ; la terreur de son nom le devance et range les peuples au christianisme. Gendrée elle-même est ébranlée ;

cette façon de conquérir le monde l'émerveille. Dans sa haine, elle a juré de ne jamais regarder un chrétien, et, pour plus de sûreté, elle est devenue aveugle. Cependant elle reçoit le héros et veut l'entendre, sinon le voir. Perceval lui donne une nuit pour réfléchir, affirmant la puissance et le triomphe de Dieu; et le miracle porte conseil. Ce miracle est une belle idée et le récit en est mis en scène avec art. Le lendemain matin, la reine convoque tous les chevaliers du pays. Est-ce contre Perceval? Voici ce qu'elle leur raconte : A peine endormie, elle a prié ses dieux de lui rendre la vue, ils s'y sont refusés, lui ordonnant de tuer Perceval. De ses dieux impuissants, elle a passé au Dieu du héros; aussitôt une dame de la plus grande beauté lui est apparue, et elle mettait au monde un enfant; des anges l'entouraient et un vieillard dit à Gendrée que la mère a conservé sa virginité. Puis, la scène change, l'enfant Jésus est devenu homme, et le rêve représente la Passion du Christ. La reine le voit battre de verges, crucifier, descendre de la croix; la Vierge-mère, abîmée de douleur, pleure au pied du calvaire; des amis pieux recueillent le sang du martyr. « Alors, dit Gendrée, je fus saisie de pitié et je ne pus me tenir de pleurer, et, tantôt comme la pitié me vint au cœur et les larmes aux yeux, j'avais recouvré la vue : *Oi-je la veue.* »

Ces larmes qui montent du cœur aux yeux pour y laver les ombres de la cécité, sont une touchante idée; elle repose de tant de massacres. Mais ce repos ne dure qu'une seconde; la pitié de la reine devenue chrétienne conclut à de nouvelles exécutions en masse des païens. « Et qui ne voudra croire, je le ferai occire ou périr de mort vilaine.

Tel est ce roman; le caractère du sujet, la mission des héros, le ton du récit, lui donnent une vigoureuse unité et un cachet méconnaissable d'ancienneté. En le lisant, on incline à penser que le roman du Graal, sans compter l'épilogue de la *mort d'Arthur*, auquel notre Perceval semble aussi se rattacher en finissant, a existé d'abord en trois parties : *Le Graal*, *Merlin*, *Perceval*. Le *Graal* racontait les origines de la relique, symbole du christianisme, ses premières conquêtes en Orient, sa mission spéciale accomplie en Angleterre. Le *Merlin* célébrait la lutte nationale des Bretons contre les étrangers païens, romains et saxons et, à l'apogée de cette race, l'institution de la Table-Ronde. Le *Perceval* personnifiait la guerre

civile pour cause de religion et couronnait la trilogie par le triomphe du christianisme. Ce dernier est plein d'un souffle puissant et terrible. Les bardes chrétiens avaient transformé leurs traditions héroïques ; l'esprit du onzième siècle les transforme de nouveau ; la légende avait changé les chefs de clans bretons en saints ; le roman en fait des conquérants de la foi. M. Renan remarque que la race gallique, qui avait défendu la dernière son indépendance religieuse contre Rome, en devint le plus ferme appui ; le génie d'Hildebrand venait de passer sur l'Europe et plus d'un Robert le Frison, plus d'une comtesse Mathilde avaient mis le glaive temporel à son service ; il allait donner à l'histoire les saints Dominique et les Simon de Montfort ; il produit dans l'art *Perceval*. Les anciennes chansons de de gestes peignent les mœurs barbares du temps, dans les combats féodaux ou dans les premières croisades, naïvement, telles qu'elles sont, comme choses vraies et tout naturelles ; notre roman met la même candeur des littératures primitives, la même vigueur réaliste et une foi sereine, à peindre le type du champion de Rome : œil de lion, cœur d'acier, nombril de vierge ! On peut l'appeler le roman historique de la guerre religieuse. La vaste trilogie du Graal fut, au onzième siècle, l'épopée de la théocratie ; et le génie d'Hildebrand a son Iliade.

Arrêtons-nous ici, messieurs, et recueillons-nous un instant. Pourquoi le romancier se serait-il efforcé de symboliser l'égalité, la perfection humaine et l'idéal profane ? Il avait à chanter l'épopée du *Compelle intrare*, à écrire le roman historique du triomphe de la foi par la force. Jamais cette œuvre de propagande religieuse armée, dans une époque où tout se tranchait par les armes, n'a été peinte avec cette vigueur naïve, avec cette foi calme, avec cette inaltérable réalité qui caractérisent les poésies primitives. On retrouve ici mieux que partout ailleurs la vérité de l'histoire. Perceval est à la fois un Simon de Montfort et un saint Dominique : œil de lion, cœur d'acier, nombril de vierge !

Il y a quelque chose d'étonnant dans ces transformations de la légende bretonne. La tradition des vaincus s'impose aux vainqueurs ; le peuple d'Arthur est écrasé, mais Arthur est célébré par ses ennemis, et la poésie qui personnifie cette race est plus forte que les conquérants qui l'ont domptée. Cette persistance

des traditions témoigne de la vitalité des races, la poésie y semble la protestation éternelle des vaincus.

Mais, d'un autre côté, le nom et la gloire de ces héros de la résistance à l'étranger, servent l'étranger et se tournent, dans ces œuvres de propagande autant que de poésie, contre la nation qu'ils ont défendue en l'illustrant.

Le premier Arthur était païen; on en fit un demi-dieu; la grande Ourse et la Lyre portaient son non. Le second Arthur et ses compagnons, s'ils ne sont plus païens, sont restés indépendants de Rome. Le chef des clans bretons envoie au sénat de Rome la tête d'un général romain, il détruit l'église de Saint-Patrice et un monastère du pays de Galles. Pérédur, qui deviendra Perceval, dut vivre alors. Alors, le barde Myrdhyn, qui deviendra Merlin, représente la résistance à l'envahisseur. Myrdhyn est païen : Le *Myvyrian archæology of Wales* rappelle ses luttes contre les moines; on y parle de troupeaux enlevés au couvent, de l'incendie d'une église, d'une bible déchirée et jetée à l'eau par le barde, et la *Vita Merlini* raconte que Merlin fut tué par le peuple en châtiment de sa conversion au christianisme.

Ainsi, tous ces héros représentent la résistance au double étranger, à la Rome des Césars et des papes. Et voilà qu'une invasion triomphante passe sur leur pays et les héros changent, leurs noms se tournent contre leur œuvre, leur gloire sert le principe étranger, la littérature en fait des auxiliaires de leurs ennemis.

Nous l'avons dit à propos de Charlemagne, répétons-le à propos de son rival, le roi Arthur : Qu'est-ce que la gloire, messieurs? La gloire est comme une bouée qui flotte sur la grande mer de l'histoire, au gré des flots changeants de l'opinion publique. L'humanité ne garde le nom d'un héros que pour personnifier en lui son idéal nouveau! Heureux les peuples qui ne donnent à porter à leurs héros que des symboles de progrès. Mais qu'ils oublient, qu'ils soient ingrats, plutôt que de leur faire subir des transformations en faveur de la conquête et de la tyrannie. Car ce serait à désespérer de l'héroïsme, si l'héroïsme ne trouvait sa récompense en lui-même, dans le sentiment du devoir accompli?

Attendons d'ailleurs! Les vainqueurs ne sont pas à l'abri du temps, et la légende chrétienne n'échappera pas aux transformations. Déjà, au douzième siècle, les légendes latines étaient

introuvables et un poète s'était emparé des romans du Graal pour les faire servir à présenter aux barons, encore farouches, un idéal supérieur d'amour, de générosité et d'honneur. Où sont les instructions reçues du pape, pour soumettre les esprits? La poésie a d'autres instructions reçues de Dieu : elle doit élever les âmes par l'attrait du beau et former des hommes!

Le jour de la science arrive à son tour. Les œuvres sont retrouvées, la langue des bretons se relève, leurs poésies reconquièrent le droit de cité dans la littérature européenne, Arthur et ses compagnons reprennent leur place dans l'histoire d'un peuple libre! Héros de la nationalité bretonne, druides et bardes, rois et guerriers, païens ou chrétiens indépendants, le temple de la science est assez large pour vous recevoir tous sous vos traits véritables; l'Angleterre est assez libre pour accepter dans son sein le réveil de toutes les nationalités. Les Angles ont donné leur nom à l'île de miel, mais l'Angleterre garde avec orgueil le nom de la nation des Bardes et s'appelle aussi la Grande-Bretagne.

La science et la liberté ne connaissent ni vaincus ni païens. Toutes les nationalités, toutes les religions, tous les héroïsmes ont droit à l'étude, à la vérité, à la justice. C'est en vain que les livres ont disparu, que les bardes ont été massacrés, que les légendes ont été contrefaites, que les noms des héros ont été mis au service d'une cause ennemie; la science lève les masques, dissipe les illusions, déjoue les ruses, venge les opprimés, retrouve l'homme sous les couches de la légende et la vérité fossile sous les cendres de la conquête. Donc, messieurs, les héros peuvent toujours se dévouer pour une idée, les martyrs peuvent toujours mourir pour leur cause, nationale, religieuse ou humanitaire! Malgré la défaite, malgré les efforts du vainqueur, malgré les transformations et les exploitations, il n'y a point de prescription contre la vérité; les vaincus ont un tribunal d'appel éternel, la liberté un vengeur certain : la science. Tôt ou tard, les Arthurs reprennent leur rang dans l'histoire; tôt ou tard, la science rend le héros à son œuvre et rend le demi-dieu à l'humanité.

SIGEBERT DE GEMBLOUX

Messieurs,

L'époque où vécut le moine de Gembloux que Bossuet a appelé le Père de l'Église gallicane, est un des moments les solennels de l'histoire de l'Europe. Tous les efforts pour reconstituer un empire romain catholique avaient échoué. Même avec l'appui moral et religieux, militaire et financier du clergé, les barbares n'avaient pu restaurer le passé, ni créer une société nouvelle sur les débris de l'Empire. En vain Clovis s'était fait le chef du parti catholique, comme l'appelle M. de Pétigny. En vain Charlemagne avait été presque pape, selon l'expression de M. Laurent. En vain, après la chute de ces deux dynasties, les papes s'étaient rattachés aux petits princes italiens et en avaient fait des empereurs; ces tyranneaux, assez puissants pour avilir et opprimer l'Église, étaient restés incapables de relever la société. En vain les papes s'étaient tournés ensuite vers l'Allemagne et avaient appelé l'étranger; les empereurs saxons avaient passé les Alpes, arraché la papauté à l'influence des courtisanes, nommé et déposé les papes, décrété les réformes, dompté les partis, régné en maîtres; mais Othon, acclamé comme un nouveau Charlemagne, n'avait eu, comme Karl le Grand, d'autre héritier que la dissolution et la décadence. L'Église s'était livrée à tous les empereurs qui pas-

saient : l'Église tombait avec les empires. A la fin du dixième siècle, la chute est si profonde qu'on ne peut rien imaginer de plus bas dans l'abîme de la corruption.

On a souvent répété que l'unité de l'empire romain avait préparé providentiellement l'unité du catholicisme. Voyons les faits : Un premier empereur chrétien monte sur le trône de César; que fait-il? Il divise l'empire en deux tronçons. Il avait fallu huit siècles de paganisme pour former cet immense faisceau de peuples; un siècle de christianisme suffira pour le disperser, et l'empire d'Occident n'est déjà plus. L'empire d'Orient tombe dans la plus honteuse anarchie. Où seront bientôt les grandes Églises d'Arménie, d'Égypte, d'Afrique, d'Assyrie, d'Asie Mineure? Mahomet va tout envahir, et le désert, peuplé par la Rome païenne, reconquerra de vastes domaines sur la Rome catholique.

L'invasion triomphe aussi dans le nord; mais les barbares sont convertis. La préoccupation de ces vainqueurs est de refaire l'Empire; l'unique résultat de leurs efforts est de le mettre en pièces; Clovis, Charlemagne, Othon ne laissent que des ruines.

L'unité providentielle! Est-ce l'unité de l'empire que l'on veut dire? Les Turcs vont s'emparer de Constantinople et l'empire d'Orient tombera comme l'empire d'Occident. Est-ce l'unité de l'orthodoxie? Le grand schisme va commencer. Est-ce l'unité de la langue de Rome? Les langues modernes vont sortir, en chantant, de cette nouvelle tour de Babel! L'unité catholique! Voici que l'Église elle-même précipite la dissolution! Il faut entendre les cris de désastre : la société va périr! et il arrive un moment où l'Église, qui se dit éternelle, se voile la face et se croit perdue. Vous connaissez les terreurs de l'an mil : les oracles, qui prétendaient à diriger la vie, annoncent la mort; les puissances, qui voulaient unifier le monde, prédisent la fin du monde. Les essais d'autorité politique et religieuse, la grande œuvre des Clovis, des Charlemagne et des Othon, aboutissent à ce paroxisme ridicule : la débâcle universelle de la société, un sauve-qui-peut du genre humain!

Déjà au septième siècle, devant le sombre spectacle de la décadence des Mérovingiens, Frédégaire s'était écrié : « Le monde se fait vieux! » A la fin du dixième siècle, le désespoir fut tel que l'on crut au cataclysme. « Vers 960, disent les béné-

dictins, auteurs de l'*Histoire littéraire de France*, un ermite de Thuringe, nommé Bernhard, homme assez instruit d'ailleurs, s'avisa de la faire revivre (cette erreur), en assurant que Dieu la lui avait révélée. Il se trouva même des prédicateurs qui osèrent l'avancer dans leurs discours au peuple. Abbon de Fleuri atteste qu'en sa jeunesse il l'avait ouïe annoncer en chaire dans une église de Paris. Elle était tellement répandue parmi les peuples, que l'armée d'Othon Ier, se trouvant en marche et voyant le soleil éclipsé, crut qu'il en était fait. Chacun, frappé de la pensée que le monde allait finir, chercha à se cacher entre les rochers, dans des antres et des cavernes. »

Un chroniqueur de l'époque, Raoul Glaber, ou le Chauve, attribue les malheurs extraordinaires des premières années du onzième siècle, aux vices des prêtres : « Ne faut-il pas croire, s'écrie-t-il, que le genre humain tout entier a conjuré sa perte, et, se précipitant de gaîté de cœur, veut s'ensevelir de nouveau dans les ténèbres du chaos? »

Tout va-t-il donc périr? Non! Gloire à l'énergie humaine! tout va renaître.

Les terreurs furent longues. Les saisons se succédaient, les années se suivaient dans l'abondance d'une jeunesse éternelle; mais on n'osa pas espérer d'abord. Au moindre orage, à la première famine, à la première victoire des Turcs, les terreurs renaissaient plus vives. Saint Jean avait si formellement annoncé le coup de théâtre! La date pouvait être incertaine; peut-être fallait-il compter mille ans après la Passion du Christ, et non après sa naissance. Peut-être aussi, le calendrier romain avançait-il sur l'heure de l'Apocalypse. Cependant, rien sur la terre n'avait renoncé à la vie, et la nature ne doutait pas de son immortalité. « Rien, après tout, dit naïvement l'*Histoire littéraire de France*, ne fut plus efficace pour détruire cette opinion extravagante que de voir au onzième siècle subsister le monde, tel qu'il était au dixième. » Alors, on se prit à revivre, et un grand changement dut s'opérer dans les esprits. Les pouvoirs qui s'étaient arrogé la conduite de la vie avaient abouti à ces prophéties de mort; on va chercher la vie où elle se trouve, dans l'activité du corps et de l'esprit, dans les énergies de la nature et de l'humanité.

Tout revit. Les communes se créent, la chevalerie apparaît, les sciences vont renaître, la philosophie citera bientôt de

grands noms, l'histoire reprend sa chronique, les universités se fondent, le commerce s'agite, l'architecture se transforme, et les langues nouvelles vont chanter dans les nids.

« C'était une fermentation universelle, dit M. Henri Martin, toutes les grandes choses du moyen âge allaient naître à la fois. »

Les provinces belgiques furent l'un des berceaux de ces grandes choses. L'historien français ajoute :

« Les rives de l'Escaut deviennent le centre d'une florissante industrie et d'un vaste négoce, et le berceau d'une civilisation républicaine...

« Gand, Bruges, Ypres, Lille, Douai, semblaient avoir communiqué aux vieilles cités romaines d'Arras et de Tournai, les franchises, pour lesquelles Cambrai combattait avec tant de courage et de constance, et l'esprit de la Flandre avait aussi gagné Cologne, Anvers, Liége, toute la Basse-Lorraine et même la Haute.

« Au nord de la Gaule, comme en Germanie, où surgissaient aussi maintes villes libres, la démocratie naissante ne devait rien aux souvenirs de l'antiquité. Elle sortait de terre et ne relevait que d'elle-même. »

Saluons la vie moderne, messieurs! Elle date de la fin monde de l'Apocalypse, et son premier mot, prononcé par nos pères, est : Démocratie.

Avez-vous vu les rigueurs de l'hiver, dans le nord, quand la neige couvre la terre d'un uniforme linceul, sous lequel nul ne reconnaît son champ; quand le fleuve, arrêté dans sa course, fixé par la glace, subit la domination générale, assez pareille à l'unité du despotisme, et qu'un pâle soleil semble le dernier sourire d'un mourant! Spectacle grandiose et sombre! Spectacle terrible, s'il pouvait durer! Mais, qu'une chaude brise vienne du midi, que les rayons du soleil reprennent quelque ardeur, tout change : la neige fond, la glace craque, le sol devient boue, le fleuve torrent, tout se décompose, tout se désagrége, comme les lambeaux d'un empire; c'est l'inondation, c'est la débâcle, c'est le chaos! Est-ce la mort? Non! Le fleuve redevient navigable et poissonneux, la terre rend à chacun ses moissons grandies et son champ de travail; ce n'est pas la

mort, c'est l'activité qui recommence, c'est le printemps qui s'annonce, c'est la force, c'est la jeunesse, c'est la vie immortelle.

Telle fut la société en Europe, après le sombre hiver du Bas-Empire et la débâcle de l'an mil. L'époque où l'on reprend l'étude de l'antiquité s'appelle *la Renaissance;* j'appellerais volontiers l'histoire du onzième et du douzième siècle : la Naissance du monde moderne.

Mais l'activité humaine ne fut pas seule à relever la tête; pendant qu'elle s'essayait au gouvernement d'elle-même et fondait ce que M. Henri Martin appelle le berceau d'une civilisation républicaine, deux autres pouvoirs allaient se disputer l'empire du monde.

Les Romains, selon l'expression de Montesquieu, avaient asservi les dieux à la politique. Les empereurs chrétiens, au contraire, asservirent la politique au nouveau dieu de l'Empire. Mais, si les Césars baptisés n'étaient plus à la fois pontifes et dictateurs, le chef suprême, le maître absolu, qui imposait à l'Empire la conversion d'abord, l'orthodoxie ensuite, ce n'était pas encore l'évêque de Rome, c'était toujours l'empereur romain. Le moyen était resté le même : la force. Rien n'était changé de la politique que son but : L'empire avait voulu donner au monde des lois civiles et politiques; le Bas-Empire voulait lui donner des lois religieuses et morales. La prétention de représenter l'autorité absolue et d'en édicter les lois caractérise les deux Romes : autrefois pour la conquête du monde, maintenant pour son salut.

Quand tombe l'Empire, ce sont encore les rois qui essaient de reconstituer l'autorité; l'Église les aide, mais elle ne les domine pas; les papes consacrent l'autorité, ils n'y aspirent point pour eux mêmes.

Après l'an mil, tout change. Le monde chrétien était comme abasourdi de ces longues terreurs; les rois surtout restaient ébranlés et une fièvre religieuse courbait les couronnes; l'Église en profita.

« En moins de 50 ans (dit notre historien de l'Église, De Potter), Casimir, roi de Pologne, Suénon, roi de Danemark, Guillaume, roi d'Angleterre, Bercard, comte de Provence, Démétrius, duc de Dalmatie, Béranger, comte de Barcelone, Richard,

prince de Capoue, Robert Guiscart, duc de Pouille, etc., etc., se firent soldats de saint Pierre et sujets du pape. Si cette dévotion extravagante avait continué, la monarchie universelle eût été établie, au profit du chef des prêtres de celui qui ne posséda rien sur la terre, qui prêcha l'égalité et mourut sur la croix. »

L'occasion était belle; un homme parut pour en tirer parti. L'autorité politique a échoué, place à l'autorité religieuse! La couronne impériale d'Othon et de Charlemagne est tombée en poussière comme celle de Constantin; la tiare ne craindra pas ces décadences de dynastie. Le droit divin a fléchi dans les mains des rois, il triomphera aux mains des papes. L'épée est émoussée, c'est à la croix de régner sur la terre. L'Église va donner au monde un Charlemagne, dont rien ne démembrera l'empire.

L'homme qui venait à cette heure, avec cette idée, était un homme de génie, sorti du peuple. Vous l'avez nommé, c'est le fils du charpentier de Soano : Hildebrand.

Expliquons-nous, cependant, messieurs. Le genre humain a besoin d'autorité autant que de liberté. Pour marcher en avant, il veut sentir le terrain ferme sous les pas de sa raison et de sa conscience. Chaque fois que les fondements de la pensée seront ébranlés, que la société se sentira sur une île mouvante, chaque fois une classe puissante, un homme d'énergie usurpera toutes les forces sociales pour établir bien ou mal l'autorité et fixer cette Délos de la civilisation. Mais, tant que les hommes ne sauront pas où est le véritable point d'appui, la seule autorité légitime, cette restauration ne sera qu'une œuvre dangereuse de violence, une œuvre vaine de despotisme; et le génie, ignorant le droit, le génie, si grand qu'il puisse être, ne servira l'humanité que par la pire des méthodes : l'excès du mal. *Faciamus mala ut veniant bona*, lui fera dire Sigebert.

Hildebrand fut un de ces génies.

Au moment où le monde moderne naissait dans les communes et demandait sa force au génie de la liberté, le génie de l'autorité entamait cette longue lutte du Sacerdoce et de l'Empire, de l'Église et de l'État, qui a causé tant de désastres, entravé si longtemps le droit, et dont nous ressentons de temps en temps encore le contre-coup, comme les dernières secousses d'un volcan qui ne veut pas s'éteindre.

Si nul n'avait résisté, l'antique théocratie des temps barbares renouait sur le monde sa chaîne de ténèbres. Le premier monarque qui résista fut l'empereur Henri IV. Le premier écrivain qui résista fut Sigebert de Gembloux.

Henri IV fut tout d'abord trahi, abandonné, réduit à l'humiliation; l'on voit encore au Vatican une fresque qui représente l'empereur, nu, par un hiver terrible, attendant à la porte de la forteresse de Canosse, pendant trois jours et trois nuits, du 22 au 25 janvier de l'an 1077, la bonne volonté du pontife. Ceci est dans le fond du tableau et s'aperçoit par une large croisée. Au premier plan, les deux représentants de l'autorité sont en présence : le pape assis, en grands habits pontificaux, la tiare en tête; l'empereur à genoux, à demi nu, le front découvert et incliné. A côté de lui, un page, aussi à genoux, tient sa couronne; à terre, aux pieds du pape, sont l'armure et l'épée impériales. L'empereur, avec tous les attributs de la puissance, supplie; le pape pardonne. Auprès du pape, est son amie, la comtesse Mathilde, qui lui prêta ses armées contre l'empereur.

Cette fresque se trouve dans la *Salle des Rois,* comme pour rappeler aux têtes couronnées l'orgueilleuse prétention de la tiare.

Cette première paix était fausse. A peu de temps de là, l'indignation des Italiens mettait les armes aux mains d'Henri IV, et Grégoire VII, aidé des princes allemands, nommait un nouvel empereur. Il avait fait graver, sur la couronne qu'il lui envoya, l'ambitieuse devise que rapporte Sigebert de Gembloux :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolfo.

« L'Église donna la couronne à saint Pierre, saint Pierre la donne à Rodolphe. »

Henri IV triompha. Hildebrand mourut en exil. Mais Pascal II fut plus habile que Grégoire VII; il suscita les fils contre le père et l'emporta par une révolte parricide. En 1103, il ne restait au vieil empereur que quelques provinces fidèles. Trahi par les siens, traqué par l'excommunication et par son fils, Henri IV se réfugia chez un évêque. Mais cet évêque régnait sur une jeune et puissante démocratie, Liége. Liége alors, au dire des chro-

niqueurs, était la *nourrice des beaux-arts, une Athènes pour la philosophie et les lettres, une Rome pour la religion*. L'évêque et les bourgeois accueillirent leur souverain, et l'on voit dans un diplôme du 3 juillet 1103 que l'évêque d'Utrecht et le duc de Brabant, Henri Ier, restés fidèles, se rencontrèrent avec l'empereur à Liége.

Le pape Urbain II avait écrit en vain à l'évêque Albert : Chassez ce loup de vos États ! Pascal II ne daigne pas écrire à l'évêque de Liége ; le 12 février 1103, c'est au comte de Flandre qu'il s'adresse; il lui crie le hallali de la vengeance.

L'évêque de Cambrai avait aussi pris parti pour son souverain temporel; mais le pape avait suscité, contre l'Église de Cambrai, l'ambition du comte de Flandre, et Robert le Frison avait porté dans ce diocèse le ravage et la soumission au saint-siége. Cela se passait en l'an 1102.

Le pape ayant trouvé dans le nord, un champion, un tenant d'armes, *armigerum*, comme dira Sigebert, se crut maître du pays ; il crut qu'au souffle de sa voix, le massacre allait tout réduire à sa volonté.

Liége n'était point d'humeur à s'incliner devant la menace ; l'évêque se mit en devoir de résister, et, comme ces prêtres et ces bourgeois connaissaient la puissance de la pensée et de la parole, du glaive spirituel, comme on disait, ils brandirent tout d'abord cette bonne épée du génie.

Il y avait alors à l'abbaye de Gembloux un moine septuagénaire, illustre par ses vertus et par sa science : *Morum probitate et scientiæ multiplicitate laudabilis,* dit un de ses continuateurs, qui ajoute : « C'était un homme prudent, d'une grande gravité et d'une austérité sans indiscrétion, mais modéré et réservé pour tout le monde. Il s'occupait surtout à lire et à méditer les saintes Écritures; néanmoins il disait la messe tous les jours et n'oubliait jamais de s'unir à Dieu par la prière. » Lui-même, dans un vers du poème où il chante l'évêque de Metz, Thierry, s'appelle le pupille du Christ, d'un esprit paisible :

Christi pupillus Sigibertus, mente pusillus.

Il était né à Gembloux, dans le milieu du onzième siècle, vers l'an 1030. S'étant fait moine à Gembloux, il avait longtemps

professé à Metz, dans une abbaye, où il avait conquis l'affection et l'estime de tous; puis, il était revenu dans sa patrie et dans son monastère, pour y reprendre ses paisibles études. Il était historien, théologien, poète, musicien et savant.

La musique était cultivée au couvent; Sigebert fit lui-même les vers et la musique de l'office de deux saints, Maclou et Guibert. Sa science était réputée dans les églises des Gaules et surtout de Liége et de Belgique. On doit plusieurs de ses écrits à des consultations qu'on lui demandait, et l'archevêque de Rheims voulut connaître son opinion sur la chronique de Baudri.

Il aimait les lettres antiques et particulièrement Horace; il connaissait le grec et l'hébreu, chose rare alors; chose plus rare, il était tolérant et, sachant l'hébreu, fréquentait les juifs et en était aimé. Il avait célébré, en prose et en vers, de nombreux saints: son patron d'abord, le roi d'Austrasie, Sigebert; puis, la patronne de Gembloux, la légion thébaine; puis, le fondateur du couvent, saint Guibert; le patron de Liége, saint Lambert; celui de Maestricht, saint Théodard; sans compter ni Thierry, évêque de Metz, ni sainte Lucie, dont l'église de Metz possédait les reliques, ni saint Malo, dont les reliques étaient à Gembloux. Il s'occupait de rédiger la *Geste* des abbés de Gembloux; il avait consacré une partie de sa vie et devait en consacrer le reste à une chronique, que sept ou huit écrivains se firent honneur de continuer; de plus, une histoire des abbés de Gembloux, un traité des écrivains illustres, y compris la biographie de l'auteur, une traduction en vers de l'*Ecclésiaste,* des poésies sacrées et profanes, un traité sur le jeûne des quatre-temps, un traité de physique sur la réforme du calendrier, témoignaient de la variété de ses travaux, de la *multiplicité de sa science*. Enfin, quand Grégoire VII, commençant son œuvre par une réforme du clergé, avait défendu aux prêtres de se marier, et menacé d'excommunication l'évêque de Metz s'il favorisait Henri IV, Hildebrand avait trouvé dans l'église de Metz un moine pour lui répondre, en deux lettres que l'on crut longtemps perdues.

Ce moine s'appelait Sigebert de Gembloux.

Sigebert défendrait-il avec moins de vigueur et de dévoûment sa patrie et son évêque?

L'archidiacre Henri, doyen de la cathédrale de Saint-Lambert à Liége, lui avait déjà demandé de refaire la vie de saint Lambert,

et il devait lui demander encore de discuter avec le clergé de Trèves une question relative au jeûne des quatre-temps. Il fit appel à sa science et à son courage contre Paschal II. Le moine était bien vieux en 1103; il accepta pour la troisième fois ce périlleux honneur. La main tremblante du vieillard laissa encore la plume patiente du chroniqueur et de l'hagiographe, pour prendre le glaive de la polémique, j'ai déjà dit : la bonne épée du génie.

Mais avant d'étudier ces trois lettres, voyons, en peu de mots, quel est le caractère des autres écrits du moine savant.

Lorsque Sigebert termine, par la sienne, la biographie des écrivains illustres de l'Église, il se borne à énumérer ses œuvres et l'occasion qui les fit naître; il ne s'arrête à quelques détails que sur une seule : son traité de la réforme du calendrier. Il explique qu'en étudiant les écrits de Bède et l'ouvrage récent de Martin Scot, voyant ces deux savants contredire aussi vivement le célèbre astronome Denys le Petit et ses nombreux partisans, il a trouvé utile, en présence de ces dissentiments profonds, de reprendre la question de plus haut, pour dissiper les nuages. Pour cela, il a refait, d'après le texte hébreu, la chronologie du monde depuis Adam, et il l'a prolongée dans la suite des temps futurs, employant la méthode de Denys pour la rectifier, et notant dans des colonnes le Nombre, les Épactes et la fête de Pâques, année par année. En effet, le moine divise son texte en sept colonnes avec les rubriques suivantes : ANNÉE D'ADAM. COMPUT. ÉPACTES. TEMPS PASCAL. JOUR DE PAQUES. CYCLE LUNAIRE. La dernière colonne est réservée au fait historique. Puis, il commence bravement par Adam et sa naissance. ADAM ET EVA FORMANTUR, et il remplit toutes les colonnes : épacte : 1, — temps pascal : le 2 des nones d'avril; — jour de Pâques : le V des ides d'avril, — etc., le tout pour la première année d'Adam et d'Ève. Telle était la science d'alors.

Enfin, Sigebert, comme il le dit dans sa biographie, avait fait précéder ce travail d'un prologue, sous forme de dialogue, et divisé en trois parties, dans lequel il traçait le plan, le but et l'utilité de son livre et indiquait à quelle partie de la philosophie il appartenait, c'est à dire à la physique. Ce résumé suffit pour faire comprendre la valeur de cette espèce d'*art de vérifier les dates*, qui n'a pas été retrouvé jusqu'aujourd'hui.

Sigebert était en tête de son époque par la pensée et par la

science ; il fut moins au dessus de son temps dans ses vies de saints : l'hagiographie a des traditions qui s'imposent. Sigebert raconte beaucoup de miracles, d'après ses devanciers ou d'après les témoignages contemporains. Ce qu'il ajoute à ses vies de saints, ce n'est pas de la critique, c'est une certaine pompe dans le récit et un style moins naïf et plus savant. Le latin biblique, qui sied aux miracles légendaires, fait ici place aux réminiscences de l'antiquité, à une latinité plus pure, plus fleurie, mais moins appropriée à des récits de thaumaturges. Ainsi, dans la vie de saint Thierry, évêque de Metz et fondateur de l'abbaye de Saint-Vincent, vie que Sigebert a reconstruite de toutes pièces à force de recherches, il intercale un éloge littéraire, en prose et en vers, de la ville de Metz. Il serait curieux de comparer la vie de saint Lambert, écrite au huitième siècle par Godeschald, aux deux versions qu'en a faites Sigebert, d'après les rédactions du onzième siècle. Prenons un seul exemple. C'est une naïve histoire de Godeschald. Le saint évêque était logé dans un couvent ; au milieu de la nuit, il veut aller prier, et laisse tomber une de ses sandales avec bruit. L'abbé, à demi réveillé et sans savoir qui était ce perturbateur du sommeil des moines, crie vivement : En pénitence ! A la croix ! *Ambulet ad crucem !* L'évêque, obéissant, se rend à cette sorte de pilori et reste au pied de la croix, dans la cour du couvent, toute une nuit d'hiver. La bise souffle, la neige tombe et lui couvre les pieds ; le saint, *comme un soldat invaincu*, prie et fait pénitence. Cependant Dieu le protége : le coq chante avant l'heure et relève l'évêque de cette faction nocturne. Tout le couvent se lève, descend en hâte à l'église, expédie l'office et rentre se chauffer. L'abbé cherche le coupable, envoie à la croix, y trouve son évêque et s'effraie. Mais le saint le rassure avec un verset de l'Évangile : *Cor contritum et humiliatum Deus non spernit.*

Le récit de Godeschald est étendu, simple, biblique. Les légendaires suivants l'avaient déjà rajeuni et concisé. Sigebert supprime le cri d'impatience de l'abbé : *A la croix !* L'évêque, qui connaît la règle, va de lui-même en pénitence, sans qu'on le lui ordonne, ce qui rend le fait exagéré et invraisemblable. Mais Sigebert ajoute un miracle qu'aucun de ses devanciers n'avait imaginé : La neige lui montait aux talons, dit simplement la légende ; le moine de Gembloux, au contraire, fait

respecter par la neige les pieds de l'évêque, dont l'Esprit-Saint échauffe assez le cœur pour que son corps ne sente point l'hiver. C'était supprimer la pénitence, mais c'était ajouter une fleur littéraire au récit. *Interea nix usque talos ipsius pervenit*, avait dit simplement le premier hagiographe. Notre savant a un autre style : *Et nix, cum large deflueret, non tamen ultra talos Præsulis ascendebat. Tota prorsus hiemalis facies nimis horrebat. Sed ille mitissimus, quia ardebat plane interius flamma Paracleti Spiritus, idcirco exterius frigoris non sensit cruciatus.*

Le même caractère apparaît dans la chronique de Sigebert. Le moine accepte toutes les sources connues; il ne cherche qu'à les réunir par de patientes recherches, à les conciser par un beau style; il ne les contrôle guère. Les fables qui font remonter l'histoire des peuples de l'Europe à la guerre de Troie trouvent accès dans son esprit et dans son livre. Je ne ferai pas l'énumération de ses autorités, depuis saint Augustin et Orose, saint Grégoire et Cassiodore, jusqu'à Hunibald, Raoul Glaber et Pierre Damien, jusqu'aux récits de son temps sur le couronnement d'Henri V ou la mort de Grégoire VII..

Quand le chroniqueur arrive aux faits contemporains, la même crédulité se mêle aux passions du temps contre l'œuvre d'Hildebrand, ou aux documents historiques de l'époque.

Ainsi, à l'an 1106, on trouve la lettre de l'empereur au roi de France au sujet de la trahison de son fils; mais il ne faut pas tourner la page pour apprendre qu'en l'an 1109, dans une paroisse du pays de Liége, une truie à mis bas un porc à face humaine, et une poule, des poulets à quatre pattes.

Ainsi, à l'an 1110, le chroniqueur rapporte qu'une comète a paru dans le ciel, présageant, dit-il, l'expédition d'Henri V en Italie. Mais, Grégoire VII ayant annoncé, dans une lettre à l'évêque de Trente, que l'empereur ne passerait pas le jour de saint Pierre; puis, ayant répété, dans l'église Saint-Pierre, en face du peuple, qu'avant ce jour l'empereur serait mort ou déposé, et ajouté : « Si cela n'arrive point, qu'on ne me croie plus jamais ! » Sigebert, à l'an 1080, dit malignement :

« Hildebrand avait prédit, d'après une révélation divine, qu'il mourrait un faux roi cette année. Sa prédiction était vraie, mais il se trompait sur le roi. Car c'était à Henri IV qu'il adressait la menace. Or, cette année, Henri IV livra une grande bataille aux Saxons, et c'est Rodolphe qui y trouva la mort. »

A partir de l'avénement de Grégoire VII, la chronique de Sigebert reste concise, trop concise même, car il aurait pu donner bien des détails qui ont dû nous échapper; mais elle devient l'histoire du temps, écrite au point de vue de l'empereur, contre le pape, et tous les historiens ont dû la consulter et en ont tiré parti. Quand vient la mort d'Hildebrand, le moine ne manque pas d'en rapporter le récit, qu'un autre chroniqueur déclare recueilli par un témoin oculaire, l'archevêque de Mayence. Sigebert raconte qu'Hildebrand, se voyant mourir, fit appeler celui des cardinaux qu'il aimait le plus et confessa à Dieu, à saint Pierre et à toute la chrétienté qu'il avait gravement péché dans l'administration de l'Église, et que, par les suggestions du démon, il avait excité à la haine et à la colère contre le genre humain. Ensuite, ajoute le chroniqueur, Hildebrand chargea son confesseur de demander pardon à l'empereur et à l'Église entière.

Ces traits contre Hildebrand nous ramènent à la lutte du Sacerdoce et de l'Empire et à la grande part que Sigebert y a prise. Grégoire VII avait entrepris de transformer la société par deux moyens : le célibat des prêtres, et la suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. L'Église, en s'appuyant sur les trônes, s'était exposée à décheoir avec eux et à suivre le sort des empires; Hildebrand voulut la placer au dessus des vicissitudes du monde, en faire l'arbitre des nations et des rois, et, pour lui donner cette puissance sur l'humanité, il ne trouva rien de mieux que de placer le clergé par le célibat en dehors de la nature humaine. Deux faits généraux de cette époque prêtaient singulièrement à cette politique; la corruption du clergé et l'émiettement des pouvoirs civils menaçaient la société, appelaient la réforme des mœurs et l'action de la justice publique. Mais Hildebrand demanda le remède à la violence; il crut qu'il suffirait d'un ordre d'en haut pour changer des mœurs invétérées, des usages anciens, considérés comme des droits acquis. A la première résistance qu'il rencontra, il courut aux armes; et ces armes furent terribles. Pendant que lui-même lançait l'excommunication, il ameutait contre le clergé rebelle le peuple, élément aveugle et brutal, et il suscitait contre l'empereur, les rois, les seigneurs et les évêques. C'était livrer le monde à l'anarchie pour le sauver du chaos. Diviser pour régner, sera l'éternelle devise de l'autocratie.

L'Église résista violemment. Des conciles d'évêques s'assemblent et déposent le pape despote, qui ose se comparer au Christ et à Dieu. Les archevêques de Trèves et de Mayence, et vingt-quatre évêques, parmi lesquels les évêques de Liége, d'Utrecht et de Metz, écrivent à leur frère Hildebrand pour lui signifier leur résistance : ils l'accusent de faire l'œuvre d'un schismatique, de troubler, de déchirer, de livrer aux flammes, par orgueil et par cruauté, les membres d'une Église qui lui a été confiée pour qu'il la gouvernât en paix.

Le 8 septembre 1076, Grégoire VII écrit à l'évêque de Metz pour lui rappeler que tous ceux, laïques ou prêtres, princes ou évêques qui resteront en relation avec Henri IV, seront excommuniés, et il plaide le droit du pape à déposer les empereurs. Sigebert enseignait encore à Metz en ce moment; c'est lui qui fut chargé de répondre. Je ne crois pas que le morceau inédit qui se trouve dans un manuscrit de la biblothèque de Bourgogne et qu'on attribue à Sigebert, soit cette réponse, au moins dans son texte primitif. Il semble plutôt un fragment, complété plus tard, car il mentionne la déposition de Grégoire VII et l'élection de Clément. Quel qu'il soit, ce fragment tranche nettement le point de droit historique, et mérite d'être connu. L'auteur rappelle d'abord de nombreux faits où les empereurs sont intervenus pour élever ou déposer des souverains pontifes : « Ursinus et Damasus furent élus papes ensemble; Damasus fut maintenu, et l'empereur ordonna de déposer Ursinus... » L'énumération est longue, les faits se pressent, l'auteur n'entre dans aucun détail, excepté lorsqu'il arrive à Hildebrand; il le montre, étant encore diacre, prêtant serment à l'empereur de ne jamais arriver à la papauté sans son aveu; il le montre, dans le concile de Latran, conseillant et signant un canon qui déclarait anathème, non pape mais Satan, non pontife mais apostat, quiconque monterait sur le saint-siége sans l'élection impériale. Il arrive ensuite à son élection, à l'opposition de l'empereur, et, comme dernier fait à l'appui de sa thèse, il cite sa déposition qui maintient intact le droit impérial, et il conclut sans crainte :

« Ainsi, de tout temps, déposant les uns, qui étaient coupables, instituant les autres, légitimement élus, les empereurs romains ont exercé la puissance sur les pontifes de Rome. »

La réponse à cette doctrine était facile. C'est l'éternelle révendication du droit, qu'aucun fait ne prescrit; c'est le cri de liberté de tout esclave qui commence à se sentir majeur et qui veut être indépendant. Grégoire VII ne se fit pas faute de s'appuyer sur la liberté de l'Église. Oui, l'Église avait le droit de se gouverner elle-même, et trop de scandales, trop de crimes des rois, trop de discordes politiques et de perturbations sociales avaient compromis, sacrifié les intérêts religieux et moraux de la société et fait comprendre à l'Église la nécessité de se séparer des passions du monde et de s'abriter dans l'indépendance. Mais la liberté n'est pas un instrument d'usurpation despotique. Si l'on veut la conquérir pour soi-même, il faut la mériter en la respectant chez les autres. Hildebrand ne songeait à affranchir l'Église que pour l'opprimer; il ne voulait la soustraire au protectorat de l'Empire, au contrôle de l'État, que pour la soumettre à l'autocratie sacerdotale; ce sont les libertés de l'Église qu'on invoquera à travers les siècles contre l'œuvre de violence et de despotisme des Grégoire VII.

Les mœurs du clergé et surtout du haut clergé étaient corrompues; mais la réforme des mœurs n'exigeait ni le célibat des prêtres, ni le despotisme du pontife. On a dit que l'Église eut alors à opter entre le célibat des prêtres et le régime des castes sacerdotales. Cela n'est vrai que dans la supposition que l'Église dût se constituer en autocratie. La théocratie pure, en effet, exige l'un ou l'autre sacrifice, soit de l'égalité humaine dans la caste, soit d'une loi de la nature dans le célibat. Mais on avait vu auparavant et l'on devait voir encore des Églises chrétiennes, fondées sur la représentation et sur l'élection, concilier le sacerdoce avec le mariage des prêtres et la liberté de la profession sacerdotale avec les droits de la famille. Rien ne fait mieux ressortir peut-être le vice d'un principe que de le voir obligé de choisir entre deux choses contraires à l'humanité.

La réforme des mœurs était plutôt un moyen pour Hildebrand; son but était de donner au monde un maître, sous la tiare; il ne croyait qu'à l'autorité, il voulait constituer un empire romain sacerdotal. Les prêtres mariés n'étaient pas les plus dissolus; l'usage de plusieurs siècles avait consacré leur mariage; ils avaient une épouse légitime, une famille honnête. Néanmoins le pape, oubliant que les réformes morales se font

par la persuasion et par des transformations dont le temps ménage la secousse, les frappe dans toutes leurs affections, dans tous leurs intérêts : leurs fils légitimes ne seront plus admis au sacerdoce et il est défendu aux chrétiens d'assister à la messe ou de recevoir les sacrements d'un prêtre marié. Le coup fut terrible; la plus simple raison s'élevait contre cette sentence, presque mortelle, et en faisait ressortir l'injustice. Les fils des prêtres n'étaient pas coupables, et, fussent-ils souillés d'un sang adultère, s'ils vivaient honnêtement et avaient toutes les qualités requises pour le sacerdoce, c'était une iniquité de les priver de suivre une vocation religieuse. Saint Augustin n'a-t-il pas dit : Quelle que soit l'origine d'un homme, s'il n'imite pas les vices de ses parents et sert Dieu, il est honnête et sera sauvé. Et saint Isidore : Quiconque suit la foi chrétienne, ne conserve aucune tache de sa naissance. D'un autre côté, si criminel que soit un prêtre, le bon sens et l'opinion unanime des docteurs de tous les temps veulent que le sacrement qu'il administre, la messe qu'il célèbre ne puissent rien perdre de leurs effets religieux et moraux, car le prêtre n'est que l'intermédiaire et comme l'instrument entre Dieu et la conscience des fidèles.

Ces objections éclatent partout; les synodes, les chapitres, les couvents se les communiquent, se les échangent, dans l'étonnement, le scandale et l'indignation. Ainsi, les chanoines de Cambrai reçoivent une lettre de ceux de Nogent et écrivent aux chanoines de Reims une sorte de consultation très énergique; ils citent, comme je viens de le faire, saint Augustin et saint Isidore. Ils arguënt de l'honnêteté de leur clergé. De quel droit incriminer ainsi le mariage des prêtres, lorsque tant de vices et de débauches souillent l'Église? Ce sont ceux-là mêmes dont les mœurs sont les plus abominables et les plus impies, qui, par esprit d'orgueil et de domination, trouvent scandaleux que les prêtres aient une famille!

La conclusion des chanoines de Cambrai, qui trouvera plus d'un écho dans les synodes et dans les conciles, est énergique : Si vous êtes des hommes, disent-ils à leurs collègues de Reims, et si vous voulez agir en hommes, ces décrets qui nous frappent de honte seront sans valeur.

La lettre de Sigebert, qui porte pour titre : *Lettre de quelqu'un contre les calomnies des laïques au sujet des prêtres mariés*,

traite la question d'une manière plus élevée et par ses côtés le mieux faits pour révolter les sentiments de justice et d'humanité. Cette fois, je dois citer textuellement.

Sigebert fait ressortir tout d'abord le trouble jeté dans la chrétienté, et cette page d'histoire nous montre sous de vives couleurs l'effet produit par la politique nouvelle, par la *révolution soudaine* d'Hildebrand.

« Quel catholique, s'écrie-t-il, ne gémirait pas devant une telle perturbation de l'Eglise? Quel chrétien ne sentirait ses entrailles frémir de pitié, en voyant la chrétienté si misérablement foulée aux pieds? Et ce trouble, que provoquent les décrets du pape, aucun sexe, aucune condition, aucune grandeur, aucune retraite religieuse n'y échappent. Partout, dans les ateliers de femmes, dans les maisons d'ouvriers, de quoi parle-t-on? si ce n'est de la confusion des droits de toute société humaine, du bouleversement des règles du devoir chrétien, de la révolution soudaine de l'Etat politique, de la déviation impie de l'honneur de l'Eglise; de quoi parle-t-on, si ce n'est des nouvelles révoltes des esclaves soulevés contre les maîtres, des soupçons des maîtres contre les esclaves, des machinations frauduleuses contre le pouvoir, ordonnées au nom de Dieu; de l'amitié blessée, de la foi négligée, de dogmes impies et contraires au christianisme, répandus par la licence d'une malice sans frein? Ce qui est le plus déplorable, c'est que toutes ces choses se font sous l'impulsion, s'appuient de l'assentiment et prennent force de l'autorité de ceux qui se disent les chefs de l'Eglise. Oui, toutes ces choses, que chacun au premier coup d'œil juge impies et profanes, sont couvertes du masque de la religion, et leurs fanatiques inventeurs, mêlant le miel au poison, grâce à la douceur répandue sur les bords de la coupe, font boire à l'Eglise le breuvage de mort; et les armes, qu'ils se vantent d'avoir prises en main pour raffermir la liberté de l'Eglise, ils les emploient, soit malice, soit aveuglement, à l'asservir misérablement. »

Puis, son style et sa pensée s'élèvent :

« Si l'on remonte aux principes, quoi de plus beau, quoi de plus utile que de soumettre les ordres sacrés à la chasteté, de n'accorder de bénéfices ecclésiastiques qu'au mérite et non à prix d'argent, d'instruire un jeune roi pour son avantage et pour le bonheur de ses sujets, et d'affranchir la dignité épiscopale de toute domination séculière! Si ces réformes avaient été proposées dans des intentions pieuses, avaient été traitées

dans l'ordre que la justice réclame, nul doute que ces bonnes intentions n'eussent trouvé leur récompense et que la semence de la parole divine, loin d'être rejetée, n'eût pénétré dans les cœurs et n'y eût porté de bons fruits. Mais, quand on cherche ces fruits, que trouve-t-on? Le troupeau du Christ est misérablement dispersé par des pasteurs qui ameutent des loups contre lui; le peuple trompé saisit avec cruauté, avec rage, l'occasion désirée; et l'obéissance qu'il doit aux prêtres, dit-il, il en abuse contre les prêtres. Les uns, victimes de l'erreur publique, ne peuvent paraître nulle part sans être suivis des clameurs de l'insulte, montrés au doigt avec mépris, ou en butte aux soufflets de leurs ouailles. Les autres, frappés d'injustes proscriptions, dépouillés de leurs biens, ne pouvant plus vivre au milieu des personnes qui autrefois les honoraient et les respectaient, s'exilent dans la misère et le dénûment. Ceux-ci, mutilés par d'excessifs châtiments, portent partout la marque d'une correction vraiment prudente! Ceux-là, assassinés dans de longues tortures, demandent, là-haut, au Dieu défenseur des justes, vengeance du sang versé. D'autres, qui avaient renoncé à leurs habitudes relâchées, non devant des admonitions pieuses et charitables, mais sous la terreur de menaces violentes et tyranniques, y sont retombés bientôt, doublant ainsi le danger de leur situation. Quant aux laïques, qu'on a excités à ces violences, pour mettre des projets insensés sous la protection de la force brutale, il n'est rien qu'ils n'osent contre l'Eglise; ils regardent comme œuvres pies de mépriser les mystères, de priver leurs enfants du baptême et de mourir eux-mêmes sans confession et sans le solennel viatique de l'Eglise; ils croient qu'il suffit, pour le rachat de leurs péchés, de s'être acquittés bravement du devoir qu'on leur enjoint de sévir contre les prêtres!

« Si l'on cherche d'où viennent ces fruits de discorde, c'est une loi, promulguée aux laïques, pour enjoindre aux ignorants de ne pas assister à la messe, ni de recevoir de sacrements des prêtres mariés, c'est cette loi du pape qui produit ce grand trouble, pour le bien et la gloire de la république chrétienne. »

Après ce tableau saisissant, l'auteur s'attaque aussitôt au point vulnérable de la politique d'Hildebrand : la condamnation des sacrements donnés par les prêtres, quelque vicieux qu'ils soient. Il en appelle à saint Grégoire, à saint Ambroise, à saint Jérôme; il cite saint Athanase : « Le mauvais prêtre, en administrant mal le bien, ne fait de tort qu'à lui-même. » Il cite une longue dissertation de saint Augustin. Il cite la Bible : « Balach vous envoie Balaam pour vous maudire, et moi, au contraire, je vous ai béni par la voix de Balaam. »

Des miracles mêmes ne détruiraient pas l'autorité de tous les docteurs de l'Église. Et quels miracles voit-on aujourd'hui? Sigebert rappelle la simonie, la vente, les échanges des biens ecclésiastiques, les mauvaises mœurs, les abus, les sacriléges, et il ajoute :

« De toutes ces violences inconsidérées, on sait qu'il n'est résulté aucun bien, mais beaucoup de mal. A ce point que plusieurs qui avaient pris de bonnes résolutions, soit en pensée, soit en action, blessés maintenant de l'iniquité de ces injonctions orgueilleuses, exaspérés par les outrages, sont tombés dans l'abattement de l'esprit et ont senti se relâcher leur bonne volonté. Si donc l'Eglise chrétienne voulait ou pouvait parler à ces docteurs, ce serait sans aucun doute pour leur adresser le reproche du prophète : Vous m'avez troublée et m'avez rendue odieuse au monde! Car, comme l'affirme saint Augustin : « Personne, étant contraint, ne fait bien, même quand ce qu'il fait est bon. » Et ailleurs : « Où la force domine, la volonté manque. » — « Je veux sacrifier volontairement ! » dit le prophète. Et, s'il est dit ailleurs : *Compelle intrare*, force-les d'entrer, cette violence dont parle l'apôtre n'est pas de celles qui s'exercent par la terreur et les outrages, par la proscription et les rapines, par le bâton, ni par le glaive! »

Le *Compelle intrare* de l'Église libre, c'est la persuasion et l'exemple.

Sigebert ne traite pas en principe la question du célibat des prêtres, il s'attache à la façon dont on voulait le leur imposer. C'est surtout le trouble de l'Église qui l'a frappé. Son raisonnement est habile et plein de vigueur. Saint Augustin, dans son livre contre le mensonge, est parti de cette idée que, l'âme étant supérieure au corps et devant lui survivre, il vaut mieux conserver l'intégrité morale que la santé corporelle, éviter le mensonge qui tue la conscience que la maladie qui ne tue que le corps. Ce Père de l'Église ajoute que le mensonge en matière religieuse est le pire de tous et un grand crime, et que l'on s'éloigne de Dieu d'autant plus qu'on s'éloigne de la vérité. Que font cependant, se demande Sigebert, que font les papes, qui, pour perfectionner l'état ecclésiastique, veulent imposer le célibat par un mensonge mortel à l'Église, et qui, pour rendre les prêtres meilleurs, jettent la chrétienté dans l'erreur et le désordre?

« Nous respectons avec la vénération qui lui est due, ajoute-

t-il, nous respectons, dans les vases de la grâce, le don souverain et désirable de Dieu : la chasteté; lorsque nous la sentons misérablement ménacée en nous, nous soupirons avec instance et supplions le Dieu qui rend aux cœurs l'innocence, de nous conserver cette vertu. Mais, en présence de ces maux qui en compensent le mérite, nous devons protester que ce ne sera jamais la vraie chasteté, celle qui, par l'influence de nouvelles erreurs, fait mentir les âmes à la vérité qui est Dieu ; nous protestons que ce ne sera jamais la vraie religion, celle qui, par tant de bouleversements, trouble l'Eglise et met en danger la foi chrétienne. « Mieux vaut, dit l'Ecriture, être le doigt et et rester attaché au corps, que d'être l'œil et en être arraché ». Et ailleurs. « Mieux vaut boiter dans la bonne route que marcher ferme dans la mauvaise ». Cependant, dans toutes les parties du monde, la conscience des fidèles a été frappée d'une incurable blessure, et, tandis que le célibat est imposé à quelques-uns, une hérésie criminelle est prêchée à des centaines de milliers d'hommes. Combien d'enfants privés ainsi du baptême! combien d'hommes de toute condition et de tout âge, détournés de la pénitence qui pouvait leur rendre une seconde innocence! combien, par le fait de ces docteurs, sont morts sous le coup des peines éternelles, auxquelles les derniers sacrements auraient pu les soustraire; ce qu'on ne peut rappeler sans horreur et sans pitié! Ceux-là maintenant vouent à la vengeance de Dieu les auteurs de leur damnation! Car, pour comble de folie, ces décrets de prohibition disent aux malheureux chrétiens : « Soyez sans crainte; nous, confiants dans notre puissance, nous prenons tout sur nous! » Ah! Dieu nous garde de le leur souhaiter! Mais n'avons-nous pas lieu de craindre qu'ils ne soient forcés de porter cette responsabilité? Jusqu'ici la discipline de l'Eglise consistait à séparer la superstition de la religion, le mensonge de la vérité, le vice de la vertu. Mais les réformateurs d'aujourd'hui, pour nous servir d'une expression de saint Jérôme, veulent corriger le mal par le mal, comme un clou chasse l'autre! »

Cette lettre de Sigebert n'est pas exempte d'éloquence. Mais sa dernière lettre, où il parle au nom de l'Église de Liége, est bien plus remarquable encore. J'ai déjà dit dans quelles circonstances elle avait été écrite. Hildebrand avait inauguré le principe d'appel aux armes contre les empereurs et les évêques. Pascal II, servi une première fois contre Cambrai par le comte de Flandre, venait d'écrire à ce redoutable champion, pour lancer, au nom de la religion, la guerre et le massacre sur le pays de Liége. Le cri de vengeance du pontife, que Sige-

bert a soin de reproduire en entier comme pour l'exposer au pilori de l'opinion publique, était terrible :

« Grâces te soient rendues, disait le pape à l'exécuteur de ses hautes œuvres politiques, grâces te soient rendues de ce que tu as exécuté nos ordres contre la ville de Cambrai. Je t'ordonne de réduire de même les faux prêtres excommuniés de Liége. Car il est juste que ceux qui se séparent de l'Eglise catholique soient privés par des catholiques des bénéfices de l'Eglise. Mais ce n'est pas là seulement, c'est partout et chaque fois que tu le pourras que tu dois traquer par les armes le chef des hérétiques et ses complices ; nul sacrifice plus agréable ne peut être offert à Dieu. Nous te l'ordonnons pour la rémission de tes péchés et afin que tu puisses parvenir à la Jérusalem céleste. »

La réponse de l'Église de Liége ne se fit pas attendre : Écoutez ces coups d'estoc et de taille du grand écrivain, défendant la patrie et la justice. De longs fragments sont ici nécessaires.

« L'Église de Liège, aux hommes de bonne volonté....

« A cette lecture (de la lettre de Pascal II), qui donc ne s'est senti le cœur plein de tristesse? A cette lecture, je me suis sentie couverte de ténèbres, non pas tant par la terreur du danger, que par cette nouveauté terrible de voir de telles menaces écrites par une mère contre sa fille, sa fille fût-elle coupable! La grandeur de la piété maternelle est figurée dans le jugement de Salomon, où l'on voit qu'une mère préféra abandonner son fils à une étrangère que de le laisser frapper du glaive de la justice... Isaïe criait : Ma chère Babylone s'est tournée contre moi! et moi je crie aussi : Ma chère mère l'Eglise romaine s'est tournée contre moi! Quoi de plus étonnant, ou plutôt quoi de plus misérable? David vit l'ange de Dieu debout, le glaive levé sur Jérusalem, et moi fille de l'Eglise romaine, je vois le pontife romain, qui est l'ange de Dieu, le glaive levé sur son Eglise! David priait pour que le peuple fût épargné, et notre ange, remettant le glaive au comte Robert, ordonne qu'on nous tue! »

Mais d'où vient ce glaive aux mains de *notre ange?* J'abrége. Nous savons par les saints Pères que l'Église ne connaît que deux glaives : l'un, le glaive spirituel qui est la parole de Dieu : *Verbum Dei;* l'autre, qui est l'arme des épreuves, le glaive des

martyrs. Mais qui ne s'étonnerait de voir un pontife, consacré pour vivifier, ceindre contre nous un troisième glaive, le glaive des assassins : *Accingitur in nos tertio gladio interfectorum !*

« Grâces te soient rendues, dit le pape au comte de Flandre, de ce que tu as exécuté nos ordres contre Cambrai. » Ah! qui de nous a vu sans gémir les désastres et la chute de l'Eglise de Cambrai? Pour moi, fille de l'Eglise romaine, j'ai compati à ses maux par le sentiment de parenté qui nous unit. Mais, lorsque j'entends que ces maux lui ont été infligés par l'ordre de l'autorité apostolique, ma douleur s'accroît, car je crains pour ma mère à son tour, je crains de voir retomber sur elle ce que Dieu a dit par la bouche d'Isaïe : Malheur à ceux qui font des lois iniques et qui, édictant la justice, écrivent pour opprimer les pauvres, pour faire violence à mon peuple, pour dépouiller la veuve et l'orphelin !

« Quoi! tant de désolation portée dans cette Eglise, tant de veuves et d'orphelins opprimés, tant de violences et de rapines, et, ce qui est plus terrible, le massacre sans choix des coupables et des innocents confondus, tout cela et pire encore, a été fait par l'ordre du pape! Et qui le croirait, s'il ne le disait lui-même? Ne rappelons pas l'évêché divisé en deux, l'évêque Gaucher ordonné d'abord par le consentement et l'autorité du pape, puis dépouillé, excommunié et remplacé, par le pape. La justice de cette cause est portée devant le tribunal de Dieu. Mais, qu'un souverain pontife s'attribue de tels désastres, qu'il applaudisse et rende des actions de grâce au dévastateur de cette Eglise, je ne sais s'il faut plus s'en affliger que s'en étonner? Lequel des deux court le plus grand danger, de celui qui ordonne le massacre ou de celui qui y succombe? Lequel se fait le plus de tort devant Dieu, de celui qui opprime ses semblables ou de ceux qui fléchissent sous l'oppression! Quel homme résoudra ce problème? Pour moi, Eglise de Liége, effrayée de ces nouveautés, je cherche d'où vient cette tradition nouvelle, d'où vient que l'apôtre de la paix porte la guerre au sein de l'Eglise? Contre les barbares et les ennemis de Dieu, les saints canons permettent aux prêtres de prendre les armes, pour la défense de la patrie et de l'Eglise. Mais, qu'on puisse porter la guerre dans une Eglise par l'autorité des canons, je n'ai lu cela dans aucune des saintes Ecritures. Au contraire, Jésus prêche la paix, les apôtres prêchent la paix, les Pères de l'Eglise prêchent la paix...

« Et si quelqu'un ose dire qu'il est juste que, pour un pontife, l'Eglise soit dévastée, qu'il écoute l'exemple de saint Martin de Tours. Priscilien, condamné pour hérésie par le pape Damase, fut dénoncé par Itachius à l'empereur Maxime, qui le

fit périr. Saint Martin et plusieurs évêques d'Italie rejetèrent Itachius de l'Eglise, l'accusant d'avoir été cause de la mort d'un homme. Si celui qui condamnait Itachius pour la mort d'un hérétique, vivait, il n'approuverait pas celui dont les ordres ont fait tuer tant de chrétiens de l'Eglise de Cambrai! Ce prélat, qui au péril de sa vie a arraché plusieurs hérétiques à la mort, comment aurait-il souffert que pour la faute d'autrui tant d'innocents fussent opprimés. »

Après cette vigoureuse sortie, après ces rapprochements réprobateurs, après ces nobles sentiments opposés aux passions haineuses, ces généreux exemples mis en contraste avec les violences du saint-siége, Sigebert plaide le droit. Peut-on condamner une Église sans l'entendre? Qui a entendu l'Église de Liége? Qui l'a condamnée? son évêque? Non! son archevêque? Non! son Souverain pontife? A-t-il consulté l'évêque, a-t-il consulté l'archevêque! Comment a-t-il pu la condamner sans l'entendre?

Et pourquoi la condamne-t-il? Pour avoir garder son serment de fidélité envers l'empereur, son souverain temporel!

Traduisons encore :

« Saint Jérôme dit qu'on doit tenir sa parole, même à un ennemi, et ne pas considérer à qui, mais au nom de qui l'on a juré. Celui qui a cru à une parole donnée au nom de Dieu et qui se voit déçu, n'est-il pas préférable à celui qui abuse de la Majesté divine pour tendre des piéges à son ennemi? »

Puis il en vient à l'excommunication!

« L'excommunication! C'est là une nouvelle tradition, mise indiscrétement en avant par Hildebrand et suivie par Urbain II et par le pape actuel, lui troisième! Nous la repoussons et nous nous en tenons aux premiers saints Pères, qui, sous l'inspiration, non de la passion, mais de l'Esprit-Saint, ont dissimulé, toléré et quelque fois corrigé de plus grands crimes, de la part de puissances plus grandes ou plus faibles. Notre évêque reste fidèle à son empereur et roi, dont il a reçu l'investiture et auquel il a juré fidélité; car le Christ a rendu à César ce qui appartient à César. Nous restons attachés aux anciennes lois et nous ne tournons pas à tout vent de doctrine. Est-ce pour cela que nous sommes excommuniés? Est-ce pour cela que Pascal nous appelle de faux prêtres? Faux pontifes ceux qui altèrent

la pensée de Dieu! Nous, nous n'altérons pas, nous gardons fidèlement la foi catholique; nous suivons les traditions des saints Pères; nous les révérons et vivons en elles. Nous n'entrons pas dans les conseils des rois et des empereurs, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre... Pourquoi le pape Pascal veut-il que nous rendions ce que nous n'avons pas dérobé? Pourquoi nous appelle-t-il de faux prêtres pour avoir suivi le droit chemin de l'Eglise? Ah! plutôt, qu'il renonce à l'esprit d'orgueil et qu'il cherche avec ses conseillers comment, depuis le pape Sylvestre jusqu'à Hildebrand, les papes ont obtenu le saint-siége..., comment les faux papes ont été condamnés et détrônés!... Dieu lui-même dit dans l'Evangile : Si j'ai mal parlé, prenez témoignage contre moi! Et l'apôtre saint Paul résista en face au prince des apôtres. Pourquoi, les évêques de Rome ne seraient-ils pas relevés aussi de leurs erreurs? Evêque ou prêtre, celui-là est un faux prêtre qui ne veut pas être corrigé.

« De quel droit, Pascal, non content du glaive spirituel, ordonne-t-il à son champion, Robert de Flandre, de dévaster les villes et les terres de notre Eglise? Si elles sont à dévaster, elles ne peuvent l'être que par un édit des rois et des empereurs, qui ne portent pas sans motifs le glaive temporel. Hildebrand lui-même, auteur du nouveau schisme, qui le premier leva la lance du sacerdoce contre le diadème de l'empire, Hildebrand, après avoir excommunié les partisans d'Henri IV, répara son intempérance et exempta de l'anathème tous ceux qui appartenaient à l'Empire par un lien légitime et non pas seulement par une complicité volontaire dans les conseils ou l'exécution du mal.

« Alaric lui-même fut plus clément pour Rome; il fit grâce aux Eglises et laissa la vie aux citoyens. Aujourd'hui, Pascal n'excepte rien; Robert est suscité, non seulement contre Cambrai et contre nous, mais contre toutes les Eglises et tous les pays. Celui qui doit prêcher la paix ordonne la guerre, et le zèle de saint Pierre, lorsqu'il coupa l'oreille de Malchus, est surpassé par le vicaire de saint Pierre. Mais, si Pascal imite Pierre en frappant, qu'il l'imite aussi en remettant le glaive au fourreau, car celui qui a guéri l'oreille de Malchus peut aussi guérir le roi hérétique!

« Si l'empereur est hérétique, nous ne le défendons pas. Quand il le serait, nous devrions supporter son règne; car, pour que Dieu ait donné l'Empire à un tel prince, il faut que nous l'ayons bien mérité par nos péchés; alors, nous devrions conjurer le mal, non pas en combattant l'empereur, mais en priant Dieu; car Paul a dit : Priez d'abord pour les rois! et ces rois pour lesquels il engageait les chrétiens à prier n'étaient ni catholiques ni chrétiens. Et Baruch, par la voix de Jérémie, a dit

aussi aux Juifs en captivité : Priez pour Nabuchodonosor et pour Balthazar. Pourquoi doit-on prier pour les rois? Paul le dit aussi : Pour vivre en paix! Que le descendant des apôtres imite donc l'apôtre, que l'héritier des prophètes écoute le prophète! Mais non! le pasteur qui devrait prier pour les rois afin que son troupeau vécût en paix, suscite la guerre pour troubler la paix des Eglises... Et, quand je vois ainsi d'accord les paroles de l'apôtre et celles des prophètes, moi, fille de l'Eglise, je demande humblement à ma mère, la sainte Eglise romaine, d'où vient au pape cette autorité? qui lui a donné d'autre glaive que le glaive spirituel? qui lui a permis de tirer contre ses propres sujets le glaive du massacre? Je ne parle pas pour l'empereur, mais pour la mère des Eglises!... Si David ne fut pas jugé digne d'achever le temple, parce qu'il était un homme de sang, comment le souverain pontife, si une goutte de sang tache sa robe, osera-t-il entrer dans le sanctuaire et y offrir le divin sacrifice pour lui et pour son peuple?

« Ah! non! qu'il lave plutôt ses mains de ce sang, non pas comme Pilate, en disant : Je suis pur du sang innocent; mais comme Pierre qui a dit : Seigneur, lavez non seulement mes pieds, lavez mes mains et lavez ma tête!

« Quel pontife a jamais, et par quel décret, autorisé cette prétention de se servir du glaive de la guerre contre les pécheurs? Grégoire Ier nous montra, au contraire, ce que tous les papes ont pensé avant lui, lorsqu'il écrivit à Sabinien : Si je l'avais voulu, les Lombards n'auraient aujourd'hui ni rois, ni chefs, ni comtes, et seraient dans une grande confusion. Mais, parce que je crains Dieu, j'ai horreur d'être mêlé à la mort d'un homme!

« Tous les papes, à cet exemple, se sont servis du glaive spirituel, jusqu'au dernier Grégoire, Hildebrand, qui le premier, leva contre l'empereur le glaive des combats. »

Ici, Sigebert pose une question profonde, qu'il ne résoudra qu'à demi :

« Et qui pourra discerner le droit de l'empire de celui du sacerdoce? Sinon la paix de Dieu... qui réunira l'empire et le sacerdoce.

« Comme c'est la manière de régner qui légitime ou réprouve l'empire, ainsi la manière de lier et de délier consacre ou condamne le sacerdoce; car Pierre a dit : Vous lierez ce qu'il convient de lier, vous délierez ce qu'il faudra délier. »

D'après Sigebert, ce n'est pas le droit divin, c'est le mérite, c'est la vertu, c'est le bon gouvernement qui légitime le pouvoir.

« Celui qui règne sur ses semblables doit agir avec la patience du médecin, non avec la fureur d'une bête féroce... Les fils d'Aaron ont péri pour avoir offert à Dieu un feu étranger. Puisse-t-il ne pas périr comme eux celui qui offre à Dieu le feu de la guerre étrangère, et non le feu de charité que Jésus vint apporter au monde! Comment, en effet, serait-il agréable à Dieu, cet holocauste qui n'est ni pur ni sans tache? Comment serait-il agréable à celui qui haît la rapine, ce sacrifice qui consiste dans la dépouille des pauvres? Comment l'oppression des Eglises serait-elle agréable à celui qui a dit : Qui vous touche, touche à la prunelle de mes yeux? Comment le sang des chrétiens serait-il agréable à celui qui a dit : Je rechercherai sur l'assassin le sang de l'homme! »

J'arrive à la conclusion :

« Ainsi, les Evangiles, les apôtres, les prophètes témoignent pour nous ! Si je compulse tous les livres saints, de l'une et de l'autre loi, si je reprends tous les anciens commentaires de l'Ecriture, je n'y trouve pas un seul exemple de ce nouveau droit apostolique. Seul, le pape Hildebrand a mis cette dernière main aux Canons, en ordonnant à la comtesse Mathilde de combattre l'empereur Henri IV. Et nous avons le droit de dire que, ni lui ni les autres qui l'ont imité, n'avaient aucune autorité pour cela; nous le disons, parce que personne ne peut lier ni délier inconsidérément. Jésus a ressuscité Lazare et dans Jésus est figuré le prêtre, dans Lazare le pécheur. L'amour que Jésus a montré à Lazare en le rappelant à la vie, le prêtre doit le montrer au pécheur pour le rappeler à la vertu. Cette manière discrète de lier et de délier était la vôtre autrefois, celle que vous pratiquiez et que vous nous recommandiez de suivre, ô notre sainte Mère, l'Eglise romaine! »

Telle est cette lettre, que j'ai dû vous traduire en grande partie et qui n'est pas seulement un manifeste de l'Église belgique, mais un monument précieux de l'histoire, une belle page d'éloquence littéraire. Sigebert s'y montre bon catholique, bon fils de l'Église; mais il a l'accent de la justice affligée, la fierté du droit outragé. Sous un ton quelquefois élégiaque, éclate la vigueur des reproches et l'inflexibilité du devoir. Il ne s'exprime pas en philosophe, dans un siècle catholique; il est chrétien, mais il résiste avec autant de courage que d'affliction, et il ne parle pas seulement en moine, il parle en patriote; il s'adresse à la conscience publique, *aux hommes de bonne volonté*, comme il dit

avec l'Évangile. Au cri de guerre poussé par le pape, il répond par la doctrine de la mansuétude évangélique; à l'ambition romaine, il oppose la sainteté de la foi jurée; au despotisme du droit divin, il oppose les devoirs de l'apostolat religieux et les droits du monde politique.

Le comte de Flandre recula devant ces nobles paroles. Sigebert put répéter dans sa chronique, à l'année 1103 :

« Qu'il me soit permis de remarquer que cette nouveauté, pour ne pas dire cette hérésie, ne s'était pas encore montrée dans le monde. »

Et, lorsqu'en 1106, perdu sans ressources, Henri IV, accompagné dans sa fuite de neuf serviteurs seulement, revint dans le pays, les Liégeois fidèles purent lui dire encore : Vous êtes notre empereur!

Et cette lettre, qui devait être mise à l'index et injuriée par les ultramontains, est restée comme l'œuvre d'un des plus beaux génies du moyen âge, comme le monument littéraire le plus ancien, aussi ancien que l'ambition des papes, le monument de l'esprit de liberté de l'Église belgique. A ce génie de l'autorité qu'on nomme Hildebrand, le premier grand écrivain que puisse opposer la civilisation moderne, est un des patriarches de notre littérature : Sigebert de Gembloux!

Sigebert mourut le 5 octobre 1112. Voici comment un moine de Gembloux, qui fut son disciple et qui continua sa chronique, raconte sa mort :

« Parvenu à une vieillesse avancée, il s'alita, dans sa maladie dernière, n'oubliant rien de sa prudence accoutumée. L'intention de ses frères était, s'il venait à mourir, de lui donner une sépulture dans le couvent; mais cet homme de sage conseil, préférant paraître devant Dieu dans un état d'humilité que dans l'appareil de l'orgueil, les pria avec instance de l'enterrer dans le cimetière commun avec tous ses frères. »

Ainsi mourut, dans son couvent, qu'il n'avait quitté que pour enseigner, ce moine, humble et savant, qui avait déployé une si grande énergie de caractère et de style pour résister au chef même de la chrétienté, quand la papauté suivait la voie d'ambi-

tion, ouverte par cet homme de fer qui fit trembler le monde et que son ami, le cardinal Damien, appelait Saint Satan.

Henri IV avait résisté avec l'épée, Sigebert résista avec les armes de la pensée : *Verbum Dei!*

A quelque temps de là, en 1130, quand le pape Innocent II eut besoin de cette hospitalité que Liége avait accordée à l'empereur Henri IV, c'est un de nos compatriotes, ministre de France, l'illustre Suger, qui le reçut à Paris; et le pape se rendit aussi à Liége, où l'empereur Lothaire vint lui rendre hommage. Je lis dans Suger, *Vie de Louis le Gros :*

« Le roi de France, toujours prêt à se montrer pieux défenseur de l'Eglise, convoqua aussitôt à Etampes une grande assemblée d'archevêques, d'évêques, d'abbés et d'hommes religieux, et s'enquit par leur avis, plutôt *des qualités personnelles* de l'élu que de la validité de l'élection du pape. »

Voilà le principe de Sigebert, mis en pratique par l'Église de France. Le véritable titre au pouvoir, c'est le mérite.

Les traditions de Sigebert régnèrent longtemps en Belgique. Comme les villes belges furent le berceau des communes libres, de même les Églises belgiques furent le berceau des libertés de l'Église qu'on a nommées depuis les libertés gallicanes. L'Église gallicane est fille de l'Église belgique.

Lorsque Louis XII eut des démêlés avec le saint-siége, un écrivain belge prit encore la plume de l'historien et du polémiste et relia la chaîne de la tradition. A quatre siècles de distance, Jehan le Maire, comme Sigebert, défend le mariage des prêtres et flétrit l'ambition de Rome. Mais l'historiographe va plus loin, il remonte au pouvoir temporel du pape et il revendique, pour l'Église dans les conciles, le droit de représentation dont le pays jouissait dans les États généraux.

Jehan le Maire est précurseur de la révolution religieuse. Quand les provinces belgiques, vaincues dans cette révolution par le démon du midi, tombèrent sous le joug des moines inquisiteurs et exorcistes, et que l'esprit d'Hildebrand et de Loyola semblera s'asseoir en maître sur la tombe du pays, l'esprit de Sigebert ne sera pas mort. Il régnera et s'illustrera dans l'université de Louvain. Les Van Espen et les Stokmans maintiendront le droit, défendront l'État et serviront, malgré les persécutions, la grande cause de l'indépendance du pouvoir civil.

Mais, quand je prends parti contre le Sacerdoce, vous pensez bien, messieurs, que ce n'est pas en faveur de l'Empire. Le Sacerdoce et l'Empire sont deux tentatives d'autorité en dehors de la justice, contre la liberté.

L'esprit d'autorité, quelque nom qu'il prenne, est la négation de l'esprit humain qu'il veut dompter, de la civilisation qu'il violente. Le génie humain, c'est la raison libre n'acceptant de lois que d'elle-même. Rome, échouée dans le Bas-Empire, ne put résister aux barbares; est-ce son principe d'autorité, mortel pour elle, qui releva la société? Non, toutes les tentatives d'empire ont passé comme des spectres sanglants dans les ténèbres, et la royauté survit à peine. L'Église portait le même principe d'absolutisme dans la sphère religieuse. Est-ce l'Église qui triompha de la barbarie? Non, l'Église se fit barbare avec les barbares, et voilà qu'elle se couche dans la tombe de l'an mil. L'Église alors veut seul dominer le monde; mais les Hildebrand échouent comme les Charlemagne. L'histoire le proclame bien haut : l'autorité politique et religieuse a été impuissante; la liberté naturelle fut féconde. La liberté est la mère de la civilisation moderne. Le génie de l'activité libre et de la vie rationnelle peut seul résister à tous les cataclysmes; comme la nature, il sort victorieux de toutes les débâcles. Quand il est comprimé, vaincu, dompté, la société, rejetée dans la violence et le désordre, devient je ne sais quel chaos de crime et de décadence, où les débauches de l'esprit le disputent à la débauche des sens; c'est alors que l'autorité, effrayée de ses propres résultats, jette des cris de détresse et que les prédicateurs annoncent la fin du monde. Mais le génie humain est plus fort que la mort; il renaît des cendres des empires et des sacerdoces.

Non, je ne prends parti ni pour le sacerdoce ni pour l'empire. Pape infaillible, prince absolu, ces deux prétendus ministres de Dieu ne sont que des agents du despotisme. Quand ils sont unis ou alliés, l'humanité est opprimée, et c'est un des grands bonheurs de la civilisation moderne que les deux puissances aient été séparées toujours, souvent hostiles. En se disputant le monde, elles ont préparé le règne de la justice et de la liberté.

La justice et la liberté disent à l'Église, disent à l'État : Il n'est point d'autorité absolue sur la terre. L'homme n'a de principe de certitude que dans sa raison et sa conscience, toujours perfectibles; n'a d'organes du droit que dans des institu-

tions libres, toujours soumises à discussion, toujours sujettes à réforme. En religion, point d'autorité, si ce n'est l'adhésion privée des consciences libres; en politique, point d'autorité, en dehors des lois votées par les représentants du pays, en dehors des mandataires réguliers de la souveraineté nationale.

Aussi, quand je prends parti contre le sacerdoce, au onzième siècle, c'est en faveur des communes qui vont revendiquer à la fois leurs droits contre les trônes et contre le saint-siége. Quand je prends parti contre le sacerdoce, au seizième siècle, c'est au profit de la révolution religieuse. Au dix-huitième, c'est au profit de la révolution politique.

Au dix-neuvième siècle, la lutte n'est pas close; la liberté n'a pas triomphé partout; plus d'un concordat sacrifie encore les droits de l'État aux priviléges du clergé, comme si la prédication de ce qu'on appelle la vérité avait besoin de priviléges; et plus d'un empereur a passé les Alpes pour restaurer le pape, dans le sang d'un peuple qui veut vivre de la vie moderne.

La Belgique a désarmé les deux pouvoirs rivaux.

Désormais, plus de classe privilégiée, plus d'exemption d'impôt, plus de justice particulière : le prêtre comme le noble est citoyen. Désormais, plus de droits sur les dîmes, sur les écoles, sur la bienfaisance : il n'y a qu'un pouvoir dans la société, le pouvoir civil des lois.

L'État aussi est désarmé : la pensée est libre, l'école est libre, la tribune est libre, le travail et la propriété sont libres. Nul impôt, nulle guerre, nulle loi, nulle école du gouvernement, sans le vote des représentants du peuple. Personne désormais ne peut dire à la société : l'État c'est moi. Il n'y a qu'un souverain dans la nation, c'est la nation.

La constitution belge a fait davantage encore : sauf un seul article, l'article 117, elle a osé trancher l'antagonisme de l'Église et de l'État par la Liberté. Le moine Sigebert accordait des droits à l'Empire sur les papes. L'abbé Van Espen accordait des droits à l'État sur l'Église; il reconnaissait au souverain, non seulement le pouvoir, mais le devoir d'intervenir dans la nomination, dans les conflits des ministres du culte, de contrôler les bulles de Rome et de n'en autoriser la publication que lorsqu'elles ne contiendraient rien de *contraire aux lois du pays, aux droits du souverain, au bien des peuples*.

La Charte de 1831 n'a reconnu à l'État ni ce droit, ni ce

devoir; rien de contraire à la liberté ne lui a semblé nécessaire à la liberté. Les lois du pays? ce sont la liberté religieuse et l'égalité civile! Les droits du souverain? ils s'arrêtent où commencent les droits du moindre citoyen! Le bien des peuples? il veut avant tout que toutes les opinions puissent se faire entendre, même les théories de l'erreur, même les bulles du despotisme! Dès que l'Église est désarmée de ses priviléges, réduite à l'égalité civile, du moment où nul n'est tenu à obéir au prêtre, à céder à l'excommunication, où chacun peut répudier l'autorité religieuse et opposer aux mandements de la théocratie les manifestes de la liberté, qu'est-ce que l'État, représentant des droits de tous, aurait à voir dans la nomination d'un évêque, non plus que dans l'élection d'un Grand-Maître maçonnique, dans la publication d'un factum ultramontain non plus que dans les pamphlets de la presse?

Sigebert et ses successeurs ont servi une grande cause. Ils résistaient à la théocratie, avec le sentiment du droit, dont nous avons la formule. Ils repoussaient au nom de la conscience publique des priviléges que nous repoussons au nom de la philosophie de la liberté.

Cette liberté a produit dans l'Église un résultat qui peut paraître étrange. Le clergé, dans les pays où il est libre, a cessé d'être gallican ponr devenir ultramontain. Voici un petit fait caractéristique et qui se rapporte à notre sujet : L'abbé Migne a publié récemment les œuvres complètes de Sigebert; il n'a laissé échapper ni un petit vers religieux, ni une légende de saint; mais il a supprimé les trois écrits contre le sacerdoce, y compris cette lettre historique dont Bossuet a fait un si grand éloge, dont Fleury a publié de longs extraits et qu'un docteur de Sorbonne, M. Gerbais, a traduite tout entière, en 1697. L'éditeur moderne se contente de dire de la seconde lettre : « Nous avons pensé devoir omettre aussi cet opuscule. » Au moins, l'éditeur cite ces écrits et il indique où l'on peut les trouver. C'est quelque chose pour la loyauté de l'éditeur, ce n'est pas assez pour l'impartialité de l'histoire; mais c'est tout ce qu'on pouvait espérer d'un ultramontain.

Aussi, l'on peut dire qu'il n'y a plus d'Église gallicane et que sa mère, l'Église belgique libre, est morte comme elle.

Pourquoi s'en étonner? On a dit souvent que le gallicanisme, pour réclamer les droits légitimes de l'État, devait se mettre

en contradiction avec le principe même de l'Église : l'autorité révélée. Cela est vrai. Mais, si la liberté de l'État est un droit naturel comme la liberté de l'Église, le manque de logique, nécessaire pour arriver à la justice, se tourne contre le principe d'autorité lui-même, non contre ceux qui l'ébrèchent pour le conserver. C'est par une suite d'inconséquences pareilles que l'humanité met à nu et détruit ses erreurs. Les héritiers logiques des gallicans sont les libres penseurs.

Les ultramontains sont plus conséquents avec le principe de l'Église. Pourquoi nous en plaindrions-nous? ils sont libres. Si l'Église veut subir le régime autocratique avec toutes les nécessités qu'il comporte, telles que l'obéissance passive et le célibat, le clergé et les croyants sont libres; c'est leur affaire personnelle. Nous avons à respecter l'exercice de la liberté, même quand elle ne sert qu'à un asservissement volontaire de la conscience.

La liberté n'est pas sans danger. Nos mœurs ne sont pas encore formées à l'indépendance civile, et l'Église, désarmée par le droit constitutionnel, est encore armée, en fait, de nombreux abus. Mais faut-il pour cela renoncer au principe? la liberté est-elle une petite maîtresse qui tombe en syncope et rend les armes au premier péril? Non! elle est comme le peuple de Faust, dans l'éternelle activité du devoir, et qui repousse, repousse sans cesse, comme une digue vivante et pensante, l'invasion de la grande mer du despotisme!

Pratiquons le droit nouveau, ne négligeons aucun des devoirs du citoyen libre, et nous ne tarderons pas à bénir nos législateurs d'avoir osé trancher ce terrible problème par la liberté! Oui, ils avaient le génie de la liberté ceux qui ont inscrit dans la Constitution belge toutes les franchises politiques et religieuses; mais ils avaient aussi le vrai génie de l'autorité, car ils ont proclamé ce grand principe, supérieur à l'Église, supérieur à l'État : TOUS LES POUVOIRS ÉMANENT DE LA NATION.

L'ABBÉ SUGER

ET

LE NOTAIRE GALBERT

Par un beau jour ou par une sombre nuit de l'an de grâce 1081, il naissait à Saint-Omer, en Flandre, chez un homme de basse condition, nommé Hélimand, un enfant chétif, malingre et laid, qui fut baptisé du nom de Suger, en latin Sugerius. A Rome, le père l'eût condamné à mourir, comme indigne d'être membre d'une république où la force physique était la première vertu du citoyen. Chez ses ancêtres les Germains, l'enfant eût été déposé sur le grand fleuve et sans doute englouti dans l'épreuve des eaux. En Chine, s'il faut en croire des accusations suspectes, on l'eût jeté aux pourceaux. Au moyen âge, quand il eut dix ans, son père le donna aux moines.

Ce pouvoir paternel en faveur de l'Église était un reste du droit terrible de vie et de mort des temps barbares; il en avait toute la rigueur et la cruauté. Le père ne pouvait plus tuer le corps, il tuait l'âme. La simple *oblation* d'un enfant à l'Église engageait l'homme pour toute sa vie : voué à Dieu à un âge où il ne pouvait comprendre ce qu'est un vœu, ni ce qu'est un Dieu, il portait à perpétuité la chaîne de l'Église. C'était la peine de mort morale.

Cette condamnation fut favorable à Suger. A trente ans de là, l'enfant malingre était le premier seigneur ecclésiastique de France, propriétaire de prieurés, de monastères et d'églises,

de villages et de villes, de forêts, de vignes et de chasses, ayant des vassaux sans nombre, une armée puissante et autant de serfs que le roi de France. Le pauvre oblat était abbé de Saint-Denis.

L'abbaye de Saint-Denis était la plus riche des Gaules. Longtemps avant cette époque, Louis le Débonnaire et Charles le Chauve, en lui donnant de nouvelles propriétés, avaient fixé la fortune de chaque moine, et elle était considérable; et déjà alors, au dire du pape Jean, la crosse de cet abbé valait le sceptre du roi de France.

La fortune de Suger ne s'arrête pas là. L'abbé de Saint-Denis fut ministre de France sous deux rois : Louis le Gros et Louis le Jeune.

Chef d'âmes et chef de royaumes, dit un de ses panégyristes en vers, *Rodulfus physicus :*

Qui dux regnorum simul et dux animarum.

Le roi du roi, dit un autre poète de l'époque, Simon Chèvre-d'Or :

Ille regens regem, rex quasi regis erat.

« Quel est celui des monarques chrétiens, — dit le moine Guillaume, son secrétaire qui écrivit sa vie en latin, — qui n'ait été frappé de la grandeur de Suger, qui n'ait désiré jouir de sa conversation et s'instruire à ses conseils? Le fameux Roger, roi de Sicile, ne lui a-t-il pas écrit des lettres humbles et suppliantes et envoyé des présents?... Le puissant roi des Anglais, Henri, ne se glorifia-t-il pas de l'amitié d'un pareil homme?... Toutes les fois que Suger se rendait auprès du roi, le roi, contre la coutume, allait au devant de lui, hors de son palais, courait l'embrasser, et montrait combien il préférait son entretien à toutes les richesses. Le roi des Écossais, David, lui fit passer avec des lettres affectueuses, de riches présents... J'ai vu quelquefois le roi des Français, entouré des premiers de l'État, se tenir respectueusement devant ce grand homme, et lui, leur dicter d'utiles préceptes, comme à des inférieurs, et eux tous suspendus à ses lèvres pour recueillir ses paroles. »

Les princes et les évêques, dans leurs lettres, mettent son nom avant le leur, et l'appellent Son Altesse, Sa Sainteté, Sa Sublimité. Saint Bernard lui donne aussi tous ces titres ; les évêques d'Angleterre, d'Hérefort et de Salisbury viennent en France

pour le voir. Le roi Louis le Jeune, lui écrivant, l'appelle son intime ami. Le pape le comble d'affection, le charge de toutes ses affaires en France et le dispute à la France par l'offre de hautes dignités. Ainsi, dit un troisième poète, s'adressant à lui, ainsi tu es roi, tu es César, tu es un demi-dieu; ainsi, homme, plus qu'homme, tu t'élèves jusqu'à Dieu même.

Sic rex, sic Cesar, sic unus semi-Deorum,
Sic, homo plus homine, niteris esse Deus.

Comment le fils abandonné d'un manant flamand atteignit-il à cette haute fortune? Avant tout, messieurs, et en laissant de côté les petites causes, Suger dut son élévation à son mérite. L'abbé Yves, auquel son père l'avait donné, lui trouva des dispositions et le fit instruire au prieuré de Lettrée. Vers ce temps-là, le roi Philippe Ier confia à cette abbaye son fils, qui devait être Louis le Gros.

C'était en 1095, Suger avait 14 ans comme le jeune prince. L'abbé Adam, voulant donner au fils du roi un compagnon d'études et de jeux, fixa son choix sur le plus intelligent et le plus humble de ses élèves, et Suger devint l'ami du futur roi. Quatre ans après, le prince rentre à la cour et Suger est envoyé dans une école célèbre, près de Fontrevault. Rappelé en 1103 à Saint-Denis, l'abbé le mène à la cour près de son camarade d'étude, qui partageait le gouvernement avec son père. Cette entrevue fut décisive : les deux jeunes gens se reprirent d'amitié, et l'abbé ne manquait jamais de conduire avec lui ou d'envoyer à sa place, dans les assemblées ecclésiastiques ou politiques, le jeune savant qui gardait la mémoire toute fraîche de ses études et qui annonçait déjà le talent d'orateur et l'ardeur des affaires.

« A partir de cette époque, dit M. Guizot, la vie de Suger « appartient à l'histoire. »

Les moines de ce temps étaient avocats, menaient des hommes d'armes, gouvernaient des provinces. Suger était toujours prêt à monter à cheval ou à paraître à la tribune, et le secret de son influence et de sa gloire est dans sa politique.

Nous avons vu le clergé refuser à Charles Martel des secours en argent pour la défense du pays. Nous allons voir le clergé

prêter à la monarchie toute sa puissance, trésors et soldats, pour une cause commune.

La société, démembrée, en butte à l'arbitraire et au pillage des barons féodaux, avait besoin de sécurité pour la vie et de protection pour le travail. A cette époque, pendant que les communes se fondent dans ce but d'affranchissement, l'Église et la royauté s'unissent pour réprimer les brigandages et constituer un pouvoir public, organe de justice. Renforcer l'Église, désarmer la féodalité, au profit du trône, soutien de l'ordre : telle est la politique de Suger; dès les premiers jours, avant qu'il soit abbé, on la voit nettement accusée dans toutes ses actions; c'est elle qui lui gagna et lui conserva, toute sa vie, la confiance de deux rois. Ce n'est pas l'amitié d'un prince enfant qui fit la grandeur de Suger, c'est son génie politique.

Tout d'abord, à peine rentré à l'abbaye, il cherche des armes dans les archives du couvent et se met à réclamer tous ses priviléges tombés en désuétude, tous ses droits méconnus. Partout son éloquence et son habileté triomphent.

Bientôt, c'est l'épée à la main qu'il étend la puissance de l'abbaye. Investi de l'administration de la terre de Berneval, en Normandie, puis de celle de Thoury, en Beauce, il chasse de Berneval les barons anglais, il marche à l'assaut du château du Puiset. Le roi vient à son aide et la lutte se prolonge quatre années. Suger est toujours à la tête des troupes du couvent et fait comme le roi des prodiges d'audace. Un jour qu'il était en route pour la Flandre, il apprend que le baron Hugues de Puiset attaque Thoury, il y court, se mêle aux rangs de l'ennemi, les traverse et se jette dans la ville pour en diriger la défense.

Le jeune prince s'était mis aussi à l'œuvre; Suger raconte comment Louis, qu'on n'appelait pas *le Gros* alors, mais *le Batailleur* ou *l'Éveillé*, vengea la noble Église de Reims des déprédations du baron Ebbe de Roussi, l'Église d'Orléans des usurpations de son vassal Léon de Meun, l'Église de Saint-Denis des prétentions de Bouchard de Montmorency, des violences du baron de Puiset, etc., etc. Venger les Églises, c'était armer des auxiliaires puissants, affaiblir ou écraser des ennemis dangereux, et, en réprimant les abus, en protégeant le commerce, renforcer la monarchie, investie d'une mission d'ordre public. Si le roi n'avait eu que sa chevalerie indisciplinée, ou les manants de son domaine restreint, il eût dû renoncer à

son œuvre peut-être. L'Église, qu'il protégea, lui prêta ses trésors et ses soldats, « afin dit Orderic Vital, que les prêtres « accompagnassant le roi aux siéges et aux batailles, *avec les « bannières des paroisses.* »

Suger, dans son *Histoire de Louis le Gros*, nous montre plus d'une fois l'armée du clergé marchant pour le roi. Quand le clergé, dans un parlement tenu à Melun, supplie le roi de le venger de Hugues de Puiset, Louis charge Suger de munir le domaine de Thoury « d'une forte garnison de ses soldats et de « ceux de l'abbaye. »

L'assaut va fléchir, la victoire est rétablie et le château emporté « par le courage d'un pauvre prêtre chauve, dit Suger, qui avait amené les communautés des paroises du pays. »

Une autre fois, Henri V marche contre la France, le roi l'attend avec un grand déploiement de forces et son historien fait le dénombrement de l'armée française.

« Au troisième corps, dit-il, sont les Orléanais, les Parisiens, ceux d'Etampes et la nombreuse armée du bienheureux saint Denis, si dévouée à la couronne. Le roi, plein d'espoir dans l'aide de son saint patron, resout de se mettre lui-même à la tête de ce corps : C'est avec ceux-ci, dit-il, que je combattrai courageusement et sûrement. »

Ainsi, l'Eglise arme ses vassaux et ses serfs, les curés se font les officiers de cette armée des paroisses et des couvents, et l'abbaye de Saint-Denis est, selon l'expression d'un historien français, *le quartier général de la royauté.*

Cette politique s'appuyait sur une noble mission : l'ordre.

« Louis, ce jeune héros, gai, se conciliant tous les cœurs, dit Suger, était à peine parvenu à l'adolescence qu'il se montrait déjà pour le royaume de son père un courageux défenseur, pourvoyait aux besoins des églises et, ce qui avait été longtemps négligé, veillait à la tranquillité des laboureurs, des ouvriers et des pauvres. »

Dans toute la Vie de Louis le Gros, Suger ne perd pas une occasion de montrer le roi occupé avec passion à cette politique, longtemps *négligée* :

« Hugues de Pompone, vaillant chevalier et seigneur châte-

lain du château de Gournai sur la Marne, avait enlevé sur la voie royale et conduit à Gournai les chevaux de quelques marchands. Le prince, presque hors de lui, à la nouvelle de cette audace, rassemble une armée et investit le château. »

Sur le trône, le roi reste fidèle à cette mission. Lorsque, déjà affligé de sa corpulence qui devait le désigner dans l'histoire, il attaque et fait prisonnier Thomas de Marle, Suger insiste particulièrement sur le sort des marchands que le baron avait emprisonnés :

« Ni ses blessures, ni ses fers, ni les menaces, ni les prières ne purent déterminer cet homme perdu de crimes à mettre en liberté des marchands que, par une infâme perfidie, il avait dépouillés sur le grand chemin et qu'il retenait en prison. »

Thomas de Marle meurt de ses blessures, l'historien ajoute :

« Une fois qu'il fut mort, le roi dédaigna de poursuivre davantage, lui ou sa terre, il se contenta d'exiger la mise en liberté des marchands et d'enlever à la veuve et aux enfants la plus grande partie des trésors du vaincu et revint triomphant à Paris, après avoir rendu la paix à l'Église par la mort de ce tyran. »

L'Église vengée, la féodalité domptée, le roi enrichi, les marchands protégés : toute la politique de Suger est là.

Enfin le dernier acte militaire du roi est conforme à toute sa vie :

« La dernière expédition qu'il fit en personne fut de conduire une belle armée contre le château de Saint-Bricon, sur la Loire, et de le détruire par le feu, en punition de la rapacité du seigneur et des déprédations qu'il exerçait sur les marchands. »

Suger est tout à cette œuvre. Soit qu'il commande à Berneval ou à Thoury, soit comme abbé de Saint-Denis et ministre du roi, ayant dans ses attributions ce que nous appellerions la guerre, les finances et la justice, ce qui était moins étendu et moins important alors et s'appelait la prévôté des domaines, Suger prend part à toutes les guerres, à toutes les assemblées, à toutes les négociations. Sa sphère est restreinte, la France

n'était pas grande à cette époque; l'activité du roi, sauf quelques exceptions, ne sort guère des environs de Paris, ne s'exerce guère que pour assurer la sécurité des routes; mais cette œuvre est utile, comme les fondements obscurs d'un édifice social. Suger, dans sa sphère modeste, fondait l'ordre sur la monarchie française.

Lui-même généralise le fait en un principe monarchique :

« C'est le devoir des rois de réprimer, de leur main puissante et par le droit originaire de leur charge, l'audace des tyrans qui déchirent l'État, mettent leur plaisir dans le pillage, désolent les pauvres, et détruisent les églises. »

On a dit que Suger fut un courtisan. Certes, il servit et glorifia la royauté; mais ce fut au nom d'une cause juste, la sécurité sociale, et, s'il capta de la sorte l'ambition des deux rois dont il fut ministre, ce fut au moins par des flatteries qui leur enseignaient le devoir!

La politique de la France, si petite que fût la France, ne pouvait se borner là cependant. Quatre grands faits généraux dominent cette époque : la réforme de l'Église, la lutte du sacerdoce et de l'empire, les croisades et les communes. Quel rôle prend Suger dans l'histoire générale? Négliger ces points serait ne l'étudier qu'à demi; je les aborderai tous.

Suger, dès l'abord, s'était livré au faste et avait étalé l'éclat extérieur de sa puissance. Premier seigneur ecclésiastique des Gaules, chef d'armée et ministre du roi, il marchait dans des habits somptueux, dans de magnifiques équipages, avec une suite de plaideurs, de soldats et de courtisans. L'époque tolérait cette pompe profane. Les évêques alors visitaient souvent leur diocèse en partie de chasse, les cloîtres semblaient des tavernes, des antres de chicane, des marchés dit l'archevêque de Cantorbery, de mauvais lieux, disent plusieurs conciles. Abeilard, qui passa quelque temps à Saint-Denis, flétrit vivement les mauvais mœurs de l'abbaye. Suger avait de bonnes mœurs, mais il ne resta pas en arrière dans l'étalage de sa fortune; il affirma son triomphe dans un luxe royal.

« J'ai ouï dire, lui écrit saint Bernard, que le cloître était souvent entouré de soldats, rempli d'une foule de plaideurs; que

tout y retentissait du bruit de la chicane et que l'entrée en était libre à tout le monde, même aux femmes... On y rendait largement à César ce qui appartient à César, mais on ne rendait rien à Dieu de ce qui est à Dieu. »

Et saint Bernard signale parmi les abus du temps la vie *fastueuse et insolente* de l'abbé de Saint-Denis :

« La seule chose qui me revoltât, c'était de vous voir marcher en public dans un habit et un équipage superbes. »

Suger n'avait pas moins de soixante chevaux de luxe à sa suite; il dit de lui-même : Notre Magnificence, et, un jour, voulant affirmer, en fait comme en droit, le droit de chasse de l'abbaye sur la forêt d'Iveline, il raconte qu'il invita les principaux seigneurs du royaume à une grande chasse qui dura huit jours, qu'il reçut ses hôtes dans des tentes superbes, tua une grande quantité de cerfs et les distribua au couvent, aux hôpitaux et aux soldats, pour qu'on n'en ignorât plus désormais : *ne deinceps oblivioni traderetur.*

« Ce n'était pas un abbé de monastère, dit saint Bernard, mais un seigneur de royaume. »

Deux réformes étaient prêchées alors dans l'Église : l'une par le précurseur de l'esprit moderne, Abeilard; l'autre par l'héritier d'Hildebrand, saint Bernard. Suger n'avait ni l'audacieuse hauteur de vues du philosophe, ni le fanatisme emporté du thaumaturge. Sa politique ne lui permettait pas de suivre le drapeau de la raison, ni d'embrasser la réforme philosophique du christianisme; il fut avec saint Bernard contre l'amant d'Héloïse.

Saint Bernard prêchait une réforme plus facile, celle des mœurs. Suger comprit combien elle cadrait avec sa politique d'ordre et quelle nouvelle force elle pouvait lui donner; il l'entreprit dès l'an 1127, autant sans doute pour le bien de son abbaye et de son royaume, que pour la justice de la cause. Mais, avec le bon sens pratique du Flamand et l'habileté calme de l'homme politique qui le caractérisent, il résista aux excès mystiques du moine de Clairvaux, autant qu'aux audacieux transports du philosophe de génie.

Saint Bernard allait jusqu'à condamner la richesse des orne-

ments du temple. Suger conserva de son faste princier tout ce qui sert à la prospérité et à la gloire d'un pays : les lettres et les arts.

Les savants attribuent à Suger l'idée des Chroniques de Saint-Denis, vaste recueil qu'il fit rassembler et qu'il voulut continuer lui-même, en écrivant la vie de Louis le Gros, que nous possédons et en commençant l'histoire de Louis le Jeune, qui semble perdue. Saint Denis était le patron des rois de France, son église était leur tombeau, Suger voulut que sa bibliothèque fût le monument historique et comme les grandes archives de leur gloire.

La gloire de son église ne l'occupe pas moins. L'architecture était alors au moment d'un renouveau splendide. L'ogive gothique fleurissait sur le style roman et prêtait à l'art ancien ses élans sublimes. — « Le monde, dit un vieil annaliste, semblait dépouiller sa robe de vieillesse, pour revêtir la blanche robe des cathédrales. » Suger fit venir, de tous les points de l'Europe, des ouvriers et des artistes pour agrandir, rebâtir et décorer son église ; il énumère lui-même, dans un livre sur son administration, tout ce qu'il fit; il dit comment il remplaça, par un large portail à trois portes, surmonté de deux fortes tours, l'ancien portique extérieur que Charlemagne avait élevé sur le tombeau du roi Pépin, qui avait voulu être enterré hors de l'église, pour expier le crime de Charles Martel d'avoir touché aux dîmes; il dit les portes qu'il fit faire en bronze sculpté et doré, où l'on avait représenté la passion et la résurrection, et lui-même aux pieds du Christ; il dit comment Dieu, lui ayant donné le vouloir, lui donna aussi le pouvoir de rebâtir la partie supérieure de la cathédrale, depuis la crypte jusqu'aux hautes croisées, avec des colonnes magnifiques, « pour honorer, dit-il, une église qui, enfant, l'avait nourri de son lait maternel et homme l'avait placé au rang de prince de l'Église et du royaume » ; il dit comment il construisit la grande nef dont il ne laissa subsister qu'un pan de mur, dont le Christ lui-même, dit-il, d'après le témoignage des anciens écrivains, avait placé la pierre ; il dit, enfin, tous les ornements qu'il prodigua dans l'église : un retable d'or du poids de 42 marcs, que les rois et les princes, à son exemple, avaient orné de pierres précieuses, ôtées de leurs doigts ; un Christ en or, pesant 80 marcs, fait par sept orfévres appelés de Lorraine ; puis des candélabres, des autels, des

vases précieux, des pupitres, un dyptique en ivoire dont il orne une tribune, la chaise de Dagobert, et enfin des vitraux peints, représentant des allégories, dont il donne les légendes en dystiques de sa composition, ou des scènes d'histoire : ici la vie de Moïse; là, par un léger anachronisme, la rencontre de Charlemagne et de Constantin, et au bas, Suger lui-même, la crosse entre les bras, avec cette inscription : *Sugerius abbas;* ailleurs, dix vitraux ronds représentant les principales scènes de la première croisade.

Enfin, pour que rien ne manque à son œuvre et pour en perpétuer le souvenir dans un monument plus durable que la pierre ou le bronze, *œre perennius*, il écrit un autre livre sur la dédicace de son église, où il raconte ses projets, le concours des moines et des seigneurs, le zèle des habitants, l'appui même du miracle, le succès enfin, après quatre ans et demi de travaux, et la dédicace à laquelle le roi Louis le jeune et son épouse président en grande pompe. Il n'omet ni un détail, ni un nom, ni une cérémonie. Mais, par une destinée qui est dans la nature des choses du monde, ce livre, comme la basilique, nous est parvenu incomplet; le temps n'a conservé de l'église de Suger que le portail et le fond du chevet, avec les deux vitraux de la chapelle, représentant l'un Constantin, l'autre la croisade, et gravés par Monfaucon; et le livre de la Dédicace du temple s'arrête au moment où l'archevêque de Reims commence la consécration des vingt autels, par celui du milieu, voué au Sauveur, au chœur des anges et à la sainte Croix... *Reliquæ desunt.* Le reste manque.

Ce qui reste suffit pour attester et perpétuer l'œuvre artistique de Suger. L'abbé avait réformé les mœurs des moines et son train de vie personnel; le ministre restait du monde par ses grandes choses : les lettres et les arts.

Sa politique dans la querelle des investitures fut marquée au même cachet du sens pratique. Entre la faiblesse de Philippe Ier, père de Louis le Gros, et les violences opposées de Henri V et de saint Bernard, Suger sut concilier les ménagements de l'homme d'Église avec la fermeté de l'homme d'État.

Sa nomination d'abbé fut sa première épreuve. Les moines avaient cru pouvoir élire l'ami du roi sans l'aveu du roi. Louis le Gros reçut leur députation avec colère et fit jeter moines et

chevaliers en prison. Suger était absent; il revenait de Rome lorsqu'il apprit à la fois la mort de l'abbé Adam, son élection et le conflit qui le menaçait.

Sa position était difficile, il explique lui-même son *triple embarras* :

« Devais-je, en acceptant une élection faite suivant les principes rigoureux de Rome et par l'autorité du pape Calixte dont j'étais aimé, mais contre la volonté du roi, souffrir qu'à mon occasion l'Église qui m'avait servi de mère et qui ne cessait, depuis que j'avais quitté la mamelle, de me réchauffer dans son sein, fût affligée et tourmentée par deux puissances redoutables qui jusqu'alors n'avaient manifesté à son égard aucun sentiment ennemi? Ou bien m'était-il permis de consentir que mes frères et mes amis languissent honteusement par amour pour moi dans une prison royale? Ou enfin, fallait-il que, renonçant à mon élection, je subisse l'opprobre de me voir si rudement repoussé par le roi? »

Dans cette perplexité, il se décide à envoyer consulter le pape. Mais le roi s'était apaisé; son droit maintenu, il se félicitait sans doute que l'homme qui représentait si bien sa politique fût élevé à un rang qui lui donnait tous les moyens de la servir; mais cette politique même lui commandait de sauvegarder ses prérogatives; la leçon faite aux moines lui sembla suffisante, et il alla en personne à Saint-Denis recevoir le nouvel abbé, son futur ministre, qui, tout en bénissant la bonté de Dieu, qui avait *sauvé sa barque prête à périr*, dit-il, dut approuver sans doute la fermeté du pilote qui menait le navire de l'État.

Ceci se passait en 1122. Suger avait quarante et un ans.

Dix ans auparavant, Suger avait assisté au concile de Vienne qui avait excommunié Henri V. Puis, en 1118 et 1119, il avait été envoyé par le roi vers deux papes qui, l'un après l'autre, s'étaient réfugiés en France. Lorsqu'il apprit son élection, il revenait de Rome où il était allé en ambassade. L'année qui suivit son ordination, il se rend encore à Parme où il assiste au concile de Latran, « assemblé, dit-il, pour pacifier la querelle des investitures. » Il avait vu de près cette lutte scandaleuse, il en connaissait les détours, il s'efforça d'écarter de la France ce sujet de discordes. Tant qu'il fallut venger les Églises et dompter la féodalité, il y réussit : la cause du roi et du pape était commune. Tant qu'il lui suffit de combattre l'empereur, qu'il

juge sévèrement, il y réussit : le roi servait Rome contre un ennemi commun. Tant qu'il lui suffit de protéger le pontife contre les antipapes, il y réussit : le roi, en servant l'Église, se faisait comme l'arbitre de l'élection pontificale.

Suger réussit encore dans les affaires intérieures de l'Église de France ; son biographe explique pourquoi :

« C'était par les ordres de Suger que se donnaient ou se retiraient les dignités ecclésiastiques... et les prélats se soumettaient sans humiliation et sans envie... contents qu'on eût trouvé dans le clergé un homme tel que seul il suffisait à soutenir le fardeau des affaires du royaume. »

Mais, quand les intérêts deviennent opposés, le roi et son ministre résistent et répondent aux usurpations de l'Église romaine par la fermeté du droit politique. C'est sous Louis le Jeune que des conflits se soulèvent. Innocent II alors était pape et saint Bernard était son prophète.

En 1139, les bourgeois de Reims imposent la commune à leur évêque. Innocent, instigué par Bernard, ordonne au roi de dissiper *ces coupables associations*. Le roi s'y refuse.

En 1141, les querelles du roi et de son cousin Raoul de Vermandois avec le comte de Champagne, ami de saint Bernard, donnent lieu à une lutte violente. Déjà blessé par l'élection de l'évêque de Poitiers, faite sans sa participation, le roi apprend que Pierre de la Châtre vient d'être élu de même archevêque à Bourges, et il jure que jamais il ne reconnaîtra l'intrus. Saint Bernard est pris d'une belle ardeur guerrière. Le pape excommunie le roi et son cousin :

« Il faut habituer ce jeune homme, dit-il, à ne pas se mêler des choses de l'Église. »

La guerre commence par une scène terrible : le massacre et l'incendie de Vitry ; mais le roi, épouvanté de sa cruelle victoire, fléchit ; il cédera si le pape le relève de son serment et relève son cousin de l'anathème. Le comte de Champagne s'y engage, mais saint Bernard s'y oppose, avec une duplicité que révèle sa propre correspondance ; car le fanatisme est incompatible avec le sens moral. Le roi, indigné d'avoir été

joué, use de violence, empêche l'élection d'un évêque, refuse le temporel à un autre, nouvellement élu, saisit les biens de l'archevêque de Reims. Ses ministres, Josselin, évêque de Soissons, et Suger, abbé de Saint-Denis, le secondent.

Saint Bernard injurie le roi et ses ministres. Ce moine qui se targuait de faire des miracles, voulait, du fond de sa cellule, diriger le monde. Il avait écrit au pape Eugène III : « On dit que je suis plus pape que vous. » Il écrit aux deux ministres de France : « Malheur au pays qui a pour roi un enfant! » Louis le jeune avait 23 ans alors. Il écrit au roi lui-même : « Vos conseillers ne cherchent pas votre honneur, mais leur profit, non pas leur profit, mais la volonté du diable! »

Mais saint Bernard ne fut pas le maître. Josselin en lui répondant le salue dans l'esprit de Dieu, mais non dans son esprit de dénigrement! dit-il.

La mort du pape mit fin à la querelle, et saint Bernard en fut quitte pour ses injures et sa duplicité, armes naturelles du fanatisme.

Le troisième fait de politique générale dans cette époque, la croisade; trouve encore l'esprit calme de Suger en opposition avec la fougue aveugle de saint Bernard. L'abbé ne pouvait réprouver ces expéditions chevaleresques au tombeau du Dieu des chrétiens, nous avons vu qu'il avait fait peindre les principales scènes de la première croisade sur un des vitraux de son église. Mais le ministre pensait que, pour le roi, le poste du devoir était son royaume à constituer, son pays à protéger. Pendant que saint Bernard prêchait violemment la croisade et refusait prudemment de se mettre à la tête de l'expédition, comme l'avait fait Pierre l'Hermite, le ministre du roi combattait ce projet inconsidéré.

« Que personne ne pense, dit le secrétaire de Suger, que c'est par sa volonté ou son conseil que le roi entreprit son pèlerinage. Suger, prévoyant en quelque sorte l'événement, ne le proposa pas au roi, et l'ayant appris ne l'approuva point... il dut céder au temps. »

L'éloquence de l'abbé de Clairvaux, l'ordre du pape, le goût des aventures, le remords du massacre de Vitry furent plus forts

que les conseils de la prudence. « Le prophète l'emporta sur le sage, dit Velly, et la religion sur la politique. »

On sait la triste issue de cette croisade et comment les prophéties de saint Bernard échouèrent misérablement. Un parlement avait nommé Suger régent du royaume. C'est lui qui pourvoit à tout, c'est lui qui administre les finances de facon à suffire à tous les besoins d'une expédition malheureuse, sans épuiser les ressources nécessaires au pays ; c'est lui qui prévient vigoureusement les complots des seigneurs, c'est lui qui à la première débandade, fait entendre au roi la voix sévère du devoir et le rappelle en France :

« Les perturbateurs du repos public sont de retour, et vous, obligé de défendre vos sujets, vous demeurez comme captif dans une terre étrangère. A quoi pensez-vous, seigneur, de laisser ainsi vos brebis à la merci des loups ? Non, il ne vous est pas permis de rester plus longtemps éloigné de nous. Tout vous réclame ici. Nous supplions donc votre Altesse, nous exhortons votre piété, nous interpellons la bonté de votre cœur, nous vous conjurons enfin par la foi réciproque qui lie le prince et les sujets, de ne pas prolonger votre absence, de peur qu'un plus long retard ne vous rende coupable, aux yeux de Dieu, de manquer à vos serments de roi. »

Suger avait le droit de rappeler au roi le devoir, car il avait fait le sien, et le roi, à son retour, trouvant les complots déjoués, son trésor en bon état, ses fautes réparées, son pays prospère, l'œuvre de son père consolidée, ne fut que juste lorsqu'il décerna à son ministre le titre de *Père de la patrie*.

Alors, l'abbé ministre, affligé des désastres d'Orient, résolut de faire ce que le prophète Bernard avait tenté en vain ; autant pour venger la gloire militaire des peuples chrétiens que pour servir l'église de Jérusalem, Suger conçut et entreprit le projet de lever une armée, de ses vassaux et de ses deniers, et de la conduire de sa personne à la terre sainte, et il avait déjà envoyé de fortes sommes en Orient. C'est au milieu de ce rêve vraiment royal que mourut, le 12 janvier 1152, à l'âge de 70 ans, cet avorton rejeté du monde dans l'Église et qui avait gouverné l'Église et le monde.

Il y a quelque chose qui frappe d'étonnement dans la fortune de ces manants maîtres de la terre, qui s'appellent Suger ou Hildebrand; l'on est tenté d'admirer cette Église qui tend la

main aux petits, adopte les pauvres, élève les derniers au rang des premiers, recherche, suscite, développe les facultés dans tous les rangs, pour couronner le génie, quelque part qu'il se rencontre; et, plus d'une fois, on s'est cru autorisé, devant cette œuvre, à prononcer les mots d'égalité et de démocratie.

Messieurs, c'est devant ces grands spectacles qu'il est utile de rappeler les droits éternels de l'humanité, et qu'il faut recourir, contre de dangereux entraînements, aux principes supérieurs de la justice.

Oui, de même qu'aujourd'hui, dans l'armée permanente du despotisme politique, le moindre conscrit, dit-on, porte dans sa giberne le bâton de maréchal de France; de même alors, dans l'armée du despotisme religieux, chaque oblat, sacrifié à l'Église, avait la crosse d'abbé ou la tiare de pape dans sa cagoule. Mais, pour un Soult, pour un Bernadotte, que de millions de victimes servant de chair à canon au démon ambitieux de la guerre, ou réduites au rôle de prétoriens, pour attenter à l'indépendance des peuples et à la liberté de la patrie! Pour un Suger, que de misérables esclaves du célibat n'ont pu, pendant toute une vie de souffrances, voir un ouvrier libre aller au travail, voir une mère allaiter son fils, sans des rugissements intérieurs de l'esprit de famille et d'amour, en révolte contre la chaîne du couvent! Pour un Suger qui prend une cause juste, que d'Hildebrand, que de Dominique, que de Torquemada troublent et ensanglantent la terre, et mènent la ténébreuse armée de la superstition qui les aide à subjuguer les âmes! Oui, l'Église, comme toute autocratie, a un piédestal pour le génie, mais un double piédestal : pour qui la sert, la puissance et la gloire; pour qui lui résiste, la calomnie et l'échafaud! Pour un Suger, que d'Abeilard persécutés, que de Tanchelin frappés de mort, que de Dante en exil, que de Jean Huss au bûcher!

Non, messieurs, ne profanons pas le nom sacré de la démocratie! L'égalité sans la liberté est le plus horrible piége qu'on puisse tendre aux passions de l'homme pour l'enchaîner. L'égalité sans la liberté, c'est le niveau de la servitude et le recrutement de l'esclavage! Pour qu'une classe ou une politique mérite bien de l'humanité en appelant également tous les hommes, toutes les intelligences, tous les mérites au concours de la fortune, il faut qu'elle respecte avant tout ce droit sans lequel l'homme n'est point un homme, sans lequel l'intelligence n'est

pas l'intelligence, sans lequel le mérite ne s'appartient pas : la liberté; il faut que les forces sociales ainsi fécondées soient laissées par la liberté au service de la société et non pas enchaînées au profit d'une ambition despotique. Le mal, il faut le proclamer bien haut, le mal serait impuissant par lui-même: il a besoin de recruter, par la ruse ou par la violence, toutes les puissances de l'homme, contre l'humanité. Mais cette œuvre qui n'émancipe de l'inégalité que pour rejeter dans l'esclavage, qui ne féconde le génie que contre le but et la raison d'être même du génie, cette égalité n'est pas de la démocratie, c'est le plus captieux de tous les despotismes !

Gardons-nous des mirages de la tyrannie, et réservons nos éloges pour des institutions qui servent l'humanité en respectant l'homme.

Qui peut dire d'ailleurs ce que serait devenu cet homme, sorti du peuple, s'il était resté libre dans sa patrie, la patrie des franchises populaires? Ceci nous amène au quatrième grand fait général de l'époque : les Communes!

Suger était né dans une commune libre. Avant sa naissance, Saint-Omer possédait sa charte, qui fut renouvelée et augmentée du temps de Suger par le comte de Flandre, avec la confirmation de Louis le Gros. Cette charte de 1127, une des plus anciennes qui nous soient parvenues pour la Flandre, est un modèle. Elle fut souvent imitée.

Louis le Gros a été nommé le Père des Communes, et Louis XVI, dans le préambule de la charte qui ouvre la révolution française, répète ce faux éloge à l'un de ses ancêtres. Si Louis le Gros fut le Père des Communes, sa vie écrite par son ministre doit être une glorification, du moins un tableau de cette révolution glorieuse. On l'y chercherait en vain.

L'œuvre du Suger fut tout autre; je l'ai expliquée. Le rétablissement de l'ordre public, par la coalition de l'Église et de la royauté contre les barons féodaux, coïncide avec les soulèvements et l'alliance des bourgeois contre les mêmes ennemis, y compris les rois et les évêques. Mais ces deux faits historiques sont loin de se confondre, ces deux politiques s'aident quelquefois indirectement, elles ne marchent pas de concert. Louis le Gros subit les communes; quelquefois il les protége contre ses ennemis, le plus souvent il vend sa protection, tantôt au sei-

gneur, tantôt aux bourgeois, et plus d'une fois, comme il fit à Laon, les enchères furent ouvertes et le roi trahit son serment en faveur du plus offrant. Dans son propre domaine, il réprime tant qu'il peut, comme à Orléans, cette *forcenerie* bourgeoise.

La patrie de Suger nous montre un autre spectacle. Les communes n'ont qu'un père : le peuple. Un historien flamand, contemporain de Suger, va nous les montrer dans toute leur puissance. Suger raconte brièvement, quoique cela exigerait de longs détails, dit-il, l'assassinat du comte de Flandre, Charles le Bon, frappé, le 2 mars 1127, dans l'église de Saint-Donat à Bruges, par la vengeance d'une famille puissante dont il avait réprimé les exactions ; l'historien ajoute que les assassins furent assiégés dans l'église même, que le roi se rendit en Flandre pour tirer vengeance du crime, qu'il « rebaptisa la Flandre par une abondante effusion de sang, » et revint victorieux en France, après avoir nommé et installé comte de Flandre Guillaume de Normandie.

Cet épisode a été transmis à l'histoire dans tous ses détails, par un témoin oculaire, le notaire Galbert, de Bruges. Suger raconte l'œuvre de justice du roi, Galbert met en scène l'œuvre de liberté des bourgeois, et, pour la première fois, les communes flamandes apparaissent dans l'histoire, avec leurs magistrats élus, leurs alliances entre elles, leurs milices armées et leurs droits écrits.

Pendant que les chevaliers fidèles au comte, aidés des bourgeois, courent à la vengeance, au moment où le roi de France annonce l'intention de procéder seul au remplacement du comte de Flandre, les bourgeois de Bruges et de la Châtellenie se réunissent pour choisir eux-mêmes un nouveau comte et jurent de n'élire qu'un digne défenseur du pays.

Le roi ayant passé outre et remplacé l'élection populaire par le bon plaisir royal, le pays vivement blessé s'émeut ; les députés de tous les bourgs voisins sont convoqués à Bruges, et l'assemblée veut conférer avec les bourgeois de Gand :

« Les bourgeois de toutes les villes de Flandre avaient formé alliance, dit Galbert, et s'étaient engagés à ne rien décider sur l'élection du comte que de commun accord. »

Ainsi, à la première immixtion du roi, la Flandre entière se lève, au nom d'un droit national.

Mais les assassins n'étaient pas vaincus, le roi servait la vengeance du pays, l'heure n'était pas favorable, en présence de l'ennemi, pour résister au roi allié. Cette sorte d'assemblée nationale se résout à accepter le candidat du roi de France, et le nouveau comte renouvelle et renforce les priviléges du pays; mais qu'il les respecte religieusement, car, au premier oubli, le sentiment national ne connaîtra plus de frein et la présence de l'ennemi ne l'arrêtera pas.

Déjà, au milieu du siége, un bourgeois ayant été arrêté par les gens du roi, les bourgeois se soulèvent et réclament pour leur concitoyen le droit d'être jugé par ses pairs.

La guerre à peine terminée, le comte manque aux chartes. Lille se soulève et fait céder le comte; Saint-Omer prend les armes, menace le comte de déchéance. Saint-Omer doit transiger. Mais Gand va exécuter la menace, et toute la Flandre sera unanime. Les bourgeois somment le comte de tenir sa cour à Ypres.

« Que les princes, nos pairs, dit Yvain d'Alost, d'après Galbert, se réunissent, paisiblement et sans armes, aux hommes les plus sages du clergé et du peuple. Si vous pouvez conserver le comté sans déshonneur pour le pays, gardez-le; si au contraire, vous êtes sans foi, ni loi, perfide et parjure, comme nous le soutenons, renoncez à votre charge et rendez-la à un plus digne. »

Guillaume ne se soumet pas à cette assemblée, il envoie une troupe de chevaliers armés occuper Ypres. A cette nouvelle, les députés s'arrêtent en chemin, se réunissent où ils peuvent et envoient à Guillaume des lettres de déchéance. Thierry d'Alsace sera le candidat du pays.

« Au lieu de vous présenter à notre assemblée sans ruse et sans armes, vous vous préparez à nous combattre. Nous avons été fidèles jusqu'à ce jour; désormais nous renonçons à tout hommage envers vous. »

Ainsi, la Flandre avait en 1127 son assemblée du Jeu de paume.

Guillaume en appelle au roi de France, et une nouvelle scène montre, dans toute sa vigueur, cette sorte de souveraineté na-

tionale que prétendaient exercer les États, non seulement contre le comte, mais contre le roi son souverain.

« Le mardi, 10 avril, le comte Thierry avec ses vassaux et les bourgeois de Bruges fit une excursion contre Rodenbourg et Ghistel... Ce même jour, le roi de France envoya à nos citoyens une lettre qui disait :

« Je veux que le dimanche des Rameaux, vous envoyiez vers moi, à Arras, huit hommes sages d'entre vous, j'en convoquerai autant de chaque ville de Flandre; je veux, en leur présence et devant mes barons, examiner vos différends avec le comte, et je m'efforcerai de rétablir la paix entre vous.

« Aussitôt les citoyens se mirent à discuter et à délibérer sur la réponse qu'ils devaient faire. »

La lettre commence par énumérer les griefs des bourgeois, elle rappelle l'occupation armée du château d'Ypres; et conclut en ces termes :

« Nous avons donc des motifs légitimes pour chasser le comte du pays. Et nous avons élu celui à qui appartenait le plus légitimement le comté, le fils de la sœur du comte Charles, élevé et établi selon la coutume du pays, auquel nous avons prêté foi et hommage, et qui représente dignement les mœurs, les usages et le courage de ses ancêtres. Nous faisons donc savoir à tous, au roi comme aux princes, à nos contemporains et à la postérité, que rien de ce qui concerne l'élection ni l'élévation du comte de Flandre n'appartient au roi de France. Lorsque le comte meurt sans héritier ou avec héritier, les pairs et les bourgeois ont seuls le pouvoir de désigner l'héritier du comte, et de lui remettre l'autorité. »

La guerre commence; Guillaume de Normandie recrute ces aventuriers que l'histoire a flétris, sous le nom de Cotereaux; Philippe d'Alsace a pour lui les milices bourgeoises.

Nous voilà loin de l'œuvre de Suger! loin des *communautés des paroisses*, loin de l'armée des serfs de l'Église, fondant la monarchie! Les bourgeois avaient aidé les chevaliers flamands à venger Charles le Bon. Ils marchent sous la bannière de l'élu des communes pour fonder leur indépendance.

Suger avait assisté à plusieurs parlements de France. Une de ces assemblées l'avait nommé régent. Étant régent, il en avait

convoqué une autre à Soissons, contre les complots des seigneurs, et saint Bernard l'en avait félicité : « C'est Dieu sans doute qui vous inspire, afin que l'on sache que le roi a laissé dans le royaume un ami fidèle, un ministre prudent, un puissant défenseur du trône. »

Mais ces parlements, qui plaisent au moine, ne sont pas des assemblées populaires ; il les appelle lui-même l'assemblée des princes de la cour et l'Église : *Ut ad concilium tam Curiæ quam Ecclesiæ principes vocaretis*. Le tiers état ne fut admis que plus tard dans les conseils du pays. La Flandre seule a ces assemblées qui réunissent les princes et les hommes sages du clergé et du peuple, pour déposer les comtes et nier tout droit à la royauté. En France, la féodalité gouverne. En Flandre, la commune règne déjà. Le monde moderne est né.

L'œuvre de Suger fut utile comme la sécurité, l'œuvre des Flamands est grande comme la liberté.

Voilà l'admirable spectacle que Suger eût trouvé dans sa patrie, et qui sait ce qu'il y serait devenu, s'il y était resté libre et avait servi les communes de Charles le Bon et de Thierry d'Alsace ? S'il n'a fait que subir les communes, s'il n'a pas compris, ni servi cette grande révolution, c'est qu'il avait perdu, avant d'être homme, sa patrie et sa liberté. Son père en le livrant aux moines lui ôta la moitié de son génie.

On ne sait rien de la vie du notaire Galbert. La vie de Suger est dans ses livres, bien plus que dans sa biographie écrite par son secrétaire. Lorsque après les avoir lus, on étudie son portrait, peint sur un vitrail de son église et gravé dans l'ouvrage de Montfaucon, cette figure grosse et ronde, sous un crâne tondu qui ne conserve qu'une couronne de cheveux, ce front grand et bombé, ce menton large, ces grands yeux ronds, ce regard sûr et cette bouche ferme dans l'expression de prière où il est peint, tout annonce le sang-froid dans l'énergie, l'ardeur et la persévérance dans la volonté, et l'on y retrouve cet homme qu'on a vu ne se laisser prendre ni aux violences de saint Bernard, ni aux aventures des croisades, mais qui ne comprit pas la révolution philosophique d'Abeilard, et qui aurait pu comprendre la révolution politique des communes : nature puissante, bien faite pour une œuvre de justice et d'ordre, mais qui aurait pu la faire par le peuple, aussi bien et mieux que par la monarchie.

On trouve aussi le caractère de Suger dans son livre. Son ardeur à la lutte est connue :

« Alors même, dit-il, de son roi devenu obèse, alors même, si dans tout le royaume, il se faisait quelque chose qui blessait la majesté royale, il ne pouvait supporter l'idée de n'en pas tirer vengeance. »

C'est lui-même qu'il peint ici, autant que Louis le batailleur.

Cette vengeance était sans pitié. Suger se montre de son temps par le côté superstitieux, quand il raconte des songes, des croyances populaires et des miracles. Il se montre de son époque aussi par le côté barbare, quand il se complaît à rappeler que les cadavres des vaincus ont été abandonnés à la voracité des loups, et leur âme au châtiment éternel. Plus d'une fois, Suger raconte, avec un plaisir cruel et comme choses naturelles, des choses atroces :

« Le seigneur Louis commanda qu'on coupât une des mains aux prisonniers, et qu'ainsi mutilés et portant la main coupée dans celle qui leur restait, on les reconduisît à leurs camarades qui, effrayés nous laisseraient en repos. »

« Le cœur de Guillaume (beau-frère du roi), arraché des entrailles et tout gonflé d'iniquité, fut placé au bout d'une pieu et y fut planté en témoignage de la vengeance qu'on avait tirée de sa scélératesse. Son cadavre et celui de ses compagnons, attachés sur des claies, furent jetés à la Seine, afin que, s'ils pouvaient flotter jusqu'à Rouen, ils fissent voir quel châtiment frappait la perfidie, et aussi, afin que ces criminels qui, vivants avaient souillé un instant la France, morts infectassent la Normandie. »

Suger apparaît sous des traits plus nobles dans sa politique, et quelquefois il devient peintre de caractères. De tous les historiens, c'est lui qui nous fait le mieux connaître ces brigands qui revenaient des croisades pour traiter les bourgeois de Turc à Maure. Il peint aussi en quelques lignes cette famille adultère laissée par Philippe Ier.

« La comtesse d'Anjou avait tellement plié son mari à ses volontés qu'entièrement chassé de son lit (pour faire place au roi), il la respectait comme une souveraine, et que le plus sou-

vent, assis sur l'escabeau où elle posait ses pieds et comme fasciné par ses enchantements, il obéissait à ses ordres en aveugle ; ce qui suffisait à enorgueillir cette femme et ses fils. Toute cette famille avait l'espoir que, si par quelque accident le roi venait à mourir, son frère adultère Philippe lui succéderait, et que la famille admise au partage des honneurs et du pouvoir élèverait sa tête orgueilleuse jusqu'au trône de France. »

Suger en mourant affirma son œuvre encore :

« Aimez l'Église de Dieu, dit-il, dans sa dernière lettre au roi, prenez la défense des veuves et orphelins, soyez le vengeur des innocents opprimés... Voilà mon conseil. Gardez soigneusement cette lettre, puisque vous ne pouvez plus me garder, et faites-vous une loi d'observer ce qu'elle renferme, c'est pour votre intérêt que je parle. »

Suger avait le droit de parler avec cet aplomb magistral : il avait servi la société et la monarchie. M. Guizot, en publiant une collection de mémoires sur l'histoire de France qui ne contient pas moins de trente volumes et comprend les Grégoire de Tours, les Eginhart, les Guillaume de Tyr, a pu dire avec raison :

« Parmi les historiens dont cette collection comprend déjà ou comprendra les ouvrages, Suger est sans contredit le plus illustre. Peut-être est-ce le seul auquel appartienne une place dans l'histoire générale de la France et qui ait vraiment influé sur ses destinées. Une telle gloire ne s'usurpe point, et qui la possède l'a méritée. »

Quand les hommes qui ont servi une politique écrivent l'histoire, comme César ou Comines, ils ont trop souvent en vue de légitimer leur œuvre. Pour ces théoriciens du succès, pour ces panégyristes d'eux mêmes, tout ce qui s'est imposé aux peuples est le fait du génie, représentant les besoins d'une époque et les desseins de la Providence.

Doctrine funeste, doctrine sacrilége, messieurs.

Il est diverses manières de représenter son époque, au pouvoir. L'une est bien connue, son secret est de faire appel à tous les intérêts mauvais, à tous les instincts criminels, d'offrir un point de ralliement à tous les vices, pour l'exploitation d'un peuple, et de régner par la force et par la ruse, sur ce

trône du mal. Ce n'est pas là l'œuvre du génie. Le génie au contraire évoque, dirige, féconde tout ce qu'un peuple contient d'aspirations généreuses, tout ce qu'une époque renferme d'éléments du bien ; il prend pour ainsi dire le suc de son temps, et il abreuve les nations en marche de cette ambroisie du progrès.

Suger se place entre ces deux extrêmes, par le sens pratique. Il n'a rien à se faire amnistier, il s'en réfère tout simplement à la justice de sa cause; il ne résume ni les vices, ni les grandeurs de son siècle, il en comprit les besoins d'ordre et de justice, et il les servit avec une énergique habileté. Il ne fut ni un saint Bernard, ni un Abeilard, ni un Yvain d'Alost; entre le fanatisme despotique, le rêve du progrès et le sentiment de la liberté, il représente le génie de l'ordre.

La Flandre représentait quelque chose de plus grand. Voici les communes qui naissent, tout armées de leur droit. La Flandre inaugure le règne des États généraux et secoue les liens de la féodalité. Si la ville d'Ypres, occupée par des hommes d'armes, est interdite aux représentants du pays, comme le palais de Versailles le sera aux députés de 1789, la Flandre trouve une salle obscure pour y proclamer son droit de se gouverner elle-même, de choisir son souverain, de déposer le parjure, sans égard à l'hérédité, sans la participation du suzerain féodal :

« Nous faisons savoir à tous, aux rois comme aux princes, à nos contemporains et à la postérité que lorsque le comte de Flandre meurt avec ou sans héritier, les pairs et les bourgeois seuls ont le pouvoir de choisir le comte et de lui remettre l'autorité. »

Cette grande scène ouvre un monde nouveau, le véritable monde moderne! Suger representait l'ordre et la sécurité, établis au profit d'une royauté qui ne devait pas tarder à trahir l'ordre véritable, qui est avant tout la justice. La Flandre représentait un principe éternel, le large et fécond principe de la liberté communale.

LES TROUVÈRES

Messieurs,

Homère célèbre dans un hymne la naissance d'Apollon : à peine le Dieu a-t-il goûté l'ambroisie qu'il rejette les langes de pourpre et d'or et s'écrie : « A moi la lyre! la lyre harmonieuse! je veux chanter les oracles de Jupiter! »

C'est ainsi que naissent les langues : à peine sorties des entrailles du peuple, elles chantent.

Le langage, agent de communication et de fraternisation entre les hommes, peut servir à réaliser ce rêve d'unité que caressent les chefs de culte et d'empire. Les deux Romes, la Rome païenne et la Rome chrétienne, avaient espéré faire de la langue du Latium et du Vatican l'idiome universel des peuples dominés. Cette tentative d'unité par l'autorité fut aussi vaine que toutes les autres : au premier soleil, les patois des diverses races, couvés sous le limon des invasions et des dynasties, sortent de la coquille et se dispersent par le monde, comme une joyeuse troupe d'oiseaux chantants. La langue de Rome eut aussi sa tour de Babel.

A partir du neuvième siècle, on trouve déjà des fragments de la langue romane naissante. L'empire de Charlemagne se démembrait et avec lui l'empire de la latinité. Lorsqu'en 842, deux fils de Karl le Grand, Charles le Chauve et Louis le Germanique, font alliance, ce n'est plus dans la langue des capitulaires qu'ils échangent leurs serments, c'est dans les deux

langues nouvelles de leurs différents peuples : le roman et le tudesque. Déjà alors, un concile de Reims avait décidé que le clergé pouvait se servir de la langue vulgaire pour instruire le peuple. Après le serment de Louis le Germanique et des seigneurs de Charles le Chauve, on conserve des fragments de traduction du symbole qui datent du dixième siècle et un extrait du livre des Rois, traduit au onzième. Dès l'avénement de Hugues Capet, le français naissant était devenu la langue de la cour de Paris. L'Église ne fut pas sans résister, et l'on cite au douzième siècle un chapitre général de l'ordre de Cîteaux défendant à ses religieux d'écrire dans un autre idiome que la langue de Rome. Mais, malgré toutes les défenses, on traduisait la Bible elle-même en prose et en vers, et bientôt saint Bernard prêchera dans la langue profane du peuple.

La langue française eut un double berceau; l'un au midi, où elle se rapprocha davantage du latin et où elle devint la langue des troubadours; l'autre, dans le nord, où, plus exposée à l'influence celtique, elle devint la langue des trouvères. Ces deux idiomes furent nommés, d'après leur manière différente d'articuler la particule affirmative *oui :* la langue d'oc, dans le midi, la langue d'oïl, dans le nord. Leurs destinées furent loin de se ressembler. La langue d'oc est l'aînée, mais après avoir jeté un grand éclat, elle tombe, faisant place aux langues du midi, et disparaît dans le provençal ; elle était trop près du centre de la décadence pour ne pas subir l'influence délétère qui pesait sur Rome depuis des siècles. L'autre, la sœur cadette, était née dans ces provinces que César appelle le Belgium, elle devait bientôt se retremper dans le creuset des invasions normandes; on peut dire d'elle ce que César dit des Belges, qu'étant plus rapprochée du foyer germanique et moins exposée à la corruption romaine, elle fut la plus forte : *quorum fortissimi.*

La langue d'oc était lyrique, harmonieuse, aristocratique; elle n'atteignit à la vigueur que sous les éclairs de passion et de vengeance des Albigeois. En dehors de là, c'est la langue des cours d'amour et des jeux floraux. Elle s'éteint avec les maisons efféminées et despotiques de Provence et de Toulouse, maisons qui ont produit les Simon de Montfort et les Clémence Isaure.

La langue d'oïl se parlait aussi dans les cours, mais dans les cours du nord, dans ces cours de Flandre, de Hainaut, de Normandie et de Champagne, qui vont conquérir Jérusalem

avec Godefroid de Bouillon, Constantinople avec Baudouin, l'Italie avec Charles d'Anjou, la Sicile avec les Normands, l'Angleterre avec Guillaume le Bâtard. Elle était née, elle florissait dans ces villes industrielles où régnaient la bourgeoisie des communes et le peuple des métiers.

Ce n'était pas la lyre des cours d'amour qui convenait à cette race rude et libre. Son esprit réaliste, positif, énergique, se plaisait surtout dans les cantilènes et les épopées guerrières, et le récit du trouvère accompagnait partout les luttes des tournois. Deux langues durent leur naissance dans nos provinces à ce génie indépendant et barbare : l'une, pour être plus populaire encore, devait créer bientôt toute une littérature didactique, c'est le flamand ; l'autre détrône la langue d'oc, passe la Manche avec Guillaume le conquérant, donne à la Palestine les *Assises de Jérusalem*, s'étend de la Flandre, de la Champagne, de la Bourgogne, de la Normandie, en Sicile, en Navarre, en Portugal, en Grèce et en Morée. C'est la langue d'oïl, ce sera la langue française.

Cette langue eut son berceau dans le nord de la France actuelle et le midi de la Belgique ; encore aujourd'hui, nos patois la rappellent et facilitent l'étude de ses plus anciens textes. Le patois du Brabant a conservé la prononciation de la particule oui : *oï*, qui a donné son premier nom à la langue française, et un écrivain a pu dire avec raison que « l'on serait tenté de considérer notre wallon comme un reste, en quelque sorte immobilisé, de la langue d'oïl. »

C'est aussi dans nos provinces qu'on a retrouvé le plus ancien chant de cette langue naissante. Le cantique de sainte Eulalie appartient à Valenciennes. A la fin du douzième siècle, on commence à rédiger les actes publics dans l'idiome vulgaire; nos provinces donnent l'exemple. On a remarqué que ce n'est pas des souverains, mais des bourgeois et des villes que part l'initiative, et l'une des plus anciennes chartes nous montre à Tournai les bourgeois et les chanoines, la commune et l'Église traitant de pair à pair. C'était un travail de décentralisation, il ne pouvait venir d'en haut.

Je ne m'arrêterai pas à l'étude philologique des premiers documents. Les premiers chants, faits pour le peuple et par le peuple, pour des gens qui ne savent pas lire, par des gens qui ne savent pas écrire, ne peuvent pas nous être parvenus ; mais

ils ont passé, en laissant, dans les traditions nationales, de profondes traces, que nous retrouverons dans les Chansons de gestes du douzième et du treizième siècles.

Avant d'étudier la part que nos compatriotes ont prise dans ce grand ensemble de productions littéraires, je me propose de vous présenter aujourd'hui une vue générale sur la partie historique de l'épopée des trouvères, en prenant pour exemples, autant que faire se pourra, des œuvres qui nous appartiennent.

A de rares exceptions près, messieurs, les batailles sont le sujet obligé et le fond des Chansons de gestes, et les guerriers en sont les héros. Les trouvères se plaisent à décrire les hommes d'armes, le bouclier, le heaume aux fleurs de lis, l'écu *bien énarmé*, la lance en bois de pommier, l'épée d'acier tranchant, le *branc émoulu*, le destrier arabe ou poitevin, les éperons d'or. Ils aiment les guerres sanglantes, les tournois animés, les fortes lances qui se brisent, les cottes de maille qui volent en pièces, les casques fendus, les coups qui font retentir les armures ; les têtes, les pieds, les poings coupés ; les défis dans les combats, la mort des héros ; et c'est au milieu de cette poésie guerrière qu'ils montrent en action la fierté, le courage, l'ardeur des vengeances, l'avidité des conquêtes ou des batailles, des seigneurs féodaux.

Raoul de Cambrai et la *Chanson des Lorrains* sont les plus remarquables parmi les plus anciennes épopées des trouvères. La cause des guerres terribles que l'une et l'autre célèbrent est la possession des fiefs. On y sent aussi la vigueur des luttes de races.

Le comte de Cambrai étant mort avant la naissance de son fils Raoul, le roi de France, Louis d'Outremer, donne son fief, en récompense de grands services, à Gibouin, le Manceau ; mais Géri *le sor* (le roux) veille sur son neveu ; Raoul, grandi à la cour, est devenu sénéchal du Poitou ; Géri réclame pour lui le fief de Cambrai, le roi refuse ; Géri court à son neveu qu'il trouve jouant *as eschès*, et lui reproche avec outrage son inaction. Raoul se dresse sur son séant et jette un grand cri de colère :

Si haut parla que le palais frémit (1).

(1) **Pour plus de clarté, je rajeunirai l'orthographe et quelquefois la langue.**

Le jeune héros, menaçant, court au roi, qui le prie d'attendre et lui promet le premier fief vacant par décès. Raoul accepte des otages en garantie de cette promesse, et bientôt après, le comte de Vermandois vient à mourir. Cette fois, Raoul n'entendra plus rien. En vain, le roi lui remontre que le comte Herbert laisse quatre fils. En vain, Bernier, l'écuyer, le compagnon, l'ami de Raoul, le supplie en faveur de ses jeunes parents :

Le don m'est fait (dit-il) pour rien nel' guerpirai.

En vain, sa mère, qui s'enquiert s'il ne se prépare pas à revendiquer le fief paternel, veut le dissuader de dépouiller des orphelins, en lui rappelant l'amitié qui unissait son père au comte Herbert. Raoul aimerait mieux être toute sa vie « serf d'une femme esclave », que de renoncer au Vermandois. Il appelle ses gens aux armes ; la guerre commence par une scène horrible, l'incendie du monastère d'Origny, et la mort de Raoul lui-même n'y mettra pas fin, car il a un neveu qui voudra venger son oncle.

C'est l'ami de Raoul, Bernier, qui le tue dans un combat. Deux fois le neveu de Raoul provoque Bernier et leurs rencontres sont de véritables boucheries : ils se tranchent l'un à l'autre des quartiers de chair ; quand le tenant de Bernier le croit blessé mortellement et lui demande s'il espère guérir, le héros répond : « Je suis près de mourir, mais Gauthier n'a plus longtemps à vivre ! » A ce mot, Gauthier, tombé aussi, haché aussi en pièces, se récrie et menace; Bernier riposte : il est prêt à recommencer :

Et Bernier dit : « La bataille désire ! »

Une autre fois, le duel recommence, le roi est présent et le combat n'est pas moins sanglant que le premier. C'est miracle si tous deux n'y périssent :

Ce est merveille s'andui ne vont en bière.

Les deux chevaliers se tranchent encore de grands *charnals* ; Bernier y perd une oreille :

Vrai, dit Bernier, malement m'as saigné;

puis, la moitié d'une épaule. Mais sa vengeance ne tarde point :

Il lui trancha près d'un demi-quartier.

Alors, scène nouvelle et curieuse, l'oncle de Gauthier, Géri appelle tous ses hommes, s'agenouille avec eux, tourné vers l'église voisine, et jure *sor sains* qu'il coupera tous les membres de Bernier si Gauthier succombe. Le roi les sépare. Mais ces boucheries n'ont pas assouvi la haine. La veuve de Raoul voit *gésir* les deux combattants; elle triomphe au récit de Gauthier, et s'élance sur Bernier pour le tuer.

Ces scènes peignent bien une époque de violence, où les barons féodaux, comme Achille, ne comptaient que sur leur épée : *Nihil non arroget armis;* et il y a déjà une vigoureuse poésie, une poésie toute nouvelle dans ces tableaux de la barbarie héroïque de l'Europe moderne.

Cependant, au milieu même de ces boucheries, le cœur n'est pas sans reprendre ses droits, et la poésie ne peut être bornée à ces sanglants spectacles.

Bernier ne s'est battu que pour l'honneur et pour la vie. La mort de son ami lui pèse autant qu'à ceux qui veulent la venger; peu à peu, l'émotion le gagne; il ne veut pas tuer le neveu de son ami, et cet acharnement de la vengeance, dont son bras sait se défendre, est un trop lourd fardeau pour son cœur. Quand le roi sépare les deux adversaires, hachés en pièces, Bernier éclate; il demande la paix, il demande grâce pour le sang versé, et l'émotion grandit; c'est un sentiment de tous les temps et de toutes les époques qui parle :

Sire Gauthier, dit Bernier le gentil,
Pour amour Dieu qui en la croix fut mis,
Iceste guère durra-elle toudis?
Jà pardonna Dieu sa mort à Longis (1).
Prends donc l'amende, franc chevalier eslit;...
Ou prends t'espée aussitôt et m'occis.

(1) Longis est le nom qu'on donnait au soldat romain qui frappa de sa lance le Christ sur la croix.

Gauthier et Géri lui répondent par des injures : *Vous en mourrez! — Tout est en Dieu!* dit Bernier. C'est alors qu'arrive la comtesse, la veuve de Raoul de Cambrai, qui veut le tuer de sa propre main, et la violence de sa passion arrache à Bernier la même plainte :

Gentil' comtesse, plus ne veux délaier.
Vous me nouristes, ce ne puis-je nier,
Et me donnastes à boire et à manger.
Voici m'espée, de moi te peux venger.

Mais la veuve de Raoul est femme, ces paroles l'émeuvent :

Dame Alaïs commence à larmoyer,
Quand voit Bernier si fort humilier.

L'Abbé de Saint-Germain intervient, la paix est faite. Le poète a mêlé des sentiments humains à ces scènes de meurtre.

Les chansons de gestes doivent leurs plus beaux vers à l'amitié. Ces barons farouches qui se coupent en pièces, qui se vengent avec une rage féroce, qui se font des trophées de têtes humaines et vont jusqu'à manger le cœur de leurs adversaires, portent la même vigueur dans leurs affections et s'attendrissent au nom d'un ami.

Quand Roland a lutté de courage et de générosité avec Olivier pendant trois jours, sans que l'un ait pu l'emporter sur l'autre, et qu'ils ne trouvent d'autre moyen d'en finir que de s'embrasser, Charlemagne reproche à Roland l'issue du combat comme une défaite; Nenni, répond le héros (*Chanson des Saxons*, de Jean Bodel d'Arras) :

C'est grande chose, un ami conquesté!

Bègues et Belin sont frères. Vers la fin de la grande épopée des *Lorrains*, le poète nous montre Bègues dans sa famille; la belle Béatrix, son épouse, est près de lui :

Le duc la baise et la duchesse rit.

Leurs enfants entrent dans la salle, qu'ils animent de leurs

jeux et de leurs cris. Mais ce bonheur domestique rend le duc rêveur; il songe à son frère qui, lui aussi, a un fils, et qu'il n'a pas vu depuis sept ans. La duchesse s'étonne et le *met à raison* : « Qu'a-t-il à rêver? il est riche et puissant; il a des coffres pleins d'or, des armoires pleines de riches vêtements, *de vair et de gris*, des écuries remplies de chevaux; et il a foulé tous ses ennemis! » Bègues répond : « Vous dites vrai;

Mais d'une chose, vous y avez mépris;
N'est pas richesse ni *de vair ni de gris*,
De palefrois, de mules, de roncins;
Mais c'est richesse avoir de bons amis.
Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays. »

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays! Connaissez-vous, messieurs, dans aucune langue, dans aucune poésie des temps civilisés, classique ou romantique, un plus beau vers que ce vers d'un poète du douzième siècle, prêté à ce Bègues qui vient d'arracher les entrailles d'un vaincu pour en frapper son tenant d'armes au visage?

J'ai dit que Raoul de Cambrai avait été tué par son ami Bernier. Cette scène est une de celles qui peuvent le mieux vous donner une idée du caractère épique de la poésie des trouvères.

Bernier est véritablement le héros de ce poème qui porte le nom de son ami. Le comte Raoul de Cambrai, jeune encore, l'avait reçu de sa mère, comme écuyer et compagnon. Ils avaient été faits chevaliers ensemble. Cependant, Raoul ayant reçu du roi le fief de Vermandois, Bernier, dont les orphelins dépossédés sont les cousins, le supplie de ne pas leur ravir l'héritage de leur père. Raoul a juré; Bernier doit le suivre, et la guerre commence par une scène horrible, l'incendie d'Origny. La mère de Bernier, Marsent *la Belle*, s'était retirée au *moustier* d'Origny dont elle était devenue l'abbesse. Bernier voit brûler sa mère *étendue et couchée; il voit sur sa poitrine brûler son psautier;* il veut la secourir en vain; trois fois, il s'élance pour traverser les flammes; trois fois, il se pâme devant la violence du feu et doit reculer; sa mère meurt et la colère monte au cœur de Bernier; il accuse Raoul, qui le frappe; son sang coule, Bernier s'emporte, il saisit Raoul au corps, il l'eût étouffé si on ne les avait séparés. Mais la mesure était

comble; le vassal rompt tous les liens qui l'unissaient à Raoul. Son ami lui offre en vain une riche *composition;* Bernier refuse tout et passe au camp ennemi. Là, cependant, il tente de négocier la paix et lui-même vient, en ambassade, l'offrir à Raoul au nom de ses cousins. Raoul refuse :

Bien se défendent! bien seront assaillis!

Bernier défie alors l'ennemi de sa famille et la guerre commence. Raoul y fait de grandes prouesses; tous les fils d'Herbert y périssent. La dernière scène de ce long combat est d'un mouvement vraiment épique. Il n'en est peut-être pas dans toute la poésie du moyen âge, où la bravoure soit peinte avec plus de vivacité, d'énergie et de grandeur. J'en ai traduit des fragments en vers, comme d'un des plus beaux modèles de combat de chevalerie :

Il avait plu. La terre était de sang trempée;
Plus d'un noble baron était mort sous l'épée;
Les meilleurs destriers, fléchissants, éreintés,
Tombaient, et les plus prompts marchaient à pas comptés.
Les fils d'Herbert gisaient dans la sanglante arène.
Il avait plu. Les morts couvraient au loin la plaine.

C'est sur ce terrain qu'un seigneur du parti de Bernier, Ernaud de Douai, mis hors de combat, va fuir, et que Raoul, qui a juré sa mort, va s'acharner à le poursuivre. Ernaud fuit, le poing coupé; il demande grâce, il sera vassal de Raoul, il lui cédera le Brabant et le Hainaut. Mais Raoul n'entend rien; Ernaud doit fuir et fuir encore. Il appelle à son secours son neveu, Rocoul de Soissons, qui avait levé mille lances pour cette bataille. Raoul coupe à Rocoul un pied, et continue à poursuivre sa victime; il jure encore, il jure par le Christ qu'il ne s'arrêtera que lorsqu'il lui aura coupé la tête. Ernaud rencontre toute une troupe de ses amis, conduite par le père de Bernier, et le combat recommence; Raoul va succomber, mais Géry d'Arras avec toute sa troupe accourt, et la mêlée est terrible. Raoul y fait des prodiges, il tue de sa main quatorze chevaliers, et Ernaud de Douai, qui le voit vainqueur, reprend encore la fuite; car Raoul « a trop désiré sa tête » pour renoncer à sa ven-

geance. Ernaud, serré de près, supplie encore et demande grâce; car ces vaillants guerriers tiennent à la vie et sont des hommes. « Je suis jeune, dit-il, je ne veux pas mourir! Prends mes fiefs, je me ferai moine! » Mais Raoul jure et sa colère va jusqu'au sacrilége : « Il faut en finir, la terre ni le ciel, Dieu ni les saints ne pourraient te sauver! » Et Ernaud s'écrie : « C'est trop d'orgueil, Raoul! Tu n'es qu'un chien, puisque tu renies Dieu. Si Dieu avait pitié de moi, il suffirait, pour me sauver la vie, d'un brin d'herbe! »

C'est alors qu'à l'horizon de ce champ de carnage, apparaît Bernier. Je laisse la parole au poète :

Lorsque de quelques pas il se sent échappé,
Ernaud regarde et voit Bernier tout équipé
S'avancer; il portait l'armure bien trempée,
Le bouclier, le casque, et la lance et l'épée.
Il le voit, son cœur bat, son poing est oublié (1)!
Il s'élance et lui parle au nom de l'amitié :
« Bernier, protége-moi! grâce! pitié! justice!
Vois, c'est sire Raoul qui m'a fait ce supplice.
Il m'a tranché le poing. » — Bernier se sent frémir :
Raoul est furieux, pourra-t-il le fléchir?
Bernier est un soldat à l'âme noble et forte :
— « Oncle, point ne vous sert de trembler de la sorte,
Dit-il, j'implorerai mon seigneur droiturier. »
Et, s'appuyant la main au cou du destrier :
« Sire Raoul, dit-il, fils d'une noble femme,
Tu m'armas chevalier, c'est vrai; mais, sur mon âme,
Tu m'as bien fait, depuis, payer cher cet honneur.
En tuant mes amis, tu m'as percé le cœur;
Au moustier d'Origny tu fis brûler ma mère,
Tu me brisas le crâne alors dans ta colère;
Tu m'offris des présents, il est vrai, tu m'offris
Cent coursiers, cent mulets, cent palefrois de prix,
Cent écus, cent hauberts à la riche doublure;
Mais, irrité de voir mon sang sur la blessure,
Je refusai, rompant toute vassalité;
Les meilleurs chevaliers m'en ont félicité.
Mais j'accepte aujourd'hui, par saint Riquier! j'oublie
Tout; avec mes parents je te réconcilie;
Suspendons le combat, effaçons tout grief;
Je te ferai donner notre domaine en fief.

(1) Ernaus le voit, jà son poing oblié.

Ne parlons point des morts, le mal est sans remède;
Mais, sire, par le Dieu dont nous implorons l'aide,
Prends pitié! pourquoi donc poursuivre un homme mort?
Qui perd son poing n'a plus qu'à maudire le sort. »
Raoul fougueux se dresse, et sa haute stature
Fait ployer l'étrier et cambrer sa monture (1).
« Tu plaides bien, dit-il, mais tu flattes trop tard!
Tu sortiras d'ici sans ta tête, bâtard! »
« Bien! dit Bernier, je puis m'en remettre au courage;
Je ne veux pas ici m'abaisser davantage. »
Quand Bernier voit Raoul prêt à lui courir sus,
Que sa prière est vaine et ne servira plus,
Il lâche toute bride au coursier qui s'agite,
Et Raoul en avant sur lui se précipite.
Sur leurs écus, en face, ils portent de grands coups;
L'airain se fend; Bernier, dans son juste courroux,
Frappe, le fer puissant se fixe dans l'armure,
Mais sans pouvoir porter jusqu'au cœur la blessure.
Raoul a riposté, coup terrible et mortel!
Mais Bernier a pour lui le bon droit et le ciel;
Hélas! non plus qu'un gant à la peau fine et tendre,
Bouclier ni haubert n'auraient pu le défendre;
Mais le glaive esquivé glisse à côté dans l'air.
Bernier frappe à son tour, et le heaume de fer
Se brise; du haubert la coiffe est forte et belle,
Il la tranche, et le fer coule dans la cervelle.
Raoul tombe; luttant en vain contre la mort,
Il tire son épée en un suprême effort,
Il l'agite dans l'air, mais il ne sait plus guère
Où frapper, et son bras retombe sur la terre;
Tout entier dans le sol le fer va se plonger,
C'est à peine s'il peut encor l'en arracher;
Sa bouche se contracte et son regard s'efface;
Il réclame le Dieu, maître de toute grâce:
« Comme mon cœur s'éteint! ô Père glorieux!
Hier, je ne redoutais nul homme sous les cieux;
Maintenant, c'en est fait de moi! Je te réclame,
Douce Dame du ciel, prends pitié de mon âme! »
Bernier l'entend, s'émeut, sent son cœur se serrer,
Et, sous son heaume d'or, il se prend à pleurer:
« Sire Raoul! dit-il, fils d'une noble femme,
Tu m'armas chevalier, c'est vrai, mais, sur mon âme,
Je payai cet honneur de maint et maint affront:
Tu fis brûler ma mère et me brisas le front.
Tu m'offris des présents alors!... Ah! ma vengeance
Est terrible! » — A ces mots, le comte Ernaud s'avance:

(1) Desoz lui fait le destrier archoier.

« A moi cet homme mort ! que je venge mon poing! »
« Mon oncle, dit Bernier, je ne le défends point;
Mais il est mort, pourquoi lui faire encore outrage? »
« A bon droit, dit Ernaud, se déchaîne ma rage! »
Et, lançant son cheval et du poing droit s'armant,
Il frappe le héros, tranche violemment
La coiffe, et fait baigner le fer dans la cervelle.
Ce ne fut point assez : pris de fureur nouvelle,
Il plonge dans le cœur son glaive tout entier;
Et l'âme s'envola du corps du chevalier.

C'est ainsi que Bernier, après l'avoir supplié de faire la paix, tua son ami Raoul de Cambrai. C'est ainsi que les trouvères peignent la grande âme de leurs héros. Avais-je tort, de vous annoncer une scène vraiment épique?

Mais nous ne pouvons négliger dechercher dans les trouvères un sentiment plus passionné, plus tendre, plus délicat que l'amitié : l'amour.

Tacite signale le respect de la femme et l'égalité des sexes comme un des traits du caractère des Germains. Dans une époque de violence, où la femme était exposée au rapt, aux attentats, à la colère de cès barons farouches, où l'Église la reléguait dans une sorte de servitude, la chevalerie et la poésie relèvent la compagne du héros.

L'histoire raconte que Guillaume le Conquérant, n'étant encore que duc de Normandie, demanda en mariage la fille du comte de Flandre, et que Mathilde ne voulut point un bâtard pour mari. Le duc apprend ce refus, court à Lille, entre dans le palais, va droit à la princesse, la saisit par les cheveux et la traîne parmi la chambre : « *Et la defoula de ses pieds et la baty bien* ». Puis, il s'éloigne au galop et, quelque temps après, il fait renouveler sa demande, qui est acceptée.

Dans la grande épopée des Lorrains, quand les Lorrains et les Gascons, s'étant pris de querelle, insultent le roi Pepin, et que la reine reproche au roi sa faiblesse, le roi frappe son épouse, qui lui répond en esclave :

Quand vous plaira, vous pouvez reférir
Car je suis vostre, ne m'en puis départir.

Audefroid le bastard chante aussi la belle Emmelot qui pleure:

Pour mal mari qui la bat et laidoie.

Et la belle Idoine que son père frappe aussi :

Tant la battit d'un frein là où la peut atteindre
Que toute sa chair blanche lui fit en vermeil teindre.

Cependant, dans les Chansons de gestes, comme les seigneurs sont pairs du roi, l'épouse est pair de l'époux. Prendre une femme à épouse et à pair, prendre un roi à pair et à mari, cette belle expression est un lieu commun dans la poésie, dès le douzième siècle.

Les trouvères ne dissimulent pas la rudesse de l'époque ; la vérité des mœurs est peinte dans leurs œuvres, mais l'idéal de la femme s'y montre avec une grâce parfaite. L'égale du chevalier a confiance dans l'honneur du chevalier. Les plus anciens trouvères prêtent à la jeune fille, *à la pucelle,* comme ils disent, une simplicité de mœurs charmante. Elle ne craint pas d'offrir son amour, certaine de n'être pas trahie :

Nul n'en doit merveiller,
Car elle est belle et lui bon chevalier,

dit l'auteur de *Raoul de Cambrai*, et l'héroïne dit elle-même à Bernier :

Si je vous aime, n'en dois être blâmée,
Car vous avez si grande renommée.

Une fois épouse, la femme veille à l'honneur du chevalier. Trois vers du poème d'*Aubery le Bourguignon* montrent cette transformation. La reine Guibors a aimé Aubery assez légèrement et l'a servi dans son entreprise; à peine vainqueur, le héros veut l'embrasser, mais elle l'arrête et parle d'un nouveau devoir :

Aurez-vous donc le cœur toujours léger?
La folle amour devez enfin laisser;
Vous me prendrez à épouse et à pair.

Les trouvères peignent sur le vif les mœurs violentes des grands vassaux et leur rôle historique dans la dispute des fiefs. Les évêques étaient du nombre de ces maîtres du monde féodal, et ils partageaient leurs mœurs. Les trouvères mettent aussi en scène les gens d'église. Ce n'est pas le tableau des mœurs des seigneurs ecclésiastiques que je chercherai dans leurs œuvres; elles ne différaient guère de celles des seigneurs laïques, et plusieurs chansons de gestes laissent percer l'esprit satirique du *Roman du Renard*. Le rôle historisque du clergé réclame de préférence notre attention; il se trouve vigoureusement tracé dans l'œuvre des trouvères.

« Les évêques, dit Montesquieu, demandèrent à Charlemagne de ne plus les obliger d'aller à la guerre, et, quand ils l'eurent obtenu, ils se plaignirent de ce qu'on leur faisait perdre la considération publique. »

Quand Charles Martel, dans la *Chanson des Lorrains*, envoie un évêque et deux abbés à Hervi de Metz, pour lui demander des secours contre Gérard de Roussillon, Hervi s'enquiert d'abord si le roi est le légitime héritier de la couronne; ensuite, si les évêques ne prennent pas les armes en sa faveur.

L'évêque répond :

Nous ne savons guerroyer, ce savez;
Nous nous mêlons de matines chanter.

Hervi s'indigne :

A grande aise vivez!
Mais s'en ma terre vous étiez hostelés,
Je ne l'pourroit souffrir ni endurer.

Quoi! il suffirait d'être tonsuré et enfroqué pour être quitte du service des armes!

Par saint Estèphe que je dois adorer,
Vous conviendra d'autre Martin chanter!

Si je vais secourir le roi de France, je le prierai :

Que les gras moines me fasse délivrer,
Pour qu'avec moi ils viennent batailler!

Vous connaissez l'histoire de Charles Martel, comment il sauva la France et l'Europe avec l'argent prélevé sur les biens du clergé, qui ne lui pardonna jamais, et comment, même après sa mort, le héros de Poitiers fut excommunié pour son sacrilége et condamné à la damnation éternelle par le concile de Kiersi. La résistance du clergé est mise en scène dans la Chanson des Lorrains. — Je traduis cet épisode en prose, pour plus de clarté; c'est l'idée, non la forme, qui importe ici :

Écoutez une vieille chanson, une histoire merveilleuse, et comment les *Wendres* vinrent dans notre pays, mirent la chrétienté en danger, tuèrent les hommes, brûlèrent le pays, détruisirent Reims et assiégèrent Paris.

Charles Martel ne put le souffrir. Les pères étaient morts et les fils étaient en bas âge. — Quand un seigneur se voyait au lit de mort et qu'il avait grand' peur de mourir, il ne pensait ni à son frère, ni à son fils, ni à ses parents, ni à ses cousins germains; il donnait terres, rentes et moulins aux *moines noirs* de Saint-Benoît. *La fille ni le fils n'en avaient rien.* Ainsi le monde fut appauvri et le clergé si riche que la Gaule devait tomber en déclin si Dieu n'y eût mis bon ordre. »

On comprenait déjà alors que la richesse du clergé prépare le déclin du pays.

Charles Martel, dans ce pressant danger, s'adressa au Saint-Père; il alla le trouver à Lyon sur le Rhône. Là, vous eussiez vu plus de trois mille clercs et plus de vingt mille chevaliers; mais les chevaliers n'avaient ni palefrois, ni destriers, ni mules, ni écus, ni heaumes, ni hauberts, ni armures; ils n'avaient plus que leurs épées! Des anciens, il n'y avait plus qu'un petit nombre. Ils étaient rassemblés et *les paroles commencèrent à venir :* — « Seigneur Pape, dit Charles Martel, par le Dieu qui mourut sur la croix, pitié de moi et toi-même, et fais en sorte que nous ne soyons pas honnis. Je ne sais quelles gens ont envahi la France, brûlé ma terre et détruit mon pays; sous mes yeux mêmes, ils font tomber mes châteaux, et je ne puis l'endurer, *m'est avis.* Car ils logent les chevaux dans les abbayes où Dieu devrait être servi; ils écorchent les prêtres et tuent les évêques et archevêques. Nous avons environ vingt mille chevaliers, mais ils n'ont ni chevaux ni roncins. Sire, prenez bon et loyal conseil pour qu'ils puissent nous sauver; ou sinon, je vous rends le pays et m'en irai comme un malheureux.

Tous ceux qui entendent ces paroles en sont touchés; il n'est personne qui n'en soit ému et qui n'en pleure.

Le Pape alors s'est levé sur ses pieds; il pleure tendrement et il appelle sa gent : « Seigneurs prêtres, quel conseil me donnez-vous? Il est bien juste que vous y mettiez du vôtre, et fassiez en sorte de les armer de bons chevaux. Vous êtes riches et pouvez bien supporter cette charge ». Mais l'archevêque de Reims s'est levé : « Sire pape, qu'avez-vous dit? Pour mille marcs d'or, vous ne devriez penser que nous y missions trois deniers monnayés. Car on en prendrait l'habitude pour toujours.

Car à toujours seroit accoutumé.

A ces mots, ils se séparent et quittent le conseil. Le pape les rappelle : « Charles Martel, beau fils, venez ici; que Dieu m'assiste, je n'ai pu obtenir qu'ils donnent un seul denier. Que faire donc? Par la majesté de Dieu! la sainte chrétienté est perdue! »

Alors, le Lorrain Hervi prend la parole : « Sire pape, qu'avez-vous dit? Il y a là vingt mille chevaliers dont les clercs tiennent les fours et les moulins; il est bien juste de prendre une autre résolution, ou sinon il pourrait arriver pis. » — L'archevêque dit : « Je vous ai compris. Mais nous, nous sommes clercs, nous devons servir Dieu. Nous prierons Dieu pour tous vos amis, pour qu'il les défende de mort et de péril. Vous, vous êtes chevaliers; Dieu vous fit pour sauver et défendre la sainte Église; il vous l'a ordonné de sa propre bouche. Pourquoi donc m'en cacher? Par la foi que je dois à saint Martin, je ne donnerai pas un sou angevin! »

Alors parla l'abbé de Cluny : « Vous avez tort, gentil archevêque, de leur refuser ainsi toute offrande! Nous sommes riches, grâce à Dieu, riches en bonnes terres que tenaient leurs ancêtres. Il me semble beaucoup mieux que chaque y mette du sien, *un petit sol,* plutôt que de perdre le tout ». Mais l'archevêque repond avec colère qu'il se laisserait plutôt écarteler que de donner deux sous angevins. Et le pape en est durement marri; alors, il parle avec aigreur à son clergé : « Par le saint Sépulcre! cela n'ira pas ainsi! Venez ici, Charles Martel, beau fils; je vous octroie *et le vair et le gris*, l'or et l'argent dont les clercs sont saisis, les palefrois, les mules, les roncins; prenez tout, je vous l'octroie et abandonne, pour que vous puissiez équiper vos hommes d'armes qui vous défendront, vous et votre pays; et je vous prête aussi les dîmes, sire fils, pendant sept ans et demi. Quand vous aurez vaincu les Sarrasins, vous rendrez les dîmes, car vous ne pouvez les tenir. »

Charles Martel répond : « A votre merci! » — « C'en est assez, s'écrie le duc Hervi! Sus aux églises! aux chevaux! aux

roncins! » Et vous les eussiez vus prendre *le vair et le gris*, l'or et l'argent, et les coupes d'or fin, et les armures dont les clercs étaient possesseurs; et vous eussiez vu les chevaliers s'en revêtir; en peu de temps, plus de quarante mille furent équipés, dit l'histoire.

Ceci est une page d'histoire, messieurs; il n'est pas de chronique qui en contienne de plus vivante, ni de plus animée.

Le même poème nous montre une autre face de la politique du clergé : sa complicité avec les rois et son intérêt à fonder l'autorité monarchique.

Le roi de Maurienne, en mourant, avait donné sa fille et son royaume au duc Garin de Lorraine, et le roi y avait consenti. Mais la maison de Lorraine ne pouvait s'agrandir sans porter préjudice à la royauté. Écoutons l'archevêque de Reims et voyons quel moyen il emploiera pour l'empêcher :

Alors, parla l'archevêque Henri, qui tient la croix de Reims : « Droit empereur, que dis-tu? Si Garin a Blanchefleur, la France en sera honnie; jamais Fromont ni les siens ne voudront te servir et jamais la guerre ne prendra fin. » — « Que faire donc? » dit le roi Pepin : — « Prenez-la vous-même, dit l'archevêque, et vous finirez la guerre. Vous êtes jeune et la dame aussi, vous ne pouvez choisir plus haut, et elle n'a pas moins de terre que vous. » — Le roi répond : « Qu'ai-je entendu? vous m'enseignez à mentir à ma foi! » — « Non pas, sire, j'ai pris mes précautions; j'ai cherché deux moines qui jureront que les futurs époux sont parents; ainsi ils seront séparés. » L'empereur dit : « Eh bien, j'irai la voir; si elle me plaît, elle m'aura pour mari. »

La jeune princesse plaît au roi autant que sa dot, et la comédie du parjure est jouée solennellement :

Vous eussiez vu venir les chevaliers, les évêques et les abbés bénits, bien au nombre de quatre mille. Le roi parle et chacun l'écoute; il appelle Garin et lui dit *bellement* : « Prenez votre femme, ô mon très doux ami; je veux vous servir moi-même au repas de noces. » — Le duc répond : « Sire, à votre merci! » — Et le roi lui donne la jeune fille et il la reçoit de ses mains.

Alors, parla l'archevêque Henri : « Or, écoutez, grands et petits! Voici le Lorrain Garin de Metz, qui prend à femme Blanchefleur à la belle figure, la fille au roi Thierry, de Maurienne; quiconque y connaît quelque obstacle, au nom de Dieu,

qu'il parle, ou sinon, jamais il ne sera écouté en témoignage; je l'interdis et l'excommunie. »

A ces mots, se lève un moine à la barbe blanche : « Écoutez-moi, francs chevaliers : le mariage n'est pas juste et ne peut être contracté; Hervi de Metz, le père de Garin, était issu-germain du roi Thierry et de Gérard de Roussillon; la parenté est si proche qn'ils ne peuvent s'épouser. » — Bègues l'entend; peu s'en faut qu'il n'enrage; il saisit le moine, le jette à terre; il tint à rien qu'il ne le tuât. — « Il n'est pas moine, dit le duc Bègues; il est traître, parjure et menteur! Si je le tiens hors d'ici, par la foi que je dois à Garin, mon frère! nul homme au monde ne pourra m'empêcher de l'occire! »

— « Vous ne le ferez pas, sire, dit le roi; je ferai apporter ici les reliques des saints et ils jureront ce qu'ils ont dit. »

. Et, sur le corps de saint Denis, bien quatre moines jurèrent qu'ils avaient dit la vérité, et Garin fut séparé de la pucelle.

Vous connaissez l'histoire des fausses décrétales et de la fausse chronique de Turpin. Une scène de la *Chanson d'Aspremont* rappelle ces menées du clergé en faveur du despotisme religieux et politique. Gérard de Fraite ne veut tenir son fief que de Dieu même. Cependant, sur les instances de Charlemagne, il consent à l'aider contre les Sarrasins. Le fier chevalier va donc rejoindre l'armée de l'empereur, il la rencontre dans les gorges d'Aspremont et se croit d'abord en présence des ennemis; bientôt, il reconnaît les Francs, et son entrevue avec l'empereur est d'autant plus émue et plus expansive que l'un et l'autre avaient craint l'ennemi dans un passage difficile, et que l'empereur n'espérait plus ce renfort.

Or l'archevêque Turpin était présent, il ne perd pas un mot de ce qui se passe et il en rédige le récit en latin, dans une charte qui servira de titre et de commencement de preuve de vassalité contre le droit seigneur de Fraite.

Quand Gérard s'approche de Charlemagne, dit le trouvère, le roi lui jette les bras au cou, et ils *s'entrebaisent;* le manteau de Charles s'étant détaché, Gérard se baisse et le lui replace sur les épaules. Or, auprès de Charlemagne se tenait Turpin;... il prend plume, encre et parchemin, il écrit, de roman en latin, comment Gérard descendit de cheval, vint à Charlemagne, s'inclina et lui rendit son manteau; et Charlemagne obtint à la fin l'hommage de ce fief, à cause du récit que l'archevêque avait mis en latin.

Le trouvère ajoute en guise de *morale :*

> Pour ce, dit-on : Qui a mauvais voisin
> Souvent advient qu'il a mauvais matin.

Mais, me direz-vous, les trouvères ne parlent-ils que des seigneurs et des évêques, et jamais des bourgeois et des communes ? Ce serait en effet une véritable lacune dans la partie historique de ces poésies, si l'on n'y trouvait aucun souvenir de ce grand mouvement populaire. La muse du peuple n'est point dans ces épopées, écrites pour les cours ; mais on trouve dans les écrivains de l'époque un écho des luttes de la bourgeoisie pour l'affranchissement. Plus d'une fois, les trouvères mettent en scène des manants se plaignant de la lourde charge des impôts, comme dans *Berthe aux grands pieds*, et dans vingt endroits ils font mention des communes.

Ici, dans le *Perceval* en prose, un bourgeois voulant empêcher Gauvain de le poursuivre pour lui reprendre l'épée de saint Jean qu'il vient de lui voler, lui crie : « Ne venez pas après moi en la cité, car ce sont de *quemunne* » ; soit que le bourgeois veuille arrêter Gauvain par la terreur de ces terribles communiers, soit plutôt qu'il lui rappelle le droit de neutralité ou d'asile, si souvent réclamé et conquis par les communes, droit qui les exemptait de toute intervention armée et de toute rançon de la part des chevaliers. Ce texte est de la fin du douzième siècle.

Là, dans le *Perceval* en vers, ce sont des bourgeois qui font commune pour venger leur seigneur sur le même Gauvain :

> Aussitôt, le *mayeur* s'est levé et tous les *échevins* après ; ils brûlent de s'emparer de Gauvain. C'est à qui prendra hache ou gisarme. L'un saisit un bouclier, l'autre une solive, l'autre un van. Le *crieur* crie le ban, et tout le peuple s'assemble ; les cloches de la *commune* sonnent, afin qu'aucun ne s'abstienne. Il n'est si chétif qui ne prenne fourche ou fléau, pique ou massue.

Ailleurs, dans la *Chronique rimée* de Philippe Mouskes, Valenciennes a *juré commune* en faveur du faux Bauduin, et les bourgeois réclament, dans les conférences du Quesnoy :

> Que leur kemugne soit estable.

Ou bien l'évêque de Cambrai obtient de l'empereur l'autorisation :

De commugne et de cloque abattre.

Ailleurs, dans la *Chanson des Lorrains*, un baron féodal appelle les bourgeois de Metz à la rescousse :

Faites commune, votre ville fermez !

Dans le même poème, les communes et les vilains font souvent partie de l'une ou de l'autre armée :

De toutes parts viennent les paysans,
Et les *quemugnes*, dont le secours fut grand.

Quand Lohier, fils de Charlemagne, envoyé par son père, vient menacer Beuves d'Aigremont et que le combat s'engage, la commune intervient « comme foudre », dit le poète, et Lohier est tué. (*Chanson des quatre fils Aymon.*)

La révolte des paysans de Normandie est célèbre dans l'histoire; Philippe Mouskes la rappelle en quelques mots : « Deux faux légats, dit-il, allaient partout faisant jurer aux vilains de faire commune ». La chronique rimée des ducs de Normandie, du douzième siècle, qui s'appelle le *Roman du Rou*, met cette insurrection en scène. L'auteur, maître Wace, dédie son livre au roi d'Angleterre, Henri II ; il ne pouvait prendre parti pour des rebelles écrasés par un roi. Mais il est vrai et naïf, avant tout; il a beau maudire les révoltés et prendre un barbare plaisir à raconter leurs châtiments; il les fait parler, et leurs griefs présentent avec l'atroce vengeance du maître un contraste qui éclaire l'histoire. Ce passage mérite d'être lu ; j'en rajeunirai un peu le langage :

Les paysans et les vilains,
Ceux du bocage et ceux del' plain,
Ne sais par quel entichement
Ni qui les mut premièrement,
Par vingt, par trentaine, par cent,
On tenu plusieurs parlements :

Le chroniqueur énumère leurs griefs :

Ils ne peuvent avoir justice,
Ni leurs profits, ni leurs labeurs ;
Chaque jour vient à grand'douleurs;
En peine sont et en enhan;
L'autre an fut mal, et pir' cet an.
Chaque jour, sont leurs bêtes prises
Pour les aides et les services,
Tant y a plaintes et querelles
Et charges vieilles et nouvelles ;
Ne peuvent une heure avoir paix ;
Toujours sont accablés de plaids,
Plaids de forêts, plaids de monnoies,
Plaids de pourprises, plaids de voies,
Plaids de moulins, plaids de moutures,...
Plaids de fiefs, plaids de redevances...
Tant y a prévots et bédeaux,
Et tant baillis vieux et nouveaux !...
Du pays faudra déguerpir.

Puis, maître Wace fait parler les vilains et il semble reproduire au moins le sens d'une chanson populaire :

« Pourquoi nous laisser dommager ?
Mettons-nous hors de ce danger !
Nous sommes hommes comme ils sont !
Tous membres avons comme ils ont;
Le cœur nous manque seulement !
Allions-nous donc par serment,
Nous et notre avoir défendons
Et tous ensemble nous tenons,
Et, s'ils nous veulent guerroyer,
Bien avons contre un chevalier
Trente ou quarante paysans,
Maniables et combattants !
Mauvais seront si vingt ou trente
Bacheliers de belle jouvente (jeunesse),
D'un seul ne savent se défendre,
S'ils le veulent ensemble prendre,
A massues et à grands pieux,
A flèches et à gros bâtons,
A arcs, à haches, à *gisarmes*,
Et à pierres, qui n'aura armes !
Avec la grand gent que avons,
Des chevaliers nous défendons.

Alors, pourrons aller au bois,
Arbres trancher et prendre à choix,
Aux viviers prendre les poissons,
Et aux forêts les venaisons;
De tout ferons nos volontés,
Des bois, des ondes et des prés. »

Après avoir fait parler ainsi les vilains en hommes libres, le chroniqueur reprend son récit :

Par ces dits et par ces paroles,
Et par d'autres encor plus folles,
Ils ont ce conseil assuré,
Et se sont entresermentés
Que tous ensemble se tiendront
Et ensemble se défendront.
Élus ont ne sait qui, ni quand,
Des plus fiers et des mieux parlants,
Qui par tout le pays iront
Et les serments y recevront...
— Ne peut être longtemps célée
Parole à tant de gens portée;
Soit par homme, soit par sergent,
Soit par femme, soit par enfant,
Soit par ivresse, soit par ire,
Assez tôt Richard entend dire
Que vilains *commune faisaient*
Et ses droits lui enlèveraient,
A lui et aux autres seigneurs.

Le roi confie le soin de réduire les révoltés à son oncle le comte d'Évreux; le comte surprend les vilains dans un *parlement*, il en fait justice sommaire et cruelle :

Ne les veut mettre en jugement;
A plusieurs fit traire les dents,
Et les autres fit empaler,
Traire les yeux et poings couper;
A tous il fit les jarrets cuire;
Ne lui chaud guères qu'on en meure!
Les autres fit tout vifs brûler,
Et les autres *en plomb bouillir*.
Tous les fit ainsi arranger;
Hideux furent à regarder :
Ne furent depuis en lieu vus
Qu'ils ne fussent bien reconnus.

Les riches sont rançonnés : *On ne leur laissa rien à prendre*, dit le chroniqueur ; puis il ajoute en forme de conclusion :

Et la *commune* en resta là !

Non, messieurs, vous le savez bien, la commune n'en resta point là. Les hommes qui se savaient cent contre un et qui en étaient venus à dire de leurs maîtres :

Nous sommes hommes comme ils sont,

ne devaient pas tarder à leur imposer les franchises communales !

Tels sont, au point de vue important de la peinture des mœurs historiques, les poèmes des trouvères. On y voit toute une société nouvelle, avec ses passions, son langage, son idéal. Où sont les empereurs romains et francs, maîtres du monde, et leurs armées et leurs serfs ? Voici les seigneurs féodaux, émiettant la société, et les bourgeois, faisant commune. Où sont les écrivains latins de la décadence, qui étouffaient la poésie et l'histoire sous l'imitation du merveilleux ou sous des discours de rhétorique, prêtés aux Barbares, à la manière de Tite-Live ? Voici le chant naïf, naturel, vigoureux, de la vie nouvelle. Les dates manquent, les noms sont confondus, les faits sont mêlés ; mais tout y est vrai, même l'invention ; tout y est vivant, même ce qui n'a pas vécu ; et l'on y trouve mieux que nulle part ailleurs l'esprit de l'époque.

Où est aussi cette langue latine, épuisée, décharnée, expirante, qui se traînait dans l'imitation et le faux, qui n'osait plus penser, et qui ne reprenait quelque vigueur que dans la polémique, comme un esclave abruti, dans le pugilat ? Où est cette poésie latine qui portait au cou la rime barbare et qui, toute rimée qu'elle était, n'osait plus s'appeler que de la prose ? Voici une langue jeune et pleine de séve, à peine formée comme l'adolescent, mais ayant comme lui les gracieuses gaucheries et les naïvetés de la jeunesse, l'incarnat et les ardeurs de la vie !

Plus de Bas-Empire, plus de chaos barbare ! L'ère moderne a commencé. La langue universelle est morte ; elle a fait place aux gazouillements des langues modernes.

Cette poésie a tous les caractères du renouveau. Elle est

naïve, ses peintures sont sans artifice, ses procédés sans calcul, sa forme sans art. Elle est libre. Naïveté, c'est liberté : une liberté qui n'a pas conscience d'elle-même, mais qui a puissance sur toute chose ; une liberté qui ne vient pas de la volonté, mais de la nature.

Elle est laïque, tout aussi naïvement et tout aussi naturellement qu'elle est libre. L'art dans l'antiquité avait fait partie de la religion. La poésie moderne, dès son berceau, se place dans un domaine purement profane.

Enfin, cette poésie est de la poésie. Elle n'a pas seulement la rime, elle possède l'âme du sujet. Si sa forme est peu plastique, dans une époque où la langue n'est pas formée, elle ne manque ni de grâce ni de naïveté, et le vers lui-même chez plusieurs de ses poètes atteint à la beauté, par la splendeur du sentiment :

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays!

Enfin, elle a la vérité et l'émotion. Elle peint les mœurs du temps en les éclairant de la lumière de l'idéal le plus brillant de l'époque. Et cet idéal n'est ni factice, ni utopique; ce n'est ni un écho philosophique ou religieux dans le vide, ni un sermon dans une chaire banale, ni un rêve dans les nuages. Cet idéal, borné comme l'esprit de l'époque, est vrai comme la passion, possible comme le devoir, humain comme la vie.

L'influence de cette poésie fut générale; elle dure encore. Le Dante et le Tasse y ont trouvé leurs sujets esquissés ; l'Arioste lui doit son genre nouveau et la plupart de ses héros ; les actes sacramentels du théâtre espagnol sont des Mystères ; Shakespeare a pris le roi Lear dans le *Roman du Brut*, Schylock dans le *Dolopathos*, Cymbeline dans le *Roman du comte de Poitiers*. Rabelais et la Fontaine ont puisé à pleines mains dans ce trésor ; Molière y a pris plus d'une scène et l'idée du *Médecin malgré lui;* la Bibliothèque bleue perpétue encore dans les masses le souvenir des héros de cette époque, et un grand poète moderne, voulant peindre le moyen âge, n'a rien imaginé de mieux que d'imiter la *Chanson de Roland* et le poème d'*Aimery de Narbonne*, pour ajouter deux pages à *la Légende des siècles*.

L'importance historique des chansons de gestes n'est pas moins grande. Nulle quant aux faits, que les trouvères traves-

tissent, quant aux dates, qu'ils faussent ou négligent, quant aux noms des rois et des personnages qu'ils confondent, elle est complète, elle est unique pour la peinture de l'époque. De grands faits historiques restaient dans la mémoire des peuples : d'abord les péripéties de l'invasion, les disputes de domaines entre les vainqueurs, les luttes des grands vassaux contre le souverain; puis, les dernières invasions et surtout celles des Arabes; ensuite, les guerres de Charlemagne et les nouvelles agitations qui signalent le démembrement de son empire ; enfin, les Croisades. Ces souvenirs, mêlés, confondus, travestis, animent les chansons de gestes. C'est là que l'on trouve le tableau le plus complet, le plus vivant de la vie féodale. On y voit se heurter tous les éléments de la société, tous les types de l'époque dans leur vigueur naturelle : c'est le feudataire fidèle mais fier qui n'accepte les liens du vassal avec le suzerain que comme un pacte entre égaux; c'est le vassal révolté, combattant pour le butin ou pour la vengeance; exigeant ou conquérant des fiefs; les rendant au roi au premier accès de colère, et appelant aux armes sa famille, ses alliés, ses vassaux et même l'étranger; ce sont les hommes libres, jaloux de leurs droits et ne souffrant aucun empiétement de la force ni du fisc; c'est le roi, chef militaire, servi, abandonné, appelé à la rescousse, menacé, combattu; n'ayant d'autorité que dans ses propres domaines et de puissance que par le concours de ses pairs; voyant avec joie les divisions intestines qui les affaiblissent, et en profitant pour s'agrandir; c'est l'évêque, soldat et baron, avec ses vassaux armés, ses esclaves et ses châteaux forts, penchant pour le pouvoir unitaire dont il reçoit des donations sans nombre, et mettant la ruse et la science des clercs au service de la force des rois. Toute une époque revit là, guerrière, farouche, et l'on assiste à l'enfance agitée des peuples modernes, reproduite par le procédé le plus sincère et le plus brillant : la poésie.

L'ÉPOPÉE

DES

DUCS DE LORRAINE ET DE BRABANT

Messieurs,

Ne sont que trois matières à tout homme entendant :
De France, de Bretagne et de Rome la grand.

Ainsi, Jean Bodel d'Arras, en commençant son long poème, *la Chanson des Saxons*, divise l'épopée de la langue d'oïl en trois branches principales : le cycle antique, le cycle breton de la Table Ronde, le cycle des rois et des pairs de France.

Le poète ajoute :

Et de ces trois matières nule n'est ressemblant :
Les contes de Bretagne sont vains et sont plaisants,
Ceux de Rome sont sages et de sens apprenant,
Ceux de France sont vrais.

Le cycle antique, qualifié de savant, n'est pas sans intérêt, mais il le cède de beaucoup aux deux autres. Jamais les trouvères ne se préoccupent de la vérité de temps ni de lieu ; Grecs, Romains, Français, Bretons, leurs héros sont toujours des chevaliers; quelque loin sur la carte ou dans l'histoire qu'ils transportent la scène, ils peignent leur époque et leur pays. Mais plus ils s'éloignent, plus le contraste apparaît. Que Théo-

doric ait eu douze pairs comme le roi Arthur, que Charlemagne aille à la croisade comme Godefroid de Bouillon, l'illusion épique ne s'en offense qu'à demi dans une époque naïve. Mais la licence ne se borne pas là. Il faut voir Alexandre le Grand *adoubé* chevalier, il faut entendre Aristote lui conseiller d'élire douze pairs de Grèce, il faut assister aux funérailles de César avec des moines portant croix et eau bénite, pour comprendre jusqu'où peut aller l'anachronisme, quand les trouvères chantent *Rome la Grand*. Ce cycle, auquel ont participé deux poètes nés dans nos provinces, Jean le Nivelois ou le Nevelois et Gui de Cambrai, reproduit les mêmes mœurs, les mêmes combats, les mêmes aventures, sans avoir l'intérêt historique des chansons de gestes, ni l'attrait romanesque des contes de la Table Ronde. Je ne m'y arrêterai pas.

Jean Bodel n'apprécie pas à leur juste valeur les fictions de la Table Ronde, qui pouvaient être agréables sans être vaines. Il caractérise mieux les autres poèmes : « Ceux de France sont vrais. » Ce vrai n'est pas la vérité de la chronique, c'est la vérité pittoresque des mœurs de l'époque. De ces deux cycles l'un a les allures larges, le ton sonore de la poésie héroïque. L'autre, les grâces faciles, le ton varié du poème romanesque, et pour les distinguer, autant qu'il est possible, en deux mots : l'un rappelle Homère, l'autre Arioste.

De ces deux genres différents procèdent deux nouvelles séries de poèmes de longue haleine : le cycle des croisades, qui étend la chanson de gestes à des événements historiques nouveaux, — et les romans en vers qui continuent à chanter les passions et les aventures, sans les rattacher à la Table Ronde.

Les chansons de gestes historiques que je veux continuer à étudier aujourd'hui, exigent une subdivision. Un trouvère l'a essayée. Bertram de Bar, en commençant son *Girart de Viane*, divise les chansons de France en trois branches : celle des rois de France, celle de Doon de Mayence, celle de Garin de Montglave ; et les critiques qui admettent cette division la généralisent en comprenant dans la première branche les rois franks et leurs vassaux immédiats de l'Ile de France, dans la seconde, les pairs du nord, dans la troisième, les pairs du midi. Cette division présente un danger : elle peut faire croire à une diversité de traditions pour le fond du sujet, ou d'origine pour les héros, quand tout y est frank et par conséquent originaire du

nord. Roland est né dans le pays de Liége, Ogier de Dannemarche ou l'Ardenais, est un Frank; l'un et l'autre entrent dans la première branche. Mais Guillaume d'Orange, le héros principal des chansons dites du midi, n'est pas moins un Frank, fidèle à la race de Charlemagne. Un savant français, M. Barrois, constate que le nom germanique des héros, les traditions historiques et la linguistique s'accordent à prouver que la patrie de ces traditions est le royaume des Franks, c'est à dire la Belgique et les Ardennes. Ce savant va plus loin, il suppose même que ces sujets ont été traités tout d'abord en langue germanique :

« Les traditions des Franks d'abord en théostique, dit-il, furent répétées par les Gallo-Belges dans leur idiome wallon, et lorsque, au onzième siècle, l'écriture intervint, la cour de nos princes ayant passé des bords du Rhin et de la Meuse sur ceux de l'Oise et de la Seine, le roman septentrional y était acclimaté. »

Le fond de toute tradition est l'histoire. Les traditions des chansons de gestes procèdent de l'histoire mérovingienne, sur laquelle se greffe l'histoire des temps carlovingiens.

Ce qui domine dans les chansons de gestes, c'est la lutte des Franks vainqueurs entre eux, et les guerres de partis pour ou contre ce qu'on a appelé plus tard *la couronne de France*. Les deux changements de dynastie ne s'étaient pas faits sans résistance; on sait que de précautions et de cérémonies, contraires aux usages des Franks, Pépin de Herstal dut employer pour donner à son pouvoir réel le nom de royauté. La chute des carlovingiens souleva de plus grandes difficultés, car la différence des races s'y ajoutait et les Franks disparaissaient devant un comte de Paris. Cette double opposition se confondit dans la tradition. S'il fallait diviser les épopées frankes, *la geste francor*, comme dit *la chanson de Roland*, je préférerais mettre, d'un côté les poèmes qui glorifient les défenseurs du trône, *les royaux* comme les appellent les poètes; de l'autre, ceux qui célèbrent les héros de l'indépendance féodale.

Cependant, pour chanter les vainqueurs, il faut mettre en scène les vaincus; ces deux sortes de chansons de gestes se mêlent donc, et celle qui est consacrée le plus directement à la gloire des *royaux* est justement celle où se trouve le mieux peinte la résistance à la couronne.

Quoi qu'il en soit, s'il faut admettre les trois subdivisions, chacune d'elles compte plus d'un trouvère né en Belgique, et, s'il est préférable de tenir compte des deux éléments, ces luttes nous intéressent à tous les titres, car nos provinces divisées représentent mieux qu'aucun autre pays les deux partis, les deux races, les deux langues; elles leur servirent souvent de champ de bataille, et, quand la dynastie franke tomba, elles continuèrent à représenter le double principe, la moitié du pays conservant ses liens féodaux avec la France et parlant sa langue, l'autre moitié s'étant attachée à l'Empire et conservant l'idiome germanique.

Une vaste épopée nous fait assister à ces combats dans tout le pays, de la Lorraine jusqu'en Flandre, du Brabant en Hainaut et en Artois. C'est la chanson dite *des Lorrains.*

Une difficulté se présente ici, difficulté préalable à toutes nos études du moyen âge. La plupart des chansons de gestes du douzième siècle sont anonymes, et beaucoup d'auteurs qui se nomment ne peuvent être admis que comme des rédacteurs de seconde, voire de troisième main, remaniant, rajeunissant l'œuvre de leurs devanciers. Que faire pour rester dans de justes limites, pour se garder du bien autrui, pour éviter d'être des accapareurs au profit de la littérature nationale? Je crois devoir suivre deux règles. La première est bien simple : quand un auteur est né dans nos anciennes provinces, il nous appartient de droit. La seconde me semble juste : chaque fois qu'un auteur inconnu ou étranger à nos provinces, nous transporte dans notre pays, reproduit nos traditions, met en scène nos princes et nos ancêtres, l'œuvre nous intéresse, et, si la version existante n'est pas à nous, nous pouvons, nous devons y chercher les traces de notre histoire. A ce titre, je puis étudier la chanson des Lorrains. On attribue à Camelain de Courtrai et à Graindor de Douai une part dans sa rédaction, et Jean de Flagy, qui se nomme l'auteur des principales branches, n'est considéré généralement que comme le trouvère qui a remanié les anciennes versions perdues. Notre littérature est assez riche d'ailleurs pour ne songer à dépouiller personne, et fussions-nous pauvres et très pauvres, la gloire littéraire n'est pas une denrée qui s'emprunte ou se vole, il ne nous conviendrait pas d'être des pirates de renommée.

La geste des Lorrains est composée de quatre grands poèmes.

Le premier, *Hervi de Metz*, n'est réellement qu'un long prologue qui prépare le sujet sans y pénétrer. Le quatrième : *Anséis de Carthage*, n'est qu'une continuation faite après coup, pour exploiter l'intérêt qui s'attachait à ce sujet. La deuxième et la troisième parties, qui n'en font souvent qu'une dans les manuscrits, composent la véritable épopée des Lorrains. Quoique *Anséis de Carthage* soit attribué à Graindor de Douai, ni le sujet, ni la manière de le traiter ne nous intéressent. Plusieurs scènes d'*Hervi de Metz* ont trait à l'histoire du Brabant, je vous les ferai connaître. Le geste de Garin le Lorrain et de ses fils mérite surtout notre attention.

Le duc Pierre de Lorraine est ruiné, il ne peut marier son unique fille. Mais il a un prévost du nom de Thierry qui, avec la fortune d'un roi, a toutes les qualités des bons princes :

Trente-deux ans il garda le duché;
Jamais marchands n'y furent dérobés,
Ni pèlerins, battus ni étranglés.
Il tient le pauvre en bonne loyauté,
L'ogueilleux riche il tient en vileté.

C'est ce bourgeois que le duc veut prendre pour gendre. Mais le prévost refuse cet honneur; il offre à son souverain de payer ses dettes et de donner à la duchesse une dot telle qu'elle puisse épouser un digne héritier des ducs de Lorraine :

Ne suis pas digne de votr' fille épouser;
Mais j'ai tant d'or, je ne le puis compter;
J'acquitterai vos terres et vos pays;
Vous marierez, par Dieu je vous en prie,
Mademoiselle à comte ou à marquis.

Cette modestie généreuse confirme le duc dans sa résolution, et le prévost de Metz épouse la duchesse de Lorraine, qui lui donne bientôt un fils, Hervi de Metz, le héros de la première chanson.

Hervi n'a pas la prudence de son père, il a tous les goûts de grand seigneur de son aïeul; il prodigue son or et son sang. Après de longues aventures, qui font ressortir ce contraste et qui se terminent par le mariage d'Hervi, le duc Pierre donne

la Lorraine à son petit-fils, et, le duc de Brabant son frère étant mort, il lui transmet tous ses droits sur ce duché.

Ces droits sont contestés à Hervi. Le roi de Cologne Anséis est entré en Brabant pour y revendiquer à main armée l'héritage de l'oncle de son épouse. Hervi marche contre lui; il arrive devant Nivelles.

Du duc Hervi nous voulons vous parler,
Qui chevauchoit vers Brabant le duché,
Avec l'armée qu'il avoit assemblé.
Jusqu'à Nivelles ne se veut arrêter;
Toutes les portes on avoit enserré,
Hors une seule qu'on peut vite fermer.
Hervi, le duc de Metz, la fort' cité,
Vient à la porte et se prend à crier :
« Seigneurs barons, cette porte m'ouvrez!
Jamais par moi de dommage n'aurez. »
Mais ils répondent : « Vassal, vous n'entrerez!
La trahison nous devons redouter. »
Et le duc dit : « Seigneurs, or, écoutez :
Je tiens de Metz les riches hérités (*héritages*);
Mon oncle est mort, dont je suis attristé,
Qui de Brabant tenait le beau duché. »
Quand ils l'entendent, le duc ont regardé,
Et les anciens, qui l'ont bien avisé,
A haute voix commencent à crier :
« Hé! duc de Metz, soyez le bien trouvé! »
Ils ouvrent porte et le laissent entrer.
Puis, ils lui disent comme vous le saurez :
« Gentil duc sire, par Dieu, vous préservez
Que mal ne soit de vous ni du duché. »
Et le duc dit : « N'est pas à redouter. »
Et Hervi fait partout le ban crier.

Le duc est reçu « *dans le bourg* » le lendemain :

Le jeune Hervi ne se veut arrêter;
Il va les gens de la ville appeler :
« Seigneurs, dit-il, par Dieu, ne me célez;
Roi Anséis est-il de grant' fierté? »
— « Oïl, beau sire, il est à redouter.
Le roi de Frise à lui s'est assemblé,
Le comt' de Gueldre et le comt' de Juliers,
Et beaucoup d'autres que ne savons nommer...
Il veut seigneur être de ce duché. »

Et Hervi dit : « Seigneurs, bien m'en croyez !
S'il plaît à Dieu qui en croix fut peiné,
Avant qu'il ait conquis le beau duché,
Je le ferai dolent et attristé ! »

Hervi marche sur Louvain qu'Anséis assiége et que défendent vigoureusement les bourgeois.

Car Brabançons sont vassaux éprouvés
Qui se défendent par vive poësté.

Thierry envoie sommer le roi de lever le siége. Anséis insulte à sa naissance :

Pour moi direz à votr' seigneur Hervi :
« Fils de vilain, certes, ne doit tenir
Un tel duché; ne convient pas à lui. »

— « Roi de Cologne, répond le messager, aussi fier que son maître :

Ce qu'avez dit est par trop grand' fierté !
Hervi, mon sire, qui est tant à louer
A eu pour mère la duchesse de Metz,
La fille au duc de Metz la fort' cité. »

Puis il le défie :

A demain soit la bataille mortelle !

La guerre commence; en vain le roi de Frise et l'évêque de Liége prennent parti pour Anséis. Hervi triomphe en champ clos et en bataille rangée; il entre dans Louvain, il marche sur Bruxelles et conquiert l'héritage.

Voilà donc le fils du prévost Thierry duc de Lorraine et de Brabant. Il va ouvrir la Chanson des Lorrains; il sauvera deux fois la France de l'invasion des Sarrasins et, Charles Martel mort, il assurera la couronne à Pépin son fils. Il va devenir le chef du grand parti des Royaux, le père des héros de la Geste des Lorrains, et avant de mourir, il verra commencer l'antagonisme des deux partis dont la lutte remplira la vie de deux générations de ses descendants.

Il serait trop long et aussi inutile que monotone de suivre, d'épisode en épisode, de duel en duel, de bataille en bataille, de siége en siége, ce long poème qui compte plus de 30,000 vers. Ce n'est pas cela qui nous intéresse; ce qui importe, c'est la vie de l'époque, ce sont les mœurs historiques. On y voit deux grands partis lutter pour la domination, se disputer les fiefs et les faveurs du roi, l'épée ou les présents à la main; porter dans le pays une guerre de ravage et de meurtre, détruire les moissons, piller les bestiaux, mettre à sac et à feu les villes, se provoquer dans des duels judiciaires féroces, se massacrer dans des guet-apens, venger leurs morts avec une cruauté farouche et se transmettre de génération en génération le devoir de la lutte et de la vengeance :

> Après les pères, la reprennent les fils,

dit le trouvère.

Ces deux partis s'appellent, dans la chanson, les Lorrains et les Bordelais. Le premier a pour chefs les fils d'Hervi de Metz : Garin de Lorraine et Bègues de Belin. Il réunit sous son drapeau, l'Allemand Orri, Gérard de Liége, le bourguignon Aubri, Hue de Cambrai, Gauthier de Hainaut :

> Les Hennuyers qui sont chevaliers fins,
> Les Brabançons qu'orgueilleux sont et fiers.

Et les Avalois, c'est à dire les habitants des Pays-Bas, les Hollandais et ceux d'outre-Rhin.

L'autre parti a pour chef Fromont de Lens, qui tient Bordeaux, et autour duquel se groupent Bernard de Naisil, Guillaume de Monclin, Anguerrand de Coucy, Dreux d'Amiens, l'évêque de Verdun Lancelin, le comte d'Artois et le comte Bauduin de Flandre.

D'un côté, la Lorraine et le Brabant, la Bourgogne, le Hainaut, Liége, le Cambrésis, la Hollande et les bords du Rhin, comme qui dirait l'Austrasie. De l'autre, l'Artois, le Vermandois, la Gascogne, le Poitou : presque toute la Neustrie, et la Flandre. Et, l'on entend dans tout le poème les cris de guerre qui se croisent, ici : Cambrai ! Bourgogne ! Hainaut ! Brabant !

Lorraine! — là : Bordeaux! Boulogne! Amiens! Péronne! Flandre!

Réunis et alliés, ces deux partis font la force du roi, dont la puissance était presque confinée alors dans l'Ile de France. Ensemble, ils ont vaincu les Sarrasins. Ensemble, ils ont maintenu la Flandre, le Hainaut, la Normandie dans la vassalité du roi :

> Entre Bégon et son frère Garin,
> Fromont le comte, Guillaume de Monclin,
> Flandres conquirent au profit de Pépin,

dit le trouvère au début de la Chanson de Garin; et vers la fin de cette chanson, la reine dit au roi :

> Par Dieu, bon roi, vous avez en oubli
> Le grand service que duc Bègues vous fit,
> Quand toute Flandre et Hainaut vous conquit,
> De Normandie le duc Richard vous prit...

Un seul de ces deux grands partis suffirait au roi. Garin, sans les Bordelais, mais avec les Flamands, a triomphé des Sarrasins et il a vaincu quatre rois envahisseurs. Gerbert, fils de Garin, le rappelle au roi :

> Droit empereur, a dit Gerbert au roi,
> Mal vous souvient du Loherain courtois
> Qui fit bataille pour vous à quatre rois.
> L'un est de Galle et l'autre Norvégeois,
> Le tiers Thiois, et le quatrième Anglois;
> La mer passèrent sur nefs, à grands exploits,
> En douce France ils vouloient part avoir
> Et ils disoient que vous n'y aviez droit.
> Garin, mon père, là se montra courtois:
> Avec les gens que le duc put avoir,
> Il fit la guerre ensemble aux quatre rois,
> Et les occit...

Mais les rois francks ne pouvaient s'agrandir que par la division de leurs vassaux : ils les sacrifient les uns après les autres, selon l'intérêt du moment. La reine expose très bien cette politique : les Lorrains et les Gascons ayant fait un instant

la paix, on parle d'un mariage entre Garin et la sœur de Fromont, la reine dit au roi :

Si leur lignage était ensemble mis,
Ils vous feroient vite triste et marri.
Vous ne pourriez votre honneur maintenir.
— Vous dites bien, lui répondit Pepin.

Quand Garin a été tué, et que ses fils sont à la cour, le roi, qui a fait de l'aîné son sénéchal, l'excite à la vengeance et à la guerre :

Sire Gerbert, ce l'empereur a dit,
Sénéchal êtes de la terre Pepin;
Avez de rente, à chaque samedi,
LXXX livres de deniers parisis;
Qu'en faites-vous, franc chevalier gentil?
La mort votr' père avez mise en oubli;
Très peu vous prisent vos mortels ennemis
Et c'est à droit; par le corps saint Denis!
Votre vengeance, je crois, vaudra petit.

La reine lui dit de même :

La mort votr' père ne devez oublier.

Gerbert ne se le fait pas dire à deux fois, et la guerre recommence plus farouche que jamais.

Cependant, quand la Flandre est ravagée, Pepin se souvient que le comte a été tué et il redoute l'excès de cette politique qui peut affaiblir le roi aussi bien que ses vassaux. C'est encore la reine qui parle :

Toute la Flandre est tournée à néant,
Et Vermandois et Bologne la grand;
Perte y avez et horrible et pesant,
De Bauduin qui fut occis en champ.
— Dieu, dit le roi, qui formas toute gent,
Icette guerre me va fort empirant!
Si ainsi dure, à mon avis et sens,
Je perdrai tout et arrière et avant.

La reine est l'âme du parti des Lorrains; elle a dû épouser

Garin, elle reste fidèle à sa race; dès qu'elle est sur le trône, elle pousse le roi contre les Bordelais. Vingt fois, les deux partis en appelleront au plaid royal, chercheront à acheter l'appui, ou tout au moins la neutralité de Pepin, par des offres d'argent, par d'impérieuses ambassades ou par des invasions de sa cour à main armée. Écoutons comment ces fiers vassaux entrent chez le roi :

> Alors voici Fromont le poësti (*le puissant*),
> En sa main tient un bâton tout petit,
> Sur le pommeau est un oiseau d'or fin;
> Il va devant la table où le roi sit;
> Quand sa gent entre, toute la salle emplit,
> Ils portent hache et glaive poitevin.
> Français le voient, ils en sont ébahis.

Fromont réclame le jugement de ses pairs. Mais ces *plaids* ne peuvent contenir longtemps d'aussi violentes natures, ils se terminent toujours par des duels judiciaires, par des rixes sanglantes ou par de véritables batailles.

Le roi, généralement faible, souffre les injures, assiste à ces combats et n'intervient par les armes qu'à l'extrémité; ce qu'il représente, c'est la justice féodale et ses prérogatives. Fromont se marie-t-il sans son congé, le roi se déclare contre lui. Garin a-t-il tué Guillaume de Monclin qui sortait de Paris avec un sauf conduit, le roi le repousse et lui refuse tout concours d'argent :

> En mon conduit avez Guillaume occis.

Bernard a-t-il ravagé la Lorraine en pleine paix, après une réconciliation des deux partis; le roi appelle contre lui son armée et cerne Bernard, dans la forteresse de Naisil :

> Renard ressemble qu'en sa tanière est mis.

Cependant, le roi hésite presque toujours, et temporise, ménageant l'un et l'autre parti. Autant il est lent à venger l'injure, autant il se montre prêt à céder à l'appât des présents, ou à la crainte de voir le parti opposé prendre trop de puissance. Mais

la reine est toujours là, susceptible et vengeresse, ne tolérant aucun affront sans le lui reprocher, l'excitant à la dignité du roi et à la colère du guerrier, et servant avec passion la cause des Lorrains.

A ces noces même, les Bordelais se prennent de querelle avec les Lorrains, et les coups qu'ils se donnent ensanglantent la table de fête :

> Sire, dit-elle, pouvez-vous ce souffrir?
> Si tu le fais, ne dois terre tenir.

Plus d'une fois, la paix va se faire, le roi va se tourner contre les Lorrains ou du moins rester neutre; la reine proteste; on l'insulte, elle charge Garin de la venger. Un jour que Guillaume de Monclin est venu à la cour avec quatre chevaux chargés de présents pour le roi, dont il veut acheter la neutralité, la reine insulte Guillaume et reproche au roi son ingratitude. Pepin la frappe sur le nez :

> Que quatre gouttes de sang en fit jaillir.

La reine se soumet, mais, à peine rentrée dans son appartement, elle appelle son chapelain et lui fait écrire des lettres pleines de colère : elle pousse Garin à assassiner son ennemi.

Elle-même, toujours aux aguets, et prévoyant la trahison, arme des chevaliers, les cache dans son appartement et les jette dans la mêlée au moment où le roi crie aux armes contre des traîtres. Sa passion est si grande qu'elle oublie toute pudeur et offre à ses chevaliers, pour prix de leurs services, ses femmes d'honneur, « filles de princes et de marquis ».

Ce rôle n'était pas sans irriter les Gascons, qui l'insultent, et Fromont va jusqu'à l'accuser en face d'adultère, en la rimant très richement en tain. Gérin, le fils de Bègues, se fait son champion contre Fromondin, le fils de Fromont; ils combattent en champ clos, Fromondin va être tué, lorsque son père intervient avec une troupe qu'il a placée en embuscade; Gérin s'échappe à la nage. Indignée d'une trahison exécutée sous les yeux mêmes du roi et dans un combat judiciaire auquel il présidait, la reine lui crie :

Si ne me venges, tu ne dois plus roi être.

Le roi, fidèle à ses temporisations, jure qu'il ira assiéger Bordeaux. Quoi ! s'écrie Blanchefleur,

Vous l'avez ci, et vous l'iriez là querre (*chercher*) !

Bientôt Fromont, assiégé, vaincu, se rend au roi et lui offre mille marcs d'argent, cent mules et cent chevaux, pour qu'il laisse Bordeaux à son fils :

Quand le roi ot (*entend*) du grand argent parler
Fort le convoite et fort l'a désiré.

Mais la reine est encore là : ni paix, ni trêve, ni fin, tant qu'il soit mort ou honni. Le roi veut la frapper encore, mais Gérin l'arrête.

Il arrive un moment où, Fromont étant perdu, en fuite, en exil, le roi s'impatiente et crie à la reine : Guerroyez vous-même !

Guerroyez, dame, tout à votre command !

La reine répond :

Si je fusse homme, pour porter armement,
Je nel' laissasse d'ici en Orient.

Le roi répète :

Guerroyez, dame, tout à votre plaisir !

Et la reine le prend au mot, et s'écrie : « Où sont mes bacheliers, mes trésors ! à moi ! tous à moi, pour servir les fils de Garin ! »

Ainsi protégés, les Lorrains ne sont pas des vassaux soumis. De père en fils, au premier refus du roi, ils rompent le pacte et vont offrir leur fief au roi de Cologne.

Mettrai ailleurs le fief que tiens de lui,

dit Hervi, quand le roi lui refuse des secours contre les Sarrasins.

Quand Garin a tué Guillaume de Blancafort et que le roi le lui reproche et refuse de lui prêter de l'argent sur la ville de Metz qu'il lui offre en gage, Garin lui dit :

> En telles mains ferai le fief lottir
> Que jamais jour roi n'en pourra jouir.

Gerbert va plus loin dans la menace; il s'alliera aux Sarrasins :

> Ce dit Gerbert : « Gérin, r'alons nous-en,
> Ce roi est pauvre, ne nous don'ra néant.
> Dolent celui qui à pauvre se prend !
> Qui sert chétif, chétif loyer attend !
> Passons la mer au port de Bénevent,
> Là où je fus en bataille l'autre an ;
> . . . .
> Le roi païen me donna tant d'argent;
> Je vous en donne ma foi loyalement
> Que, si j'y vais et secours lui demand,
> De ses païens il me don'ra grand gent
> Dont nous ferons le vieux Fromont dolent.
> — Et dit Garin : « Je l'octroie et consens. »

Garin et ses fils représentent la fierté du vassal fidèle, mais jaloux de ses droits. Son frère Bègues est un type supérieur; il idéalise la justice, le devoir, l'honneur comme on dirait aujourd'hui. Et cet idéal est bien de l'époque : farouche et noble, cruel et humain tout à la fois.

Bègues fait des prodiges de valeur, qui font crier au roi : Vous êtes diable! Lorsque son frère est accusé de trahison par Isaurès, c'est Bègues qui relève le gant ; un duel terrible s'engage ; Bègues reçoit un si grand coup que ses ennemis le croient perdu et que Guillaume de Montclair crie à son neveu Isaurès :

> Niés (*neveu*), prend la tête au loherain chétif!

Mais Bègues n'est pas vaincu ; il frappe à son tour, et tue Isaurès. Alors, irrité des cris de joie et de vengeance qu'ont poussés ses ennemis quand ils l'ont cru mort, il ouvre le ventre d'Isaurès, lui arrache les entrailles et les jette au visage de l'insulteur :

Au corps lui met l'épée au poing d'or fin,
Le cœur du ventre entre ses deux mains tint,
En frappe au front Guillaume de Montclin:
— « Tenez! voici le cœur votre cousin,
Vous le pouvez et saler et rôtir! »

C'est ce même homme qui représente la générosité et la justice dans le poème. S'il faut rappeler un principe du droit féodal, c'est lui qui prend la parole : Quand on est accusé de trahison, point de procès, mais le combat judiciaire :

De trahison on ne doit plaid tenir.

C'est l'ordonnance de Philippe le Bel, sur les gages de bataille.

L'appel à ses pairs contre le roi, est un droit du vassal; Bègues s'adresse au roi :

S'il a vers toi de nule rien mépris,
Et s'il se veut amender devant ti
Au jugement des chevaliers gentils,
Tu ne le dois esquiver ni guerpir.

C'est presque le texte des *Établissements* de Saint-Louis lorsqu'ils donnent aux vassaux le droit d'appeler leurs gens contre le roi : « Venez-en à moi, car je veux guerroyer le roi mon seigneur qui m'a refusé le jugement de sa cour. »

S'il est une noble idée à exprimer, une action généreuse à faire, c'est Bègues qui agit et qui parle. Quand Fromont envoie demander merci au roi, qui répond : j'en parlerai, — Bègues reprend le roi :

Et vous, pourquoi? dit Bègues de Belin;
Nel' refusez, se il le fait ainsi.
De son bon prince, on doit avoir (*obtenir*) *merci.*

Les deux frères épousent les deux sœurs. Garin prend l'ainée, Bègues la cadette des filles du duc Milon :

Ils les épousent, *et d'argent et d'or fin,*

dit le trouvère, rappelant une vieille coutume des Franks : *sponsare de solido et denario.*

Bègues offre à son frère le partage de leur héritage ; qu'il choisisse, de la Lorraine qui vient de leur père, ou de la Gascogne que Bègues tient du roi et de sa femme. Le droit d'aînesse était-il ignoré alors, ou méprisé par ces grands cœurs?

Enfin, c'est Bègues qui, parlant de son frère, prononce ce vers sublime :

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays.

Bègues est tué dans une chasse, par les forestiers de Fromont qui le trouvent braconnant sur les terres ennemies. Le héros de l'épopée mort, avec quelle rage on va le venger, et quelle hécatombe humaine faudra-t-il pour apaiser la douleur des Lorrains ! Garin exige que les forestiers soient livrés à sa merci ; on le lui refuse, car c'est contre la coutume. Garin entre en campagne, tue Guillaume de Blancafort et lui ouvre la poitrine :

Depuis le ventre le pourfend jusqu'au pis (*la poitrine*),
Foie et poumon par terre en répandit :
Ce fut échange de Bègues de Belin.

Rigaudin ravage le Bordelais ; Garin et Gerbert ravagent la Flandre, le Poitou, le Boulonais ; ils brûlent Abbeville, et, ne pouvant prendre Amiens, mettent à feu et à sang tout le pays. Alors, Garin, assouvi de carnage, s'arrête et s'émeut ; il va se repentir, mais un seul sentiment l'emporte encore : il doit venger son frère :

Dieu ! dit Garin, qui formas toute gent,
De grand péché me vais entremettant.
Mais n'en puis rien et angoisse y ai grand :
Ils ont tué mon frère le vaillant !

Garin est assassiné à son tour, et ses fils se jettent dans la guerre avec la même violence. L'évêque de Verdun, Lancelin, est un des meurtriers de Garin ; ils le tuent et le *dépècent :*

Hernaud le preux tient l'épée poitevin,
Tous les boyaux lui fit du corps saillir,...
Tout le *dépècent* et le laissent ainsi;
Et ses chasseurs le trouvèrent ainsi,
Les pièces vont par le champ recueillir,
Et en un sac les vont mettre gésir.

Les Bordelais n'ont pas moins de férocité dans le combat et de rage à la vengeance. Gerbert s'était borné à la menace d'attirer les Sarrasins en France; Fromont l'accomplit. Fromont cependant n'est pas un caractère pervers; il veut sincèrement la paix; il tiendrait ses engagements, mais Bernard de Naisil et Guillaume de Montclin déjouent tous ses projets, par des provocations, des voies de faits ou des trahisons. Il est affligé de la mort de Bègues, il a fait arrêter les forestiers qui l'ont tué; Bernard et Guillaume leur rendent la liberté. Excité par la rage des siens, traqué par la haine de la reine, Fromont se pervertit à l'école du malheur et de la vengeance. Bientôt il se vante de la mort de Bègues et de Garin :

Bègues le duc je leur ai mort jeté;
Garin son frère, ai-je tout autant fait.

Ce n'est pas cependant de propos délibéré qu'il se rend chez les Sarrasins. Réduit à fuir sur la mer, il est pris par des pirates, il doit se rendre, et est mené à Cordoue à l'*Amirant*. Là il cache son nom et renie le Christ :

Entr'eux disoient Sarrasins et Esclers :
« Bien ont Français mauvaise loyauté,
Celui-ci vite a son Dieu renié!

Mais il est reconnu et jeté en prison. Ce n'est qu'après avoir, d'après un lieu commun qu'on retrouve dans beaucoup de poèmes, combattu pour l'amirant et vaincu ses ennemis, qu'il le décide à marcher contre la France. Cet épisode offre de grandes beautés. En l'absence de Fromont, la paix a été faite; Ludie, sa fille, a épousé Hernaud, un des fils de Garin; son fils Fromondin a reçu Bordeaux en fief, de Gerbert de Metz. Quand les Sarrasins entrent en campagne, Fromondin est le premier à crier aux armes. L'armée se rassemble et la guerre entre en scène

d'une manière vive. Un chevalier, première victime des Sarrasins, accourt au camp, blessé; Gerbert le voit : D'où venez-vous? Le chevalier mourant lui crie :

> En nom Dieu, sire, des Sarrasins armés,
> Par ici vient plus de trente milliers!

Gerbert appelle Fromondin : qu'il prenne dix mille chevaliers et coure aux ennemis; Gerbert le suivra.

Fromondin part. Mais il songe à son père, il prie ses chevaliers de ne pas le tuer :

> Qui voit mon père Fromont le vieux chenu,
> Garde qu'il soit ni mort ni confondu!
> Mais je vous prie que vif soit retenu.

Et la bataille de Blaives commence. Les fils de Garin et de Bègues y font des prodiges de courage. Fromondin les égale s'il ne les surpasse; il tue le fils de l'*amirant* et les Sarrasins prennent la fuite.

L'amirant était devant sa tente; et voici venir les fugitifs et les blessés, bras, poings, nez coupés, vaincus, jetant l'alarme :

> Riche roi, sire, tu es déshérité;
> Chrétienne gent nous avons rencontré.
> Bien trente mille vêtus de fer, armés;
> Ton armée ont occis et renversé!

Fromont est là; l'amirant s'adresse à lui :

> Par Mahomet, disent-ils vérité?

Non! dit Fromont, ils ont perdu la tête de frayeur; le roi Pépin ne pourrait pas trouver dix mille hommes; ne vous inquiétez pas. Prenons le château; puis, nous passerons la Gironde :

> Passez Gironde et Blaive conquerez,
> Prenez Poitiers, ne vous y arrêtez;
> A Saint-Martin, vous vous couronnerez!

Comme il parlait encore, voici qu'on apporte le cadavre du fils de l'amirant; le roi de Cordoue se pâme, puis il crie :

Qui m'a ce fait, par mon Dieu Tervagant?
Qui m'a occis mon beau fils Comadant?

— Ils sont bien trente mille de la gent française, ils sont vainqueurs; Gerbert a tué le preux Almadiant; Gérin a tué son neveu Malpiant et Fromondin, votre fils Comadant!

Fromont est toujours là, et l'amiral tient sa vengeance : il l'insulte et le tue :

« Ton fils m'a mort (*tué*) le mien fils Comadant. »
— Devant regarde, voit un bâton gisant,
En son poing droit le saisit maintenant,
Frappe Fromont parmi le front devant,
Que la cervelle par terre lui répand.
L'âme s'en va, au diable il la command.
— De son service est payé malement!

Cependant Gerbert marche sur Bordeaux, trouve la ville détruite et brûlée, et pense aussi à sauver Fromont :

Le duc Gerbert a fait crier un cri :
Qui trouvera Fromont le vieux flori,
Qu'on lui amène et sain et sauf et vif!

Les Sarrasins, battus de nouveau, prennent la fuite, et le pays est délivré; alors, Fromondin cherche son père; il trouve son cadavre devant la tente de l'*amirant*, et il ne peut retenir un cri de haine contre ses anciens ennemis :

Et puis a dit tout bas et à celée :
« Ahi, Gerbert! qui pourrait vous aimer?
Pour vous mon père a son Dieu renié! »
Puis, coiement, a dit en son privé :
« Dieu ne me laisse mon armement porte
Si je, un jour, ne le vous fais payer!

Et les scènes de guerre, de vengeance et de cruauté vont recommencer.

Au milieu de cette vigoureuse peinture des mœurs féodales, nous avons déjà recueilli en passant quelques usages de l'époque. Ainsi, on ne livre pas un homme pour un meurtre, la rançon en argent suffit :

Ne fut jamais ni dire ne l'ouïs
Que pour mort d'homme on rendît son ami.

L'accusation de trahison ne se plaide pas devant la cour de justice, mais dans le champ clos des combats judiciaires :

De trahison on ne doit plaid tenir.

Le mariage par argent existe encore :

Là les épousent et d'argent et d'or fin.

Le droit d'aînesse n'est pas toujours en usage.

Les vassaux ont le droit de reprendre leur hommage et de changer de seigneur féodal.

Notons-en quelques autres.

Le défi, même au roi, se fait en lui jetant à la face, non pas un gant, mais trois poils d'hermine que le provocateur arrache à son manteau :

Il prend du poil de son manteau d'hermine,
A l'empereur le jette emmi le vis (*visage*).

C'est le gant, au contraire, qui sert à l'investiture d'un fief : Anséis rend à Gérin le duché de Metz :

Le roi se dresse, quand il les vit entrer ;
Son gant ploya, dit à Gérin : Tenez,
Par ce gant-ci vous rends Metz la cité.

Quelques usages religieux :

Les chevaliers blessés mortellement communient de trois brins d'herbe :

Trois poils de l'herbe a de terre arraché,
Et pour corps-Dieu l'a reçu et mangé.

Le clergé préside aux combats judiciaires; chaque combattant a un prêtre de son parti qui dit la messe pour lui. Quand Gérin et Fromondin vont se battre en présence de la cour, le roi fait recueillir les gages et les messes commencent :

Pour Gérin chante l'évêque Rainïer,
Pour Fromondin c'est l'abbé Désier.

Le clergé se charge de négocier les mariages. Quand le duc Hervi veut se marier, il appelle l'abbé de Gorzes :

Cherchez-moi femme ; mon corps en a besoin.

Nous avons vu ailleurs la complicité du clergé dans l'ambition royale. L'évêque de Verdun, Lancelin, nous fournit le type de l'évêque soldat, véritable baron féodal, courant aux batailles, dressant des guet-apens, tuant ses ennemis, traqué, *dépecé* par eux.

La Chanson de Hervi de Metz nous montre une autre face du caractère du clergé. Hervi tue un brigand qui vient de dépouiller l'évêque d'Orléans et les abbés de Saint-Denis et de Saint-Germain au moment où ils allaient à Rome, pourquoi? pour acheter un évêché et deux abbayes, comme ils le disent eux-mêmes au duc :

Tout droit à Rome nous pensâmes aller,
A l'Apostolle (*au pape*), aux cardinaux parler,
Fort grand argent nous y voulions porter
Pour un évêque élire et deux abbés,
Sire, qui sont de notre parenté.

L'indépendance des seigneurs féodaux vis-à-vis de l'Église est nettement marquée dans les Chansons de gestes. Quand Gérard de Fraite, dans la *Chanson d'Aspremont*, fait son neveu chevalier, il lui recommande de n'écouter conseil, ni de garçons (ce mot était toujours pris en mauvaise part alors), ni de prêtres, excepté pour ses péchés :

Ni en nul prêtre si non de tes péchés.

Bernard de Naisil est tombé au pouvoir de Bègues de Belin qui exige la reddition de Naisil ; il y va de la tête de Bernard et c'est son fils qui tient le château. J'en parlerai à mon fils, dit le prisonnier. Son fils répond :

Si je tenois un pied en paradis
Et l'autre avois au chastel de Naisil,
Je retir'rois mon pied de paradis.

Et Bernard triomphe; il reconnaît bien là son fils!

La même idée reparaît dans le poème, appliquée à la religion d'une façon audacieuse par ses fiers champions de la vengeance. C'est Gérin, le fils de Bègues, qui parle :

Par cet apôtre que cherchent pélerins,
Si je avois un pied en paradis
Et que je eusse mon blanc hauberc vêtu,
Et l'autre pied sur mon cheval Flori,
Et que je visse mes mortels ennemis :
Fromont le vieux et son fils Fromondin
Ou l'orgueilleux Guillaume de Montclin,
Et d'autre part fût Dieu de paradis
Et qu'il me dît : Garin, viens-t'en à mi,
Si tu refuses, pour toujours es failli (*damné*), —
Je retir'rois ce pied du paradis
Et tout armé sauterois sur Flori
Et requerrois mes mortels ennemis.

L'Église n'était regardée par ces Franks indisciplinés que comme une complice; ils n'en acceptaient que ce qui convenait à leurs instincts barbares d'indépendance, de combats et de vengeance.

Un autre trait général de la Geste des Lorrains, c'est le caractère de ravage donné à ces guerres. A chaque feuillet, le pays est saccagé, les villes sont détruites, les bestiaux pillés, les populations massacrées, les femmes et les enfants brulés dans leurs maisons. Ces horreurs que le trouvère n'oublie jamais, prêtent quelque chose de sombre et de terrible à ces pages historiques. Elles se reproduisent surtout après la mort de Bègues, et ce n'est pas à l'ennemi qu'elles sont attribuées pour le faire maudire, mais au parti des Royaux pour le glorifier. On est pénétré d'une tristesse funèbre, comme à la vue d'un champ de mort, lorsqu'on entend répéter sans cesse ce sanglant refrain :

— Bien ont la terre et le pays gâté
Et mainte vache et maint bœuf enlevé.

— Dieu ! comme ils trouvent et pain et chair et vin,
Et bœufs et vaches, que y avoient mis
Les paysans qui furent au pays...
Quant pillé l'eurent, ont partout le feu mis.
— Flandres détruisent et arrière et avant.
Mainte ville ardent (*brulent*), et tuent maint enfant.
— Dedans Pontieu se mettent les Lorrains,
Brûlent et pillent et vont tout détruisant.
— Brûlent et pillent et gâtent le duché,
Mainte maison ont par terre jeté,
Et maint prudhomme massacré et blessé.
— De toutes parts gâtèrent le pays...
Tel six journées allât en pélerin
Qui n'y trouvât ni pain, ni chair, ni vin.
Encontre terre gisent les crucifix;
Sur les autels on peut l'herbe cueillir;
Là où étoient les champs et les maisons,
Les belles villes et les bourgs seigneuriaux,
Croissent buissons, ronces et aubépines...
Nul homme n'ose aller par le pays
Qu'il ne soit mort, ou dérobé, ou pris.
— Là eussiez vu tant de butin cueilli,
Tant bœufs et ânes et juments et brebis,
Et tant vilains parmi la gorge pris.
— Garin commande le feu dedans bouter.
Là eussiez vu tant de salles brûler,
Et les couvents brûler et embraser,...
— Là entendez tant de dames pleurer,
Et les bourgeois leurs enfants regretter.
— Riche est la terre, chacun son gain en fit;
Les vilains font en chevestre tenir.
— Brûlent palais, brûlent hebergeries.
Les pauvres gens en sont à pied enfuis,
— En Flandres entrent, la terre Bauduin;
Brûlent et pillent et gâtent le pays.
Dans les berceaux ont les enfants occis,
Ceux qui sont mâles n'en échappèrent vifs.
— En Vermandois est rentré Hernaudis
En cinq cents lieux on peut le feu véir.

Et toujours et partout :

Brûlent les villes et pillent le pays ;
Les pauvres gens ne surent où s'enfuir.

Pauvre peuple, malheureux bourgeois, travailleurs des villes

et des campagnes, agents de la production, artisans de la prospérité publique, toujours foulés, toujours pillés, toujours brûlés, toujours en alarme ou en fuite, et cependant reprenant toujours l'œuvre détruite pour la relever, le champ désert pour lui rendre la fertilité! Quel dur noviciat, quel temps d'épreuves, que cette époque de chevalerie où se fondait, dit-on, la monarchie française!

Rien ne délasse, dans le poème, de ce glas de destruction qui sonne sans cesse. Rien ou peu de chose : on y voit les vilains et les bourgeois, dans l'armée des seigneurs; ils sont armés! ils interviennent quelquefois pour aider le roi contre un ennemi! Lorsque Fromont entre tout armé dans le palais de Pépin et qu'une bataille sanglante s'y engage, les bourgeois de Paris le poursuivent et le chassent de leur ville :

> Et les bourgeois de la noble cité
> Parmi les rues leur ont maint homm' tué.

Quand Fromont de Lens se jette sur le Hainaut, Gauthier de Hainaut prend les armes, appelle ses amis, et l'armée se rassemble à Valenciennes :

> De toutes parts viennent les paysans,
> Et les quemugnes (*communes*) dont le secours fut grand.

Dans le poème de *Raoul de Cambrai*, la mère de Raoul lui conseille de respecter le peuple :

> La pauvre gent, pour Dieu, ne dépouillez!

Raoul n'en tient compte, mais les bourgeois défendent le bourg d'Origny :

> Aux forteresses des murs sont revenus,
> Y jettent pierres et maints grands pieux aigus.
> Des gens Raoul ont beaucoup confondu...
> Ils jurent Dieu et la sienne vertu,
> Si Raoul trouvent, mal lui sera venu.
> Bien se défendent les jeun's et les chenus.

Enfin, le mot de *quemugne* est quelquefois prononcé par les

trouvères. Peu de chose dans le poème ! Mais ce petit mot est comme le grain qui annonce la tempête, comme le gland, abandonné dans la boue et qui sera le chêne. A voir ces ravages d'un temps de guerre brutale, à voir ces maîtres féodaux brûler les villes, piller les marchands, mettre les vilains au carcan, tuer les enfants et les femmes, on comprend que, pendant des siècles, nos ancêtres aient prodigué leur or le plus cher et leur sang le plus pur, pour arracher à leurs maîtres le premier droit de l'homme : la sécurité civile. Si nous voulons nous reposer de ces scènes de destruction, il faut fermer le poème et ouvrir l'histoire. Là, nous verrons les communes conquérir le droit de se fortifier, de se défendre et de porter les armes : sorte de neutralité des villes, qui est une première protestation et qui en fait un premier asile contre les folles épopées de la guerroyerie. Là, nous lirons dans des chartes des articles comme celui de la Keure de Courtrai :

« S'il avenoit que bourgeois ou bourgeoise criassent *com-*
« *mugne*, tout li bourgeois qui le verroient ou orroient (enten-
« draient) li doivent aidier. »

Ou celui-ci, de la Keure de Saint-Omer :

« Jamais les bourgeois ne quitteront leur pays pour des expé-
« ditions guerrières, excepté si une armée ennemie envahit la
« Flandre. »

Là, nous entendrons Henri de Dinant, s'appuyant sur d'anciens statuts, crier aux échevins de Liége : « Dites à l'évêque « qu'il n'aura pas de soldats pour guerre étrangère, car il n'en « doit avoir, si ce n'est pour défendre le territoire de l'évêché ! »

Là, nous verrons des traités stipuler l'inviolabilité du territoire de nos communes, comme le célèbre traité de d'Artevelde avec l'Angleterre.

Là, nous lirons ces lignes de l'historien du tiers état :

« La cité d'Amiens avait conquis, par la charte de 1117, le
« plein exercice de trois sortes de droits : le droit de liberté
« politique, le droit de justice criminelle et le droit de justice
« civile. Les deux derniers étaient dans une certaine mesure
« inhérents à la municipalité gallo-franke; mais le premier,
« élevé jusqu'au point de faire de la ville un état *ayant droit de*
« *guerre et de paix* autour de lui, et droit de législation sur
« lui-même, formait quelque chose qui ne s'était pas encore vu,
« l'œuvre originale du douzième siècle. »

Dans quelles cruelles épreuves cette œuvre originale s'est préparée, nous l'avons vu. Que le spectacle de l'histoire, que les chartes des conquêtes populaires nous reposent de ces scènes de deuil! Les trouvères chantaient pour les barons, ceux de la *Chanson des Lorrains* prennent parti pour les *Royaux*, qu'ils appellent en plusieurs endroits les *nôtres*. L'histoire s'est prononcée et nous prenons parti pour les bourgeois et les vilains. Mais en célébrant les *Royaux*, en peignant la vérité de l'époque et les mœurs féodales, les trouvères ne se doutaient pas qu'ils complétaient l'histoire des manants, car, si les chartes nous donnent les résultats glorieux des révolutions communales, les chansons de gestes nous montrent la dure école où nos pères ont compris la nécessité d'être libres.

LE ROMAN

A LA

COUR DE PHILIPPE D'ALSACE ET DE BAUDUIN LE COURAGEUX

(FIN DU DOUZIÈME SIÈCLE)

Messieurs,

« La commune de Gand, fière de ses maisons ornées de tours, de ses trésors et de sa population, donne à Philippe d'Alsace, à ses propres frais, deux fois dix mille hommes, tous habitués à manier les armes. Après, vient la commune d'Ypres, non moins renommée, dont le peuple est célèbre par la teinture de la laine, et qui fournit deux légions à cette guerre terrible. La puissante Arras, ville plus antique, remplie de richesses, avide de gain, envoie des secours au comte avec d'autant plus de zèle qu'elle est la principale ville de Flandre et la résidence du gouvernement. Au milieu de tant de fracas, Bruges ne manque pas non plus d'assister le comte, Bruges riche de ses grains, de ses prairies et du port qui l'avoisine. Damme aussi renforce nos ennemis selon ses ressources. Après toutes ces villes, Lille déploie également ses armes et ce n'est pas pour envoyer à la guerre un petit nombre de phalanges, Lille, ville agréable qui se pare de ses marchands somptueux, Lille qui fait briller dans les pays étrangers les draps qu'elle a teints et qui en rapporte les richesses dont elle s'enorgueillit... Le peuple qui vénère Saint-Omer, lié par serment au parti du comte, lui donne également plusieurs milliers de jeunes gens, pleins de vaillance. Hesdin, Gravelines, Bapaume et Douai, Douai, ville riche et puissante par ses armes, remplie de citoyens célèbres... envoient chacune des bataillons de combattants... Mais pour-

quoi m'arrêterais-je à désigner chaque ville? La Flandre entière lance spontanément à la guerre ses belliqueux enfants...

« La Flandre abonde en richesses variées et en toute sorte de biens. Sa population... est sobre au boire et au manger, facile, expansive, brillante par ses vêtements, d'une taille élevée, d'une grande beauté de forme... Le pays est couvert de petites rivières, guéables et poissonneuses, et traversé de fleuves. Ses champs l'enrichissent de grains, ses navires de marchandises, ses troupeaux de lait, son gros bétail de beurre, et la mer de poissons. »

C'est en ces termes que le chapelain de Philippe Auguste, dans un poème latin en l'honneur du roi de France, trace le tableau de la Flandre sous Philippe d'Alsace. Guillaume Le Breton aurait pu étendre l'éloge au Hainaut, qui se leva aussi contre l'ambition de Philippe Auguste. Bauduin V, dit le Courageux, descendait de Charlemagne; il avait épousé la sœur de Philippe d'Alsace, et devait lui succéder en Flandre. Philippe d'Alsace avait hérité du Vermandois, Bauduin devait hériter du marquisat de Namur. Philippe d'Alsace avait été tuteur de Philippe Auguste et régent de France; Bauduin avait fait du jeune roi son gendre. L'alliance des deux comtes les rendit un moment les arbitres de la France, et, lors qu'en 1186 les querelles qui troublèrent un instant leur bonne entente furent terminées, ainsi que la guerre qu'ils avaient d'abord portée de commun accord en France, Bauduin profita de la paix pour marier son fils, âgé de treize ans, à la jeune et belle Marie de Champagne. Les noces furent célébrées avec une grande pompe. Le comte de Flandre et le roi de France assistèrent aux fêtes splendides données à Valenciennes. Le jeune époux de Marie de Champagne devait devenir empereur de Constantinople.

Ces deux cours de Flandre et d'Hainaut brillaient également par les lettres. L'abbé de Bonne-Espérance, Philippe de Harveng, écrivant à Philippe d'Alsace, de Philippe à Philippe, comme il disait familièrement, le félicite de son éducation littéraire :

« La science n'est pas l'apanage exclusif de l'homme d'Église. Quand un prince peut se dérober au tumulte des affaires ou des combats, il doit s'étudier dans quelque livre comme dans un miroir... Le prince qui possède une âme aussi haute que sa dignité, aime à lire ou à écouter de sages préceptes. Pour vous, que ne devez-vous pas à vos parents de ce qu'ils vous ont fait instruire dès l'enfance dans les belles lettres! »

Bauduin V suivait les mêmes traditions, qui remontaient en Flandre à Robert le Frison « *illustre par les lettres autant que par les combats*, » dit Guibert de Nogent, et en Hainaut à Bauduin IV et à Adèle de Hainaut qui elle-même était poète.

« Bauduin V, dit Jacques de Guyse, était suffisamment versé dans la grammaire, la rhétorique et surtout dans la poésie. Il savait presque par cœur le *Traité de la Consolation* de Boèce, ainsi que plusieurs autres ouvrages, et le plus souvent sa mémoire lui tenait lieu de livres. »

Transportons-nous donc en esprit dans une de ces cours brillantes, à Bruges, à Arras ou à Saint-Omer, à Valenciennes, à Mons ou à Beaumont. Suivez-moi par la pensée à une de ces fêtes splendides auxquelles assistaient des rois et des empereurs et qui rassemblaient une nombreuse chevalerie dans ces métropoles industrielles de la Flandre ou dans ces opulentes cités du Hainaut, « ce pays si doux, si courtois, et si aimable, » comme dira Froissart. Sans nous arrêter aux somptueux festins, deux choses étaient indispensables à la solennité : le tournoi des chevaliers et les chants du trouvère.

Mais avant d'écouter les poètes, voyons un peu l'époque. Pour juger ce qu'ils vont chanter, sachons à qui leurs chansons s'adressent.

Cette époque conservait des mœurs brutales ; la violence, si naïvement peinte par les chansons de gestes, régnait encore ; ces farouches barons se jouaient de la vie et de l'honneur avec un sans façon barbare.

Un jour, devant Saint-Jean d'Acre, Richard Cœur-de-Lion a envie de porc. Le porc manquait ; son cuisinier, qui connaît la colère du roi, fait tuer un jeune prisonnier sarrasin et le sert au roi en guise de porc. Richard le trouve si bon qu'il veut en manger la tête. En voyant une tête d'homme, le roi se prend à rire. « Nous ne craindrons plus la famine, s'écrie-t-il, puisque les Sarrasins sont si succulents. » La ville prise, il reçoit à sa table les ambassadeurs de Saladin qui viennent traiter du rachat des prisonniers ; il fait servir à chacun d'eux la tête d'un noble prisonnier avec un écriteau portant son nom, et il donne l'exemple en en mangeant une. Puis, il fait tuer les prisonniers au nombre de 60,000 disent les uns, de 5,000, de 12,000, disent

les autres. Il est bon de dire que Richard avait de pieuses raisons pour cela : Saladin refusait de lui donner la vraie croix.

Voilà ce que racontent les chroniqueurs, ce que chantent les poètes; mais le récit est sans doute embelli par la poésie. Voici de l'histoire : un jour de l'an de grâce 1175, Philippe d'Alsace, revenant de Caen à Saint-Omer, entre dans l'appartement de sa femme, sans se faire annoncer. Il y trouve un jeune chevalier, appartenant aux plus grandes familles de Flandre et d'Artois, Gauthier des Fontaines. Pris de rage, il fait saisir le page, le fait fustiger, puis fait pendre par les pieds, au dessus d'un cloaque, la victime de sa jalousie. Ce fait rappelle un épisode du roman en prose de *Perceval;* est-ce le roman qui a inspiré le comte de Flandre ou le romancier qui a imité une scène de l'histoire? On ne sait; mais ce double récit peint bien les mœurs du temps.

Les chansons de gestes historiques retraçaient ces violences, chantaient ces exploits, en y ajoutant quelques sentiments supérieurs de justice et d'humanité, et l'Église réagissait par ses trèves de Dieu et essayait de rejeter sur l'Orient ces passions farouches. C'est alors qu'un réformateur plus puissant et plus charmant se lève et chante des mœurs meilleures. A toutes ces barbaries : le meurtre dans les tournois, le rapt ou l'adultère dans les familles, la violence ou les rapines dans la société, — la poésie qui renaît oppose le modèle de l'honneur et de l'amour. Elle parle à ces fiers barons de ce qu'ils aiment : des combats, des aventures, des belles; mais pour leur montrer comment on respecte les vaincus, comment on protége les faibles, comment on se bat en chevalier, comment on aime en homme. Les sermons ne seraient pas écoutés, la répression serait impossible contre ces maîtres du monde, les croisades ne faisaient qu'exciter, en les satisfaisant, ces appétits grossiers. Le véritable apôtre de l'adoucissement des mœurs au moyen âge est le roman de chevalerie.

C'est à la cour de Philippe d'Alsace et de Bauduin V qu'on peut placer le siége de cet apostolat littéraire. C'est là que vécut, que brilla le plus grand poète de chevalerie. Nos provinces remplissaient déjà le monde de leur opulente industrie, de leurs libertés communales. Ce poète va le remplir de poésie et d'amour.

Voyez. Par une belle matinée de printemps, par une douce

soirée d'été, sous les ombrages de Wienendale, sous les grands chênes de Beaumont, ou, l'hiver, dans les vastes salles des palais de Bruges ou de Valenciennes, à la demande d'Élisabeth de Vermandois, comtesse de Flandre, de Marguerite d'Alsace, comtesse de Hainaut, ou de la jeune Marie de Champagne, le poète se lève, l'œil inspiré, la voix émue. Il lit en s'accompagnant de la lyre, il lit des vers et la rime répète son harmonie à chaque ligne de huit syllabes. L'auditoire est suspendu à ses paroles, car il le transporte dans un domaine magique de gloire et d'amour; il lit, et l'on croit voir le vrai chevalier, type de l'amant, champion de la faiblesse et de la beauté, parcourir le monde, au service des opprimés, lutter de vaillance et de générosité avec les plus braves et les plus nobles, et conquérir la plus belle par la fidélité et l'héroïsme; et l'auditoire s'émeut, s'exalte, s'attendrit, et applaudit au poète de l'idéal!

Ces romans sont les romans de la Table Ronde, et ce poète s'appelait Chrestien de Troyes.

Suivons-le dans ces conférences poétiques de la fin du douzième siècle.

Voici d'abord le chevalier *Érec*. Le bonheur du mariage lui à fait oublier la chevalerie. Au premier reproche de ses pairs et de son épouse, il part, seul avec elle, et s'expose sous ses yeux à mille dangers. Un jour il est blessé et s'évanouit. Énide, sa femme, le croit mort et ne veut pas lui survivre, lorsqu'un baron, type des mauvaises mœurs que le poète s'efforce d'extirper, passe avec ses hommes d'armes, emporte le cadavre et force sa veuve à l'épouser. La bière d'Érec est placée au milieu de la salle du festin de noces. Énide s'indigne et résiste. Le baron la frappe : elle obéira. Tout à coup Érec se réveille, saisit une épée, rassemble ses forces, et d'un coup terrible abat la tête du chevalier félon.

Puis, c'est *Yvain, le chevalier au lion*. Le poète nous mène en Bretagne, dans la forêt de Brocéliande, près de la fontaine de Barenton. Cette forêt est une forêt druidique où des prêtres farouches, dans des sacrifices sanglants, conjuraient les éléments et les peuples contre Rome; mais ce passé est oublié. Plus tard, le clergé catholique viendra en procession à cette fontaine en temps de sécheresse, et il suffira de répandre un peu d'eau sur le perron pour obtenir du ciel une pluie abondante; mais ceci est encore dans l'avenir. Pour le poète, la légende n'est plus

druidique et n'est pas encore catholique, elle est chevaleresque. Ce n'est ni une tempête politique, ni une pluie miraculeuse que le héros cherche à la fontaine, c'est un combat. La tempête qu'il soulève en troublant l'eau est un défi de prouesse. Un chevalier accourt au bruit et le provocateur trouve avec qui rompre une lance.

Alors, le poète conte aux belles dames comment Yvain tue le défenseur du château, comment il assiste à ses funérailles qui coûtent cher, dit en passant le trouvère railleur; comment il devient amoureux de la veuve, « *que rien ne peut conforter* », comment il se plaint en beaux vers que son chagrin lui fasse négliger une beauté que Dieu fit *de sa main nue,* comment enfin il plaide si bien que, la première semaine de son veuvage, elle consent à l'épouser, « pour sa fontaine défendre. —

Et le mort est tout oublié. »

Cependant Yvain ne tarde pas à reprendre le cours de ses aventures, en promettant à son épouse de revenir auprès d'elle à un jour fixé. Mais il oublie sa promesse avec autant de facilité qu'elle a oublié son premier mari. Alors, écoutez une aventure et comme quoi une jeune fille vient à la cour, accuser Yvain de félonie et lui annoncer qu'il est tombé en disgrâce auprès de sa Dame. A cette nouvelle, le chevalier désespéré perd la tête, court la forêt, est guéri de sa folie par trois jeunes filles qui ont besoin d'un défenseur, recommence à guerroyer, suivi d'un lion qu'il a sauvé d'un serpent, et fait, sous le nom de chevalier au lion, mainte et mainte prouesse, dont la renommée parvient à son épouse, qui espère en cet inconnu glorieux un vengeur; enfin, las de sa disgrâce, fort de cette gloire nouvelle, il se décide à recommencer le défi de la fontaine, force sa femme sans défenseur à implorer l'appui du chevalier au lion, qui n'est autre que le provocateur lui-même et son époux. La reconnaissance amène le pardon. Yvain est amnistié, pour son courage :

Ne se souvient de nul ennui,

dit le poète.

Ouvrons un autre roman : *Gligès*, et nous voilà devant *Roméo et Juliette*, au douzième siècle. Gligès aime Fénice, que son oncle l'empereur de Constantinople épouse malgré elle. Mais la jeune héroïne, grâce à un charme, se garde vierge pour celui qu'elle aime. Après de longues aventures, où Gligès se jette pour essayer d'oublier sa dame et dont la renommée ne fait qu'accroître l'amour de la fausse impératrice, les deux amoureux prennent une résolution suprême ; ils ont recours au philtre de Juliette. La ruse va réussir, lorsque trois médecins de Salerne passent à la cour, déclarent que l'impératrice n'est qu'endormie, s'engagent à la guérir et la soumettent à d'horribles épreuves pour l'éveiller. L'héroïne se laisse battre jusqu'au sang, se laisse verser du plomb bouillant dans la main, sans que la douleur lui arrache un geste qui perdrait son espérance. Sauvés par ce courage, les deux amants vivent heureux. A la fin pourtant, ils sont découverts et poursuivis ; mais l'empereur meurt à temps pour leur rendre la liberté avec le trône.

Cependant l'émotion redouble, les chevaliers s'agitent, les yeux des nobles dames vont se mouiller. Le poète chante les chagrins du cœur et trempe ses vers dans les larmes de la passion vraie. Il raconte les amours de Lancelot et plus d'une Françoise de Rimini rêve à de douces faiblesses.

Je traduirai en français moderne. Mais ce sera seulement pour rajeunir la langue. Sauf quelques longueurs, le poète n'a pas besoin d'interprète, et je risque au contraire de le défigurer en y touchant. J'ai conservé sa forme autant que possible, et si vous remarquez un manque de grâce, ou quelque recherche, ou un lieu commun moderne, vous n'en accuserez que le traducteur.

Cette fois, c'est à Marie de Champagne que le poète s'adresse :

Puisque Madame de Champagne
Veut que j'emprunte à la Bretagne
Un conte de bons chevaliers,
Je l'entreprendrai volontiers ;
Car je suis sien de corps et d'âme.
Sans plus d'éloge de ma dame,
Je commence. Un autre voudrait
Chanter sa louange, il dirait,
Et je viendrais en témoignage,
Qu'elle domine sans partage

Toutes les femmes de son temps
Comme un doux parfum de printemps.
Je ne suis pas celui qui donne
Tant d'éloges à sa patrone.
Dirai-je ce que chacun sent :
Qu'elle est pareille au diamant
Qui vaut cent perles souveraines,
Que, comtesse, elle vaut des reines?
Je n'en dirai rien, sur ma foi ;
N'est-ce donc pas vrai, malgré moi?
Mais je dis à ma protectrice
Que sa volonté créatrice
Fit plus pour ce roman nouveau
Que tout l'effort de mon cerveau.
Or donc, Chrestien vous interprète
Le chevalier de la Charette.
Le sujet, le sens et le goût,
La comtesse lui donna tout,
Et le trouvère n'y met guère
Que sa volonté de bien faire.

Ce compliment n'est-il pas adroitement tourné, mesdames, pour un poète du douzième siècle?

Le type du chevalier varie ici. Son amour est illégitime. Lancelot, le fier pupille de la fée Viviane, aime l'épouse du roi Arthur lui-même, la belle Genièvre. La reine ayant été conquise dans un combat et emmenée en otage, Lancelot au désespoir court à sa recherche. Il est à pied ; il rencontre une charrette, le conducteur qu'il interroge lui promet que, s'il veut y monter, il trouvera bientôt la reine. Or, cette charrette, dit le poète, était un pilori ambulant et servait à l'exécution des malfaiteurs, si bien que c'était une honte d'y monter et que l'on se signait à son passage : la charrette du bourreau enfin. La raison remontre tout cela à l'amoureux, la raison veut le dissuader de monter sur ce pilori.

La raison, qui n'est pas l'amour,
Lui dit qu'il maudira ce jour.
La raison qu'il ne peut comprendre
L'exhorte à ne rien entreprendre
Dont il ait honte ou déshonneur ;
Mais sur les lèvres, non au cœur
Est la raison qui prêche et blâme,
Et l'amour est au fond de l'âme.

L'amour presse, ordonne à grand cri
Qu'il monte sur le pilori !
Qu'importent le blâme et la honte?
Amour le commande, il y monte.

Je passe les aventures et les batailles. Lancelot délivre la reine, mais une tache est sur son nom : il a été vu sur la charrette du déshonneur ! Quand il se présente devant elle, la femme aimée, qui dans ces romans est toujours la conscience vivante du chevalier, refuse de le voir. L'amant au désespoir, quitte la cour, et bientôt le bruit de sa mort s'y répand. A cette nouvelle, l'amour de Genièvre éclate, et sa passion n'a plus rien qui la contienne :

Tel deuil a de sa cruauté
Qu'elle en perd toute sa beauté.
« O malheureuse, se dit-elle,
A tout instant je me rappelle
Son retour à la cour du roi,
Quand mon ami vint devant moi,
Que j'aurais dû lui faire fête
Et que je détournai la tête
Sans l'écouter ! Oh ! lorsqu'ainsi
Je le repoussai sans merci,
J'étais folle, Dieu me pardonne !
Non ! j'étais cruelle et félonne !
Je l'ai tué, sans cœur, sans foi !
Souriant, il venait à moi,
Il comptait me trouver joyeuse,
Reconnaissante, gracieuse,
Et je ne voulus pas le voir !
Il en est mort de désespoir !
C'est moi, c'est moi qui l'assassine !
Ah ! si, du moins, bonté divine,
Une fois avant son trépas
Je l'avais pressé dans mes bras !

Ce dernier regret est d'une grande vérité de passion.

Puisqu'il est mort, je dois le suivre !
Honte à moi, si je pouvais vivre !
Que me sert la vie aujourd'hui ?
A quoi ? mais à pleurer sur lui !
Qu'il eût trouvé douce, adorable
Ma peine, hélas ! irréparable !

Oui, mieux vaut pleurer que mourir,
Mieux vaut pour mon ami souffrir,
Garder sa mémoire chérie,
Porter son deuil toute ma vie,
Souffrir regret toujours nouveau
Que me reposer au tombeau!

Cependant Lancelot, vous l'avez deviné, n'est pas mort, et Genièvre pourra le presser dans ses bras. Que de fois n'a-t-on pas dû demander au poète le récit de leur première entrevue.

Genièvre va au devant du chevalier, elle le fait asseoir auprès d'elle, ils causent.

La matière ne leur faillait,
Amour assez leur en baillait.

Ils s'expliquent. Lancelot approuve la reine d'être sévère sur l'honneur de son chevalier, il demande un pardon qui n'est pas refusé. Je traduis encore et ce sera un peu long, c'est le charmant défaut des amours.

« Dame, fait-il, je vous rends grâce,
Mais je ne puis à cette place
Tout dire ce que je voudrais;
Volontiers je vous parlerais
Plus à loisir, s'il pouvait être. »
Alors la reine, une fenêtre
Lui montre de l'œil, non du doigt.

Trait charmant.

Et dit : « Venez jusques à moi
Dans la nuit à cette fenêtre,
Quand dormiront valets et maître.
Je serai dedans, vous dehors.
Les barreaux sont serrés et forts,
On me garde d'un œil sévère;
Nous ne nous approcherons guère
Que de la voix ou de la main.
Mais s'il vous plaît, jusqu'à demain,
J'y demeurerai pour vous plaire;
Aux regards sachez vous soustraire. » —
Lancelot part la joie au cœur,
Il oublie, au sein du bonheur,

Sa peine et sa mésaventure.
Mais la nuit tarde, le jour dure,
Le jour lutte et ne veut plier,
Ce jour lui semble un an entier!
Enfin la nuit a la victoire
Et met tout sous sa cape noire.
Lancelot se dit épuisé,
Tant de fatigues l'ont brisé!
Il veut du repos, il se couche;
Mais, quand on le croit sur sa couche,
Il se lève et ne se plaint point
De voir que nul astre ne point,
Et qu'en la maison tout entière
Il ne reste aucune lumière.

Le héros trouve la reine à la fenêtre, mais après les premiers élans de bonheur, Lancelot souffre d'être ainsi séparé d'elle, et tous deux maudissent les barreaux de fer. Ah! si la reine y consent, les barreaux ne l'arrêteront pas.—Ils sont durs à plier et forts à rompre, dit la reine, qui oublie sa précaution. Mais l'amant répond :

Dame, dit-il, point ne vous chaille.
Il n'est fer ni grille qui vaille.
Rien, hors vous, ne peut m'empêcher
Que de vous je puisse approcher.

La tendre et respectueuse parole d'amour!

Si votre volonté l'octroie
Toute m'est ouverte la voie;
Mais, dame, si vous me blâmez,
Les chemins me seront fermés,
Je n'entrerais pour rien au monde.

La reine est désarmée par tant de respect. Ce n'est pas moi qui vous retient, dit-elle, et déjà Lancelot est à ses genoux, et le conteur s'arrête.

Il leur advint un bonheur tel
Que n'en eut jamais nul mortel.
Mais je garderai le mystère
Sur ces choses que l'on doit taire,
Car le bonheur le plus parfait
Est celui que le conteur tait.

Dans les noces d'Érec et d'Énide, le poète avait été un peu plus loin, sans cesser d'être chaste, car l'amour qu'il avait à peindre était légitime.

L'épouse devient moins rigide,
Bientôt plus rien ne l'intimide,
Quoi qu'il voulût, elle cédait;
Avant qu'il fît jour, elle avait
Perdu le doux nom de pucelle;
Au matin fut dame nouvelle.

Jamais le poète du douzième siècle n'abandonne cette naïveté pudique de l'invention, ni cette chasteté d'expression qui le distinguent entre tous.

Mais un autre roman nous réclame.

Les amours de *Tristan et d'Yseut* rappellent les plus vives émotions du cœur. Tristan, chargé par le roi Marc, son oncle, d'aller demander pour lui la belle Yseut en mariage, l'obtient et la ramène à la cour. En route, ils boivent par erreur un breuvage d'amour destiné au roi, et les voilà liés d'une chaîne éternelle. Le noble chevalier oublie les combats, oublie le devoir, pour la gente dame. A côté de cette passion invincible, de ces deux caractères, modèles de sensibilité, victimes de l'amour, le poète a placé le roi Marc, emporté, mais bon; violent et jaloux, mais crédule et confiant; plein d'une naïve bonne foi et de généreuses faiblesses, cœur facile à tromper et débordant de clémence. Si l'amour d'Yseut était volontairement coupable, ce type de mari trompé pourrait être ridicule et serait immoral. Cet amour est l'effet d'un charme; il expose les amants à mille épreuves et ne les rend heureux qu'au prix de mille souffrances; le sentiment moral l'exige. Mais l'on peut sympathiser avec leurs peines, et ce que leur coûte un instant de bonheur nous intéresse. Dix fois, ils échappent à la mort, car leur faute est involontaire. Ils échappent, grâce non seulement au courage du héros et au mérite de la reine, idole du peuple; mais aussi, grâce au caractère du roi qui toujours recule dans le doute et cède à la bonté; et ce caractère est possible, vrai et touchant, aussi touchant dans ses alternatives de colère et de faiblesse, de vengeance et de pardon, que les amants dans leurs épreuves, leurs repentirs et leurs fautes. Ainsi le poète est parvenu à

harmoniser ces trois personnages, ces passions ennemies, et l'on peut s'intéresser tout à la fois à ces trois victimes d'un philtre d'amour.

Une petite scène peint cette situation avec un art délicat. Je l'ai abrégée.

Tristan et Yseut, fugitifs, échappés au bûcher, dorment dans la forêt :

Leur couche était sur l'herbe verte,
Yseut de feuilles l'a couverte,
Elle en arrange un lit épais,
Et tout d'abord s'y couche en paix.
Tristan entre eux pose sa lame
Qui veille à l'honneur de sa dame;
Ils restent vêtus, et l'amant
La tient sur son cœur tendrement.
Un si vif amour les rassemble!
Vent ne souffle, feuille ne tremble,
Un rameau sur Yseut descend;
Ils s'endorment en s'embrassant.

Or, écoutez une aventure.
Tant qu'ils dorment sur la verdure,
Un forestier vient à passer,
Les voit et court les dénoncer.
Tristan dort auprès de sa mie.
Le roi s'arme et court, ô furie.
Ils ne peuvent plus s'échapper,
Il tient le glaive, il va frapper!
Mais quand il voit Yseut vêtue,
Quand il voit entre eux l'arme nue :
« Dieu, dit-il, que faire aujourd'hui?
Pourquoi l'épée entre elle et lui?
Le crime ainsi point ne conspire.
Ils dorment, je ne puis l'occire,
Et si j'éveille ce dormeur,
L'un de nous mourra. Sur l'honneur,
Non, partons, dit le bon monarque,
Mais en leur laissant quelque marque,
Pour qu'ils sachent bien au réveil
Que j'eus pitié de leur sommeil. »

Et le roi, ému, désarmé, change d'anneau avec Yseut, de glaive avec Tristan et les laisse dormir. Un rêve les réveille. Yseut voit à son doigt l'anneau de son époux. Tristan saisit son

glaive, c'est celui du roi. Les amants ont échappé à un danger de mort.

Remarquez l'habileté des transitions de notre poète. Est-il rien de gracieux comme ce vers : « Tristan dort auprès de sa mie. »

Un autre danger avait déjà menacé les fugitifs et avait servi au poète à montrer sa délicatesse d'idée et de forme.

Le chien de Tristan était attaché et n'avait pu le suivre. Il devient triste, refuse le boire et le manger, excite la pitié de tout le monde et l'admiration du roi. Mais les barons, jaloux de Tristan, s'avisent d'exploiter les bons instincts d'Husdant contre les fugitifs et le roi met en liberté le chien, qui se jette aussitôt, avec des cris de joie, sur les traces de son maître.

Tristan était avec la reine
Dans un épais taillis de chêne;
Il s'effraie, il bande son arc.
Husdant vient, suivi du roi Marc
Sans doute, et leur mort est certaine.
Mais ils se sont cachés à peine
Que, courant, criant, haletant,
Le chien roule aux pieds de Tristan,
Court vers Yseut, gémit, aboie,
Ne sait comment montrer sa joie,
Va de Tristan à Gouvernal (1),
Et court faire fête au cheval.
Tristan s'émeut : « C'est notre perte!
Dit-il, ma trace est découverte. »

Il ne reste qu'une seule ressource aux fugitifs, c'est de tuer le chien. Tristan y songe, Yseut lui demande grâce. Elle a entendu dire qu'on pouvait exercer un chien à rester muet, même en chasse, et Tristan commence aussitôt :

Et Tristan au bois va chasser;
Il vise un daim que son trait frappe :
Le sang jaillit, et le chien jappe;
Le daim ensanglanté s'enfuit;
Le chien en criant le poursuit,

(1) C'est le nom du cheval de Tristan.

De ses cris tout le bois résonne.
Tristan le saisit et lui donne
De grands coups ; le chien détourné
L'interroge, l'œil étonné;
Il se tait ; que faut-il qu'il fasse?
Voilà qu'il a perdu la trace!
Tristan le remet en chemin,
Husdant d'abord reste incertain,
Puis il court, jappant de plus belle,
Et la leçon se renouvelle.
Or, Tristan si bien le dressa
Qu'un mois à peine se passa
Que, dans l'eau, sur l'herbe ou la glace,
Le chien muet suivait la trace,
Et que l'intelligent limier,
Sans un cri forçait le gibier.

Voilà par quels épisodes le poète embellit son œuvre et fait aimer ses héros.

Cependant, le charme ne doit durer que trois ans, ses effets s'arrêtent et les amants sont rendus à la raison. Que fait le poète? Vont-ils avoir horreur de leur crime, s'accuser l'un l'autre, se quereller, se séparer après s'être profané l'esprit et le cœur dans leurs plus tendres souvenirs, après des scènes de dépit, de reproche et d'aigreur dont l'*Adolphe* de Benjamin Constant présente un saisissant tableau, grand et moral spectacle? Non! Cette chute est naturelle pour les amours coupables, ce retour des choses mauvaises est vrai pour les âmes corrompues. Mais, dans le cœur de nos héros, l'amour n'est pas volontairement criminel, il subsiste en s'épurant; échappé à la tyrannie du philtre, il s'épanouit dans la liberté, s'élève avec le repentir et prend un charme mélancolique nouveau. Tristan et Yseut se sont trop aimés pour pouvoir cesser de s'aimer jamais! C'est là une idée de génie. Il devait bien comprendre le cœur humain, le poète qui la conçut et l'exécuta, et quelle émotion devait remplir l'auditoire quand le trouvère se levait pour chanter la séparation de Tristan et d'Yseut.

Encore une citation, et elle sera longue, messieurs. J'ai ouï dire qu'un artiste du Théâtre Français, le vieux Prévost, si je ne me trompe, devait, dans un rôle de vieillard, raconter une longue histoire. Il n'y avait qu'une voix dans les répétitions : le public n'écoutera pas jusqu'au bout. Prévost dit à l'auteur : Permettez-

moi d'ajouter quelques mots au début et j'espère faire passer le reste. A la représentation, le bon vieillard, avant de commencer l'effrayante tirade, dit : Ce sera un peu long! et il le dit avec une telle bonhomie qu'il fut écouté. Je ne puis espérer ce succès pour le poète que j'interprète, mais j'espère que la vérité, la grâce, l'émotion, tout ce qui vient de lui vous fera oublier le traducteur et écouter patiemment cette dernière kyrielle de vers.

Le charme est donc expiré :

Tristan repentant se lamente :
« Mon Dieu, quel destin me tourmente !
J'aurai perdu trois ans entiers
Loin des cours, loin des chevaliers ;
Je suis banni de ma patrie,
J'ai quitté la chevalerie
Et je languis, précipité
Dans la peine et l'oisiveté.
Ah ! sans ce poison qui dévore,
Mon oncle m'aimerait encore !
Je devrais être en cour de roi
Et cent damoiseaux avec moi
Qui me serviraient de leurs armes!
Je devrais, bravant les alarmes,
Chercher, dans les lointains climats
Les aventures des combats.
Combien je plains la noble reine
Qui dort dans le bois sous le chêne,
Et qui devrait marcher toujours
Dans l'or, la soie et le velours !
C'est pour moi qu'elle est en disgrâce.
Ah ! vers le ciel je crierai grâce
Pour qu'à mon oncle désormais
Je laisse son épouse en paix. »

Yseut se lamente de son côté :

Yseut partage sa tristesse :
« Las ! qu'ai-je fait de ma jeunesse?
Je suis reine et j'en perds le nom...
Un philtre a troublé ma raison.
Je vis au bois comme une serve ;
Il n'est personne qui me serve,
Lorsque les filles de seigneur
Devraient tenir à grand honneur

De se presser sur mon passage
Et de me rendre leur hommage,
Et moi je les protégerais,
En bon lieu je les marierais.
Ami Tristan, dans quel servage
Nous jeta l'amoureux breuvage! »
« Gente reine, lui répond-il,
Nos jours se fanent dans l'exil!
Si par un conseil efficace
Près du roi je rentrais en grâce
Et qu'il voulût tout oublier,
Il n'est baron ni chevalier
Qui jamais osât, chère dame,
Sur nos amours jeter le blâme
Sans me trouver sur son chemin
Pour vous défendre, épée en main.
Si le roi me faisait la grâce
Que dans votre cour je restasse
Je le servirais, sur l'honneur,
Comme mon oncle et mon seigneur.
Mais s'il vous reprend et m'exile,
Je m'en irai loin de cette île,
Suivi de mon seul écuyer,
Pour un autre roi guerroyer;
J'irai servir un autre maître;
Mais, en quel lieu que je pusse être,
Je ne pourrais vous oublier,
Je serais votre chevalier;
Et jamais je n'eusse en ma vie
Voulu vous quitter, gente amie,
Sans ce long et cruel émoi
Que vous avez souffert pour moi.
Pour moi vous cessez d'être reine,
Quand vous pourriez, en souveraine
Près du roi trôner à la cour,
Belle, sans ce poison d'amour. »

Ils vont consulter un ermite qui demande au roi leur grâce. Le roi pardonne, et reprend la reine; il garderait Tristan, mais la cour murmure : Tristan ira en exil. La séparation va briser le cœur des amants. Tristan pleure, il demande à Yseut son anneau. Il lui fait promettre de ne rien refuser au messager qui en sera porteur. Yseut lui demande son chien de chasse qu'ils ont appris à chasser sans aboyer et qui a partagé tous leurs dangers. Le roi arrive et les amants se rapprochent encore. La séparation qui les affligeait de loin, de près les effraie.

« Tristan ! écoute ! un dernier mot !
Sur le sage conseil du prêtre,
Tu me rends au roi Marc, mon maître.
Mais, je t'en prie, ô doux ami,
Ne quitte pas ce pays-ci
Avant de voir, m'ayant rendue,
Comment le roi m'aura reçue.
Quand tu m'auras remise au roi,
Reste dans la forêt pour moi.
C'est moi, ton amour, qui t'implore,
Reste dans la forêt encore,
Tu peux y rester sans ennui :
Nous y dormîmes mainte nuit !

Me reprocherez-vous ces citations trop longues peut-être? Non, vous avez noté trop de traits délicats, et vous vous souvenez que ces romans ont été lus dans cette même ville sans doute, il y a plus de six siècles, et qu'ils ont intéressé et ému, en prose et vers, plusieurs générations de nos ancêtres.

Ces amours étaient illégitimes, ils ne pouvaient rester impunis. Lancelot ne peut conquérir le Graal, et tombe misérablement. Genièvre meurt pénitente dans un monastère. Une version en prose du roman de Tristan fait frapper le héros par le roi jaloux qui le surprend dans un rendez-vous. Après cet acte de colère, le roi, fidèle à son caractère, s'attendrit sur son neveu et lui permet de voir Yseut une dernière fois avant de mourir. Le dénoûment de la version du poème qui nous reste est autre. Tristan pour combattre son amour, a épousé, en exil, la fille d'un prince. Blessé dans un combat, il envoie à Yseut son anneau et l'appelle à son lit de mort. Yseut n'hésite point. Mais l'épouse de Tristan est jalouse, elle annonce au mourant qu'Yseut a refusé. Tristan meurt. Yseut n'arrive que pour couvrir son cadavre de baisers et mourir à ses côtés.

Voilà comment les poètes chantaient l'amour au douzième siècle. Mais le roman ne s'est pas arrêté là. Après les simples aventures et les amours légitimes, après les luttes et les souffrances de la passion coupable, les poètes ont abordé des sujets ayant une portée qu'on peut appeler philosophique. J'en citerai deux : l'un est Perceval le Gallois, écrit pour Philippe d'Alsace et complété pour la fille de Bauduin de Constantinople, Jeanne de Flandre. Mais ce poème a plus de quarante mille et quelquefois plus de soixante mille vers. Je ne puis en aborder l'analyse.

Son sujet peut s'exprimer en quelques mots : c'est la recherche de la perfection humaine et comme l'épopée de l'idéal. L'autre est un tout petit poème du même Chrestien de Troyes : *Guillaume d'Angleterre.*

L'idée qui ressort de ce roman, j'hésite à l'exprimer aussitôt, vous penseriez que je prête au poète du douzième siècle les sentiments de notre époque. « Un apôtre des idées nouvelles n'eût rien inventé de mieux, » dit un écrivain français (M. Tarbé), en parlant d'un des traits du poème, et il aurait pu le dire avec autant de raison du fond de l'œuvre. Jugez-en.

Guillaume, roi d'Angleterre, a signalé les premières années de son règne par des spoliations et des injustices. Quand la mesure est comble et qu'il croit jouir en paix de son royaume, une vision vengeresse le poursuit, lui criant au milieu du tonnerre et des éclairs :

Roi, va en exil !

Guillaume terrifié consulte son chapelain, qui lui répond : Je ne sais si cet avis vient du ciel,

Mais je sais bien que vous tenez
Mainte chose où droit vous n'avez.

Et il lui conseille de faire crier par tout le royaume qu'il est prêt à rendre à chacun ce qui lui est dû :

Ne retenez aucun castel.

Le roi restitue tout ce qu'il a usurpé ; mais la voix terrible n'est pas apaisée : Va en exil ! lui crie-t-elle encore.

Nouveau conseil du chapelain, qui n'oublie pas sa chapelle :

Partager votre or, votre argent,
Partagez à la pauvre gent,
Aux maisons-Dieu et aux églises ;
Là sont les aumônes bien mises.

Guillaume obéit, mais la voix crie et menace toujours. Dieu a condamné à l'exil le mauvais roi !

A la troisième vision, le doute n'est plus possible et le roi se

soumet. Mais que va-t-il faire en exil? Va-t-il, comme les chevaliers en disgrâce d'amour, courir les aventures, s'illustrer dans les tournois, conquérir un grand nom au service d'une bonne cause, mériter le trône par une gloire périlleuse et utile? L'esprit des romans de chevalerie le voudrait ainsi. Le poète a pensé autrement. Pour toute prouesse, le roi devient valet d'un marchand.

A peine évadé de son palais, Guillaume est assailli de mille accidents qui le séparent de sa femme. Les animaux mêmes se tournent contre lui. La reine vient de lui donner deux fils jumeaux, nés au seuil de l'exil; un loup emporte un des enfants, des marchands s'emparent de la reine et de l'autre enfant. Un aigle ravit au roi sa bourse. Séparé des siens, repoussé des hommes, dépouillé de tout, le roi est prêt à l'expiation. Alors, un marchand prend à son service le roi Guillaume, qui est devenu Gui le manant.

« Or, dis-moi, Gui, que sais-tu faire?
Sauras-tu l'eau de mon puits traire,
Sauras-tu mes chevaux torcher
Et mes anguilles écorcher?
Sauras-tu mes oiseaux larder?
Sauras-tu ma maison garder,
Et la tenir toujours bien nette?
Sauras-tu mener ma charrette? »
« Sire, fait Gui, je n'ai refus
De tout ce faire et encor plus!

Donc, ajoute le poète :

En lieu de valet, sert le roi
Très volontiers chez le bourgeois.

Telles sont les prouesses réservées au roi d'Angleterre. Les barons féodaux croyaient à l'impunité de la force, et voilà qu'un poète va de châteaux en châteaux leur annoncer que les monarques eux-mêmes sont soumis à la loi du remords, et chanter un roi qui rachète ses crimes en s'abaissant au rang de ces manants qu'ils foulent aux pieds. Non, je ne me trompe pas quand je vois dans les romans du douzième siècle la mission civilisatrice du poète!

Le roi monte vite en grade dans la domesticité du bourgeois, et quand le marchand a vu par une longue expérience quel homme loyal et utile il a pris à son service, il lui propose de faire le commerce pour son compte; son maître lui prêtera quatre livres d'or sans intérêt.

Or un jour il l'appelle à lui,
Puis il lui dit : « S'il te plaît, Gui,
Je te prêterai volontiers
Quatre livres de mes deniers
Pour aller gagner et aquerre
En Flandres ou en Angleterre;
Et je n'en veux ma part avoir,
Mais tu me rendras mon avoir,
Et le gain sera tout pour toi;
Et, si tu gagnais devers toi
Deux cents marcs d'argent de conquêt,
Je n'en prendrais nul intérêt. »

Après vingt ans de labeur obscur, un dernier sacrifice complète l'expiation. Le roi est allé faire négoce en Angleterre, il y est reconnu de son neveu qui occupe son trône et qui veut le lui rendre. Guillaume refuse et cette épreuve est la dernière. Alors tout change et la nature se charge encore d'exécuter les décrets du ciel. Un orage égare le vaisseau de Gui et le fait échouer dans le pays où il retrouvera sa femme et ses enfants. La nature a donné le signal, le développement des caractères fera le reste. Guillaume, pardonné de Dieu, reprend petit à petit son caractère de roi. Au milieu d'un festin qui lui est offert et où sa femme ne le reconnaît pas, il voit de beaux chiens de chasse et tombe dans une profonde rêverie; il croit entendre les cris des chiens, il croit voir le gibier, il se croit lui-même à la chasse : la chasse, ce plaisir de roi. A ce symptôme, son épouse s'émeut, le reconnaît et lui offre une belle chasse pour le lendemain. Car elle est presque reine de ce pays dont le prince veut l'épouser. Avant que Guillaume n'entre en chasse, elle lui recommande de ne pas pénétrer sur le territoire voisin où sont ses ennemis. Gui promet. Mais est-ce qu'un roi s'arrête quand il poursuit le cerf? Guillaume ne connaît pas de frontière, et ce nouveau trait de son caractère royal qui reparaît, lui fait retrouver ses fils.

Deux officiers du comte voisin arrêtent cet imprudent chasseurs et lui crient :

Trop avez vécu, rendez vous !

Le roi demande la vie avec orgueil et menace. Les officiers s'étonnent :

Quoi donc? vassal, de quel'manière?
Est-ce menace avec prière?

Le roi répond :

Ne frappez point, respectez-moi,
Car vous auriez tué un roi.
— Un roi! — Certes. — D'où? — D'Angleterre?

Gui menacé s'est relevé roi! Il a repris tout l'orgueil de sa couronne. Ce beau trait de caractère et les explications qu'il amène lui font reconnaître dans les deux officiers ses deux enfants nés au premier jour de l'exil.

Berthe aux grands pieds, dans le roman du trouvère brabançon, Adenet le roi, pour se défendre d'une violence à sa pudeur, oublie qu'elle a juré de cacher son rang et s'écrie : Je suis reine de France.

Chrestien de Troyes avait fait dire longtemps auparavant à Gui le marchand : Je suis roi d'Angleterre!

On reconnaît ici ce grand art qui consiste à faire sortir les peripéties, non du hasard d'événements faciles à inventer, mais des mouvements du cœur et des traits de caractère, difficiles à peindre.

Tel est ce roman de chevalerie. Je m'étonnerais d'y rencontrer de telles conceptions, si je ne connaissais l'état de nos communes au moyen age, leur noble esprit d'industrie, leurs idées contre l'usure et le sentiment démocratique des guildes et des métiers. C'est l'esprit de la bourgeoisie industrieuse et libre qui domine ce petit poème. La réhabilitation du crime par le travail en est l'idée-mère. Le poète y essaie le premier chant d'une chevalerie nouvelle, d'une chevalerie qui a fait la grandeur de nos communes et qui, après bien des siècles, reste en-

core aujourd'hui l'unique salut de la société, le véritable honneur des peuples, la seule vraie aristocratie : le travail.

Nous pouvons déjà nous faire une idée de ces conférences poétiques de la fin du douzième siècle, dans les cours de Hainaut et de Flandre. Ces romans se distinguent par le fond et par la forme. Les chansons historiques, épopée naissante, employaient le vers de dix et quelquefois de douze syllabes, rarement les rimes suivies, plus souvent des couplets de vingt, trente, quarante rimes semblables. Les romanciers nouveaux préférèrent le vers de huit syllabes, à rimes suivies deux à deux, vers au pied leste, à l'allure légère, qui permet tous les tons à la fantaisie et que devaient manier si bien La Fontaine, Gresset et Voltaire. Ce genre, en effet, n'a pas le ton grandiose, le récit large et vigoureux de l'épopée. Il prend les mouvements vifs et faciles du conte, il aime à passer d'un ton à l'autre avec une aisance variée. C'est plutôt Ovide que Virgile, ce n'est pas Homère, c'est Arioste.

Le fond de ces poèmes diffère davantage encore : les chants historiques mettent bien en scène les rencontres des jeunes filles et des chevaliers, les mariages, les combats suscités par la rivalité des amants ou la vengeance des époux. Ils ne font pas chanter le cœur humain. Les romans de la Table Ronde font plus que peindre les relations de la vie, ils créent le sentiment, ils font chanter et pleurer les passions, ils ajoutent à la lyre des trouvères une corde d'or : l'amour.

Les chansons de gestes connaissent les instincts généreux, montrent des types de courage et d'honneur, peignent l'histoire et les mœurs, telles qu'elles sont, avec leurs côtés humains, avec leurs barbaries. Les romans de chevalerie représentent plutôt l'homme tel qu'il devrait être ; ce qui y reste de l'histoire est dominé par la légende ; ce qui y reste des mœurs du temps est dominé par le type du cœur humain. L'époque y est représentée par tout ce qu'elle peut rêver de plus noble et de plus tendre. Les rêves de l'époque sont aussi de l'époque, la grande erreur des réalistes est d'oublier cela. — Rêves, si l'on veut ! utopie, je l'accorde ! mais le rêve des âmes généreuses ! mais l'utopie du perfectionnement humain et de l'adoucissement des mœurs ; car, de tout temps, l'idéal sera le phare du progrès !

Reportons-nous aux mœurs du temps ; rappelons-nous seu-

lement la crudité d'idée et d'expression de certains fabliaux qu se récitaient cependant dans les cours, de certains mystères qu'on représentait cependant dans les églises; comparons à cette grossièreté du style, répondant à la grossièreté des mœurs, à ces licences des trouvères, acceptées par leur auditoire, comparons la délicatesse, la grâce, la pudeur que le romancier de l'idéal prête à ses scènes d'amour, et nous comprendrons la portée de son œuvre.

Se taire sur des choses qui sont dans tous les cœurs, condamner et maudire des passions imposées par la nature, quelle inutile sagesse et quelle morale vaine! ce n'est ni de l'art, ni de l'apostolat. Mais aborder hardiment tout ce qui remue l'homme dans ses sens et dans son cœur, pour opposer à des mœurs brutales, brutalement peintes, un modèle de noblesse et de pudeur, pour prêter même à l'adultère tant de candeur dans la passion, tant de chasteté dans l'abandon, c'était se montrer à la fois artiste et moralisateur, c'était purifier des passions que nul ne supprimera, c'était parler au sens pour élever l'âme.

Une des grandes difficultés d'un art qui n'est pas un sermon, et qui doit plaire pour moraliser, sera toujours de remuer les fibres du cœur sans franchir les limites du beau moral. Le roman de chevalerie n'a pas manqué à ce but, et ses types sont vrais encore aujourd'hui. Bien des choses vieillisssent dans l'art, les romans se fanent vite, on ne peut plus s'intéresser aux tournois et aux aventures chevaleresques; mais ce qui dure, ce qui reste beau, ce qui est vraiment grand, c'est le cœur humain.

En résumé, le poète de Philippe d'Alsace et de Marie de Champagne apporta dans la poésie du moyen âge un genre nouveau : le roman en vers; dans la peinture de l'amour, des couleurs nouvelles : le sentiment; dans les mœurs de l'époque, une vivifiante lumière : l'idéal.

L'idéal cependant n'est pas sans présenter bien des dangers. Que de fois ses hymnes n'ont-ils pas été pour les âmes et pour les nations le chant de la Syrène? Un chef-d'œuvre a personnifié les dangers de la chevalerie, dans un type aussi immortel que Lancelot, Tristan et Perceval : Don Quichotte! Mais Cervantès ne s'attaquait qu'aux défauts de cette littérature et aux folies de sa décadence. Les qualités des premières œuvres : le culte de la femme, le respect des vaincus, la générosité dans les

combats et la pudeur dans l'amour, ne sont pas matière à parodie, et cet apostolat des poètes n'a pas été sans utilité au moyen âge. Les mœurs s'adoucirent peu à peu et les chroniqueurs en signalent d'heureux effets sur les comtes de Hainaut eux-mêmes. Jacques de Guyse prête à Bauduin V un discours aux pairs du pays, plein de généreux sentiments sur l'honneur, et Gislebert fait l'éloge de la fidélité conjugale de Bauduin VI :

« L'époux de Marie de Champagne, dit-il, quoique jeune chevalier, vécut chaste, méprisa toute autre femme que la sienne, l'aima d'un amour fervent et se contenta de son épouse. — Ce qui est rare aujourd'hui, ajoute naïvement le chroniqueur. »

Cet époux fidèle monta sur le trône de Constantinople et ce grand souvenir historique nous signale un autre danger de la chevalerie. L'idéal du héros a produit plus de croisés que de Dons Quichottes. Cervantès porta le dernier coup à une littérature dégénérée. Mais combien les esprits généreux du moyen âge n'auraient-ils pas eu besoin d'un chef-d'œuvre qui leur dénonçât les dangers de la croisade! La croisade — malgré des résultats indirects que je ne veux pas nier — ne donna que trop souvent prise aux criminels projets de l'ambition. Pendant que les chevaliers couraient à la terre sainte, les Machiavels accaparaient la richesse et la puissance, envahissaient le sol sacré de la patrie.

Philippe d'Alsace et Bauduin le Courageux avaient tenu en échec l'ambition naissante de Philippe-Auguste. La diversion des croisades livra nos belles provinces à ce roi fourbe et violent qui n'eut d'auguste que le nom, et que son peuple lui-même appelait Philippe le Borgne. Philippe d'Alsace étant mort de la peste devant Saint-Jean-d'Acre, aussitôt le roi de France s'enfuit de la croisade comme un transfuge, pour se jeter sur la Flandre comme un larron, la Flandre, domaine de son tuteur et héritage de son beau-frère. Le roi abandonne le poste du chrétien pour les expéditions du corsaire et du parjure. Je dis parjure et j'en ai le droit, car tous les souverains avaient solennellement juré de respecter les domaines des croisés pendant leur absence. Heureusement, Baudouin V n'avait pas pris la croix, il fut prévenu à temps par son chroniqueur Gislebert et le guet-apens de l'invasion fut déjoué.

Bauduin VI, qui succéda bientôt à son père en Hainaut et en Flandre, se laissa prendre à la gloire de faire chevalerie pour le tombeau du Christ. Il conquit un trône, mais cette grande gloire servit les projets de nos ennemis. Marie de Champagne avait voulu le suivre; elle venait de mettre au monde sa seconde fille; à peine délivrée, elle part pour l'Orient, arrive à Ptolemaïs, y apprend la prise de Constantinople, et meurt, de joie disent les chroniqueurs, et de fatigue, ont-ils soin d'ajouter pour être vrais. La jeune mère laissait deux orphelines sous la griffe du roi de France. Philippe-Auguste avait déjà répudié Isabelle de Hainaut; il va s'emparer en trahison des deux filles de Bauduin, et se jeter comme un loup sur ses provinces. Vous connaissez les malheurs de cette époque et de cette famille; leur cause première est cette croisade illustre qui fit d'un comte de Hainaut et de Flandre un sublime empereur. La grande solennité du 16 mai 1204 dans la basilique de Sainte-Sophie, prépare le grand désastre du 27 juillet 1214 dans les plaines de Flandre, et à ce cri de joie et d'orgueil : Bauduin est empereur de Constantinople, j'entends un terrible écho qui répond : La patrie est vaincue à Bouvines!

Ainsi, toutes ces splendeurs chevaleresques, tous ces rêves d'idéal, toute cette poésie charmante s'éclipsèrent devant les effroyables réalités de l'ambition et du crime. Tout ce qu'il y avait de grand, de généreux, de confiant dans les âmes, fut exploité, trompé, pris au piége, foulé aux pieds par le parjure et la conquête! Quelle indignation, ces trahisons et ces violences ne devaient-elles pas jeter au cœur des poètes qui chantaient l'honneur! Quesne de Béthune maudira la défection de Philippe-Auguste. Le Roman du Renard recevra de nouvelles branches pour flageller tous les machiavels. Poètes de l'amour, place aux muses vengeresses! Place aux mâles indignations qui font les beaux vers! A nous les tribuns et les satiriques! A nous l'épée de Léonidas, la lyre de Tyrtée et le fouet de Juvénal. Ce n'est plus l'honneur, l'amour, l'idéal qu'il faut chanter! il faut maudire les despotes et venger la patrie!

Ce devoir ne sera pas négligé. Mais cette époque n'oubliera pas cependant la poésie de l'amour, le roman de l'idéal qu'elle a vu passer comme un rayon du printemps entre deux nuages : cette littérature était acquise à l'esprit humain. Les œuvres inachevées comme le *Lancelot* vont être terminées; d'autres,

comme *Perceval*, seront augmentées, complétées, délayées sans fin. Toutes seront imitées, recopiées, refaites, traduites, mises en prose, et passeront de langue en langue, de main en main, pendant plusieurs siècles; et, à la première aube de paix, les filles de Marie de Champagne verront cet astre se lever encore sur la patrie. Car l'ambition passe, flétrie et vaincue; le crime trouve des juges et des vengeurs; mais la poésie, soit qu'elle chante l'idéal, soit qu'elle flagelle le crime, la poésie, comme l'amour, est éternelle!

TABLE DES CONFÉRENCES

FORMANT LE PREMIER VOLUME

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DES LETTRES EN BELGIQUE

NOS PREMIERS SIÈCLES LITTÉRAIRES

ERRATA

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DES LETTRES EN BELGIQUE

Page 26, ligne 11. — Au lieu de : ***sans poètes*****, lisez :** ***sans sculpteurs*****.**

SOUVENIRS DES TEMPS ANTÉHISTORIQUES

Page 10, ligne 36. — Au lieu de : ***tradition*****, lisez :** ***traduction*****.**

CÉSAR ET LES CHRONIQUES DU MOYEN AGE

Page 2, ligne 11, et page 4, ligne 15. — Au lieu de : 20 ***pages*****, lisez : 80** ***pages*****.**
Page 5, ligne 32. — Au lieu de : ***vainqueurs*****, lisez :** ***vengeurs*****.**
Page 19, ligne 39. — Au lieu de : ***l'incendie portée*****, lisez :** ***l'incendie porté*****.**

LE ROMANCERO MEROVINGIEN

Page 6, ligne 35. — Au lieu de : ***est passée*****, lisez :** ***a passé*****.**
Page 8, ligne 7. — Au lieu de : ***par*** **le cycle d'Homère, lisez :** ***pour*****, etc.**
Page 9, ligne 19. Cette ligne contient le second vers de la traduction, qui aurait dû être imprimé en plus petits caractères et aligné avec le premier vers.

CHARLEMAGNE, SES CHRONIQUES ET SES POÈTES

Page 5, ligne 19. — Au lieu de : ***la fille*****, lisez :** ***les filles*****.**
Page 17, ligne 18. — Au lieu de : Aymon est ***aussi*****, lisez : Aymon est** ***ici*****.**
Page 18, ligne 1. — Au lieu de : ***Vans*****, lisez :** ***V ans*****.**
Page 18, ligne 18. — Au lieu de : ***par*** **l'amour, lisez :** ***pour*** **l'amour.**

LÉGENDES SUR L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME EN BELGIQUE

Page 5, ligne 1. — Au lieu de : ***famille de rois*****, lisez :** ***famille des rois*****.**
Page 13, ligne 3. — Au lieu de : la revanche ***de*** **l'esprit romain, lisez :** ***sur*** **l'esprit romain.**
Page 15, ligne 2. — Au lieu de : expiation, la vie rayonna, ***etc.*****, lisez : expiation; la vie rayonne,** ***etc.***

ERRATA

RATHER

Page 5, ligne 15. — Au lieu de : *lui fit*, lisez : *le fit*.
Page 5, ligne 35. — Au lieu de : *en dessous*, lisez : *au dessous*.
Page 13, ligne 30. — Au lieu de : *préférant*, lisez : *aimant mieux*.

PERCEVAL

Page 2, ligne 3. — Au lieu de : *porté sur le miracle*, lisez : *porté par un miracle*.
Page 2, ligne 4. — Au lieu de : *était abordé*, lisez : *avait abordé*.
Page 8, ligne 36. — Au lieu de : *le Taliésin*, lisez : *Taliésin*.
Page 14, ligne 5. — Au lieu de : *bientôt après une revanche*, lisez : *bientôt après, une revanche*.
Page 15, avant dernière ligne. — Au lieu de : *tué par*, lisez : *tué dans*.

SIGEBERT DE GEMBLOUX

Page 23, ligne 18. — Au lieu de : *par avoir garder*, lisez : *pour avoir gardé*.
Page 29, ligne 16. — Au lieu de : *l'Église alors veut seul*, lisez : *veut seule*.

L'ABBÉ SUGER ET LE NOTAIRE GALBERT

Page 1, ligne 3. — Au lieu de : Helimand, lisez : Hélinand.

LES TROUVÈRES

Page 16, ligne 31. — Au lieu de : *que chaque mette du sien*, lisez : *que chacun*, etc.
Page 22, ligne 15. — Au lieu de : *élus ont ne sait qui*, lisez : *ont élu, ne sais qui*.

L'ÉPOPÉE DES DUCS DE LORRAINE ET DE BRABANT

Page 19, ligne 28. — Au lieu de : *mon armement porte*, lisez : *mon armement porter*.

LE ROMAN A LA COUR DE PHILIPPE D'ALSACE

Page 22, ligne 29. — Au lieu de : *guildes*, lisez : *gildes*.
— ligne 31. — Au lieu de : *qui domine ce poème*, lisez : *qui domine dans ce poème*.